

**MEURTRES
AU SIROP**
LEE ESTERBOYD

Série Craig Pralin

Sloop-Intermedia

Meurtres au sirop

DU MÊME AUTEUR

Série Craig Pralin

DÉJÀ PARU :

N° 1 : Psyché par terre

À PARAÎTRE :

N° 3 : Scintillements

Lee Esterboyd

Meurtres au sirop

Roman

Sloop-Intermedia

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

© Éditions Sloop-Intermedia, 2013
www.sloop-intermedia.com

ISBN : 978-2-919706-15-0

À Mathilde.

AVERTISSEMENT

Les événements, les personnages et un certain nombre de lieux de ce récit sont totalement imaginaires. Ils entendent le rester tant que je n'ai pas fini de compter les dollars de mes droits d'auteur !

L. E.

PROLOGUE



es elfes aux yeux rouges traçaient leur route aux côtés d'Andrès Edisias. Ils arboraient un sourire figé, dont Andrès ne savait s'il se voulait narquois ou résigné.

Tantôt ils étaient deux, tantôt ils étaient trois. Et pourtant ils paraissaient mille. Leurs jambes se démultipliaient autour de l'homme. Bien que maigrettes, elles étaient d'une extraordinaire puissance, les propulsant à volonté en avant ou en arrière du fugitif, dans une sorte de tourbillon maléfique.

Ils sont bien plus rapides et endurants que moi...

Pour ralentir sa course, les elfes jetaient en travers d'Andrès des lacs de branchages qui cinglaient ses avant-bras, son torse et son visage. Puis ils soulevaient des nuées de poussière et projetaient des amas de boue séchée qui, au contact de la sueur et des fines coulées de sang qui avaient zébré sa peau, venaient tapisser son corps d'un torchis gluant. Leurs petits bras arqués moulinaient l'air autour de lui, toutes griffes dehors, achevant de mettre en lambeaux les vêtements et la chair de leur souffredouleur humain.

Ils attendaient le moment propice où leurs crocs pourraient enfin le déchiqueter, comme un cénacle de charognards qui fait barrage autour d'une proie vacillante.

Ce n'est pas vous qui me terrasserez, Chickcharneys ! Ce n'est pas vous qui me ferez expier mes fautes !

Une heure plus tôt dans l'après-midi finissante, Andrès avait tué deux hommes, peut-être trois. Mais avec l'arme dont il

disposait alors, il aurait tout aussi bien pu en exterminer mille.

Il avait laissé le troisième homme pour mort, au fond de la cuve putride d'une station d'épuration. Les effluves pestilentiels assaillaient encore ses narines, comme s'il n'avait mis aucune distance entre ce qu'il imaginait être devenu un cadavre fangeux et lui. Après avoir poussé l'homme, et s'être assuré au bout de quelques secondes que plus aucun flot d'air ne venait bouillonner à la surface, Andrès avait refermé sur la cuve le lourd dôme qui tenait lieu de toit. Pas compliqué. Il avait suffi d'appuyer sur un bouton, au poste de commande. Il avait vu comment procéder, au contact de ses geôliers. L'agonie du troisième homme avait dû être effroyable, mais brève. Ses poumons avaient dû éclater, gorgés du limon huileux qui concentrait les déversements des fosses d'aisance du sud de l'île. Il avait dû finir bouffi de merde, regrettant dans son dernier souffle tous les crimes et abominations qu'il avait jadis commis sans un haussement de sourcil. Il aurait fallu un miracle pour qu'il en réchappât. – Des barreaux métalliques scellés dans le béton composant une échelle de fortune... À supposer qu'il y en ait eu, il lui aurait fallu une sacrée veine pour mettre la main dessus, s'il n'avait pas péri noyé, si la froideur des eaux usées l'avait ranimé au lieu de l'engourdir. Absence quasi-totale de lumière, comme au plus profond de marécages. Il aurait ensuite gravi la paroi abrupte et lisse, demeurant plusieurs secondes en apnée. Aurait-il eu la force de se hisser ainsi, à bout de bras, après avoir été assommé par Andrès ? Après avoir fait une chute de plusieurs mètres dans cet immonde liquide visqueux, où seules des bactéries primitives étaient capables de proliférer ? Et qu'aurait-il fait ensuite, parvenu en haut de l'échelle, à l'air libre – un air pollué, ne se renouvelant qu'au travers d'une mince ouverture creusée au sommet de la coupole, à peine suffisante pour laisser filtrer le jour, assurément trop mince pour laisser passer un bras ? Espace confiné. Air vicié. Les émanations toxiques ne lui auraient-elles pas fait perdre connaissance ? Téléphone portable sans doute hors d'usage. Il n'aurait pu que forcer sa voix pour appeler à l'aide. Mais qui l'aurait entendu ? Personne. Puisque Andrès était certain d'avoir réglé leur compte

aux deux seuls employés présents sur le site : les deux autres hommes... Il n'y avait guère de doute : la rotonde fétide serait son tombeau. Et les miasmes auraient l'effet contraire des baumes : ils ne tarderaient pas à dissoudre ses membres, à les digérer...

Je l'ai tué de sang froid. Les elfes ne me le pardonneront jamais... Mais je ne les crains pas !

Pour les deux premiers hommes – ceux qui l'avaient séquestré pendant trois jours dans un coin du poste de commandement, en le privant de nourriture –, l'affaire avait été traitée de façon encore plus expéditive. Ils n'étaient pas des professionnels. Sinon, ils auraient remarqué en le fouillant la fiole et la minuscule seringue qui allait avec. Ils ne se seraient pas contentés non plus de le ceindre d'une chaîne reliée à une patère métallique sertie au sol, le laissant ainsi disposer d'une liberté de mouvement relative, comme un chien attaché à sa niche. Impossible pour autant de desserrer l'étreinte des anneaux pour s'échapper. La clé du fermoir était dans la poche d'un des gardiens.

Andrès n'était pas chimiste de renommée mondiale pour rien. Ça l'avait desservi pour son enlèvement mais ça lui serait utile pour son évasion.

Les deux hommes se préparaient à passer à table. Leur caractère sadique leur faisait prendre leurs repas devant lui. La bouteille de vin qui le narguait trônait sur la table, pas encore débouchée. Profitant d'un bref moment d'inattention, il s'en était emparé. En une fraction de seconde, il avait introduit la fine aiguille au travers du bouchon de liège, injectant le condensé de sa composition à base de VX. Incolore. Inodore. Quelques gouttes avaient suffi. – Quelques gouttes auraient pu tuer un régiment.

Andrès avait convaincu les deux hommes de trinquer. Par dérision, ils lui avaient obéi. Ils avaient bu leur verre d'un trait. Les convulsions avaient été brèves. Ils n'avaient même pas eu le temps de bleuir. Pour lutter contre le raidissement implacable qui saisissait leurs membres et leurs organes et dont ils ne comprenaient pas l'origine, ils s'étaient mis à tressauter sur

place, comme des pourceaux piétinant leur auge. L'arrêt du cœur avait été quasi-immédiat. Leur ultime regard avait été pour Andrès, passé en vingt secondes du statut de victime à celui de bourreau.

À peine le temps de mettre la main sur la clé, de l'actionner dans le pêne rouillé, de se libérer de cette chaîne qui lui avait rongé le pourtour de l'abdomen et du torse. Déjà le troisième homme accourrait, attiré par le vacarme.

Andrès l'attendait, tapi derrière la porte. Il l'avait assommé avec une barre de fer. Pas beau à voir. Puis surmontant sa répulsion – c'était la première fois que, poussé par l'instinct de survie, il se comportait en criminel –, bandant ses muscles pour y puiser l'énergie nécessaire, il l'avait porté à même le dos sur une vingtaine de mètres. La cuve en contrebas, juste au bout du marchepied en nids d'abeille métalliques. Épuisé, il avait lourdement laissé retomber l'homme de son dos, masse inerte qui ne gémissait plus. Plaie rougeoyante à la tête qui avait bavé sur la chemise d'Andrès. Même pas pris la précaution de vérifier s'il était toujours en vie... Le chimiste avait poussé le bouton au mur. Le dôme s'était ouvert en deux. Et mû par une sorte de haine bestiale mais voulant économiser ses forces, il s'était mis à genoux pour rouler l'homme allongé à plat ventre devant lui, insensible aux arêtes en acier inoxydable du ponton qui meurtrissaient ses rotules. Parvenu au bord, une faible poussée avait suffi à faire basculer le corps.

C'est à ce moment que les elfes me sont apparus. Maintenant, ils sont trois. Définitivement trois.

Pour se donner une chance de réussir dans son entreprise, Andrès avait garni un sac à dos de fruits, de plusieurs gourdes d'eau et de muffins industriels auxquels il ne touchait pas en temps normal. Il s'était aussi confectionné un sandwich au jambon desséché qu'il s'était empressé de dévorer dans sa fuite.

Enfin, pour faire bonne mesure et parce qu'il estimait avoir droit à un dédommagement, il s'était chargé de ce qui, en cas de coup dur, pourrait constituer une monnaie d'échange : deux ballots de cocaïne que ses deux géôliers s'étaient imprudemment vantés de posséder après avoir effectué une saisie.

Il avait parcouru une quinzaine de kilomètres à travers la jungle, évitant soigneusement d'emprunter la route qui menait à la côte. Des gros rongeurs qu'il était incapable d'identifier mais qu'il avait déjà vus sur des photos, des cochons et chèvres sauvages, quelques serpents, des mygales... Et surtout, des moustiques en pagaille. Pas grand-chose à craindre de ce côté-là. Même si ses vêtements avaient souffert, il était bien chaussé : des Rangers de la bonne pointure, taillées pour les reliefs caillouteux comme pour les sols meubles. Il avançait à un bon rythme, malgré les Chickcharneys. Il croyait toujours en ses chances de s'en sortir vivant.

Les deux sacs de cocaïne qui pendaient à ses flancs lui raclaient les côtes. La sueur et la poussière lui piquaient les yeux. Les elfes lui donnaient des coups de pied, mettant en feu son aine, ses mollets et le haut de ses cuisses.

Il fit une halte pour se désaltérer. Il vida sa troisième gourde, qu'il remisa au fond de son sac. *Ne surtout pas la jeter. Ne laisser aucune trace de mon passage.* Mais il reprit tout aussitôt sa course. Il ne pouvait pas se permettre de se reposer. Il devait forcer son corps à lui obéir. Il savait que les toxines le paralyseraient s'il s'accordait le moindre moment de répit. Les crampes le gagneraient et signeraient à coup sûr son arrêt de mort. Les elfes le rappelaient au bon souvenir de la douleur, de la chaleur, du malheur de ses victimes comme de son propre malheur. Mais il préférait supporter leurs turpitudes : ce n'était qu'un mauvais moment à passer dont il se remettrait. Par un effort prolongé et régulier, son cerveau sécréterait une substance qui s'apparentait à la morphine : l'endorphine. Il la sécrétait déjà.

Le temps lui était compté avant que l'alerte soit donnée. Les trois elfes ricanèrent. *L'alerte a déjà été donnée ! Les elfes ne s'évanouiront pas si facilement !*

Andrès aborda une zone marécageuse, comme il en existait tant sur le pourtour de cette île au relief désolé. Bambous. Premiers palétuviers. *Je me rapproche de la côte.* Bataillons de moustiques perturbant sa progression. Automate aux rouages insuffisamment huilés. Le sol soudain sablonneux se déroba

sous ses pieds. Andrès pour éviter de s'embourber roula à terre prestement, se projetant là où il imaginait trouver un ruban de terre ferme. Réflexe salutaire. Objectif atteint. Alors qu'il était sur le point de se relever, en ordre de marche, le troisième elfe bondit sur lui. Un corps à corps s'engagea dans la boue jaunâtre, de plus en plus gorgée d'eau à mesure que les deux lutteurs se rapprochaient du borbier. Les ballots crevés laissèrent filer leur poudre blanche, qui fondit au contact de l'élément liquide. *La marchandise est perdue*. Les deux autres Chickcharneys observaient la scène en jubilant, émettant des petits grognements rauques. Leurs yeux rouges luisaient alors que la nuit n'était pas encore tombée. Leur tête sans cou tanguait sur leurs épaules, leur donnant un air satisfait.

Agrippés l'un à l'autre, les deux adversaires glissèrent dans la vase, la tête en avant. Lequel parviendrait à enliser l'autre pour prendre le dessus ? La poussée que le Chickcharney exerçait sur les épaules du chimiste était telle qu'il partait avec un avantage certain. Mais soudain, la berge se déroba. Ce fut la chance d'Andrès. Ils firent le grand plongeon, ce qui força l'elfe à lâcher prise. L'eau stagnante était plus profonde qu'Andrès ne l'aurait cru. Au terme de battements de pied furieux, Andrès parvint à remonter à la surface du cloaque. L'eau trouble lui dissimulait la silhouette de l'elfe. Il la repéra aux ondes provoquées par ses mouvements saccadés. Il prit appui sur la tête de l'elfe, qu'il maintint enfoncée en laissant éclater toute la rage dont il se sentait capable. Nouvelle poussée d'adrénaline. Nouvelle fulgurance. Nouveau sacrifice pour sauver sa peau.

Puis, au bout d'un certain temps – des secondes ? des minutes ? –, plus aucune sensation sous ses doigts. Plus aucune onde secouant l'eau désormais assagie. Plus d'yeux rouges braqués sur sa fuite.

Les elfes sont partis ! Ils n'oseront plus me défier !

Andrès se rendit compte qu'il était en train de hurler. Agité de tremblements. Le cœur trépidant. La chair tuméfiée. Tellement ivre de vivre encore qu'il en oubliait sa mort probable. Chavirant dans un délire qui lui serait fatal.

Il replongea dans l'eau froide pour calmer sa fièvre.

Puis il reprit sa route, abandonnant les marécages. Une nouvelle portion de forêt s'ouvrait devant lui, moins dense que celle qu'il avait traversée jusque-là.

Et enfin après quelques centaines de mètres, il la vit. Comme un mirage projeté par ses esprits défaits, la mangrove irisait l'horizon d'une lueur pâle. Les reflets du soleil couchant avaient pris possession de l'étendue d'eau que pas un souffle d'air n'agitait.

C'est peut-être mon dernier soleil...

Les palétuviers avaient évincé toute autre forme de végétation. Leurs ramures filiformes faisaient comme de grandes mains décharnées qui caressaient la surface de l'eau. Une colonie de flamants roses s'ébattait dans un calme apparent.

Andrès n'avait pas de jumelles. Repérer la barque – sa barque – dans le labyrinthe dessiné par les grands arbres partiellement immergés n'était pas chose facile. D'autant que la tête lui tournait. La chaleur. Un métabolisme soumis à rude épreuve. Son sac d'eau et de nourriture perdu au fond d'un marécage. Contrecoup des efforts intenses consentis. Hypoglycémie. Peur de voir ses espoirs déçus. Peur que les hommes qui devaient relever ses trois victimes de leur poste aient lancé une battue après avoir constaté sa fuite...

Pourtant, après quelques instants, il la repéra. C'était bien l'endroit exact où il l'avait laissée, une petite crique qui, vue d'où il se trouvait, ressemblait à un V à l'envers. Le sang afflua à ses tempes. Andrès fut presque pris de vertige.

Plus que quelques dizaines de mètres et je serai sauvé. À peine quelques foulées...

Il ferma les yeux, savourant l'instant. Et, dans une tentative primale de se régénérer, il s'ébroua pour neutraliser l'influx nerveux qui, sinon, aurait pu lui couper les jambes. Car il lui était interdit d'échouer si près du but.

Tout son être se tendit vers l'accomplissement de cette mission à la fois élémentaire et terrible : braver les derniers pièges de la forêt, rejoindre la barque, entamer la traversée de la mangrove. Ensuite, il n'aurait plus rien à craindre. Ses alliés le protégeraient.

Andrès prit une profonde inspiration. Puis il s'élança.

Le ciel se couvrit tout à coup d'un épais nuage rose. La rumeur monta. Elle supplanta les jacasseries des oiseaux tropicaux et les autres cris d'animaux qui n'avaient cessé d'animer la jungle et auxquels les oreilles d'Andrès avaient depuis longtemps cessé de prêter attention.

Les flamants roses... Qu'est-ce qui les a effrayés ?

Ce n'était pas sa position. Il était encore trop loin pour susciter un début de panique parmi ces volatiles qui avaient élu domicile à l'ombre des grands arbres. Le moment de surprise passé, il n'eut pas le temps d'analyser ce qui avait poussé les majestueux maîtres des lieux à provisoirement abandonner leur territoire.

La première balle lui perfora le poumon droit. La seconde l'acheva alors qu'il n'avait fait que tomber à genoux, s'immobilisant dans une attitude de prière forcée. Elle l'atteignit en pleine tête, explosant la région du cervelet qui avait été de tant d'utilité à ce scientifique d'exception.

Juste avant que l'âme d'Andrès Edisias s'élève dans les cieux, les Chickcharneys ricanèrent une dernière fois.

PREMIÈRE PARTIE

Le microfilm

CHAPITRE 1

LE CINQUIÈME POINT



ans la vie, vous rencontrez forcément des passages à vide. Des moments de frustration où vous ne pouvez que fermer les yeux sur votre sort. Mouche blessée qui se pose sur une drosera, le piège de la contingence néfaste vous enserre. Vous pensez vos actes comme d'habitude, mais ça vous laisse en sale posture. Vous avez beau être enjôleur, chaleureux et compréhensif : tout se retourne contre vous...

C'est encore plus grave quand on vous taxe d'aventurier. – Le type d'ordinaire inflexible, fascinant et teigneux qui fait la gloire des séries télé. Si vous ne voulez pas ressembler à Monsieur Tout-le-monde, mieux vaut rester vigilant et prêt à la bagarre ! Un minuscule accident de parcours vous sape une réputation...

Ce jour de septembre, je savais que je n'y couperais pas. Je savais que mon existence ferait la grande cabriolet, et qu'un week-end infernal m'était promis. J'avais assumé jusque-là les dangers dignement. Je me mettrais à larmoyer. J'avais su réagir face aux événements. Je deviendrais fataliste. J'avais vécu à vitesse normale et régulière – c'est-à-dire à cent à l'heure un flingue à la main. Je quitterais cette routine sécurisante faite de coups de poing et de filles sculpturales et entrerais de plain-pied dans l'inconnu, avec pour seuls accessoires certains une poupée prénommée Charlene et un sac de pop corn.

J'avais encore deux jours de répit. Deux jours avant que Ted et Whitney, les enfants de ma sœur Vivian, me mettent le grappin dessus.

Car je vis à Baltimore, Vivian à Washington. Tirant profit de la proximité des deux mégapoles, elle me les fourgue parfois quand il n'y a pas d'école, – toujours quand ça l'arrange. Je proteste rarement. Mes enquêtes sont souvent alimentaires et passent au second plan. Alors quand ma sœur me sollicite, je ne sais pas dire non. Mais vous noterez que moi-même je ne la sollicite jamais...

Maintenant, il me fallait exorciser mon angoisse. Moi, le parfait célibataire que le mot « enfant » fait littéralement fuir ! Je m'en mordais les lèvres. Car comment justifier ces relations familiales dépourvues d'intérêt et auxquelles je tenais malgré tout ? – Sorte de masochisme dû à l'acte purement social contrariant mon inclination naturelle à la solitude... (C'est comme ma lèvre inférieure que j'abîme plus ou moins volontairement. Elle saigne puis cicatrise puis resaigne quand j'ouvre la bouche. Cette commissure de peau qui m'embête, que j'enlève par habitude et qui contribue à la non-cicatrisation : n'est-ce pas un résumé parfait de cette *famille*, à la fois partie intégrante et corps dérangeant de mon être ?)

Encore deux jours.

À moins que je sois assez finaud pour trouver une échappatoire d'ici là...

*

* *

— Je suis hydrogéologue, m'avoua Lana Everett comme on annonce être porteur d'une maladie rare.

Elle me tendit sa carte de visite. Je la posai à plat sur la paume de ma main et déchiffrai à voix haute les caractères qui y étaient inscrits :

— Ingénieure d'affaires.

Elle poussa un charmant soupir évasif.

— C'est suffisamment vague pour englober mon travail d'hydrogéologue... Mais vous avez raison : ma carte de visite reflète assez mal mes activités réelles.

— J'imagine que ce n'est pas par simple fantaisie.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Je viens d'être débauchée. Mon nouvel employeur tient à me confier des missions complémentaires de celles que j'exerce en temps normal. C'est aussi l'occasion de me former car il est toujours bon d'avoir plusieurs cordes à son arc. — Elle se leva de son siège et alla chercher un dossier cartonné sur une étagère contenant une pile de documents. — Mais si j'ai pris la liberté de vous demander de me rencontrer ici, c'est à cause de mes activités d'hydrogéologue.

Nous nous trouvions chez elle, à Silver Spring, dans la banlieue cossue de Washington. Quand je l'avais eue au téléphone trois jours plus tôt, elle avait insisté pour que je me déplace. Elle n'avait rien laissé filtrer du problème qu'elle entendait me soumettre. « Pas par téléphone » avait-elle minaudé, comme si elle avait craint d'être sur écoute.

Après m'avoir accueilli, elle m'avait immédiatement conduit à son bureau. Il contenait autant de livres et de revues techniques que celui d'un chirurgien. Tous étaient soigneusement rangés par collections sur des rayonnages qui tapissaient les murs. Les couvertures, souvent tendues de cuir, faisaient penser aux codex qu'on voit dans les bibliothèques. Leurs tranches formaient un patchwork de couleurs qui remplaçait avantageusement toute autre forme de décoration. Je me demandai même si elle ne les avait pas uniquement choisies pour ça, pour leur côté esthétique. Comment peut-on ingurgiter autant de documentation ?

— *Revue internationale de géophysique, Revue de spéléologie, Roches et minéraux, La sismologie...* lus-je au hasard. Moi, autant de livres, ça me donne le tournis.

La pièce était étonnamment propre. Pas un grain de poussière sur la table de travail, pas un papier dans la corbeille, aucun document qui traînait. Tout était inexorablement à la bonne place, ce qui me semblait la marque d'un esprit implacablement méticuleux. Tellement à l'opposé du laisser-aller administratif qui me caractérisait. À se demander aussi si elle ouvrait jamais ses innombrables bouquins...

Elle répondit d'elle-même à ma question muette :

— Si tout vous semble si parfaitement en ordre, c'est parce que je viens d'emménager. En fait, je viens de changer de vie.

— Vous êtes devenue espionne ? plaisantai-je, car la jeune femme pour l'instant n'avait pas esquissé le moindre sourire. Elle semblait tendue ou du moins particulièrement absorbée par ce qu'elle était censée devoir m'annoncer.

Mais ma tentative ne parvint pas à la dérider.

— Non. Mais quelque part, vous n'êtes pas si éloigné que ça de la vérité. J'y reviendrai plus tard, si vous le voulez bien.

Je lui donnai la trentaine. Malgré ses manières un peu distantes – ce qui en soi n'était pas si désagréable –, je la trouvais extrêmement séduisante. Brune aux longs cheveux ondulés, grande, le teint laiteux, des yeux verts qui lui donnaient un regard aussi profond qu'un carottage de glacier. Le genre beauté arctique, sur laquelle on avait envie de planter son drapeau... Peut-être un peu trop potelée, mais elle avait su camoufler ses formes sous un chemisier ample et un pantalon noir à pinces.

— Je vais me marier.

— Ah, ce n'est que ça ? Je m'attendais à une révélation fracassante... Dois-je vous appeler Miss ou Mrs Everett ?

Enfin, elle daigna éclairer son visage d'un sourire.

— Appelez-moi... Lana. Du coup, je ne suis pas certaine de rester durablement ici. Ou du moins d'y vivre. Je vais peut-être louer la maison, après avoir emporté toutes mes affaires...

— Loyer trop cher pour moi.

Nouveau sourire – nouveau rayon de soleil sur la banquise. Il s'évanouit au moment où elle ouvrait le dossier qui s'étalait à présent sur sa table de travail. Je m'attendais à voir apparaître des feuilles de papier noircies d'encre, écrites à la main ou au traitement de texte, comme pour n'importe quel dossier. Sauf que ce dossier-là était factice. Sous la couverture cartonnée, derrière les rabats, il n'y avait rien. Rien, à l'exception d'un minuscule boîtier en plastique noir et plat, encastré dans ce qui ressemblait à un double-fond cartonné.

Elle me scruta, mais je feignis de ne pas m'étonner.

— Et l'hydrogéologie, ça consiste en quoi ?

— C'est l'étude des sous-sols afin d'identifier les nappes

souterraines. – Elle était redevenue très professionnelle. Elle avait dû répondre à cette question des centaines de fois et me ressortait la réponse *a*, pragmatique et détachée, qu'elle retournait de manière réflexe au stimulus *A*. – J'aide à choisir les sites de captage, pour approvisionner en eau une région qui en était dépourvue. Je m'occupe aussi de la gestion des réserves d'eau souterraine : prévention des risques, contrôle des pollutions éventuelles...

— Ça a l'air passionnant.

— Ça l'est, Mr Pralin, ça l'est. Mais c'est aussi éreintant.

Je lui renvoyai la politesse :

— Appelez-moi Craig... Donc, si vous avez démissionné de votre ancien poste, c'est parce qu'il était trop fatigant ? Parce qu'il réclamait trop de disponibilité de votre part ?

Je venais de poser la question *Z*, celle à laquelle elle n'avait pas encore eu le temps de préparer une réponse *z* toute faite. Elle eut donc un moment d'hésitation.

— C'est en partie cela, oui. Mais c'est surtout parce que la société que j'ai quittée ne me payait pas à ma juste valeur. Il s'agit de l'ICC.

— *International Chemicals Company*. J'en ai entendu parler : un groupe de chimie. Mais quel rapport avec la gestion de l'eau ?

— L'ICC est un conglomerat. Elle chapeaute des entreprises qui exercent dans des secteurs très divers : ça va des matières plastiques à la construction immobilière en passant par la vente de sodas. Une hydre financière dont on ne sait, par le jeu des participations croisées, qui en est véritablement propriétaire en Bourse... L'ICC possède une filiale spécialisée dans le traitement des eaux usées, la *Sewerage Corp*. C'était pour le compte de cette filiale, basée aux Bahamas, que je travaillais.

— Aux Bahamas ? fis-je interloqué.

— J'y ai séjourné l'année dernière, par la force des choses. Pour aider à piloter un projet de grande ampleur. L'archipel a décidé d'investir pour se moderniser : un programme d'équipement en stations d'épuration notamment. Si j'ai décidé de rentrer aux États-Unis, c'est aussi parce que je souffrais du

mal du pays...

Elle avait placé le petit objet insolite devant elle, après l'avoir extrait de son habitacle cartonné. Ça ressemblait à une carte mémoire pour appareil photo numérique, en à peine plus épais et en moins long.

— Les Bahamas, répétais-je. Moi, à votre place, j'y serais resté.

— C'est ce que j'aurais certainement fait, si je n'avais pas eu la sensation de me faire exploiter. Je me suis donné corps et âme sur ce poste. J'ai fait des heures et des jours supplémentaires sans compter. Ma qualité de vie en a souffert. Je suis prête à sacrifier beaucoup pour mon travail. C'est la raison pour laquelle d'ordinaire on embauche les gens comme moi. Mais en l'occurrence, il y a des limites que la décence et la loi interdisent de franchir. Ces limites, mon ex-patron les a largement franchies.

Elle avait prononcé ces dernières paroles de façon déterminée et même avec dureté. Je n'avais aucun mal à me représenter Lana Everett comme quelqu'un de volontaire et de carriériste. Elle était probablement dotée d'une extraordinaire capacité de travail, de compétences recherchées et d'un sens avisé de la négociation. – Toutes ces qualités se monnaient dans le monde hyperconcurrentiel des multinationales. Mais elle-même était parfaitement consciente du capital potentiel qu'elle représentait pour l'ICC. Et elle n'était pas disposée à brader la valeur de son travail...

— Pourriez-vous m'en dire plus sur ce que vous avez subi ?

— Mon ex-patron s'appelle Gordon Banks. C'est lui le PDG de la *Sewerage Corp*. La branche « eau » de l'ICC a toujours été largement bénéficiaire. C'est donc une entreprise prospère. Rien ne justifiait le traitement qui m'a été infligé. Si je suis en délicatesse avec Banks, c'est parce qu'il a voulu me flouer.

Elle s'étendit assez longuement sur le sujet. Avidée de reconnaissance et d'argent, comme tous ces jeunes loups formés dans les meilleures universités, elle assumait fièrement d'être une mercenaire en puissance. Ce qui expliquait qu'elle soit allée louer ses services ailleurs... Je me disais que c'était de bonne

guerre. Elle avait raison de profiter de la position de force que lui conféraient ses qualifications sur le marché du travail... Et si l'occasion se représentait, elle n'hésiterait pas à démissionner encore pour profiter d'une nouvelle opportunité dans une entreprise concurrente. Tout cela faisait partie de la règle du jeu. Les firmes elles-mêmes voyaient d'un bon œil cette mobilité professionnelle en début de carrière, analysée comme un signe d'ambition personnelle et synonyme d'accumulation d'expérience. Aller se vendre au plus offrant était perçu comme un trait de cynisme de bon aloi dans le capitalisme contemporain. Il est toujours sain pour une entreprise – pour ses actionnaires – de disposer de cadres ou de dirigeants sans scrupules... Ce qui donnait lieu à une surenchère en termes de salaires et autres avantages financiers. L'ICC n'avait pas su se montrer suffisamment généreuse avec Lana. Celle-ci en avait tiré immédiatement les conclusions.

Finalement, me dis-je, c'est le système économique qui produit des gens comme Lana Everett, nimbés dans les atours d'une séduction froide...

— En bref, Banks m'a fait miroiter une promotion à laquelle je n'ai finalement pas eu droit. Après m'avoir confié une mission d'importance – que j'ai menée avec succès –, un dossier technique portant sur l'optimisation de la gestion des eaux usées dans la ville de Nassau, il m'a retiré la paternité de l'étude alors qu'elle était sur le point d'aboutir. Il a traîné des pieds pour me verser les arriérés de salaire auxquels j'avais droit. Cette fripouille m'a donc, en quelque sorte, volée. Ou plutôt : il a tenté de le faire, car j'ai su l'en dissuader.

Elle me délivra un sourire qui n'était ni indifférent ni bienveillant mais bel et bien carnassier.

— En quoi faisant ?

Elle me désigna le petit cube de plastique noir.

— En guise de revanche, j'ai dérobé à Banks ce boîtier. Penchez-vous un peu, Craig, je vous prie... Si vous l'observez bien, vous vous rendrez compte qu'il est scellé sur le pourtour. – Effectivement, le plastique avait été brûlé, ce qui rendait le haut et le bas du boîtier indissociables. Elle le prit entre ses doigts et

le secoua délicatement. Un tambourinement feutré s'éleva en cadence. – Vous entendez ? Il y a quelque chose à l'intérieur.

— Laissez-moi deviner : un petit pois sauteur ?

— Non, annonça-t-elle sérieusement, un microfilm. – Voyant la tête que je faisais, elle renchérit : – Mais je ne suis pas pour autant une espionne.

— Alors il faut m'expliquer.

— Le moment est venu, en effet. Le problème, c'est que je n'en sais guère plus moi-même. Le microfilm porte sur un projet auquel je n'étais pas associé. Banks y attache la plus grande importance. Il y a certainement de nombreux investissements en jeu. Le genre d'informations qui ne doivent pas tomber entre les mains de concurrents...

— Ce que vous êtes devenue pour Banks.

— Bien sûr. Mais je ne suis pas devenue malhonnête. Comme vous pouvez le constater, je n'ai pas défloré le contenu du boîtier. En d'autres termes, j'ignore bel et bien ce que renferme le microfilm.

— Êtes-vous sûre qu'il s'agisse d'un microfilm ?

— Oui. Un ancien collaborateur de Banks me l'a confirmé. Une personne de confiance.

Tout ça me laissait un peu dubitatif. Je n'ai pas pour habitude de prendre pour argent comptant toutes les pseudo-vérités qu'on m'assène, y compris si le « on » est une personne de confiance. Mais je ne laissai rien paraître de mes états d'âme. Le jour viendrait peut-être où j'aurais besoin de réels éclaircissements. Je posai une question plus anodine :

— Pourquoi ce type de support ?

— Tout dépend de ce que l'entreprise recherche. Si la reproduction de documents a pour objet de faciliter leur consultation, il est préférable de les numériser. C'est le cas des documents qui doivent être facilement accessibles pour un certain nombre de collaborateurs. Donc le cas général. En revanche, si le but recherché est le stockage de données confidentielles, mieux vaut s'en tenir au microfilm car à très long terme, les films se conservent plus facilement que les données numériques. Ce type de données est donc plus précieux.

— Données industrielles ultrasecrètes et donc potentiellement très chères, c'est ça ?

— C'est ça. Mais je n'ai pas fait chanter Banks. Je ne lui ai réclamé que mon dû. Je suis dans mon bon droit. Car devant un tribunal, j'aurais gagné...

— Disons alors que même si la fin est légitime, les moyens employés sont illégaux.

— Croyez-vous que pour parvenir à leurs fins l'ICC et ses filiales ont toujours employé des moyens légaux, Craig ?

Je n'étais bien sûr pas naïf à ce point. Mais là n'était pas la question. J'espérais que Lana ne s'était pas mise dans un guêpier dont il serait difficile de la tirer.

Pourtant, elle avait des arguments à faire valoir. Les premiers mois, Lana n'avait pas osé avouer à Banks son forfait. Elle avait dérobé le précieux duplicata sur un coup de sang, puis s'était calmée par la suite. Dans cette phase préliminaire, Banks n'était en rien disposé à lui rendre son argent. Elle avait donc dû jouer son va-tout en lui signifiant que c'était elle qui avait emporté le microfilm et qu'elle le faisait garder au chaud dans un lieu secret. Elle menaçait de le faire développer et de transmettre son contenu si elle n'obtenait pas gain de cause. Sous la pression, Banks avait finalement plié. Il n'avait pas tardé à virer sur le compte de son ex-collaboratrice les sommes qu'elle n'avait cessé de lui réclamer.

— Maintenant, je dois m'exécuter à mon tour. Vous comprenez, Craig ?

— C'est limpide. Mais pourquoi avoir recours à mes services ?

— Parce que je tiens à demeurer irréprochable et aussi parce que, d'une certaine manière, je n'ai pas le choix. Il m'est impossible de restituer le microfilm par courrier, ne voulant pas risquer de le perdre ou de le détériorer. Premier point. Évidemment, après ce qu'il m'a fait endurer, je ne souhaite plus rencontrer Banks personnellement. Deuxième point. Passer par l'intermédiaire de nos avocats respectifs ne me semble guère plus envisageable. Je ne veux pas les charger d'une transaction illégale. Ce n'est pas un nantissement, Craig. Troisième point...

Avant qu'elle continue, je la coupai :

— Un quoi ? Le terme technique que vous venez d'utiliser...

— Un nantissement. C'est un procédé légal qui sert à assurer le paiement d'une dette. Mais il nécessite un accord préalable entre le débiteur et le créancier. — Elle s'amusa de mon incompetence. — Imaginez que vous ayez un besoin d'argent. Vous venez me trouver pour que je vous prête cet argent. J'accepte, mais en gage vous devez me laisser un objet qui couvre le montant de la somme prêtée. Si vous me remboursez comme convenu, je vous rends ce que vous avez déposé chez moi. Si vous ne me remboursez pas, je deviens propriétaire du bien.

Un philosophe chinois – je ne sais plus lequel – a dit : « *Si tu poses une question, tu auras l'air bête un instant. Si tu n'en poses jamais, tu seras bête toute ta vie.* »

— OK, j'ai compris. En vous remerciant.

— De façon générale, je ne souhaite pas solliciter un médiateur, qui risquerait d'ébruiter l'affaire. Quatrième point... — Après un moment, elle remarqua : — Vous êtes le cinquième point, Craig.

— J'en suis très flatté.

— Alors, faites pour le mieux.

CHAPITRE 2

LES HOMMES DE MAIN



ed et Whitney donc...

Le premier a douze ans, des cheveux noirs hirsutes, des bras trop courts par rapport à la grosseur de sa tête. Il se dandine en marchant comme un pou géant à qui on aurait arraché quelques pattes. Ses vêtements restent rarement propres plus d'une demi-heure. Il est à peu près aussi élégant qu'un parterre de chardons battu par la pluie. Bref, son aspect physique le fait ressembler à tous les petits cabotins de son âge, ce qui est plutôt rassurant quand ça ne dure pas. L'ennui, avec lui, c'est du côté de l'intellect qu'il faut le chercher. Car Ted a un sens de l'observation hors pair et il sait s'en servir. – Un petit fouineur de première classe, qui ne se rassasie jamais des réponses évasives qu'on lui donne. Toujours à couper les cheveux en quatre et à réclamer de meilleurs ciseaux...

Whitney n'a que huit ans. Par contraste avec son frère, elle est plutôt silencieuse. – Elle préfère faire ses petits coups en douce, ce qui est gage d'une meilleure efficacité. La comédie mimée est sa seconde nature, ce qui fait qu'on lui pardonne tout : ses caprices de diva sur le retour comme ses gros chagrins maniérés. D'autant qu'elle dispose d'un autre atout décisif : c'est une petite fille adorable... qui n'a pas été longue à comprendre le parti qu'elle pouvait en tirer. Oui, chez elle tout est attendrissant : ses boucles blondes comme la chaleur feinte de ses larmes.

J'avais conscience de tout ça. J'étais pour ainsi dire prévenu. Mais les enfants grandissent si vite... Ils parviennent toujours à

vous prendre en défaut.

Le temps avait coulé et pas d'échappatoire en vue : nous étions le jour J. Le week-end de *Labor day* débutait ce soir, vendredi 04 septembre¹. Mais ce qui s'annonçait au programme des deux jours suivants ne s'assimilerait en rien à du repos.

*
* *

Outre son prochain mariage, il y avait une raison essentielle qui expliquait le relatif nomadisme de Lana Everett ces derniers temps. Il était probable que cette raison touche à l'affaire pour laquelle je venais d'être recruté. Mais en l'état actuel, je ne pouvais que le supposer, sans en détenir la preuve formelle.

Après être revenue des Bahamas, six mois plus tôt, elle s'était installée à Baltimore – où du reste elle avait entendu parler de moi, ce qui expliquait qu'elle m'ait contacté et pas une agence de Washington. Dans son esprit, le petit pavillon qu'elle occupait en tant que locataire – tout à fait quelconque, dans un quartier ni âpre, ni attrayant – n'était qu'un lieu de séjour transitoire, dans l'attente de jeter son dévolu sur un logement qui lui conviendrait mieux.

Après quelques semaines de repos volontaire, elle n'avait eu aucune difficulté à trouver un nouvel emploi. Courtisée par deux cabinets de chasseurs de tête, elle avait laissé monter les enchères. « Je n'ai même pas eu besoin de prospecter au-delà », m'avait-elle avoué sans la moindre fausse modestie. Elle cultivait le privilège d'exercer ses fonctions dans un secteur où les recrutements ne s'étaient pas taris avec la crise. Il restait des besoins énormes à satisfaire, aux États-Unis comme dans le reste du monde. Alors, en plus, quand on a la chance d'avoir le bon profil... Elle semblait ravie de son nouveau poste, qui lui offrait l'opportunité d'un chantier énorme : le réseau d'assainissement de Monterrey au Mexique était totalement à revoir. La ville avait lancé un appel d'offres. Deux

1 Fête du travail, célébrée le premier week-end de septembre aux États-Unis.

multinationales étaient sur les rangs : la nouvelle entreprise de Lana et un concurrent français. Mais Lana croyait dur comme fer en ses chances de l'emporter. Malgré son jeune âge, c'est elle qui avait été désignée pour seconder le responsable de l'avant-projet. Toute la partie sur la faisabilité technique était de son ressort à elle. Le contrat à la clé était de plusieurs millions de dollars...

Ça ne lui avait pas tourné la tête pour autant. Elle n'oubliait pas le différend qui la liait malgré elle à Banks. C'est à ce moment qu'elle lui avait fait savoir – le plus simplement du monde, par téléphone – que le microfilm était en sa possession. Banks l'avait menacée de poursuites. Elle en avait fait de même avec lui. Elle avait fini par lui raccrocher au nez après un défilé de propos houleux.

Et une poignée de jours plus tard, ça s'était produit. Des professionnels qui n'avaient laissé aucun indice, mettant à profit son absence pour un voyage d'affaires, à Monterrey justement. À son retour, elle n'avait pu que constater les dégâts. Aucune effraction sur la porte d'entrée. Les visiteurs s'étaient introduits dans le pavillon en forçant la serrure du portillon du garage, moins bien protégé. Système d'alarme rudimentaire, vite neutralisé. « Je suis plus prudente maintenant. Ma nouvelle maison à Silver Spring est hyper sécurisée. Je ne laisse plus rien au hasard désormais. » Quelques larcins çà et là : lecteur DVD, mini-chaîne hifi, aspirateur flambant neuf et même un grille-pain. Rien de valeur. Lana ne conservait chez elle ni argent liquide, ni bijoux, ni objets d'art. L'assurance ne se mettrait pas dans ses frais. Ce qu'elle avait de plus précieux résidait sans conteste dans son bureau : tout son fonds documentaire ainsi que les dossiers sur lesquels elle travaillait ou avait travaillé. Heureusement, les malfaiteurs l'avaient épargné. En revanche, le reste du logement avait été fouillé de fond en comble. Elle suspectait aussi que le contenu de son ordinateur ait été consulté. Séance tenante, elle avait pensé à un coup de Banks. La coïncidence était trop belle. « Mais il n'est pas parvenu à ses fins. Les fichiers sensibles sont protégés par mot de passe. Les mails que je ne prends pas la peine de supprimer sont anodins.

Quant au microfilm, j'avais pris soin de l'emporter avec moi » m'avait-elle confié, juste avant que je prenne congé d'elle.

L'incident avait hâté sa décision de déménager.

Peut-être s'inquiétait-elle pour rien. J'avais tenté de la rassurer. Chacun sait que les cambrioleurs qui ciblent les zones résidentielles des grandes villes sont légion. Mais au fond de moi, je partageais ses craintes. J'appréciais déjà Gordon Banks à sa juste valeur, avant même d'avoir pu l'approcher. Car comment rendre un microfilm en mains propres à un type qui a les mains sales ?

*
* *

Au bout du fil, j'avais dû passer au travers de plusieurs filtres successifs pour enfin obtenir de pouvoir m'entretenir avec Mr Banks en personne. Comme n'importe quel haut dirigeant, il donnait à croire que son temps était compté et qu'il n'était pas en capacité de se rendre disponible au commun des mortels. Mais je ne m'identifiais pas au commun des mortels.

Je lui avais succinctement rappelé les tenants et les aboutissants de l'affaire. J'avais été suffisamment précis pour qu'il comprenne et suffisamment évasif pour qu'un tiers ne comprenne pas au cas où la conversation téléphonique aurait été enregistrée. Il avait poussé la rouerie jusqu'à me demander si Lana ne regrettait pas d'être partie de l'ICC. Je lui avais assuré, avec tout l'aplomb nécessaire, qu'elle regrettait de ne pas être partie plus tôt.

Nous avions convenu d'un rendez-vous. Je devais le rencontrer au siège de la multinationale, dans le quartier des affaires du West End à Washington, vendredi matin à 10 heures. Il ferait le nécessaire pour que je sois muni d'un laissez-passer.

Lana m'avait donné une photo de lui où il se présentait souriant – ce type de sourire qui trahit une forme de triomphe permanent, qui susurre : « j'ai réussi dans la vie, moi », au milieu d'un visage halé que bordent des cheveux à peine grisonnants –, un verre à la main, en habit de soirée. J'avais hâte

de le voir en chair et en os, espérant bien ne lui fournir aucun prétexte à sourire, à arroser un quelconque succès ou à parader. Il avait un je-ne-sais-quoi dans le regard et l'attitude que je détestais foncièrement. Un air de contentement hautain que procurent le fric ou la certitude que la moindre de vos décisions engagera l'avenir de l'humanité – à commencer par celui de la valetaille qui entoure toujours ces gens-là.

Cette formalité accomplie – qui dans mon esprit ne devait pas durer plus de cinq ou dix minutes –, je comptais bien ne plus avoir à le fréquenter. J'évitais même soigneusement de remettre les pieds dans cet immeuble.

*
* *

Le Noir qui me fouillait au corps s'appelait Steven – c'était du moins ce qui était écrit sur le badge qui ornait sa chemise blanche. Il avait les oreilles décollées. Des boutons disgracieux, ressemblant à de l'acné sans en être, parsemaient ses joues. Il m'avait accueilli d'un hochement de tête en lâchant un « Hue ! » inspiré. Il avait donc peu de conversation et aurait été bien en peine de formuler une question rhétorique et *a fortiori* d'y répondre. Mais il était probable que peu de gens se permettaient de l'apostropher sur ces points. Moi-même je ne m'y étais pas risqué. Car ses pectoraux larges comme la benne d'une dépanneuse et ses gros bras pareils aux palans qui servent à hisser dessus les véhicules accidentés semblaient un antidote assez puissant à toute forme de sarcasme, même la plus innocente. Il n'aurait eu aucun mal à jouer ligne arrière chez les Ravens², s'il avait eu un tant soit peu de cervelle. Il faisait une bonne tête de plus que moi, même plié en deux, et pourtant je suis loin de passer pour un nabot.

Ses mains butèrent sur le renflement dans ma poche.

— C'est quoi, ça ?

Il hochait de nouveau la tête.

2 L'équipe de football américain de Baltimore : les Corbeaux, en référence au célèbre poème d'Edgar Poe.

Je me contentai de lui sourire mollement, de l'air le plus niais et inoffensif possible.

Quelques instant plus tôt, je m'étais fait éplucher par les mandibules du détecteur de métal. – Vous savez, ce caisson ultrasophistiqué qui vous déshabille virtuellement en un clin d'œil. Steven en avait profité pour me confisquer mon arme, ainsi que mon jeu de clés.

Banks voulait bien me procurer un laissez-passer. Mais il fallait pour cela que je me soumette à toutes les formalités censées assurer la sécurité du grand homme, car il n'était pas opportun qu'il s'expose au moindre risque. Comme si une de mes clés avait eu le pouvoir de l'éborgner ou de l'éviscérer... À vivre dans leur petit monde, les types comme lui deviennent totalement paranos.

— Un objet que je dois remettre à Mr Banks en mains propres.

Steven regarda le boîtier sous toutes les coutures.

— Nitroglycérine ?

— Bien trop petit, assurai-je.

— Anthrax ?

— J'ai oublié de me faire vacciner... Mais j'irai demain, promis.

— Alors, passez.

Muni d'un badge – sésame moderne qui m'ouvrait la porte de l'ascenseur –, je pouvais enfin accéder au secrétariat personnel de Gordon Banks. C'était tout en haut, au 12^{ème}. Dans ce quartier séculaire, dont le patrimoine avait été particulièrement préservé – comme tout lieu névralgique à deux pas de la Maison Blanche –, les édifices étaient restés à échelle humaine, loin de la démesure des gratte-ciels de Manhattan ou des autres villes américaines. C'était ce que j'aimais à Washington – et dans une moindre mesure à Philadelphie. Par la volonté des Pères fondateurs, aucune construction dans la capitale n'était autorisée à dépasser la hauteur du dôme du Capitole. Symboliquement, ça signifiait que l'intérêt public devait en toutes circonstances garder la primauté sur les intérêts privés. Ce principe semblait avoir été dévoyé partout aux États-

Unis. Partout, sauf ici... Malgré son ambition démesurée, Banks n'aurait jamais le droit de s'installer plus haut que le sommet du Capitole...

J'échouai dans une salle d'attente, semée de tapis indiens qui faisaient double emploi avec la moquette. D'autres personnes tuaient le temps sur les banquettes. Mais moi, j'avais rendez-vous à 10 heures précises et il était déjà 10 heures 03. Par ailleurs, Banks n'avait que trop fait patienter Lana, sans vergogne depuis de si longs mois.

Je m'avançais crânement vers l'hôtesse d'accueil, toute pimpante derrière un guichet de bois exotique mieux verni que mes souliers.

— Monsieur ?

— Je m'appelle Craig Pralin. Je suis détective privé. J'ai rendez-vous avec Mr Banks. Il m'attend pour 10 heures.

Elle n'eut même pas besoin de consulter l'agenda de son patron. Elle me décocha un sourire survitaminé, puis me répondit avec une sérénité sans failles :

— Vous devez faire erreur. Mr Banks est parti tôt ce matin pour attraper son avion. Il ne m'a laissé aucune consigne particulière.

Je fronçai les sourcils, comme on le fait quand on est tenaillé par un doute. Il ne pouvait pas m'avoir fait ça, pourtant... Il m'aurait au moins transmis un message, se serait excusé... En même temps, la demoiselle proprette qui me faisait face n'aurait eu aucune raison tangible de me mener en bateau...

— Vous êtes sûre ? J'avais un important document à lui remettre ! À ne remettre qu'à lui !

J'avais employé l'imparfait et non le présent. Mon subconscient s'était rendu à l'évidence avant moi. Il me fallut quelques secondes pour le rattraper. Quelques secondes pendant lesquelles je passai par les différents stades du volcanisme. À mesure que le doute se mutait en certitude, ma physionomie épousait les mouvements que fait la croûte terrestre confrontée à la tectonique des plaques. Je m'étais tout d'abord rembruni, grondant intérieurement, puis un glissement de terrain avait creusé des stigmates rouges à la surface de mon crâne, et enfin

des gerbes de poils roux avaient jailli de mes oreilles – éruption de colère qui ne demandait qu’à s’extérioriser.

Mon poing serré s’abattit lourdement sur le guichet, faisant trembler les porte-stylos sur leur base et sursauter la malheureuse hôtesse. De rage, j’envoyai valdinguer les quelques registres et formulaires qui reposaient sur le guichet. L’hôtesse incrédule se mordit les lèvres. Sans discontinuer, j’éructai, je tonitruai, j’explosai. Ce fumier de Banks m’avait bel et bien posé un lapin ! Qu’est-ce qu’il croyait, que le premier venu était à sa disposition ? Que chacun se devait de supporter ses caprices sans broncher ? Avec le sourire ? Sans faire d’esclandre ? En attendant bien gentiment que ça se passe ? Que moi, Craig Pralin, j’allais me laisser manœuvrer comme ça ? Il verrait bientôt comment je traitais les esprits versatiles dans son genre !...

— Murray, sois gentil, occupe-toi de ce Monsieur !

Le Murray en question me mit la main sur l’épaule sans que je l’aie vu venir. À cran comme je l’étais, c’était un geste à ne pas faire. Murray manquait passablement de psychologie !

Mon poing se propulsa vers son visage comme doté d’une énergie propre. Mais il était parti de trop loin. Profitant du temps que j’avais mis à pivoter sur moi-même, Murray esquiva le coup. Je fus emporté vers l’avant. Mon bras continuait sa course vers le mur... Habilement, Murray plaça son pied à hauteur de mes chevilles et accompagna d’un revers de main ma fuite en avant. Je m’effondrai. Mon nez atterrit dans une des banquettes restées vides, ce qui amortit le choc. Je me mis à dégouliner de sang, alors que pourtant je ne ressentais aucune douleur. – Comme quand l’été un coup de chaud dilate les vaisseaux des narines et provoque une hémorragie incontrôlée.

— Relevez-vous calmement, Monsieur.

Murray était un jeune type à la mâchoire carrée et au regard froid. Comme Steven, il était afro-américain et sa chemise blanche était tendue par un cou et un torse puissants.

J’étais sur le point de lui obéir, quand j’accrochai des yeux le rectangle de plastique noir qui avait motivé ma venue. Il se trouvait aux pieds du molosse. Il avait glissé de ma poche au

moment où j'avais perdu l'équilibre !

— J'ai reçu l'ordre de Mr Banks de réceptionner tout objet qui lui serait destiné.

Murray se pencha pour le ramasser. Or, le microfilm était toujours ma propriété – ou du moins celle de ma cliente. Et je ne l'entendais pas de cette oreille.

J'exécutai de manière réflexe un rapide mouvement de reptation. Parvenu à bonne distance de Murray, je lui décochai un coup de talon qui alla s'écraser sur sa rotule, avant qu'il ait pu se saisir de l'objet. Il lâcha un hurlement de douleur en se tordant au sol à son tour.

J'en profitai pour me remettre d'aplomb, pêchai le microfilm et le plongeai pour de bon au fond de ma poche.

— Nous sommes quittes, grognai-je en m'essuyant d'un revers de manche.

Mon sang coulait à flot, salissant la moquette. C'est peut-être pour éviter d'entrer en contact avec lui que Murray continua à se tortiller par terre, déposant les armes de façon prématurée, alors que le coup que je lui avais porté n'avait pas été si violent que ça. Le but était juste de le dissuader de s'emparer d'un objet dont je ne voulais plus me séparer. Pourquoi ? Allez savoir... Certainement parce que je suis une tête de mule et que ce n'est pas un paquet de muscles endimanché qui m'empêchera de penser que Banks ne méritait pas d'emporter le morceau en m'ayant fait faux bond. Et puis, qui m'assurait que Murray s'acquitterait bien de sa tâche en cédant le microfilm à son patron ? Qui me disait que Murray ne bluffait pas, simplement pour mettre un terme à l'altercation et tranquilliser l'hôtesse ?

— Dites à votre patron que je refuse de confier le microfilm à un tiers. C'est à lui que je veux avoir affaire. À lui en personne.

Je m'éloignai en vociférant toujours. Mais j'avisai d'autres sbires de Banks qui rappliquaient. La fête n'était pas terminée. Plus d'arme et cette fois, je me trouvais en infériorité numérique.

— Lâchez-moi ! Bande de nuisibles, j'irai porter plainte ! Je veux voir Mr Banks immédiatement !

Fausse alerte. Ni l'hôtesse d'accueil, toujours sous le choc, ni Murray, toujours grimaçant, n'avaient eu le loisir de téléphoner pour réclamer des secours. Il y avait une autre échauffourée à quelques mètres dont je n'étais en rien responsable. Un type se débattait au milieu de trois gaillards qui tentaient de le mener vers la sortie.

— *Friends of the Planet* ne tolérera pas ce qui se passe ici ! C'est antidémocratique ! C'est scandaleux ! – Un des trois cerbères essaya de lui coller sa main sur la bouche pour le faire taire. Mais l'autre, entre deux jurons étouffés de force, se dégagea pour lancer : – La vérité finira par éclater ! Fascistes !

D'autres types formaient un cordon de sécurité autour du groupe. Égoïstement, je me félicitai de l'incident qui tombait à pic, car créant une diversion dont j'étais bien capable de m'arranger.

Tandis que je suivais le drôle de cortège, un mouchoir plaqué contre mon nez, j'aperçus Murray qui avait fini par se relever. Sur mes gardes, je le vis rejoindre les autres membres du service de sécurité. En passant près de moi, il me jeta d'un air mauvais :

— Je vous conseille de ne pas vous mêler des affaires du Président !

Puis il se fondit dans le flot des autres types en chemise blanche.

Je respirai. Trois secondes, tout au plus...

— Vous ne croyez pas qu'on pourrait faire quelque chose pour venir en aide à ce malheureux ?

Je me retournai. Il s'agissait d'une voix féminine, chaude et sucrée, à l'accent indéfinissable. Elle appartenait à une jeune femme élancée, au teint mat, vêtue d'une veste en moleskine. Elle avait les pommettes hautes, des yeux en amande et de longs cheveux noirs dont elle avait contrecarré la raideur naturelle par des frisures qui lui donnaient des airs de chow-chow. Elle était néanmoins très belle.

— Que voulez-vous qu'on fasse ? m'étonnai-je. Je ne connais pas ce Monsieur...

Elle me tendit sa main de façon décidée. Je la lui serrai, après avoir vérifié que ma propre main n'était pas souillée de sang.

— Je m'appelle Maria Shelf. Je suis journaliste au *Washington Post*. J'ai tout vu. Je peux témoigner des brutalités que ce Monsieur a subies.

— Eh bien moi, je n'ai rien vu du tout.

Je me tamponnai le bout du nez avec mon mouchoir. Les saignements s'étaient estompés, aussi rapidement qu'ils étaient venus.

— J'ai aussi vu ce qui vous est arrivé... glissa-t-elle.

— Vous avez des antennes partout ?

— Je suis très observatrice.

— Vous me rappelez mon neveu, fis-je pour moi-même. Je m'appelle Craig Pralin.

J'étais sur le point de lui présenter ma carte lorsque je perçus une série de petits cris stridents. Puis sans que j'aie eu le temps de faire « ouf », une boule de poils me passa entre les jambes, escalada ma carcasse et bondit finalement de mon épaule vers celle de la journaliste où elle se percha. J'avais été tellement surpris par la vivacité du petit animal que je n'avais pas été capable d'esquisser le moindre geste.

— Je vous présente Sticky. Il a des manières parfois un peu brusques. J'espère qu'il ne vous a pas trop fait peur.

C'était un singe de poche, au pelage noir et blanc : un ouistiti ou apparenté. Elle fit mine de le morigéner, provoquant chez lui quelque chose qui aurait pu passer pour une crise de rire. Après s'être bien bidonné, il se tint tranquille sur son épaule.

— Ne vous inquiétez pas pour si peu, la rassurai-je. Dites-moi plutôt ce qui motive le traitement de faveur auquel a droit cet homme.

Du coin de l'œil, je m'étais remis à suivre son équipée. Contrairement à moi, lui avait vraiment réussi à mettre l'immeuble en alerte. Il monopolisait tous les regards des employés et toutes les attentions des sbires de Banks. En comptant Murray, il était maintenant aux prises avec quatre hommes qui, en professionnels du maintien de l'ordre, faisaient tout pour éviter de le molester. — Ce qui n'empêchait pas que quelques coups se perdent par ci par là. Il les couvrait d'injures plus ou moins audibles et réclamait le remboursement de sa

veste, déchirée dans l'algarade.

— Ils le reconduisent sans ménagement, c'est le moins qu'on puisse dire, reconnu-elle d'un air pincé. Pour moi, ce n'est pas mérité. Ce type est un militant écologiste. Son seul crime a été de vouloir sortir une banderole après s'être vu refuser l'accès au bureau de Gordon Banks.... Après, il s'est manifesté bruyamment.

Le petit singe s'esclaffa de nouveau.

— Le bureau de Gordon Banks ? m'étranglai-je à mon tour. Ça nous fait un point commun, à lui et à moi, car moi aussi j'étais censé rencontrer le Président ce matin...

Maria Shelf observa un moment de silence. Puis elle déclara, radieuse et sentencieuse à la fois :

— Ça nous fait un point commun à tous les trois, cher Mr Pralin. Figurez-vous que Gordon Banks m'a fixé rendez-vous dans son bureau ce matin à moi aussi.

CHAPITRE 3

CIRCUIT FERMÉ



our ainsi dire, les quatre types en chemise blanche nous ouvraient la voie. Les gens s'écartaient sur leur passage, de peur de gêner les opérations ou de prendre un mauvais coup.

Ils s'étaient rapprochés des cabines d'ascenseur avec leur colis ambulant. Objectif affiché : abrégé cette plaisanterie trop longue à leur goût. Ils réexpédièrent l'envoyé de *Friends of the Planet* au fond de la première cabine, l'oblitérant de discrets coups de coude dans les côtes ou l'estomac.

Maria Shelf et moi avions attendu la cabine suivante. La journaliste se tordait le bout des doigts, préoccupée par les malheurs de l'inconnu dont elle admirait la force de caractère.

L'attelage parvint au rez-de-chaussée quelques secondes avant nous.

J'allai récupérer en coup de vent mon Colt 25 et mes clés.

— Allez, hue ! lançai-je à Steven avec esprit.

Puis j'allai retrouver la jeune femme, plantée au milieu de la lumière du jour qui irriguait le grand hall d'entrée. Malgré l'isolation phonique, les bruits de la rue filtraient, nous renvoyant la saine indifférence du dehors. Plus que quelques mètres avant le grand saut...

Le type se débattit de plus belle. Maintenu sous la nasse par bien plus fort que lui, l'entêté s'attira la sympathie de quelques visiteurs, qui en profitèrent pour invectiver les quatre gorilles.

— Le peuple n'apprécie pas les combats perdus d'avance, nota la journaliste.

Traîné jusqu'à la sortie, le militant écologiste se fit littéralement jeter sur le pavé, comme le tricheur au poker qui se fait refouler du saloon *manu militari* dans un mauvais western.

— N'y revenez pas de sitôt ! La prochaine fois, nous serons moins cléments... avertit Murray en se frottant les mains et en fixant de haut le type affalé sur le trottoir.

— Allez vous faire foutre, répondit-il laconiquement, car c'était un homme de convictions.

Maria Shelf et moi sortîmes plus dignement, même si la scène avait rendu nerveux Sticky. Je soutins le regard de Murray au moment de quitter le bâtiment.

— On se reverra, Monsieur.

Il ne croyait pas si bien dire.

— Le plus tôt sera le mieux, Murray.

Maria se précipita aux côtés de celui qu'elle soupçonnait d'avoir dérouillé dans l'ascenseur. Je jetai un coup d'œil circulaire, prêt à intervenir au cas où un passant se montrerait trop curieux ou envahissant. Mais non : ils continuaient leur chemin, l'air pressé, comme si le pauvre type précipité sur le bitume avait toujours fait partie du décor. Une saine indifférence...

Elle l'aida à se relever. Il était passablement essoufflé, mais semblait en un seul morceau. Il s'en tirerait avec quelques ecchymoses et deux ou trois fêlures. Il comptait bien porter plainte et Maria, bonne âme, se porta volontaire pour témoigner en sa faveur.

— Eric O'Malley, se présenta-t-il en la gratifiant déjà d'un sourire, souligné par une fine moustache blonde.

C'était quelqu'un de belle stature. Une force de la nature sans un poil de graisse. Pas étonnant qu'il ait donné du fil à retordre aux sbires du Président.

Machinalement, je regardai dans la direction de ma voiture – ma Baleine, comme je l'appelle familièrement. Je l'avais garée quelques dizaines de mètres plus haut, au bord du parc Rock Creek pour éviter qu'elle reste au soleil. Mais elle demeurerait visible, ses courbures à peine voilées par l'ombre des arbres.

Au début, je crus que des rafales faisaient miroiter l'espace

autour d'elle. Ou que le soleil me jouait des tours. Ma bonne vieille Plymouth était agitée de légères secousses, qui produisaient comme une respiration. Mais il n'y avait pas de vent. Le soleil de ce jour de septembre n'avait rien d'aveuglant. Et si ma Baleine avait été dotée du souffle de vie, je vous prie de croire qu'à l'heure qu'il est je serais millionnaire...

Je me dressai sur la pointe des pieds et tendis le cou. La portière côté passager – la plus accessible depuis le trottoir – était ouverte. Une forme humaine cognait derrière, faisant cahoter la carlingue.

— Quelqu'un est en train de fouiller ma voiture ! m'écriai-je, à l'intention de mes deux compagnons – trois, en comptant le petit singe.

O'Malley n'était pas en état de m'apporter son aide. Il s'efforçait toujours de reprendre son souffle, étendu sur le trottoir.

Maria le délaissa quelques instants pour se tourner vers son animal de compagnie.

— Va, Sticky, va ! – Elle lui ordonna de m'épauler, ce qu'il fit en me sautant sur... l'épaule. – Il pourra vous être utile !

Je ne voyais pas en quoi, mais je la remerciai.

Je me ruai sur l'intrus. Pendant la majeure partie de la chevauchée – qui n'eut rien de fantastique –, le petit singe se cramponna ferme, absorbant les oscillations de mes bras par son sens inné de l'équilibre. Au début, tout alla pour le mieux. Mais tandis qu'une cinquantaine de mètres me séparait encore de ma Baleine et du type qui avait eu la mauvaise idée de forcer la portière, Sticky poussa des cris aigus qui mirent à mal mes oreilles et me firent ralentir. Ils eurent aussi l'inconvénient d'avertir le type qui se mit à décamper. Pour l'effet de surprise, c'était râpé.

Il s'agissait d'un individu de race blanche, plutôt grand à ce que je pouvais en juger, vêtu d'un blouson de cuir brun.

Je sortis mon arme de son holster. – Au cas où il viendrait au type une autre mauvaise idée : celle de me tirer dessus. Et aussi parce que, en prenant un air suffisamment cinglé, je pouvais m'en servir à titre dissuasif, pour sommer le fuyard de s'arrêter.

Mais dans mon esprit, c'était encore prématuré. J'avais une bonne pointe de vitesse. Je voulais croire en mes chances de le rattraper.

Profitant de la décélération qui se produisit à ce moment, Sticky sauta de mon dos pour rejoindre la terre ferme. Et là, je peux affirmer qu'il eut un comportement héroïque. Comme un chef de guerre chargeant sabre au clair à la tête de ses hommes, il prit les devants, creusant l'écart avec son ex-monture et ne tardant pas à rattraper l'homme sur lequel il se jeta. Il l'enfourcha et lui planta ses petits crocs acérés dans le cou. Brave Sticky ! Son exploit me permettrait d'alpaguer à mon tour le fuyard, en me faisant gagner de précieuses secondes.

Celui-ci hurla de douleur. Mais, au prix de terribles efforts, il parvint assez rapidement à saisir l'animal par la peau du cou. Il le projeta au sol sans pitié, avec l'énergie mêlée de panique que distillent les phobies, non sans que Sticky ne l'ait mordu une dernière fois à la main. Du coup, l'homme lâcha prise plus vite que prévu.

La brave petite bête avait fait son possible. Elle gisait sur le sol, secouée de petits tremblements. J'espérais que sa chute ne lui avait pas rompu les vertèbres cervicales.

J'entendis au loin monter les lamentations de sa maîtresse. Je me retournai. Elle et O'Malley, alertés par ce qui était arrivé au ouistiti, accouraient.

Tandis que je parvenais à proximité du petit être, j'eus un moment d'hésitation : Sticky ou ma Baleine ? M'arrêter ici ou continuer ? Perdre ou gagner ?

Après un geste de désenchantement, je stoppai ma course. Je rangeai mon Colt 25 dans son étui. Tant pis pour le type et pour ce qu'il avait pu trouver dans ma Baleine. – Il n'y avait strictement rien à trouver dans ma Baleine, hormis quelques vieux CD. Je le laissai cavalier tout seul. Ce n'était peut-être qu'un pickpocket... Sinon, nos chemins finiraient bien par se croiser et, à ce moment, je l'empêcherais de s'évader.

Je me penchai sur Sticky, m'attendant à trouver ses membres hachés menus. Il ne bougeait plus, observant le silence. Ses yeux soudain ternes me fixaient. Pronostic vital engagé, pensais-je

d'un air maussade.

Mais à la vue de sa maîtresse – en pleurs et qui murmurait comme une ritournelle : « Mon petit, mon petit... » –, il se redressa et bondit sur son épaule. Puis il roula des yeux et fit entendre un sifflement joyeux.

— Plus de peur que de mal, appréciai-je. Ce petit singe a décidément le sens de l'humour...

Je téléphonai pour faire enlever ma voiture, à l'angle de la 23^{ème} rue NW et de Rock Creek. Au bout d'une vingtaine de minutes, la dépanneuse arriva. Vu l'état de la fracture, le garagiste me dit qu'il se voyait mal imposer à son carrossier de réparer la portière. Le type que j'avais surpris dans ses basses œuvres avait utilisé un pied de biche – que j'avais retrouvé dans le ventre de ma Baleine.

— Pas dans la dentelle, dites donc. Les pros ne s'amusez plus avec ça, de nos jours... D'autant que la serrure de votre voiture peut se crocheter facilement. C'est même un jeu d'enfant car elle n'est pas protégée du tout.

Ma Baleine ne disposait effectivement d'aucun système de sécurité.

— Il n'y a rien à voler à l'intérieur, rétorquai-je.

Et d'ailleurs, rien n'avait été volé.

— J'espère dénicher le même type de portière dans une casse, fit-il d'un haussement d'épaules.

Je recyclai la répartie que Lana Everett m'avait servie à la fin de notre entrevue :

— Aussi bizarre que ça puisse paraître, je tiens beaucoup à cette voiture. Alors... faites pour le mieux.

— Je vous tiens au courant.

Le garagiste parti, Maria Shelf me demanda :

— Je vous dépose quelque part ?

Elle avait déjà posé la même question à O'Malley, qui s'était empressé d'accepter. M'est avis que celui-ci commençait à placer ses pièces sur le plateau de jeu...

— Avec plaisir.

Puis il y eut un blanc : j'hésitai sur la conduite à tenir.

— Vous comptez séjourner à Washington ? insista-t-elle.

— Euh... oui. Je vais profiter de ma venue pour rendre visite à ma sœur Vivian et ses enfants. — Je poussai un soupir, à la fois pour évacuer le stress déjà accumulé dans la journée et pour me préparer à ce qui allait venir *maintenant*. — Perspective qui ne m'enchantait qu'à moitié. Mais bon : je ne peux plus reculer !

Le hasard faisait que Vivian habitait dans la banlieue ouest, à Ashburn. — Un pavillon dans un quartier résidentiel pour classes moyennes. Certes, à mille lieues du chic de Silver Spring mais la vie y était agréable.

*
* *

La voiture de la journaliste était un coupé sport — une Chevrolet Camaro noire. L'antithèse de ma Baleine : classe et nerveuse, mais où on se sentait un peu à l'étroit. D'autant que — bon prince ou bonne poire, c'est selon — j'avais laissé O'Malley occuper le siège passager à l'avant. Je me retrouvais donc à jouer les figurants, recroquevillé sur la banquette arrière.

Maria démarra. Je posai la question qui me brûlait les lèvres et qui était restée en suspens pendant l'interlude provoqué par le type au blouson de cuir :

— J'avais rendez-vous avec Mr Banks à 10 heures. Mais il n'a pas honoré sa promesse de me rencontrer. J'ai cru comprendre qu'il vous a fait à tous les deux le même coup. Je me trompe ?

— Je devais le rencontrer à 10 heures 15, opina Maria. C'est au moment où je suis entrée dans la salle d'attente qu'a eu lieu votre... mouvement d'humeur, Mr Pralin. J'ai immédiatement compris qu'il s'était enfui.

— Et moi, je devais le voir à 9 heures 45, renchérit O'Malley. Cette enflure s'est bien fichue de nous !

— Un homme très pris... ironisai-je. C'est peut-être parce qu'il y a quelqu'un — peut-être l'un de nous trois ? — qu'il ne tenait pas du tout à rencontrer qu'il a annulé ses rendez-vous de la matinée avec tous les autres. Il voulait alors éviter de se faire

harceler...

O'Malley se retourna pour me faire « non » de la tête.

— Vous allez chercher trop loin, mon Vieux. Son voyage était planifié de longue date. Il savait pertinemment qu'il ne pourrait pas se rendre disponible aujourd'hui.

— Mais quel intérêt ?

O'Malley serra les mâchoires :

— Le mépris, évidemment... Le mépris. Ce type n'a rien à fiche de la cause écologiste ! Ça fait depuis plusieurs semaines que je suis sur la piste de Banks. Et à chaque fois, c'est la même chanson. Il trouve toujours le moyen de se défilier ! Ce n'est pas la première fois qu'il m'envoie ses gardes du corps ! Et dans les réunions publiques, les types comme moi ne voient jamais passer le micro... Ou bien il ne répond pas à nos questions, ce qui revient au même.

Comme tous les idéalistes à fleur de peau, O'Malley montait en neige assez facilement. Mais son analyse ne me semblait pas convaincante.

— Sans vouloir vous vexer, c'est un peu court. Moi-même, je n'allais pas l'asticoter sur des questions liées à l'écologie. Et en fait, il n'avait rien à craindre de ma venue ou, si vous préférez, il n'avait rien à perdre à me voir... Avez-vous une idée de l'endroit où Banks peut se trouver ?

— Nous le savons tous les deux, intervint Maria. Mon voisin et moi...

O'Malley lui adressa un sourire complice.

J'avais le cruel sentiment d'avoir raté une étape, là.

Parvenue à ce stade dans la rédaction d'un article, la journaliste aurait ménagé le suspense en plaçant une digression. Ses lecteurs étaient captifs... Mais si elle avait osé le faire dans le fil de notre conversation, je l'aurais interrompue sans la moindre hésitation. Elle le lisait dans mes yeux, depuis son rétroviseur. Elle laissa donc filer quelques secondes avant de me répondre :

— Il doit se pavaner à l'ombre des cocotiers, dans sa villa de Nassau, aux Bahamas.

— Voyage d'affaires ou d'agrément ?

Je connaissais la réponse mais tenais à jauger la sincérité et l'état des connaissances de la journaliste. En principe, les gens du *Post* sont bien renseignés.

— D'affaires, reconnut-elle. Mais cela n'empêche pas de joindre l'utile à l'agréable.

— Je vais vous affranchir, coupa O'Malley. Il doit superviser le lancement imminent d'une usine de production d'eau. Ce n'est que le premier maillon d'un projet très ambitieux : le projet *Closed circuit*...

— Un programme d'approvisionnement en eau potable mais aussi d'assainissement et de traitement des eaux usées, précisa Maria. Absolument pharaonique. Et, comme le nom l'indique, la volonté de rendre les Bahamas autosuffisants pour tout ce qui concerne l'or bleu...

— C'est parce que vous vous intéressez à ça que vous deviez rencontrer Banks ?

— Officiellement, c'est parce que je mène une enquête pour mon journal sur les retombées de ces investissements pour l'archipel. Retombées sanitaires, retombées économiques et même retombées politiques. Ça va changer la vie des Bahaméens... Et le PDG de la *Sewerage Corp.* était à même de m'apporter un éclairage là-dessus.

— Et officieusement ?

— Je ne sais pas si je suis censée vous le dire.

— Eh bien, si vous ne le faites pas, je révélerai les dessous de l'affaire à Mr Pralin moi-même, s'avança O'Malley. On peut le considérer comme un allié, non ? Et plus on sera de gens à médiatiser ce type de dérives, mieux ce sera.

Désirant ménager la susceptibilité de Maria Shelf, O'Malley se tut, pour que la journaliste puisse contre-argumenter.

Un avion venait de décoller de l'aéroport de Dulles. Nous avions passé le fleuve Potomac.

— Il faut prendre Leesburg Pike, précisai-je à l'intention de la conductrice, voyant que son GPS avait des ratés.

— En tout cas, proclama-t-elle, je vous demande de ne pas dévoiler les aspects encore confidentiels tant que je n'aurai pas fait paraître mon article.

Bien entendu, elle mettait un point d'honneur à ce que ses lecteurs aient l'exclusivité de ce qui s'annonçait comme un scandale de grande envergure. Il n'y avait rien d'anormal à cela et moi-même je n'irais pas piétiner son pré carré.

— Marché conclu. Ne vous inquiétez pas : je respecterai votre travail.

— Qui me dit que je peux me fier à vous ?

Je fis la moue.

— Pas grand-chose, en effet. – Je laissai tomber pour l'instant et me tournai vers l'agitateur écologiste. Il fallait faire jouer sa corde sensible. Comme il l'avait suggéré lui-même, *Friends of the Planet* s'emploierait à faire éclater la vérité, de façon désintéressée, et pas seulement à destination des lecteurs du *Washington Post*... – Mais vous, Mr O'Malley, que pouvez-vous m'apprendre qui soit en passe de tomber dans le domaine public ?

Il me fit un sourire de contentement. En dépit de sa blondeur, il avait le teint halé. Mais il me sembla aussi que son visage s'empourpra.

— Ce que les altermondialistes dénoncent sans faiblir depuis des années, Mr Pralin. Et là, nous avons un cas d'école. Pour nous, il faut partir d'une remarque de bon sens : il existe des biens qui doivent être préservés des appétits privés. Des biens qui doivent rester en dehors de la sphère du commerce. Des biens sur lesquels tout profit doit être banni. L'eau est un de ces biens, Mr Pralin. Ressource vitale par excellence, qui fait partie du patrimoine commun à toute l'humanité... Donc les citoyens du monde doivent être impliqués au plan local dans les politiques de gestion de l'eau. Donc l'eau doit être équitablement partagée. Donc l'eau doit être gratuite ou au moins être payée à prix coûtant. – Il ancrâ son regard dans le mien. – Rien ne vous choque dans ce type de propositions, Mr Pralin ?

— Non.

J'avais répondu sincèrement.

— Si on accepte la teneur de ce que je viens d'énoncer, il faut confier les politiques de l'eau à des instances publiques

nationales ou, encore mieux, supranationales. Mais la bonne gestion de l'eau est un exercice à la fois coûteux et difficile. Aux Bahamas, l'organisme public chargé de la mener à bien a failli à sa tâche. Faute de moyens financiers pour investir, car les priorités gouvernementales avaient été mal définies. Et aussi par manque de compétences techniques, car le pays ne disposait pas des ingénieurs nécessaires. C'est pourquoi les autorités ont passé contrat avec l'ICC dans le cadre de la privatisation partielle de leurs services d'eau. On attend bien le salut du marché, Mr Pralin. Or, les capitalistes s'intéressent davantage à leurs profits immédiats qu'à l'intérêt général à long terme...

— Air connu.

— Oui. La politique dominante de l'eau impose la libéralisation, la déréglementation et la privatisation... Ça a été le cadre des négociations de l'OMC aboutissant à l'AGCS, l'Accord général sur le commerce des services. Ça entre parfaitement en résonance avec le principe de conditionnalité voulu par le FMI et la Banque mondiale quand ils imposent aux pays du Sud le « moins d'Etat »... Bref, c'est dans l'air du temps. Sauf que...

Il jeta un œil du côté de la conductrice qui ne broncha pas.

— Sauf que... ? m'impatientai-je.

— Sauf que là l'affaire est encore plus grave et encore plus révélatrice des méfaits du libéralisme ambiant. Mon ONG a acquis une certitude. La corruption a caractérisé l'assignation des concessions au secteur privé...

— N'en dites pas trop quand même, prévint la journaliste.

O'Malley lui obéit. Mais il ne put s'empêcher de laisser sourdre de ses dents serrées :

— Communiquez-moi votre adresse mail, Mr Pralin. Je vous enverrai les données techniques du projet *Closed circuit*... Et peut-être un peu plus.

CHAPITRE 4

SOURIS TIRE-GOMME



is, tonton Craig, c'est quoi un notaire ?

À peine entraperçue, et une fois expédiées les deux ou trois directives d'usage en lien avec la tenue de la maisonnée, Vivian était déjà décidée à me planter là. Poubelles. Heures du coucher. Consignes portant sur la leçon de violon de Ted et les devoirs à faire... Elle avait planifié un voyage de deux jours pour profiter du long week-end de *Labor day*. Elle piaffait d'impatience à l'idée tant attendue de lever le camp. Du coup, elle ne s'était même pas inquiétée des traînées de sang sur ma chemise.

— Je te présenterai Doug à mon retour. Il te plaira. Il aime autant que toi les vieilles guimbardes. Il est membre d'honneur du fan club de Pontiac. Il a travaillé pour eux en tant que concessionnaire, à Philly. Il a perdu son job avec l'arrêt de la marque par GM³. – Le tout déclaré sur un mode insouciant. Pour elle, ce coup du sort avait été une bénédiction. Et elle ne s'en cachait pas, car ma sœur n'a rien d'une hypocrite. – La crise...

L'innocence personnifiée refrappa à la porte :

— C'est quoi, un notaire ?

— Whitney, ma chérie, merci de te taire quand nous parlons, recommanda Vivian en gardant le sourire. – Elle se réjouissait trop des moments de détente qu'elle allait partager avec son nouvel ami.

— En 2009 ?

3 La firme automobile General Motors.

— Oui. Pile-poil quand ça s’est cassé la figure. Maintenant, il bosse chez nous. Il est devenu courtier en assurances. Il a su rebondir. En attendant mieux.

— Il y a longtemps que tu as fait sa connaissance ?

— Joker !

— Un peu plus de deux mois, se manifesta le pou géant qui n’avait rien dit depuis cinq minutes, absorbé par une occupation de son âge sur sa console de jeux.

Vivian haussa les épaules. La manie de Ted de ne jamais tenir sa langue lui devenait insupportable. Elle ne l’avait pourtant pas élevé de cette manière !

— Et vous allez où ?

— Je vais lui faire découvrir Shenandoah, évidemment.

Nous avons passé notre enfance dans cette vallée agricole, dans la petite ville de Pottsville où je ne mettais plus jamais les pieds. Avec notre mère mais sans notre père qui avait préféré nous quitter pour devenir chercheur d’or dans le Klondike. C’était par cette image à laquelle Vivian et moi – moi surtout – n’avions jamais cru que notre mère évoquait pudiquement la défection de celui qui n’était resté que cinq ans le chef de famille. Nous ignorions où il avait échoué. Une chose était sûre : il avait échoué.

Mais, depuis la mort de maman, nous n’abordions plus jamais le sujet. Pour ma part, l’absence de figure paternelle ne m’avait jamais traumatisé. Vivian en revanche en avait souffert.

Mais difficile de s’épancher là-dessus quand le quotidien réclame sa dîme.

— Snirf... Burghl... Hiiii...

Ça commença par une série de reniflements de moins en moins discrets.

— Crzzzzz... Yaaap ! Yaaap !

Puis les pleurs s’élevèrent insidieusement, avant de devenir franchement envahissants.

— Que se passe-t-il, mon petit cœur ? s’informa Vivian. – Elle venait juste d’enfiler son cardigan et rebroussa chemin, vers la table de la salle à manger où avait pris place Whitney. Les larmes de la petite fille avaient fait des auréoles d’encre bleue

sur les feuilles de classeur étalées sous son nez. – Ce sont tes devoirs qui te tracassent ?

— Elle est contrariée, remarquai-je.

— C'est plutôt qu'elle veut pas faire ses devoirs ! glissa Ted qui avait déjà fini les siens.

— Vous m'avez pas répondu ! hoqueta-t-elle entre deux sanglots.

— Ah oui : le notaire... observai-je gravement pour ne pas pouffer d'un rire gras.

— J'ai un problème à résoudre ! se défendit Whitney.

— Pourquoi n'as-tu pas demandé de l'aide à ton frère, Mr « Je sais tout » ? bottai-je en touche.

— Justement : y sait pas ! brailla-t-elle de plus belle.

— menteuse ! Tu m'as rien demandé ! s'emporta Ted, tout frétilant et de plus en plus hirsute.

Sa tignasse noire maintenant atteignait des proportions calamiteuses. Je soupçonnais ma sœur d'un certain laxisme à ce sujet. Car moi, je l'aurais traîné chez un coiffeur depuis belle lurette.

— Comment se fait-il que les enseignants continuent à traumatiser les gosses pendant le week-end de *Labor day* ? m'étonnai-je.

— Elle a quinze jours pour encore plancher dessus, nuança Vivian.

Je m'approchai de la table et saisis le classeur. Entre deux tâches d'encre, je lus ceci :

— *Une souris est sur le point de rendre l'âme. Elle convoque son notaire pour lui communiquer ses dernières volontés. La mourante possède 17 chewing-gums. Elle veut en léguer un tiers au premier de ses fils, la moitié de ceux qu'il reste au deuxième souriceau et cinq au dernier. Le notaire est bien ennuyé. Comment va-t-il procéder ?* – Je relus pour moi et me grattai la tête. – Pas très joyeux. Et c'est d'un niveau bien trop élevé pour une élève de huit ans...

— Neuf ans depuis quinze jours, Craig. Tu as encore oublié son anniversaire...

— Je ne sais jamais quoi acheter. – Je sortis de mon

portefeuille un billet de 50 dollars, affectant d'être gêné, et le lui mis dans la main. – Bon anniversaire, ma chérie ! – J'allai embrasser Whitney quand je me souvins ne pas avoir eu l'occasion de me débarbouiller. – Euh, j'ai encore du sang sur le nez.

— Tonton Craig a rencontré un réverbère ! persifla ce petit godelureau de Ted.

— Et toi, tu vas bientôt rencontrer mes phalanges !

— Alors, tonton, c'est quoi un notaire ? Et ça veut dire quoi « rendre l'âme » ?

Je fis l'explication de texte nécessaire, le plus simplement et le plus efficacement possible. Whitney eut l'air de s'en satisfaire.

— Pas facile comme calcul... – J'avais relu plusieurs fois l'énoncé. – 17 n'est pas divisible par 3, ni par 2... – Je lorgnais Ted du coin de l'œil, qui était fichu de trouver la réponse avant moi. Mais il se désintéressait de la chose, les neurones toujours accaparés par sa console qui faisait les petits bips électroniques habituels. – Et si on commence par soustraire 5 de 17, ça ne donne rien non plus...

Aucune aide de la part de Vivian. Elle était occupée à lester la voiture de ses bagages.

Au bout de cinq minutes, je livrai ma conclusion :

— J'ai bien peur que cela ne soit pas possible. Il doit y avoir une faute de frappe. Mais si une solution existait, je serais bien curieux de la connaître !

— On parie ? fit Ted, sans décoller les yeux de sa console.

— Pardon ? le scrutai-je.

— On parie qu'il y a une solution ?

— Si tu veux... – Après tout, si ça pouvait lui faire suffisamment d'occupation pour qu'il me fiche la paix... – Mais on parie quoi, alors ?

Il réfléchit quelques secondes.

— L'intégrale de *Dennis La malice* en BD !

Avant que j'aie pu répondre, Vivian refit une apparition pour suggérer :

— Pourquoi n'emmènerais-tu pas les enfants au cinéma ?

— Je n'ai plus de voiture. — Je lui expliquai rapidement ce qui s'était passé devant le siège de l'ICC. — Et puis je crois que j'ai besoin de me retaper. On va plutôt regarder la télé !

— Comme tu voudras, dit-elle en embrassant les enfants et en me disant au revoir.

— Pari tenu ! lançai-je à Ted une fois sa mère éclipse. Le premier qui trouve la solution de l'énigme a gagné. Interdit de chercher sur Internet ou de demander conseil à quiconque... Mais un seul épisode de la BD suffira. Je ne veux pas que tu fasses les frais de ma victoire !

— Et oublie pas, tonton Craig, que nous avons que dix jours... sinon c'est la maîtresse de Whitney qui nous fera la nique !

— Ben, et moi, tonton ? larmoya Whitney.

— Tu joues aussi !

Si Doug et moi étions portés sur les vieilles voitures, Vivian, elle, avait une marotte autrement plus rare. C'était, se justifiait-elle, en réaction à l'accélération du progrès technique qui rendait désormais obsolète tout équipement dernier cri au bout de six mois : ordinateur, matériel hifi, matériel vidéo, multimédia...

— Avant, les cycles d'utilisation étaient plus en phase avec les rythmes et les âges de la vie, aimait-elle à répéter, même si elle se défendait d'être « technophobe ». Tout est devenu simplement trop rapide...

Elle s'était mise tout d'abord à collectionner les vieux postes de radio, ceux à lampes. Elle en possédait une demi-douzaine, qu'elle avait dénichés dans des brocantes ou chez des antiquaires. Celui pour lequel elle avait eu le coup de foudre en premier était aussi le plus ancien. Il datait des années 1940, à l'époque de la TSF. De la marque General Electric, il avait fière allure, en bakélite brune gainée de rouge sur le pourtour, avec sur la façade trois énormes boutons gris. Puis cette passion avait déteint sur les téléviseurs. Elle s'était procuré trois postes noir et blanc des années 1960 et un poste couleur des années 1980.

Ce dernier d'ailleurs était toujours en usage, au fond du salon. Les enfants avaient insisté pour que je leur passe une

vieille cassette VHS – un concert de Britney Spears – dans le magnétoscope fin de siècle dont Vivian avait également fait l'emplette.

La soirée s'était étirée mollement.

Au moment de les envoyer au lit, j'avais eu droit aux atermoiements habituels : « Encore une chanson, tonton ! », « Non, là, elle va donner une interview méga-géniale ! », « Non, c'est le moment du ballet hawaïen ! »...

J'avais accordé un délai de grâce d'un quart d'heure au-delà des 21 heures 30 réglementaires. Puis, soudain ivre de fatigue, j'avais refusé aux deux garnements toute nouvelle faveur :

— Je vais me brosser les dents. À mon retour, la télé est éteinte !

À ma grande surprise, Ted et Whitney m'avaient obéi sans jérémiades. La télé était bien hors-tension. Mais ça pouvait cacher quelque chose... Ted d'ailleurs affichait un petit sourire en coin des plus suspects.

Ce modèle ancien était dépourvu de télécommande. Mais en revanche, il avait une qualité susceptible de faire mon affaire. Les touches pouvaient être condamnées en fermant à clé une petite porte sur la façade. Je réfléchis à vitesse grand V, me mettant à la place de ce filou de Ted. Qui me disait qu'il ne profiterait pas de mon sommeil pour venir au salon regarder la télé en douce ? Ah, c'était donc ça, ton plan, mon Coco... Mais tu es tombé sur plus rusé que toi !

Dans la foulée, autant faire d'une pierre deux coups. Ne disposant d'aucun coffre-fort, je cachai le microfilm à l'intérieur de la porte servant à interdire l'accès au téléviseur.

Puis je mis la clé dans ma table de chevet. Ted n'oserait pas venir la chercher là...

En me couchant, je me dis que ça se passait plutôt mieux que prévu.

Vivian refaisait surface le lendemain soir. Je m'efforcerais de tenir le cap d'ici là.

Je ne tardai pas à sombrer dans un sommeil lourd.

— Au secours !... Les yeux rouges ! Les yeux rouges !...

C'était la voix de Whitney. Elle avait transpercé le silence de la nuit. Je sursautai, comme si mon épine dorsale avait été soumise à une décharge électrique. À tâtons, je cherchai mon arme dans le tiroir de la table de chevet.

Le cadran lumineux du radio-réveil indiquait 3 heures 20.

À moitié endormi, je luttai pour recouvrer la plénitude de mes sens. Mais j'enfilai à toute allure un peignoir sur mon corps nu.

Je me précipitai dans sa chambre. La lumière que j'allumai me fit cligner des yeux.

La gamine était dans son lit. Elle avait remonté les couvertures à mi-hauteur de son visage. Ses larmes avaient mouillé son drap et elle tremblait.

— Que se passe-t-il ?

— Des yeux brillants... Des yeux rouges ! Une bête... Elle a marché sur... mon lit, tonton Craig... Elle m'a même frôlée !

— Un petit instant, ma chérie. – Je fouillai la chambre du regard. Rien... Je l'abandonnai quelques secondes, pour m'inquiéter du sort de Ted. Celui-ci n'avait pas entendu les glapissements de sa sœur et ronflait toujours. Je revins vers la petite, un peu moins sur mes gardes. – Ça fait longtemps que tu as vu la bête ?

Elle fit « oui » de la tête.

— Cinq minutes. T'es pas venu tout de suite, tonton !

Peut-être n'avais-je pas entendu les premiers de ses cris. Du reste, je baillais encore. J'avais l'esprit embrumé. Whitney avait dû perturber une phase de sommeil intense...

— Elle ressemblait à quoi ?

— Il faisait noir, tonton !

— Tu n'aurais pas confondu avec une peluche ? – Le lit en était jonché, ainsi que la moquette. – Ta mère devrait t'imposer de mieux les ranger !

— J'ai vu que des yeux rouges, tonton... Des yeux qui m'ont regardé ! Et Charlene aussi les a vus !

Hélas, sa poupée n'était pas habilitée à fournir un témoignage. Je m'assis près d'elle et la serrai dans mes bras.

— Allons, allons... Ce n'est qu'un cauchemar. Tu vas te

rendormir bien gentiment, maintenant.

— Mais tonton, j'ai peur !

Je lui promis qu'elle dormirait dans ma chambre les quelques heures qui nous séparaient du matin. Ensuite, ce mauvais souvenir s'effacerait vite.

— Tu iras dans mon lit. Et moi, je m'installerai par terre sur un matelas. Tu n'as plus rien à craindre, la consolai-je.

Par acquit de conscience, je fis le tour des pièces de la maison, arme au poing. Je m'équipai aussi d'une lampe torche. Chambre de Vivian accolée à son bureau, salle de bains, débarras pour le premier étage, outre les trois chambres que nous occupions et que j'avais déjà visitées. Cage d'escalier. Cuisine, salon, salle à manger, toilettes pour le rez-de-chaussée. Garage.

Aucune présence indésirable nulle part. Rien *a priori* qui ait été dérangé. Du moins d'après ce que je pouvais en juger.

Qui ou quoi aurait été en mesure de s'introduire ici ? Toutes les fenêtres étaient fermées, les portes de l'entrée et du garage munies de serrures de sécurité. Pas de risque d'intrusion, donc.

Certes, il était possible de franchir le seuil de la maison sans clé. Pour éviter de se retrouver « enfermée dehors », Vivian avait fait installer un digicode après s'être fait voler son jeu de clés. Depuis, la porte d'entrée se déverrouillait en tapant un code alphanumérique à huit caractères. Une chance sur des milliards de tomber sur la bonne combinaison... J'étais le seul avec Vivian à la connaître. Même ce petit dégourdi de Ted – dont sa mère estimait qu'il avait la langue trop bien pendue – n'avait pas été mis dans la confidence. Alors, pourquoi s'alarmer ?

En installant Whitney dans la chambre que m'avait réservée Vivian, je remarquai que la clé ne se trouvait plus dans le tiroir de la table de chevet.

Elle avait glissé sur la moquette.

En un saut, je l'attrapai et allai ouvrir la petite porte du téléviseur. Le fragile cube de plastique noir n'avait pas bougé.

CHAPITRE 5

PLAN DE DÉVELOPPEMENT



e matin venu, je demandai à Ted s'il avait perçu quelque chose d'anormal pendant la nuit. Il m'assura que non, le nez déjà plongé dans sa console de jeux.

— Tu n'as pas entendu Whitney crier ?

Il agita la tête en signe de dénégation, ses pupilles dilatées par l'enjeu consistant à sempiternellement battre son propre record. Bip... bip... bip... zoiiiiingg !... Sa console s'emballait. Je ne le dérangeais pas plus longtemps. Il avait déjà pris son petit-déjeuner, s'étant levé bien avant Whitney et moi.

Whitney s'était tranquillisée. Tout en lui versant un bol de céréales, je réactivai le souvenir de la péripétie qui avait émaillé la nuit. Mais elle n'était déjà plus certaine que les yeux rouges lui soient apparus. En tout cas, elle était incapable de produire une estimation – même vague – du temps que la bête était demeurée à la contempler.

— Je sais plus, lança-t-elle négligemment, de l'air de dire : Qu'est-ce que tu m'embêtes avec ça !

Je n'insistai pas. Je ne voulais pas la traumatiser avec cette histoire. La raison d'être des cauchemars à l'âge tendre m'échappait. Mais j'imaginai qu'ils avaient une fonction psychologique précise. Ils devaient aider chaque enfant à surmonter ses peurs, en les mettant en scène... En cela, ils contribuaient à forger sa future personnalité, celle de l'adulte responsable qu'il serait appelé à devenir. Celle de l'adulte qui a compris que la peur s'insinue partout et qu'il faut vivre avec.

Pendant que les enfants visionnaient une nouvelle fois le concert enregistré de Britney Spears, je consultai ma boîte mail sur le PC de Vivian.

O'Malley m'avait envoyé le message promis. Il avait pour titre : *Projet Bahamas. – Document interne*. L'écologiste m'assurait cependant qu'il n'y avait rien de confidentiel dans ce communiqué et que j'étais donc en droit de faire suivre pour le diffuser à grande échelle.

C'était de mauvais augure... Cela signifiait qu'il avait cédé aux injonctions de la journaliste : « *N'en dites pas trop quand même...* » Comment s'y était-elle prise pour l'amener à faire machine arrière ? Il m'avait promis ces documents confidentiels. – À demi-mots, certes, mais il me les avait promis... Pourquoi ne tenait-il pas ses engagements ? Pourquoi étouffait-il ce qu'il mourrait d'envie de voir éclater au grand jour ? Je n'avais pourtant pas une tête à aller monnayer les renseignements en question auprès d'un journal concurrent du *Washington Post* ! Il faudrait bien que je finisse par apprendre dans quoi trempaient Banks et sa clique...

Il y avait une pièce jointe du nom de *Friends of the Planet et Closed circuit*. Je l'ouvris, l'enregistrai sur ma clé USB et la lus en intégralité :

Projet *Closed circuit* : un état des lieux préoccupant que la libéralisation des services d'eau n'arrangera pas

Un manque d'eau endémique

Les cours d'eau aux Bahamas sont quasiment inexistants. La platitude des reliefs et la perméabilité des sols expliquent cet état de fait géologique. La seule île de l'archipel qui ne soit pas soumise à cette loi d'airain est *Andros*, qui bénéficie d'une végétation tropicale plus luxuriante qu'ailleurs. Mais, dans la situation actuelle, cela ne suffit pas à assurer l'autosuffisance en eau. En conséquence, le pays enregistre un des stress hydriques les plus élevés au monde.

On sait que la problématique de la rareté des ressources en eau dans le monde n'est pas... rare. Les Bahamas cumulent cependant

les handicaps, malgré leur territoire relativement peu étendu. Mais la population y est répartie de façon non homogène : une densité quasi-désertique s'oppose à la mise en valeur de l'île d'*Andros*, demeurée à l'état sauvage, tandis que l'essentiel des habitants de l'archipel se masse dans et autour de la capitale, Nassau, située sur l'île de *New Providence* et qui, par bien des aspects, a l'apparence d'une ville occidentale.

À peine un cinquième de Nassau est desservi par les égouts. Sur les autres îles, seuls quelques hôtels et aménagements privés sont connectés au système d'assainissement. Généralement, on se contente de fosses septiques plus ou moins performantes, pas toujours conformes au Code de la construction. Dans les zones reculées, des fosses d'aisance font l'affaire et on trouve même des endroits où les eaux polluées sont directement rejetées à la mer...

Les nappes phréatiques situées sous les zones urbaines sont alors fortement polluées. C'est aussi le cas de l'eau de mer, notamment dans les criques. Celles-ci abritent des ports, sont des hauts lieux du tourisme ou ont des activités industrielles liées à la pêche ou à l'agroalimentaire.

Cependant, l'évacuation des matières fécales a partout été impérative, même lorsque les réseaux publics n'existaient pas, grâce à des fosses septiques ou à des latrines. (Il en résulte alors une pollution des nappes, faute de précautions.)

Une politique publique inadéquate

Les pouvoirs publics n'ont pas su mettre en place une politique *rationnelle* de gestion du circuit de l'eau. Par exemple, la réalisation de l'assainissement collectif (égouts) a été jugée moins indispensable ou moins rentable que l'alimentation en eau (desserte). De fait, pendant vingt ans, la collecte et le traitement des eaux usées ont été le parent pauvre de la politique publique d'offre d'eau sur l'archipel. Ce décalage dans le temps entre les deux programmes d'investissements a été fort préjudiciable à la cohérence d'ensemble de la politique de l'eau.

Ils n'ont pas su non plus mettre en place une politique de l'eau *ambitieuse*, les investissements réalisés dans les infrastructures de tous types ayant été nettement insuffisants.

Les préconisations néolibérales : retour au marché

A Kyoto, lors du 3^{ème} Forum organisé par le Conseil mondial de l'eau, les représentants des gouvernements, de l'ONU et des multinationales (dont l'ICC, qui n'est qu'un lobby parmi d'autres...) ont réaffirmé que la politique de l'eau doit agir prioritairement sur l'offre en mettant en valeur les ressources pas encore utilisées, en favorisant le transport de l'eau sur de longues distances et en augmentant la quantité d'eau douce disponible grâce au dessalement de l'eau de mer.

Le gouvernement bahaméen s'est emparé de ces propositions. Il a requis la participation d'acteurs privés par le franchisage d'usines de traitement de l'eau et d'activités de transport de l'eau. C'est l'ICC qui a finalement emporté le marché.

Sur le papier, le plan annoncé consistant à accroître l'offre d'eau est un véritable plan de développement, tant les conséquences bénéfiques escomptées sont grandes à moyen terme : hausse de la quantité d'eau douce disponible (notamment par dessalement de l'eau de mer ou de l'eau saumâtre souterraine, transport des ressources d'*Andros* vers les autres îles...), amélioration de la qualité (lutte contre la pollution), baisse des prix (en évitant les gaspillages causés par des canalisations mal entretenues par exemple).

Critiques de la privatisation à la lumière des expériences passées

Ni aux Philippines, ni en Bolivie, ni en Argentine – pour ne citer que ces quelques cas –, la privatisation de l'eau n'a entraîné une amélioration du service offert ou une baisse des prix.

La hausse des prix constatée a même été présentée de façon cynique comme devant inciter à réduire les gaspillages...

Aux Bahamas, cela risque d'être pire. Les méthodes de dessalement de l'eau sont des techniques coûteuses. (Elles reviennent en moyenne cinq fois plus cher que des techniques de captage traditionnelles.) Elles sont également énergivores. Un progrès serait de les faire fonctionner à l'énergie solaire, mais pour l'instant les industriels traînent des pieds... Étant donné le coût excessif du dessalement, le plus sage serait de réserver cette technique à la seule production d'eau potable. Mais l'ICC a su imposer ses vues dans la négociation, pour qu'il n'en soit pas ainsi.

Pour remplacer le parc vétuste, l'ICC va mettre en chantier (via sa filiale *Sewerage Corp.*) des stations d'épuration dernier cri. Les investissements seront-ils garantis dans le long terme ? Le SAV sera-t-il à la hauteur ? Rien ne sert d'alimenter une eau d'excellente qualité en amont si des canalisations en mauvais état sont incapables de la protéger de la pollution en aval. Il y a de fortes chances pour que la multinationale ne puisse ou ne veuille complètement rénover puis entretenir les réseaux. Le volet consacré au traitement des eaux usées semble alors le talon d'Achille du plan de développement, car il ne génèrera que peu de recettes pour des coûts potentiellement énormes...

Un autre risque particulièrement aigu aux Bahamas concerne la rareté des terrains, étant donnée la concentration du gros de la population à *New Providence*. Sur cette île, il serait plus rationnel de réaliser des stations d'épuration enterrées. Ce serait plus coûteux à court terme, mais éviterait la flambée des prix du foncier à long terme. Mais l'ICC n'a aucun intérêt à envisager ce type d'alternative...

De même, se pose la question du devenir des boues issues de l'épuration. Ces boues sont parfois incinérées, ce qui n'est pas sans risques pour la pollution de l'air et pour la qualité de vie des locaux. Elles sont plus souvent mises en décharge ou utilisées comme engrais après avoir subi une déshydratation. Mais ces emplois peuvent entraîner une contamination des sols – particulièrement perméables aux Bahamas, on l'a déjà signalé –, notamment par des métaux lourds ou des microbes pathogènes susceptibles ensuite de s'immiscer dans la chaîne alimentaire. Pour éliminer les bactéries, on a recours à des agents chimiques tels l'ozone pour les stations d'épuration les plus modernes ou le chlore pour les anciennes. Mais certaines études attestent que ces agents chimiques, quand ils sont mêlés aux acides produits par l'humus, se transforment dans l'eau en dérivés cancérogènes.

En tout état de cause, au lieu de tout axer sur l'augmentation de l'offre d'eau, il conviendrait aussi de mieux réguler la demande. Il s'agirait d'endiguer certains gaspillages en évitant d'utiliser l'eau inutilement. Par exemple, les terrains de golf sont une gabegie insensée. Les eaux usées des hôtels devraient servir systématiquement à l'arrosage (après avoir été traitées). De même,

l'efficacité des systèmes d'irrigation devrait être grandement améliorée. Une réorientation des productions dans le domaine agricole devrait bannir les choix de cultures trop gourmands en eau (cultures d'exportation mal adaptées au climat et aux sols bahaméens)...

Enfin et surtout, l'hydrogéologie particulière des Bahamas fait que s'y pose le problème écologique majeur de la préservation des trous bleus. Entre autres

La fin abrupte du texte confirmait mes craintes. Ce sagouin avait tronqué le rapport, l'amputant à coup sûr de sa partie la plus intéressante.

Je tapai dans un moteur de recherche les deux premières lignes du message. Chou blanc. Pas étonnant. O'Malley lui-même avait précisé qu'il s'agissait d'un document de travail interne à l'ONG. Donc ce que je venais de lire n'avait pas été diffusé sur Internet. Il s'agissait d'une sorte de « plan de bataille » pour fournir des arguments choc au noyau dur des activistes qui défendraient le point de vue de *Friends of the Planet* sur ce dossier. Car conjointement à des actions coups de poing de type médiatique, l'ONG jouait un rôle politique. Elle faisait des contre-propositions étayées par des rapports d'experts pour influencer les décideurs. Il était ensuite tiré de ces travaux d'experts des succédanés plus vulgarisés à destination des dirigeants et des militants pour qu'ils fourbissent leurs armes. C'était ce type de document – délesté de ses sources et de certaines informations, malheureusement – dont j'avais pris connaissance. La dernière étape consistait à diffuser sur Internet la version finale à destination des sympathisants et du grand public – version qui dans le cas qui m'occupait n'avait pas encore vu le jour.

Contenant avec peine ma fureur, je répondis dans la foulée à son mail :

Eh bien, « mon Vieux », pourquoi ne pas m'avoir envoyé la totalité du document ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de « trous bleus » qui finit en queue de poisson ?

Merci tout de même.

PS : Notez que si je me mets sérieusement à fouiner, je trouverai. Mais je risque alors de dénaturer – si j’ose dire – le message écologiste.

*
* *

L’après-midi s’était déroulée de façon à faire oublier à Whitney sa soi-disant rencontre nocturne. *Fast-food*, puis cinéma – un film d’animation durant lequel j’avais failli m’endormir – et retour à la maison où j’avais joué avec les enfants à des jeux de société, réussissant à imposer à Ted – non sans mal – qu’il délaisse sa console. Nous nous étions aussi défoulés sur la Wii dans la chambre de Vivian (où il y avait une télé à écran plat). Pour chaque partie, Ted m’avait refilé la télécommande qui, du fait de piles usées, marchait le moins bien. J’avais laissé faire, sans être dupe du fait qu’il trichait...

Ensuite, Ted avait fait grincer son violon au son de Puffing Billy, attendant en vain des louanges de la part de sa sœur. J’avais donc été le seul à le féliciter de ses progrès.

Le soir venu, c’est une Vivian ravie qui m’avait présenté un homme plus jeune qu’elle de cinq ans. Élégant sans être maniéré, Doug était quelqu’un de spontanément réservé ou, du moins, qui savait ne pas se montrer envahissant. Il s’exprimait de façon posée, mais d’une voix tombante qui faisait qu’on avait parfois du mal à comprendre la fin de ses phrases. Lors du repas, arrosé de vin italien, Vivian et moi, entre deux spaghettis, nous étions amusés à le reprendre sur ce point. Et Ted après le tiramisu du dessert en avait remis une couche, prétextant être accaparé par sa console pour le faire répéter. De la façon la plus impolie qui soit... Doug s’était exécuté à maintes reprises, avec une patience admirable et une gentillesse non feinte.

Il était bien l’homme de la situation. Charmant et attentionné. Tout ce dont ma sœur avait besoin après les déconvenues sentimentales de ces deux dernières années. – Divorce et deux ou trois aventures qui s’étaient achevées comme la pièce jointe du mail d’O’Malley...

Une fois Doug parti et les enfants couchés, je rendis compte des événements à Vivian. Tout s'était bien passé – même Ted s'était tenu à carreaux – mais il faudrait surveiller Whitney qui avait fait un cauchemar la nuit précédente.

— C'est étonnant, dit-elle perplexe. Elle n'en fait jamais. Je verrai demain avec elle ce qui la perturbe.

En tout cas, Whitney – en dehors de la discussion que j'avais initiée ce matin – n'avait plus mentionné le monstre aux yeux rouges de toute la journée.

*
* *

Le lendemain matin, je dus faire un autre compte-rendu, mais celui-là plus détaillé.

J'appelai Lana Everett. Je lui appris comment Banks avait pris la poudre d'escampette, direction les Bahamas selon toute vraisemblance.

— Il a chargé un dénommé Murray de récupérer le microfilm. Mais ce type ne m'inspirait pas confiance. Je ne le lui ai pas remis. Un mot de vous et je repasse le voir...

— Non. Vous avez bien fait. – Sa voix était calme. Mais je devinai dans les interstices une pointe de dépit. – Vous avez obtenu mon feu vert pour le remettre à Banks et pas à une autre personne...

Elle eut un moment de réflexion. Je m'attendais qu'elle me dise de patienter jusqu'au retour de Banks. Que le plus simple ou le plus sage serait d'aller à sa rencontre quand il serait de nouveau visible.

Elle ne me tint pas du tout ce langage :

— Ça vous tenterait, un petit séjour à *New Providence* ? Je suis prête à vous payer le voyage...

DEUXIÈME PARTIE

Les Bahamas comme si vous y étiez

CHAPITRE 6

UN FEU SUR LA PLAGE



e 737 d'*American Airlines* avait décollé de l'aéroport de Dulles à 7 heures 45. Durée prévue du vol : cinq heures et demie. Ça m'avait laissé le temps de faire un somme. Je savais d'expérience qu'il valait mieux accumuler du temps de repos avant l'entame d'une mission. Car une fois au front, plus question de suivre un agenda pépère si les choses ne tournaient pas comme prévu.

Lana Everett m'avait alloué un budget conséquent, qui m'était définitivement acquis. De quoi passer plusieurs jours à l'abri du besoin... Si l'envie m'en avait pris, j'aurais pu me payer une chambre dans un palace et me frotter à la gentry cosmopolite qui posait ses valises aussi vite qu'elle les faisait, sautant d'un lieu de villégiature bourgeois à un autre comme vous changez de tee-shirt. Mais je n'avais pas l'intention de dépenser cette rente sans compter. Question d'éducation, sans doute... Question de commodité aussi. Lana m'avait appris qu'il n'était pas toujours possible de se servir de sa carte de crédit ou de chèques de voyage. Les dollars étaient acceptés mais la monnaie rendue en argent bahaméen. Au moins le taux de change n'avait rien d'un casse-tête : un pour un, car la monnaie locale, le dollar bahaméen, avait le même pouvoir d'achat que le dollar américain.

J'avais dû embarquer dans la plus grande précipitation, négligeant tout le côté logistique. Sitôt arrivé à *New Providence*, il me faudrait louer une voiture et trouver un logement. Je ne disposais d'aucun allié sur place et devrais donc compter sur

mes propres forces. Or, échaudé par ce qui s'était passé au siège de l'ICC, je ne m'attendais pas à être reçu avec les honneurs par Gordon Banks et ses sbires. D'ailleurs, je n'avais pas prévenu le Président de mon arrivée. – C'était mon tour de lui faire une surprise. Et si, d'aventure, je ne le localisais pas, je prendrais sur moi plus facilement que la première fois... – Lana m'avait laissé carte blanche pour dégouter l'adresse de sa villa. Passer au crible les quartiers résidentiels de la ville de Nassau ne me semblait pas hors de portée.

Tout en chantonnant, mon voisin de siège faisait claquer son journal en le manipulant.

Je me réveillai, la bouche pâteuse.

— Quel manque de discrétion ! tonnai-je.

Il me regarda, nullement décontenancé.

— Ah, vous avez enfin fini de ronfler, vous... On peut dire que vous en écrasez sévère. – Il lâcha son journal pour me tendre la main. – Joey White, assureur.

Je levai un sourcil. – Il n'y a guère que la loi des séries pour me faire lever un sourcil quand je sors des limbes. Pont entre le réel et le mystique, entre le concret et l'ineffable, entre le profane et le sacré, la loi des séries marque clairement la finitude de notre compréhension des mécanismes cachés de l'univers. Elle n'est pas loin de nous fournir une preuve de l'existence d'une entité supérieure, qu'on la nomme destin, Dieu ou... Providence.

— Comme mon probable futur beau-frère, m'animai-je. J'ai fait sa connaissance hier soir...

— Deux assureurs en deux jours, vous êtes verni, cher Monsieur !

— J'aimerais bien toucher du bois, mais ici il n'y a que du plastique...

White était un gros bonhomme avec des rouflaquettes et une chevelure ondulée de couleur paille. Son visage rond était semé de tâches de rousseur.

Je me redressai. Je devais avoir la figure aussi plissée que celle d'un nouveau-né.

— Craig Pralin. Je suis... hydrogéologue.

En me serrant la main, White hocha la tête d'un air admiratif. Il ne me demanda pas en quoi ça consistait. Peut-être avais-je affaire à quelqu'un de cultivé. Ou peut-être qu'il s'en fichait...

— Vous êtes là pour affaires ? interrogea-t-il pourtant.

— Non. Je viens découvrir l'archipel en touriste.

— Eh bien, vous n'en ferez pas le tour lors de votre premier séjour. Chaque île a sa personnalité...

— Il est probable que je ne quitte pas *New Providence*, déclarai-je prudemment.

— Alors commencez par l'escalier de la Reine : 66 marches creusées dans la roche par des esclaves au XVIIIème siècle. Le tout à l'ombre des palmiers géants... En haut, vous aurez une vue plongeante sur la ville entière. Mirifique... Nassau éclate de dynamisme et de couleurs. Et je ne vous parle pas du soleil couchant...

Il m'expliqua que le quartier historique était de toute beauté. Il avait conservé le charme bigarré de l'époque coloniale, avec ses forteresses, ses phares, ses églises et cathédrales, ses hôtels particuliers...

— Sur le front de mer, continua-t-il de façon exagérément enthousiaste, vous trouverez le Nassau moderne : les immeubles d'affaires, les grands hôtels et les casinos. Il y en a pour tous les goûts, à Nassau.

— Mais pas pour toutes les bourses, j'imagine.

— Tsss, tsss, tsss... On est là pour s'amuser, non ?

— Vous allez aux Bahamas régulièrement ?

— On peut même dire, souffla-t-il, que je suis un habitué. Vous verrez – il me saisit l'avant-bras cérémonieusement –, quand on y a goûté, c'est comme un bon cocktail, on ne peut plus s'en passer !

— Et que venez-vous y faire ?

— Le jeu, mon bon Monsieur, c'est le jeu qui m'attire ! Black-jack, poker, roulette... Les casinos sont ouverts 24 heures sur 24. Si ce n'est pas aimer son prochain, ça ! Quand on pense que dans certains États américains, jouer au casino est encore une activité illégale... Pffff ! – Sa réflexion libertaire m'arracha

un sourire. – Oserais-je vous l'avouer, Mr Pralin ?

Il attendait une réponse de ma part.

— Osez, osez...

— Pour moi, les Bahamas sont comme un feu qui éclaire la nuit.

— Très belle image, appréciai-je.

— Si je l'utilise, ce n'est pas tout à fait par hasard. Il faut remonter à l'abolition de l'esclavage. – Il adopta un ton professoral. – Elle a provoqué la ruine de nombreux planteurs. L'activité économique a fléchi. La jungle a repris ses droits, laissant apparaître, çà et là, des villes fantômes. On en trouve sur l'île de *Grande Abaco* aujourd'hui encore. Alors vous savez quoi ?

Il s'interrompt une nouvelle fois. J'entrai dans son jeu.

— Non, fis-je interloqué.

— Les îliens se sont mis à crever de faim. Leur seul moyen de survivre a été de pratiquer le pillage d'épaves. Vous savez comment ils s'y sont pris ?

J'écarquillai les yeux, comme si j'avais tenté de voir à travers les siècles passés.

— Eh bien, non.

— Ils ont eu l'idée d'allumer des feux sur les plages pour attirer les navires étrangers sur les récifs. Quand leur coque s'était fracassée, il ne leur restait plus qu'à se servir, après avoir achevé les survivants ou les avoir emprisonnés dans l'attente d'une rançon. Certains Bahaméens ont même fait fortune de cette manière.

— La situation n'a guère changé depuis.

— C'était ce que je voulais vous entendre dire ! exulta White. La seule différence, c'est que les mœurs se sont policées... Alors, une fois tous les quinze jours, je viens attiré par le feu. Je viens me faire racketter...

— Vous perdez souvent ?

— Oui. Mais je gagne plus souvent encore.

Mais White concéda qu'on puisse aussi venir aux Bahamas pour leurs plages désertes et leurs nombreux récifs à explorer...



L'avion se posa à l'heure prévue à l'aéroport *Lynden Pindling International*.

L'Américain que j'étais ne se sentait pas dépaycé. L'aéroport était d'une propreté irréprochable et collait en tous points aux standards occidentaux. Malgré les difficultés que l'archipel pouvait rencontrer dans le domaine de l'assainissement, les autorités donnaient le change en trouvant les moyens de financer les autres types d'infrastructures. Sans appartenir au club des pays riches, les Bahamas se classaient parmi les pays les plus développés de la zone Caraïbes. Je savais que leurs îles étaient dépourvues de ressources naturelles. Officiellement, les devises provenaient du tourisme. – Et je pouvais effectivement juger que le flot de touristes, surtout américains, était important. Mais on trouvait aussi des touristes à Cuba, à la Jamaïque ou en République dominicaine... La clé du développement de l'archipel, il fallait la chercher ailleurs : c'était la finance. Le grand centre d'activités qu'était Nassau polarisait l'essentiel des banques et sociétés financières internationales autour du même objectif : non pas fournir des crédits à l'industrie locale, embryonnaire, mais servir d'antre à l'argent de la drogue, du trafic d'armes ou de la prostitution. Cette tuyauterie là était bien en place. Elle ne nécessitait aucun investissement pour colmater les brèches ou les fuites hors du circuit. L'argent s'écoulait mieux que de l'eau, irriguant les canalisations de la finance locale à partir des grandes villes occidentales et orientales, sièges des pratiques mafieuses : New York, Londres, Moscou, Shanghai...

White et moi allâmes récupérer nos bagages. Je n'avais pris qu'un sac de voyage avec des affaires de toilette et quelques vêtements de rechange. Je ne comptais pas m'éterniser sur place. White ne s'était pas encombré de bagages non plus. Seule une petite valise l'attendait.

— Je ne fais qu'un passage éclair, précisa-t-il. Plage cet après-midi. Casino ce soir jusque tard dans la nuit. Et je rentre à

Washington demain, en fin d'après-midi.

— C'est réglé comme du papier à musique.

— Un vrai rituel. — J'hésitai à demander à White s'il était marié. Au bout de quelques secondes, il avoua de lui-même : — Aucune femme ne m'attend au pays. Mais je ne désespère pas d'en trouver une ici.

— Je vous le souhaite. Vous m'avez l'air d'être un chic type. — Me souvenant de manière réflexe du service que Maria Shelf m'avait rendu à Washington, je lui demandai : — Vous comptez vous déplacer comment, ici ?

— Taxi ou bus.

— Si vous voulez, je vous dépose à votre hôtel. Il faut juste que je loue une voiture.

J'avais repéré dans le hall un point accueil de chez Avis.

— Ce n'est pas de refus. J'ai pris une chambre dans un complexe hôtelier à *Paradise Island*. C'est en bord de mer. Pas la porte à côté...

Le guichetier nous reçut avec un large sourire. En me tendant le formulaire où je devais inscrire mon état-civil, il me demanda :

— Souhaitez-vous un véhicule avec le volant à droite ou à gauche ?

Je tiquai. Cette pointe d'accent... Une phrase chaloupée et traînante...

— J'aurais dû m'en douter !

White et le jeune employé me regardèrent bizarrement.

— Pardon, Monsieur ?

— Je... Excusez-moi. Je réfléchissais tout haut. — Je me tournai vers White et lui dis à mots couverts : — C'est une fille que j'ai rencontrée à Washington et dont je suis tombé amoureux. Elle a un accent bahaméen.

L'assureur m'adressa un clin d'œil qui se voulait complice.

Après cet aparté, je revins vers le guichetier, qui souriait toujours. La scène l'avait-elle amusé ou souriait-il vraiment tout le temps ?

— Pourquoi me proposez-vous un volant à droite ?

— C'est la mode, ici, Monsieur.

— La conduite se fait à gauche. Les Bahamas n'ont acquis leur indépendance vis-à-vis de la Couronne britannique que récemment...

— En 1973, compléta le jeune homme.

— La mauvaise habitude s'est gardée, remarqua White sans réussir à froisser le jeune Bahaméen. Mais vous n'avez pas besoin d'avoir un permis particulier.

— Eh bien, je tâcherai de conduire à gauche, alors... Mais avec un volant à gauche également, s'il vous plaît.

J'acceptai le petit cabriolet de chez Volkswagen qu'il me proposait.

— Vous le voulez pour combien de temps ?

— Disons... deux jours. Je ne sais pas encore vraiment combien de jours je vais rester.

Voyant mon indécision, il s'empressa de me faire profiter de son offre commerciale 3bis, celle qui achevait de convaincre les clients réfractaires.

— Si vous désirez prolonger votre séjour, vous pouvez poser une option pour trois jours supplémentaires, sans qu'il vous en coûte rien. Un simple coup de fil de votre part, et vous gardez la voiture le temps nécessaire sans autre formalité.

Je pris un air impressionné et lui réglai l'acompte.

Pour clore la transaction, le jeune homme nous mena au parking souterrain où nous attendait une Golf coupé noire, équipée d'une boîte à vitesses automatique. Elle était toute neuve et donc en parfait état. Pour mes besoins limités ici, c'était juste ce qu'il me fallait.

— Toit rétractable ouvert ou fermé, Monsieur ?

Avec ce soleil, ouvert, bien entendu.

— Montez ! intimai-je à White, une fois l'état des lieux terminé.

*
* *

Paradise Island portait bien son nom. Il s'agissait d'un îlot contigu à Nassau. Pour y accéder, on devait emprunter un pont à

péage au-dessus d'un bras de mer d'un bleu turquoise. La vue sur la marina – où s'alignaient les bateaux de plaisance – était à couper le souffle. Mais ce qui venait ensuite valait le coup d'œil aussi. Une myriade d'hôtels, de boutiques et de restaurants de luxe qui rivalisaient de hardiesse dans leur architecture. Ils s'enfilaient comme des perles sur un turban, dans le seul but d'accueillir des touristes fortunés. Et en plus, les conditions de circulation étaient bonnes...

Un vent léger agitait les feuilles des palmiers.

— C'est la meilleure saison, nota mon acolyte d'un jour. Température idéale grâce aux alizés. Vous apprécierez cette brise si particulière – qui dans la voiture nous fouettait le visage – quand nous marcherons.

Pourtant, le ciel avait l'air de se ternir, au-delà des façades roses des palais.

— Mais ça sent l'orage, pas vrai ?

— Oui. Et par ici, ils peuvent être violents. La tempête après le calme...

Avant d'aller prendre possession de sa chambre, White m'invita à venir partager avec lui un cocktail. Il avait l'habitude de descendre à l'*Atlantis*, un hôtel luxueux qui ne refusait aucune extravagance à ses clients.

— Venez voir ça ! Ce spectacle me fascine toujours...

Nous avons pris place à la terrasse d'un des nombreux bars, au bord d'un immense bassin creusé dans la roche.

— C'est une belle piscine, en effet.

Les aménagements extérieurs de l'hôtel comportaient plusieurs autres bassins d'une eau limpide qui, pour donner l'illusion du naturel, n'avaient rien de géométrique et épousaient les reliefs de l'endroit.

— La température de l'eau est tellement élevée qu'on peut y rester des heures.

Je scrutai la surface de l'eau, l'air étonné.

— Alors, comment se fait-il qu'il n'y ait aucun amateur ?

Le rire sardonique de White fit vibrer l'air.

— Parce que risquer de plonger ne serait-ce qu'un orteil dans un de ces bassins pourrait leur être fatal. Allez voir...

Je me levai. Puis j'eus un mouvement de recul. À mes pieds, embusqués tête-bêche dans l'eau claire, deux requins-marteaux d'une taille appréciable évoluaient silencieusement. Leurs cuirasses hydrodynamiques et totalement immergées n'émettaient pas le moindre clapotis.

— Ils sont bien nourris et à moitié domestiqués, relativisai-je. Ils ne doivent pas être si féroces que ça...

— À votre place, je ne tenterais pas le diable. Moi, quand j'ai un moment de répit, je viens les admirer. Je leur parle même, parfois... C'est le cas quand j'abrège une partie parce que je ne me sens pas en veine. Eux, au moins, ne m'ont jamais rien fait perdre !

— On n'a pas l'air de s'ennuyer, ici... dis-je en portant le verre effilé à mes lèvres.

— Oh que non ! Si je n'étais pas tant accaparé par le jeu, il y aurait l'embarras du choix : terrain de golf, courts de tennis, sports nautiques, centre de remise en forme, boîte de nuit, dîners spectacles avec revue et – le clou des attractions – excursion à bord d'un bateau à fond de verre dans le but d'observer des requins grandeur nature. Vous voyez le genre !

CHAPITRE 7

LE DÉBUT DES ENNUIS



e quittai White sans avoir réussi à me dépêtrer de lui. Après quelques autres verres, on avait fini par s'appeler par nos prénoms. Il m'avait convaincu de venir le rejoindre à l'*Atlantis Resort Casino* le soir même à 22 heures.

J'esquissai une tentative de repli :

— Je n'ai pas de smoking...

Il partit d'un rire tranchant :

— Inutile de vous prendre pour James Bond, mon cher Craig. Venez rasé et avec une chemise propre, ce sera amplement suffisant.

— Mais je ne sais jouer à rien.

— On se débrouillera pour faire jouer le hasard à votre place.

*

* *

Je refis la route en sens inverse – sur un deuxième pont, *Island bridge*, parallèle au premier, mais réservé aux trajets retour. Je regagnai *New Providence* sans encombre. Je n'oubliais pas que j'avais un contrat à honorer.

Nassau se présentait à moi comme une femme à conquérir. Coquette et intrigante. Inondée d'un soleil encore éclatant malgré un angle de ciel qui s'assombrissait. Tellement sûre de son charme qu'elle m'autoriserait à faire le premier pas.

Je me laissai dériver dans son sillage.

Sur *Bay Street*, j'admirais le roulis de ses hanches. – La mer

qui me berçait de promesses. Les touristes insoucients bringuebalés à bord des calèches du *boardwalk*. La circulation automobile chaloupée par des travaux contre lesquels personne ne récriminait.

Au hasard des boulevards, des rues ou des venelles, je la déshabillais du regard. Soutien-gorge pigeonnant et bas avec porte-jarretelles dépassaient de sa robe ajustée. – Tourelles et toits pointus. Maisons coloniales et bâtiments opulents. Façades pastel – rose, bleu, jaune... – ornées de liserés blancs : liteaux, balcons et autres baldaquins. Arcades inflexibles transparaissant sous les devantures chamarrées...

Sur *Market Street* – à deux *miles* à peine de *Paradise Island* à vol d’oiseau –, elle s’arrêta sous le panneau d’une pension de famille : « Chambres libres ».

— C’est une invite à ne pas rater. Merci ma beauté ! fis-je tout haut en parquant le cabriolet devant la loge de la maison d’hôtes.

J’avais de la chance. Sur six chambres, il n’en restait plus qu’une. Au troisième étage d’un édifice propre : une ancienne maison de planteur aux balcons fleuris, entourée d’un jardin bien entretenu.

La chambre avait tout le confort nécessaire. Je m’allongeai quelques instants sur le lit, pour tester son moelleux et aider à dissiper les relents d’alcool. Sans être ivre, j’avais conscience d’avoir un peu trop bu. Je pris une douche et me changeai. Je suivis aussi le conseil de White en me rasant. Et pour terminer, je branchai la climatisation en prévision de la nuit – car, contrairement à White, je ne laisserais pas faisander ma viande à une table de jeux jusqu’au petit matin. Croupir en compagnie de croupiers, non merci...

Le microfilm en poche, je redescendis à la loge.

Les propriétaires étaient un couple de métis entre deux âges, Mr et Mrs Thornton. La dame portait une discrète robe à fleurs et son mari une chemise noire bien repassée. Ils me prêtèrent une oreille attentive, s’inquiétant de savoir si la chambre était bien à mon goût. Mais oui, c’était parfait. Je désirais simplement consulter un annuaire. Et là – le croirez-vous ? –, muni de ce

simple auxiliaire, je n'eus aucun mal à trouver l'adresse de la villa de Banks. Je m'étais préparé psychologiquement à devoir ferrailler pour exfiltrer cette précieuse information. La chance me souriait toujours. L'effort consistant à mener une enquête pour retrouver sa trace me serait épargné. C'était presque trop facile... Sans soubresaut.

Je notai soigneusement l'adresse et le numéro de téléphone.

Il est vrai que la villa était la propriété de Banks et qu'il n'avait aucune raison de vivre en reclus. La tâche m'aurait été rendue plus difficile s'il avait dû prendre une chambre d'hôtel ou une location quelconque...

Comme un fait exprès, Banks avait choisi d'habiter le quartier résidentiel luxueux de *Paradise Island*. Sur le côté est, face à la marina de *Harbour club* et à ses yachts, en bordure de l'immense terrain de golf qui contribuait à la renommée de l'îlot.

Ma voiture était équipée d'un GPS. Je n'avais pas un grand nombre de *miles* à parcourir. Je m'étais habitué à la conduite à gauche. Tout se présentait donc sous les meilleurs auspices. D'autant que, ne voulant cette fois être barré par personne, j'étais décidé à arriver à l'improviste.

Je repris le premier pont – *Atlantis bridge* –, avec une étrange sensation de déjà-vu. Mais le ciel se gonflait de nuages gris et le vent se levait. La circulation était aussi bien plus dense qu'en début d'après-midi. Les paquebots qui mouillaient au port crachaient leurs lots de croisiéristes. Ces derniers, en quête d'attractions, profitaient de l'escale pour se déverser vers ce haut lieu touristique.

Au pied des immenses tours des complexes hôteliers s'épalaient les maisons de style géorgien. Plus anciennes, plus petites, pétillant de couleurs vives... Le contraste était saisissant, tout en restant harmonieux.

Je délaissai la touffeur de la ville pour emprunter la petite route côtière de *Harbour's way*. Je ne tardai pas à aviser une plage de sable blanc quasi-déserte. Le drapeau rouge interdisait toute baignade. Le courant était désormais trop fort. On voyait l'orage poindre. Des jeunes gens faisaient malgré tout du jet ski.

La villa de Banks surplombait la plage, abritée des regards par une formation rocheuse.

La question qui se posait maintenant était : comment pénétrer en territoire hostile ? Du côté de la plage, la paroi était si raide qu'il y avait de quoi se rompre le cou. Du côté de *Harbour's way* et de ses rares palmiers, on me verrait venir de loin.

Entre deux risques, il fallait choisir le moindre.

Je garai ma Golf et fermai la capote.

Je serrai le microfilm au creux de ma main. Puis je choisis de ramper sur la trentaine de mètres qui séparaient la villa de la route. Peut-être cela suffirait-il à ne pas me faire repérer par d'éventuelles caméras de surveillance. Il était probable aussi que le Président dispose d'une garde rapprochée, hébergée sur place. Quelques gros bras, certainement armés. Je n'avais pas l'intention de les mettre en déroute. Mon seul but était de donner une leçon à Banks. De lui montrer que, malgré toutes les précautions prises, il y a toujours une faille dans un système de sécurité. Et que moi, Craig Pralin, j'étais suffisamment borné pour lui signifier par l'exemple que je n'avais pas apprécié l'arrogance avec laquelle il s'était joué de moi. Mon amour-propre en avait pris un coup et dans ces cas-là, on laisse s'exprimer son cerveau reptilien – celui des sens primitifs, de la loi du talion, de la puérilité qui vous force à ramper maintenant dans l'espoir de marcher la tête haute et le regard droit plus tard.

Et comme je rampais, empoussiérant ma belle chemise blanche, une sorte de jubilation animale prenait possession de moi. J'étais totalement inconscient du danger. D'autant que – détail crucial – je ne disposais pas de mon Colt 25. Hors du territoire américain, mon port d'armes n'était plus valable ! Hors du territoire américain, je perdais même officiellement tout droit de mener une enquête criminelle...

La seule chose que je craignais, c'était que Banks ait momentanément déserté sa résidence et qu'il me soit une nouvelle fois impossible de le rencontrer. Le Président était venu sur l'archipel pour des raisons professionnelles et, quand bien même son travail ne l'aurait pas réquisitionné, les

occasions de se distraire ne manquaient pas.

— S'il n'est pas là, je me posterai à proximité pour monter la garde. Et je l'aborderai à son retour. Il ne m'échappera pas, avais-je pensé en serrant les dents.

Je m'approchai, tous ahanements rentrés, partiellement protégé par les arbrisseaux et buissons indigènes qui tapissaient le sol sablonneux. Je ne décelai aucune présence aux abords de la villa. Tout était silencieux, hormis les cris à intervalles réguliers des aigrettes et autres oiseaux exotiques.

Ils finirent par cesser, comme par enchantement.

Un éclair déchira l'horizon. Le tonnerre gronda au loin.

Un volet claqua. Je m'interrompis, dressant l'oreille. Aucune voix ou bruit trahissant une présence humaine. Rien que le vent qui était soudain monté de plusieurs crans... Des nuages tourbillonnants s'étaient massés au-dessus de ma tête. Au bout de quelques secondes, ils libérèrent une pluie lourde et chaude. Elle s'abattit sur moi comme se déploie une armée à l'offensive, prête à une razzia vorace et implacable.

Il n'en fallut pas plus pour que j'offre un spectacle qui n'avait plus rien de glorieux. J'étais trempé jusqu'aux os. Mes vêtements étaient maculés d'un mélange de terre et de sable. Mes cheveux ruisselants troublaient ma vue. Il était clair que je ne pourrais être admis au casino dans cette tenue. Mais je n'aurais pas les mêmes égards pour Banks. Pas question de reculer. Je lui foudroierais ce fichu microfilm au fond du gosier s'il le fallait.

La pluie tropicale redoubla de violence. Comme séance de dégrisement, c'était plus efficace que la douche prise chez Thornton ! Si je ne voulais pas patauger dans les ornières, j'avais intérêt à me dépêcher. Sur la gauche de la villa, j'avais repéré une sorte de patio. Derrière, on devinait l'étendue bleutée de la piscine.

Sans réfléchir, je tentai au pas de course une incursion de ce côté-là. Il y aurait certainement un renforcement où m'abriter. De là, je me sècherais autant que faire se peut. Ensuite, j'irais trouver Banks ou je l'attendrais sur place, en embuscade. Pas très élaboré comme plan, mais je ne m'étais pas donné les

moyens de trouver mieux.

Mon plan allait être retoqué, une fois de plus.

Parvenu à quelques mètres de la piscine, j'aperçus une masse sombre à la surface de l'élément liquide. Quelque chose flottait, ballottée à gauche, à droite par la force des trombes d'eau et des bourrasques. Malmenée par les remous. De guingois. Quelque chose ou plutôt... quelqu'un.

C'était un homme, de race noire. Vêtu uniquement d'un pantalon de flanelle beige et donc torse nu. Mais je ne le voyais que de dos, car sa face était plongée dans l'eau. J'espérais qu'un cadavre ne flottait pas, mais en réalité je n'en savais rien.

Je me délestai du microfilm que je coinçai sous la margelle d'un muret, entre deux pierres. À l'abri du vent.

Je plongeai. J'allai repêcher le corps. Malgré son absence de réaction, je le tractai à grand-peine. Il était très grand, musclé et devait bien faire dans les 120 kilos.

Une fois parvenu au bord, je le hissai sur la terrasse, toujours sous une pluie battante et un ciel si sombre qu'on avait l'impression que la nuit était tombée. Je l'allongeai sur le dos. Je m'agenouillai à ses côtés. Pas de plaie apparente, ni au torse ni aux jambes. Je me penchai vers sa poitrine. Si elle se soulevait, c'était imperceptible. Je collai mon oreille sur son cœur. Battements arrêtés. J'opérai un mouvement latéral pour porter ma joue au-dessus de sa bouche. Je mis mes mains en cornet pour tenter d'isoler l'habitable ainsi formé du souffle du vent. Pas le moindre signe de respiration...

Ayant fini de l'ausculter, je me redressai. Je m'essuyai les paupières pour gagner en acuité visuelle. Eh bien, le visage de ce type ne m'était pas inconnu, même s'il ne m'était apparu qu'une seule fois. Et à des milliers de *miles* d'ici.

Je reconnaissais sa mâchoire proéminente et ses arcades sourcilières burinées par les coups. Un faciès de boxeur, qui en avait certainement plus donnés que reçus...

La promesse qu'il m'avait faite résonna à mes tympans comme un écho macabre : « On se reverra, Monsieur... ».

Murray... L'homme de main du Président qui, à Washington, m'avait accueilli de façon bien peu diplomate et à qui j'avais

refusé de confier le microfilm. Celui-là même qui avait toisé de toute sa hauteur le pauvre O'Malley après lui avoir fait tâter de la dureté du bitume.

Ou si ce n'était pas Murray, c'était son jumeau.

Je lui soulevai les paupières. Ses yeux étaient renversés en arrière et comme sortis de leur orbite. Vraiment pas bon signe...

Je lui prodiguai les soins de la dernière chance. Je plaçai ma main sous sa nuque et rabattis sa tête pour dégager les voies respiratoires. J'entamai un massage cardiaque. Comptant mentalement le nombre de coups de boutoir exercés sur sa cage thoracique. Guettant désespérément la moindre trépidation de vie. Parvenu à vingt, j'embrayai sur un bouche-à-nez, plus efficace que le bouche-à-bouche. Insufflations acharnées. Halètements calqués sur la cadence des stimuli. Yeux mouillés de pluie et bientôt de larmes. Poussée d'adrénaline. Alternance de mouvements épuisants et de plus en plus saccadés. Ne pas céder au découragement. Continuer coûte que coûte. Même si le souffle manque. Même si les muscles chauffent et que les crampes menacent...

Dix ou quinze minutes passèrent.

Tout accaparé par la tâche mais à bout de forces, j'étudiai la possibilité d'aller chercher un défibrillateur. Pas impossible qu'il y en ait un dans la villa de Banks. Elle devait être mieux équipée que l'hôpital local. Une bonne secousse électrique... Il était illusoire d'espérer sauver Murray autrement.

Triste ironie de mon escapade sur l'île, qui n'avait rien de providentielle... Juste au moment où je me relevais avec cette idée fixe en tête, je fus comme foudroyé. Je ressentis ce qu'un paralytique ressent quand sa canne entre en contact avec la caténaire d'un tramway. Une décharge électrique amplifiée par la pluie me plongea quelques fractions de seconde dans un état de catalepsie.

Puis elle me cloua définitivement sur place.

CHAPITRE 8

LES JEUX SONT FAITS



es gouttes de pluie tombaient si drues qu'elles me poinçonnaient la chair. Mon dos avait enduré des trombes d'eau d'une telle violence que j'aurais pu m'allonger sur le lit de clous d'un fakir sans trop souffrir. Aussi désensibilisé que si des milliers d'aiguilles d'un acupuncteur hystérique m'avaient court-circuité la moelle épinière...

Ajoutez à ça le coup de taser qui m'avait grillé la peau et vous comprendrez que mes terminaisons nerveuses étaient hors-jeu. J'avais le cuir tellement tanné qu'on aurait pu en faire des chaussures. En revenant à moi, j'avais donc compris assez vite pourquoi mes mouvements n'avaient pas leur fluidité habituelle.

J'étais resté inanimé une dizaine de minutes. Allongé à plat ventre sur les dalles de la terrasse. J'avais encore dans la bouche le goût limoneux de l'eau ruisselante. J'avais eu de la chance de ne pas m'étouffer...

J'avais toujours sur moi argent liquide – plus liquide que jamais –, papiers et même quelques chèques de voyage désormais inutilisables.

Je rassemblais mes forces. J'allai chercher en titubant le précieux microfilm. Il n'avait pas bougé d'un pouce, toujours arrimé aux deux pierres qui avaient empêché qu'il finisse emporté par une rafale. Je le remisai au fond de ma poche.

J'allai me réfugier dans une cabane en bois qui abritait des meubles de jardin. Il n'y avait toujours aucun signe de vie à l'intérieur de la villa. Par acquit de conscience, j'allai sonner à la porte. Aucune réponse.

Que faire maintenant ? Plus grand-chose... Ou en tout cas plus rien dans l'urgence.

Toute trace du cadavre de Murray avait disparu.

Celui qui m'avait ainsi lâchement agressé ne l'avait donc fait que dans un seul but : débarrasser la propriété de Banks d'un homme mort. Car je ne doutais plus que Murray soit bel et bien mort. En me neutralisant, le salaud avait interrompu ma tentative de ramener Murray à la vie. Ce n'était pas pour une raison humanitaire qu'il avait emporté son corps.

Autre question concernant la conduite à tenir : celui qui était resté dans l'ombre pour m'électrocuter, qui était-il ? C'était à n'en pas douter le meurtrier de Murray. Mais quel avait été son mobile de le tuer ? Et pourquoi, au lieu de s'enfuir, avait-il voulu cacher ce meurtre ? Et pourquoi ne m'avait-il pas supprimé à mon tour, puisque j'étais à sa merci et qu'il savait que je savais ?

Était-il acoquiné à Banks d'une manière ou d'une autre ? La bande aurait alors profité du territoire bahaméen pour procéder à un règlement de comptes interne. Possible. Mais assez peu probable.

Ou bien il s'agissait d'une affaire plus banale qui avait mal tourné. Murray, qui montait la garde, aurait surpris un cambrioleur qui ne le lui aurait pas pardonné ? Mais ça n'expliquait pas pourquoi le cambrioleur en question s'en était pris à moi. Encore une fois, pendant que je m'escrimais à essayer de ranimer celui que je prenais alors pour un noyé, le « cambrioleur » avait la route devant lui pour s'enfuir...

Ou bien... il y avait une troisième possibilité. C'était certainement le cas. Mais je ne voyais pas encore ce qui pouvait justifier la gravité de tels actes. Manifestement, si le criminel avait attendu pour me prendre pour cible, c'était que ma venue impromptue l'avait dérangé dans ses basses œuvres. Tout du long, il avait agi de sang-froid. Ça me semblait l'hypothèse la plus plausible. Mais je n'avais rien pour l'étayer.

Je laissai encore filer une demi-heure.

Je grelottai, ma chemise souillée collée à la peau. Même si mon désir d'en découdre avec Banks ne s'émoussait pas, je

jugeai plus raisonnable de lever le camp. Il était déjà 18 heures. Je ne voulais pas finir avec une pneumonie. Et puis je devais être présentable pour retrouver White ce soir au casino.

Dans les situations tendues où j'hésitai, je me fixai souvent un ultimatum à moi-même. – Vestige de mes années d'enfance solitaires, que je mettais encore en pratique lors des nombreuses planques que je montais. Cette fois, je me donnai encore dix minutes pour tourner les talons.

Il n'en fallut que six pour que perce dans la tourmente le bruit d'un moteur. Je bondis hors de mon repaire. Je me collai au mur de la villa pour avancer à couvert. Puis parvenu à l'angle du mur, je me faisais le plus discret possible pour regarder. Sans arme, il convenait d'être prudent.

Une belle Chrysler 300C grise faisait des manœuvres pour se garer. Elle avait des vitres fumées, ce qui témoignait bien de la paranoïa de Banks. Même par temps clair, il aurait été impossible de voir à l'intérieur.

Le chauffeur coupa les gaz. Puis il descendit du carrosse motorisé en claquant la portière d'un geste inutilement violent. C'était un gros type qui portait un costume clair. Il compensait sa calvitie – son crâne mouillé brillait comme une supernova – par une barbe de trois jours. Je ne distinguai pas son visage. Il gardait les yeux fixés au sol pour éviter de marcher dans ce qui n'était déjà plus des flaques mais des mares. Pas étonnant... J'avais entendu à maintes reprises retentir les sirènes des camions de pompiers. Il y avait de fortes chances que de nombreuses routes et habitations aient à souffrir des inondations.

Parvenu sur le perron, il maugréa contre la tempête, tout en se félicitant de n'avoir pas taché ses habits neufs. Il se retourna pour condamner à distance les portières de la voiture qui lui répondit d'un clignement de phares.

Le Président n'était donc pas dans la voiture.

Partie remise, une fois de plus.

Quant au gros type à son service, j'avais bien visualisé sa silhouette massive de lutteur de foire. Il me semblait que je n'aurais pas de mal à le reconnaître, au cas où... Pourvu que, si nos chemins se croisaient, ce ne soit pas au milieu d'une

piscine.

Je patientais encore un quart d'heure.

Mais rien ne se produisit.

Mes vêtements étaient d'une saleté repoussante. Je protégeai le siège de la Golf d'une bâche que je trouvai par chance dans le coffre.

Autre souci : je l'avais garée sur un terre-plein où elle s'était enfoncée. Il me fallut la désembourber. Mais au moins, j'étais enfin à l'abri du vent et de la pluie et surtout au chaud.

*
* *

Un cadavre peut-il flotter ?

Je m'étais posé cette question tout au long du trajet retour vers la pension Thornton. Intuitivement, j'aurais dit que c'était impossible. Le corps humain est plus dense que l'eau. Ce qui le maintient à la surface, c'est l'air qui gonfle les poumons, ainsi que les mouvements qu'on fait pour nager. Si vous enlevez l'air et les mouvements, logiquement on coule...

J'avais pourtant entendu parler – comme tout le monde – de ces histoires de marins naufragés en mer dont les corps finissent par être repêchés sur le rivage. Preuve que les courants les ont remontés à la surface – s'ils n'y étaient pas déjà – et que le reflux des vagues a fait le reste.

Mais une piscine, sans être une étendue d'eau stagnante, n'est pas la mer. Le cycle de renouvellement de l'eau ne peut être assimilé à un courant. Par ailleurs, il s'agit d'eau douce, dont la portance est bien inférieure à celle de l'eau de mer. Tous les apprentis-nageurs vous le diront...

En rentrant, j'avais croisé Mrs Thornton qui s'était inquiétée de me voir dans cet état. Je lui avais dit qu'il n'y avait pas de problème. J'avais simplement glissé sur le sol boueux.

Après avoir pris une douche appréciable et m'être changé, j'avais obtenu une ou plutôt deux réponses à mon problème en consultant Internet sur mon ordinateur portable.

Première réponse : si Murray était mort *avant* qu'on plonge son corps dans la piscine, il était normal qu'il flotte si ses poumons contenaient encore de l'air. Autrement dit : il avait expiré sans expirer... C'était envisageable en cas de mort extrêmement violente. Or, cette solution semblait devoir être écartée. Quand je l'avais ausculté, je n'avais constaté aucune trace de coup sur sa peau, sur son crâne ou dans sa chair. Pas de sang dans la piscine. Aucune plaie. Pas la moindre ecchymose. Pas d'élément visible plaidant pour un décès par strangulation, écrasement, perforation... Cela confortait la thèse de la mort par noyade, ses poumons s'étant gorgés d'eau.

Deuxième réponse : si les noyés en mer remontaient à la surface, ce n'était qu'en partie dû aux courants. Il y avait une cause plus fondamentale, de nature physiologique. Un noyé commençait bien par couler. Mais ensuite la putréfaction des tissus de l'organisme commençait son œuvre, et ce d'autant plus rapidement dans les zones tropicales où la température de l'eau est chaude. Sous l'effet de la décomposition bactérienne, les cavités internes du corps (les poumons, les intestins, l'estomac et les autres organes spongieux) se remplissaient de dioxyde de carbone, de méthane, de thiosulfates... La production de ces gaz gonflait le cadavre. Celui-ci augmentait alors de volume, ce qui faisait diminuer sa densité. Il finissait par remonter à la surface comme un ballon. Cette réaction avait lieu en moyenne au bout de 48 heures. Mais aux Bahamas, il était probable que ce soit nettement moins. Peut-être 24 heures avaient-elles suffi. La vraie question à se poser si on voulait mener une enquête – mais le voulais-je vraiment ? – était donc : depuis combien de temps Murray baignait-il dans l'eau de la piscine quand je l'en avais retiré ?

Cette question en appelait d'autres.

En premier lieu, quand était-il arrivé sur *New Providence* ? J'avais eu affaire à lui à Washington vendredi et nous étions aujourd'hui mardi. Au pire, il aurait pu rester plongé dans l'élément liquide trois jours pleins. C'était largement assez pour le retrouver à la surface...

Murray était-il venu de son propre chef – et si oui,

pourquoi ? – ou sur ordre de son patron ? Murray m'avait paru tellement dévoué à Banks que je penchais pour la deuxième solution, sans garantie aucune.

Si Banks avait fait éliminer Murray, aurait-il couru le risque de laisser le corps dans sa propre piscine ? Le peu de ce que je connaissais de la psychologie de Banks me paraissait suffisant pour écarter cette hypothèse. Il aurait eu trop à perdre en agissant de la sorte.

Pendant combien de temps Banks et son sous-fifre – le gros bonhomme à la Chrysler – avaient-ils laissé la villa sans surveillance, permettant au drame de se produire ? Il faudrait retracer l'emploi du temps du Président et de son entourage pour clarifier ce point.

Si Murray était censé garder la villa en l'absence du Président et de ses autres hommes, pourquoi le type à la Chrysler ne s'était-il inquiété de rien en rentrant et en constatant que Murray n'était plus là ? Peut-être Murray travaillait-il bien pour le compte du Président, mais était supposé se trouver ailleurs sur l'île...

Beaucoup de questions, décidément. Et autant de coups d'épée dans... l'eau.

*
* *

Je quittai la pension Thornton peu avant 22 heures.

L'orage s'était calmé. Mais les rues continuaient à ruisseler, ce qui était bien le signe que le pays ne disposait pas d'un système d'écoulement des eaux de pluie performant.

La circulation était ralentie par les chaussées détrempées. Certains véhicules abandonnés par leurs propriétaires au plus fort de la tempête se retrouvaient sur le bas-côté. À présent, les carrefours étaient engorgés, de nombreux Bahaméens devant reprendre la route pour rentrer chez eux après une halte forcée.

La queue était longue devant *Atlantis bridge*. Les touristes et autres adeptes des plaisirs de la nuit ne se laissaient pas décourager par les conséquences d'un orage.

J'appelai White pour l'avertir que j'aurais un peu de retard.

— OK. Je ne vous attends pas plus longtemps, Craig. Rejoignez-moi au premier étage de l'aile nord. On y joue à la roulette. Je me trouverai à la table 3. — L'air jovial, il avait rajouté dans la langue des croupiers, le français : — *Faites vos jeux ! Faites vos jeux !*

Mais avant d'atteindre le premier étage, il fallait traverser le rez-de-chaussée. C'était le secteur des bandits manchots. Et là, en me promenant au hasard dans les allées, j'avisai une autre vieille connaissance. Après Murray, il s'agissait de la deuxième. Mais celle-ci était bien vivante.

Le type était absorbé par sa machine à sous. Elle émettait le même genre de musique électronique que la console de Ted, mais en bien plus fort. Les dizaines d'autres machines s'exprimaient de la même façon, même celles en manque de joueur. Tout ce brouhaha additionné faisait comme des gloussements. Mais je me disais que les vrais dindons de la farce, c'étaient les masses agglutinées là. Le bruitage finalement traduisait bien ce pour quoi on les prenait.

J'étais arrivé dans le dos du type, si bien qu'il ne me vit pas. Je pris le temps de le détailler pour ne pas commettre... d'impair. Mais il n'y avait pas de doute possible. Ou du moins, la probabilité de me tromper me semblait infime. Une silhouette élancée. Un pansement enserrant sa nuque. Le même blouson de cuir brun. La main gauche bandée et jusqu'au bras en écharpe... Tout corroborait que j'avais affaire au type qui s'était introduit par effraction dans ma Baleine et que Sticky et moi avions coursé. Il en avait gardé les cruels stigmates. Les morsures du petit singe avaient été assez profondes pour qu'il perde momentanément l'usage de son bras gauche. De façon ironique, il était en quelque sorte devenu lui-même un bandit manchot.

Tout cela faisait mes affaires. Mais je ne pouvais pas intervenir directement. Tout d'abord, il me reconnaîtrait et risquerait de me fausser compagnie une nouvelle fois. Et puis, il m'était difficile de le prendre à partie dans un lieu aussi sélect où je n'avais pas mes entrées. S'il était comme White un habitué du casino, il était fichu de me coller sur le paletot deux ou trois

gorilles qui considéreraient à bon droit que c'était moi l'agresseur.

Il fallait donc envisager une solution de second rang.

White était cette solution.

Il m'accueillit d'un signe de tête. Table 3 comme convenu. Autour de lui avaient pris place des touristes portant une tenue apprêtée. J'avais pu juger que c'était le cas à toutes les tables et pas seulement à la roulette : black jack, craps, baccarat... Seuls les étrangers avaient droit de cité à l'intérieur des casinos. Les Bahaméens étaient condamnés à rester à leurs portes. À moins d'y être employés. J'avais glané cette information sur Internet avant de prendre la route et je dois dire en toute bonne foi que ça m'avait sidéré.

Hélas pour moi, les choses avaient l'air de prendre bonne tournure pour White. Il avait amassé devant lui un lot considérable de jetons. En joueur avisé, ses mises n'étaient pourtant pas excessives. Ça risquait donc de durer longtemps. Ce n'était pas ce soir qu'il tournerait casaque pour aller s'épancher avec ses amis les requins...

Sauf que White était pédagogue dans l'âme et avait donc un fond altruiste.

Il venait à l'instant de gagner l'équivalent de 2 000 dollars. Un sourire radieux aux lèvres, il rajusta son nœud papillon, considéra quelques instants le croupier – une jeune femme blonde – et, contre toute attente, ramassa ses jetons qu'il vida un par un dans ses poches. Puis il se leva en saluant poliment.

White vint vers moi pour me serrer la main comme si nous ne nous étions pas vus de la journée.

— Comment va monsieur l'hydrogéologue ?

— Certainement moins bien que vous.

— C'est bien parti, confessa-t-il. Mais je reste fidèle à ma devise...

— Qui est ?...

— C'est un proverbe italien : « *Celui qui joue par besoin perd par nécessité.* » En gros, ça signifie qu'il ne faut pas se laisser emballer par la chance. C'est peut-être de la superstition de ma part... Mais quand je suis dans une bonne passe – et là je

viens de faire cracher la banque trois fois d'affilée –, je fais une pause. Je laisse tomber la tension. Je reprends mes esprits. Et je vais me désaltérer. Vous n'avez pas soif ? – Il avait sorti de sous son gilet une petite gourde en peau de mouton. White était décidément un type facétieux... – Rassurez-vous : c'est de l'eau du robinet. Les soirs où je joue, je reste sobre...

Il me tendit la gourde. J'acceptai d'y boire de bonne grâce.

— Trouvons-nous un endroit calme, proposa-t-il après avoir étanché sa soif à son tour. Il faut que je vous enseigne les rudiments du jeu de hasard le plus simple : la roulette.

C'était ce qu'il m'avait promis pour me convaincre de venir jouer avec lui. Comme je pensais ne pas avoir mieux à faire, j'avais obtempéré. Mais la donne avait changé depuis quelques minutes.

— C'est que... ce serait avec plaisir. Mais il y a un contretemps.

White me regarda étonné.

— De quel ordre ?

— D'ordre... professionnel. Je vous ai menti sur mes activités, Joey, et je m'en excuse. Je ne suis pas hydrogéologue...

Les ridules à l'angle de ses yeux firent des vagues. Puis il me considéra soudain avec gravité :

— Je l'avais deviné, Craig. Et je ne vous en veux pas. Vous devez avoir vos raisons. Moi, j'ai le tort de me confier au premier venu. Ma mère me dit toujours qu'on lit en moi comme dans un livre...

Il avait l'air sincèrement affecté.

— Dans votre cas, ce n'est pas un défaut. – Je lui mis la main sur l'épaule. – Mais dans le mien, si. Je suis détective privé. Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ?

— Je déteste l'eau du robinet. Pouahhh ! Comment avez-vous pu croire un instant que je me contenterais de ça ? Même quand je joue, je ne me conduis pas comme une nonne ! Je me suis douté que vous ne connaissiez rien à l'industrie locale de l'eau parce que vous avez bu de l'eau plate sans rechigner... Là, vous vous êtes trahi.

Je le regardai sans comprendre.

— Elle n'est pas potable ?

— Si, elle l'est. Mais partout sur l'archipel elle est saumâtre, car n'ayant été filtrée qu'une seule fois. C'est pourquoi la plupart des hôtels – dont l'*Atlantis* – la filtrent une seconde fois. Ils y ajoutent du chlore. Ça lui donne un goût prononcé qui ne fait pas le bonheur de tout le monde. Surtout pas des touristes américains. Ce qu'il y avait dans ma gourde, c'était de l'eau provenant d'une bouteille, Craig. Je pense qu'un spécialiste de l'eau aurait dû savoir ça...

— Pourquoi avoir voulu me tester ?

— Hé ! Je suis un joueur... Avant de parier sur quelqu'un, je veux savoir si c'est le bon numéro. Mais ça me chagrine que vous ayez voulu me berner.

— Un coup de bluff qui ne porte pas à conséquence.

Pour l'assurer de ma bonne foi, je lui montrai ma carte, visée par l'État du Maryland.

— Vous avez un service à me demander ? renâcla-t-il.

— Vous êtes vraiment très perspicace ! Il me faudrait un adjoint tel que vous. Allons... Ne faites pas cette tête-là ! Vous vous en remettrez. Et après la petite mission que j'ai à vous confier, je vous promets que j'irai boire un verre avec vous et que vous pourrez m'apprendre tous les systèmes de jeux que vous voudrez !

Quand White s'approcha du type, celui-ci était toujours planté devant la même machine à sous.

Je m'étais creusé les méninges pour parvenir à mes fins. J'avais échafaudé plusieurs plans dont aucun ne me satisfaisait pleinement. Le but était de neutraliser ce type, puis d'apprendre qui il était, ce qu'il cherchait dans ma Baleine et pourquoi. Tout ça avait un lien, de près ou de loin, avec Banks. Car évidemment, le « bandit manchot » n'avait rien d'un simple voleur. S'il avait atterri aux Bahamas, était-ce parce qu'il me traquait toujours ou pour une autre raison ?

Et comment diable l'attirer à l'extérieur du casino ?

— Monsieur ? Excusez-moi, Monsieur...

White lui tapota sur l'épaule. L'autre réexpédia au fond de sa poche le jeton qu'il venait d'en sortir et se retourna.

— C'est à propos de quoi ?

Mon allié prit un ton détaché.

— Je crois savoir que vous êtes à la recherche d'un petit cube de plastique noir. Si vous avez quelques instants, je peux vous en apprendre plus à ce sujet.

L'homme se massa la mâchoire d'un air inquiet.

— Qui êtes-vous ?

— Un ancien ami de Craig Pralin. Il vient hélas de lui arriver un fâcheux accident. Il ne peut donc pas être avec moi ce soir.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— C'est la stricte vérité. Ce bout de plastique noir vous intéresse-t-il toujours ?

L'homme se laissa le temps de la réflexion et jeta un coup d'œil autour de lui.

— Vous me le laissez contre quoi ?

— C'est à négocier.

— Quand et où ?

— Maintenant et où vous voulez. Mais pas ici.

— Vous avez... l'objet sur vous ?

— Bien entendu.

Tout en veillant à maintenir une distance de sécurité entre lui et le « bandit manchot », White sortit le microfilm de sa poche et le tint quelques secondes en évidence au creux de sa main.

— Qui me dit que ce n'est pas un faux ?

— Comment serais-je au courant de tout ça s'il s'agissait d'un faux ? Sachez d'ailleurs que vous n'êtes pas seul sur les rangs.

Cette dernière réplique était une trouvaille de White. Je reconnaissais là le sens aiguisé du stratège. Joueur et bluffeur en toute circonstance... Une qualité que je saurais récompenser en le payant, car il le méritait. Et aussi pour ne pas le faire mentir quand il m'avait avoué que sa soirée semblait « bien partie ».

— Il faut que je passe un coup de fil, temporisa l'autre.

— Je vous en prie.

Il s'éloigna de quelques pas.

— Dans le hall de l'hôtel où je loge, il y a une salle basse où nous serons tranquilles, proposa-t-il une fois sa communication terminée.

— Ça me va. Donnez-moi l'adresse, car moi aussi j'ai besoin de téléphoner. Je viendrai accompagné, si ça ne vous dérange pas.

White me souffla l'adresse.

Les deux hommes sortirent côte à côte.

Ils parcoururent une cinquantaine de mètres en direction du parking du casino. Je les suivis à pas feutrés. Puis je hurlai :

— Maintenant !

White ceintura l'intrus avant qu'il ait pu réagir. Celui-ci se débattit pour mettre la main sur son arme, coincée sous son aisselle. Mais il était handicapé par son bras invalide. Il tenta de se dégager en filant un coup de tête à White. Cependant, l'assureur avait une force physique supérieure à la moyenne. Il avait aussi senti le « bandit manchot » se cabrer entre ses bras refermés comme un étau. Ce qui lui permit d'anticiper l'intention et donc d'esquiver le coup.

Il n'y aurait pas de deuxième chance pour celui qui m'avait échappé à Washington. White dans son dos le maintenait immobile. Il n'avait rien à craindre et faisait jouer ses bras comme les branches d'une tenaille. C'était la situation idéale.

Un râle sortit de la gorge de l'homme quand il entendit mes semelles claquer sur l'asphalte humide. C'était un type grand mais pas très épais. Il faisait beaucoup d'efforts pour opposer une résistance qui n'était que symbolique. Et qui s'amenuisa même quand mon ombre se porta sur lui.

Ayant accouru, je le dépouillai de son arme. Il me regarda avec des yeux chavirés car l'expression de mon visage ne trompait pas. Je lui balançai en saccades nerveuses mon poing au creux de l'estomac. Cognant à en perdre le souffle. Faisant rapidement sauter les digues de ses muscles abdominaux mous. Un flot de bile s'échappa de sa bouche. Il était déjà hors d'état d'écrire une lettre sirupeuse à sa petite cousine Mary-Lou. Puis je le fouillai pour voir s'il ne dissimulait pas un couteau ou un autre objet dangereux. Il n'y avait rien d'autre.

— Ne le lâchez pas encore, recommandai-je à mon compagnon de jeu.

Je lui mis encore quelques solides mandales, dont une sur l'oreille qui le sonna.

— Lâchez-le.

Il tomba à genoux. J'arrêtai de le frapper avant même qu'il m'ait supplié de le faire. Il ne s'agissait pas de le rendre infirme...

— Assez, assez ! se mit-il à gémir à contretemps.

Le pauvre avait tellement dégusté qu'il saignait comme un goret, le nez et les arcades sourcilières éclatées. Rien de bien grave dans le fond... Les risques du métier pour quelqu'un qui semblait se réjouir de ma disparition.

Il faisait le dos rond, comme un hérisson. Sauf que lui avait perdu ses piquants.

Je lui plaquai violemment ma main dans le dos, provoquant un bruit sourd à lui décoller la plèvre.

— Debout ! – Je le hissai à la force du poignet en l'attrapant par le col. – Et maintenant tu vas me faire le plaisir de t'expliquer.

CHAPITRE 9

UN MICROFILM QUI EN DIT LONG



a journée commença tard – au saut du lit, il était passé 13 heures. Mais elle commença par un mail qui m’annonçait une bonne nouvelle. Après avoir visité virtuellement et même physiquement plusieurs casses, mon garagiste avait finalement déniché la portière qui convenait. Une Plymouth Gran Fury qui datait du deuxième choc pétrolier, ça ne courait pas les rues... Qui plus est, la mienne faisait partie d’une série limitée : sièges en cuir, d’un noir d’encre assorti à la carrosserie. Le garagiste ferait son possible pour trouver un tissu ressemblant à celui qui tapissait initialement l’intérieur de la portière. Sans garantie.

Son devis s’élevait à la modique somme – pour celui qui allait payer – de 795 dollars et 60 cents. Il terminait son mot par un *nota-bene* :

Le bas de l’aile gauche est aussi endommagé. On dirait des traces de balle colmatées avec un mauvais ciment. Je peux vous changer la portière et l’aile pour un coût global de 925 dollars et 90 cents.

Je n’hésitai pas. Il était étonnant que le bas de caisse ait tenu le coup si longtemps. À l’époque, on ne lésinait pas sur l’épaisseur de la tôle.

Un grand merci à vous. Devis accepté pour la portière et l’aile. J’ai retrouvé le coupable. Je vous transmets ci-après son numéro de carte de crédit et ses coordonnées bancaires. Je l’ai convaincu sans mal de vous régler la facture. Il s’agit d’un certain Bernie Moses qui s’est confondu en excuses pour ne pas être confondu par la police.

Je suis pour quelques jours aux Bahamas. Je viendrai chercher la

voiture à mon retour. Je vous contacterai alors.

Après l'entrée en matière violente de la veille, j'avais mieux fait connaissance avec Moses, lui soutirant deux ou trois informations utiles.

Puis je l'avais relâché – il ne présentait aucun danger pour moi – et j'avais accompagné White dans son périple nocturne.

Je devais une fière chandelle à l'assureur. Il s'était comporté de façon efficace et courageuse, n'ayant rien à gagner dans l'aventure, excepté un mauvais coup.

— Et la griserie du jeu, vous en faites quoi ? avait-il rétorqué avec bonhomie.

Il m'avait initié aux subtilités de la roulette française. En fait, ça n'avait rien de compliqué, une fois posé le vocabulaire. Un pur jeu de hasard où la banque, quoi qu'il advienne, avait un 37^{ème} de chances de plus de gagner que les joueurs. Il y avait 36 cases numérotées de 1 à 36. Elles n'étaient pas rangées dans l'ordre sur le cylindre mais distribuées de façon aléatoire. Une case rouge alternait avec une case noire. On pouvait miser sur un seul numéro, mais c'était bien trop risqué. Chacun n'avait alors qu'une chance sur 36 que la bille en ivoire s'arrête sur le numéro choisi. White m'avait conseillé plutôt de m'en tenir aux combinaisons élémentaires : *Rouge* ou *Noir*, *Pair* ou *Impair* ou encore *Manque* (numéros de 1 à 18) ou *Passe* (numéros de 19 à 36). Ce qui avantageait le croupier, c'était l'existence d'une case 0, sur fond vert, qui n'était considérée comme n'étant ni paire ni impaire, ni rouge ni noire, ni manque ni passe. En d'autres termes, si la bille s'arrêtait sur le 0, c'était la banque qui raflait la mise.

White, lui, pariait en utilisant des techniques plus raffinées auxquelles je ne comprenais rien : des martingales.

Conscient de la supériorité en probabilités du casino sur chaque joueur, et fort de la devise qu'il m'avait apprise, White minimisait les risques de perdre de la façon la plus rationnelle possible. Il commençait par se fixer un objectif de gains pour les deux heures à venir. Généralement, s'il misait 100, il attendait un retour sur investissement de 150, donc un gain de 50. Si

l'objectif n'était pas atteint dans le temps imparti, White arrêta là et déserta le casino. Il se consolait en allant rejoindre les requins ou en se payant un repas. Si l'objectif était atteint, il se faisait rembourser les jetons misés au départ – ceux correspondant à la valeur 100 – et continuait à jouer uniquement avec ceux qu'il avait gagnés lors de la soirée – les 50 restants. Il se fixait un nouvel objectif à atteindre dans un laps de temps limité, par exemple un gain de 25 ou, s'il se sentait en veine, un gain plus ambitieux. Évidemment, il m'avait dit 100 pour sa mise en jeu initiale afin de me faire comprendre le mécanisme. Dans les faits, il pouvait mettre sur la table bien plus, tout en respectant dans les grandes lignes le principe de précaution qu'il m'avait expliqué.

La nuit précédente, le montant que White était prêt à parier les deux premières heures s'élevait à 2 000 dollars. 1 000 dollars de sa poche et 1 000 autres que je lui avais promis pour l'inciter à piéger Moses. Bien entendu, j'avais rançonné Moses pour qu'il me verse les 1 000 dollars en question. Grâce à ça, White n'avait pas eu besoin de pleurer auprès des requins. Il avait empoché 5 000 dollars au terme de la nuit, à ajouter aux 2 000 dollars déjà gagnés au moment où j'étais venu le rejoindre. L'équivalent de ce que sa société le rémunérerait en un mois, primes comprises.

Mon étoile à moi avait brillé au début, puis s'était éteinte peu avant 4 heures du matin. J'avais laissé sur le tapis un peu plus de 200 dollars.

Nous avons fini la nuit dans un bar. Il m'avait conté quelques uns de ses déboires sentimentaux et moi, ne respectant pas la promesse que j'avais faite à Ted, je lui avais soumis l'énigme de la souris et du notaire. Cette fois, il n'avait pas été capable de m'apporter son aide.

White m'avait quitté à la fois ragaillardi par son succès et peiné par mon revers de fortune.

Ce type me laisserait un bon souvenir.

En réalité, je n'avais pas eu à menacer Moses. C'était lui-même qui avait proposé de me dédommager. Vu le préjudice

moral qu'il m'avait fait subir, il était normal que je me fasse rembourser au-delà du seul coût de la portière... C'était du pragmatisme et non de la malhonnêteté.

Je n'étais pas mécontent que les choses se règlent à l'amiable. Même si Moses était citoyen américain, mon rayon d'action en territoire étranger était des plus limités. Je préférerais régler cette affaire sur place plutôt que d'avoir à attendre d'être sur le sol des États-Unis pour intenter une action en justice.

Enfin, et non des moindres, Moses m'avait offert de l'argent pour que je lui rende un menu service.

Car contrairement à ce que j'avais cru au départ, Moses n'avait rien d'un truand professionnel. Son corps longiligne et flasque en témoignait. Il était un pur intellectuel dont les muscles semblaient s'être atrophiés. Pas étonnant qu'il n'ait pas soutenu la comparaison lors du corps-à-corps avec White qui, par contraste, était solidement charpenté, abstraction faite de son embonpoint.

Il était le directeur financier de la *Sewerage Corp.* Une place très enviable... Moses avait une vision globale des différents services de l'entreprise, ce qui lui conférait un rôle-clé, au cœur des décisions stratégiques de la firme. Au départ employé chez Harper & Swift, une société de consultants basée à Washington qui avait parfois loué ses capacités d'expertise à l'ICC, il s'était fait approcher par Banks et avait rejoint le groupe depuis quelques mois.

— Vous avez de la chance. Car moi je cherche à approcher Banks sans y parvenir... Pourquoi l'ICC vous a-t-elle débauché ?

— J'ai une double compétence très recherchée. Je suis aussi un spécialiste de fiscalité internationale.

Je réprimai un sourire.

— Vous aidez l'ICC à frauder le fisc des États où sont implantées les filiales du groupe ?

Moses prit le temps de la réflexion pour soigner sa réponse.

— Je ne fais que profiter au mieux des opportunités légales, Mr Pralin. Mais je... je ne sais pas si ça va durer encore longtemps.

— Quoi donc ?

— Ma présence au sein du groupe.

— Et pour quelle raison ?

— Je tiens à récupérer le microfilm pour mon propre compte. Je suis prêt à y mettre le prix, vous savez... Ça me paraît difficilement compatible avec mes fonctions actuelles.

Je le maintenais toujours en respect avec sa propre arme. Il était prêt à me soudoyer, mais je ne voulais rien entendre. Que les secrets industriels contenus dans le microfilm attisent les convoitises, c'était dans la nature des choses. Qu'on m'importune avec ça, non.

— Je refuse de vous le rétrocéder. Quelle que soit votre offre. Il est donc inutile de me harceler.

— Il y a une autre raison, ajouta-t-il après un temps. Je... crains pour ma vie.

— Soyez plus explicite.

— Je ne peux pas. Je ne peux vraiment pas.

Il paraissait sincèrement désolé. Tant pis pour lui. Moi, l'esprit kamikaze, je n'ai jamais compris ça. Comme on dit, on ne fait pas le bien des gens malgré eux. À moi de reprendre la main :

— Dans l'entourage de votre patron, connaissez-vous un certain Murray ?

— Oui. Clarke. Banks se déplace toujours avec sa garde rapprochée. Murray Clarke est le responsable de son service d'ordre et, en tant que tel, un de ses lieutenants. Quand on est dans ses petits papiers, c'est un type assez réglo. Un vrai professionnel, en tout cas.

— Eh bien, il faut désormais parler de Murray Clarke au passé. Je l'ai retrouvé noyé dans la piscine du Président.

Moses baissa la tête et articula péniblement :

— Alors... c'est que je suis un des prochains sur la liste.

Moses devait se rendre à l'inauguration de la nouvelle usine de la *Sewerage Corp.* La cérémonie officielle se tenait le lendemain dans un palace de Nassau.

— S'ils veulent me descendre, conclut-il, c'est là qu'ils le feront. Quelque part sur *Andros*. C'est l'île qui va accueillir la

nouvelle usine de production d'eau.

Bien que je ne comprenne rien à son discours, il me convainc de l'accompagner, moyennant rémunération. J'acceptai son offre, par pur esprit de cupidité. Il payait par avance et c'est tout ce qui m'importait.

Je lui rendis son arme après en avoir vidé le chargeur.

Puis j'envoyai un mail à Avis pour les prévenir que je garderais la Golf une journée de plus.

Et je subodorais que mon séjour se prolongerait largement au-delà.

*
* *

J'allai faire connaissance avec la ville à pied. Le soleil avait reconquis ses droits.

En remontant *Market Street* en direction de la mer, je longuai de charmantes habitations. Les gens que je croisais me souriaient sans raison. Mais je ne me pliais pas à ce petit jeu. S'il fallait sourire aux premiers venus, on ne s'en sortirait pas ! Surtout que sur le chemin du retour, les premiers venus deviendraient les derniers...

Parvenu à *Bay Street*, j'observai les bateaux qui débarquaient leurs produits frais et toute l'agitation qui allait avec.

Sur *Rawson square*, non loin des quais où accostaient les navires de croisière, se tenait le *Straw market*, qui attirait les foules. Sous chapiteau ou en plein air, des commerçants faisaient étalage de produits soi-disant artisanaux mais en réalité fabriqués en série : chapeaux, tapis, ombrelles, paniers et chaises en osier... Je faillis marcher sur les nombreux objets en vannerie déposés à même le sol. Pour quelqu'un de non averti, les plateaux tressés en feuilles de palmier pouvaient passer pour des essuie-pieds. Je m'excusai auprès de la vieille dame qui tenait l'échoppe et lui achetai pour me faire pardonner deux chapeaux de paille que j'offrirais à Whitney et Ted.

Enfin, je poussai jusqu'à *Shirley Street*, qui se trouvait juste à côté. Je n'eus aucun mal à trouver l'ancienne prison. C'était une

curiosité architecturale qui se voyait de loin : un bâtiment octogonal qui datait de 1797. Une plaque renseignait les visiteurs sur le passé historique de l'édifice. Celui-ci avait été converti en bibliothèque publique et musée de l'Histoire bahaméenne en 1879. Les anciennes cellules des détenus abritaient à présent des livres, des collections de peintures historiques, des expositions... et même un service d'archives disposant d'un lecteur-reproducteur dernier cri. Une bonne partie du fonds documentaire avait été numérisée depuis une dizaine d'années. On pouvait donc y consulter des microfilms, comme dans n'importe quelle bibliothèque américaine. C'était ce que j'avais vérifié sur le site Internet de la bibliothèque – la plus grande de l'archipel – et qui motivait ma venue ici.

J'avais bien réfléchi à ce que m'avait dit Moses la veille. J'en étais venu à la conclusion que si des gens étaient prêts à s'entretuer pour ce damné microfilm, c'était parce qu'il contenait autre chose que de simples secrets industriels. J'avais certainement mis le doigt sur une affaire qui dépassait le strict cadre d'une relation privée entre Lana Everett et son ex-patron. Il était d'ailleurs probable que Lana m'ait caché des éléments importants. Si tout ça sentait le roussi, si quelqu'un se mettait en tête d'attenter à mes jours ou à ceux de Moses ou à ceux de quiconque, je voulais au moins savoir pourquoi. Ça me permettrait aussi peut-être d'y voir plus clair dans la cause de la mort de Murray Clarke.

En bref, il fallait que j'en aie le cœur net. Il fallait que je visionne le contenu du microfilm. Il y allait d'un intérêt que j'estimai supérieur aux seuls intérêts de ma cliente. Tant pis si je ne respectai pas la clause de discrétion incluse dans le contrat qui me liait à Lana Everett.

De toute façon, si vraiment il renfermait des données confidentielles, l'accès à ces données serait certainement protégé par un système de sécurité quelconque et j'en serais pour mes frais. Mais il fallait tenter le coup.

Il y avait des ordinateurs disponibles en libre-service. Je commençai par éplucher sur Internet la biographie de Gordon Banks, que j'avais négligée jusque-là. Je tombai sur plusieurs

sites intéressants. Il était issu d'une riche famille d'industriels de la Côte est. Son père avait été un des principaux actionnaires des aciéries de la *Bethleem Steel*, dont le siège social était situé en Pennsylvanie jusqu'en 2001, année où la société avait fait faillite. Le père de Banks – Horace – avait retiré ses billes juste à temps. Il s'était fait brocarder par la presse de l'époque qui avait soupçonné une affaire de délit d'initié. Mais aucune enquête sérieuse n'avait été diligentée et tout était resté au stade des allégations. Avant sa mort en 2004, Horace avait su investir sa fortune dans un secteur ni surévalué comme pouvait l'être alors l'industrie des technologies de la communication – qui venait de subir en Bourse l'éclatement de la bulle spéculative Internet – ni promis au déclin comme la métallurgie. Ce secteur, c'était l'industrie chimique. Banks avait hérité des actifs de son père. Il avait aussi hérité de lui sa position sociale. Il avait fait des études brillantes, obtenant avec mention un *PhD* de *management* à Harvard. Il avait intrigué ensuite pour se faire nommer dans différents conseils d'administration, faisant jouer le réseau des anciens élèves de son université et profitant de son prestige social. Il était devenu un homme très puissant, bénéficiant des appuis politiques de sa famille au sein du Parti républicain. En 2009, il avait même créé une fondation dont le but officiel était de drainer des fonds pour mieux aider à gérer la perte d'autonomie des personnes âgées.

Je me rappelai son sourire satisfait sur la photo que Lana m'avait donnée. La fatuité de ce sourire n'avait cessé de m'écœurer. Tout ça sentait le népotisme aussi bien que le pantouflege. Je me disais qu'un type comme lui n'avait pas le moindre mérite. Et j'espérais, sans trop y croire, que ce n'était pas le cas de tous les gens qui nous dirigeaient.

Peut-être le microfilm me renseignerait-il sur les malversations de Banks ou de son père ?

Il me fallait tout d'abord desceller la gangue de plastique noir, sans endommager ce qu'elle entourait. J'avais emprunté à Mr Thornton une lame de scie à métaux, que j'avais brisée en deux sous ses yeux médusés. J'avais rangé la première moitié dans ma poche et lui avais restitué la deuxième. Pour le

dédommager, je lui avais donné un billet de 5 dollars bahaméens. Il avait souri...

Pour ne pas attirer les soupçons sur mon activité de bricolage, je me réfugiai dans un endroit tranquille. Les toilettes feraient l'affaire. Il me fallut trois minutes à peine pour scier le pourtour de la gangue. À l'intérieur, il y avait bien un minuscule carré de pellicule jauni, sur lequel on devinait de microscopiques traits noirs.

Au service des archives, on me renvoya au guichet d'accueil pour que je procède à mon inscription à la bibliothèque. C'était la condition requise pour pouvoir consulter un microfilm sous l'appareil grossissant.

Je me fis assister par une charmante jeune femme, toute contente de pouvoir assister un béotien dans mon genre. Elle s'étonna de me voir exhiber mon propre microfilm. Je lui expliquai que c'était pour un travail de recherche et qu'il provenait d'une université américaine. Elle n'insista pas.

À la vue de la bande, elle me dit qu'il n'y aurait aucun problème car mon microfilm était en 35 mm noir et blanc. C'était un format très répandu. Elle l'introduisit sur le capot de la visionneuse de façon expérimentée.

Curieusement, l'accès aux données n'était pas protégé. En revanche, la photo des documents numérisés était de mauvaise qualité. Presque illisible. Je devinai ça et là quelques bribes de phrase. Mais le gros du texte était noyé dans une sorte de pâte grisâtre d'où n'émergeaient que quelques lettres ou, au mieux, des fragments de mots.

— En fait, c'est un collègue de l'université de Baltimore qui m'a passé ça, m'excusai-je. Et j'ignore totalement ce qu'il y a dessus. Il m'a laissé entendre que je pourrais en tirer quelque chose pour ma thèse sur l'Histoire des Bahamas.

La jeune bibliothécaire hocha la tête.

— Votre collègue vous a peut-être fait une blague. Ou bien il veut vous inciter à chercher au-delà des apparences. On dirait qu'il y a cinq documents. Ce sont des extraits de très vieux journaux. Regardez, on devine leurs titres : *Royal Gazette* et *Bahama Gazette*. — Elle me les désigna du doigt. Ils étaient

écrits dans une police à peine plus grosse que les articles. – Oui, ce sont bien des journaux de la fin XVIIIème et début XIXème siècles. Ils ne comptaient que quelques feuillets à l’époque. Loin de l’épaisseur du *New York Times* !... Ici seule la première page est reproduite. Il vous manque peut-être pour chaque journal cinq ou sept pages. Si la reproduction est aussi peu satisfaisante, c’est parce que ces coupures de presse doivent être en très mauvais état.

— Serait-il possible que certains éléments du microfilm soient cachés, un peu comme de l’encre sympathique sur du papier ?

Elle me regarda étonnée.

— Non. Du moins pas à ma connaissance.

— Et si on retrouvait ces coupures de presse en vrai, seraient-elles lisibles plus facilement ?

— Certainement. Mais avec une loupe et un bon éclairage. – Elle régla la visionneuse pour grossir un peu plus les caractères. – Il sera assez facile de retrouver les références si on parvient à déchiffrer les dates de parution.

Hélas, pour un des documents – l’extrait d’un numéro de la *Royal Gazette* –, la date entière avait disparu sous une tâche sombre. Mais pour les quatre autres – qui étaient toutes des premières pages de la *Bahama Gazette* –, elle apparaissait nettement : 21 novembre 1789, 19 janvier 1790, 23 septembre 1791 et 27 mai 1800. Visiblement rien là-dedans qui soit en mesure de m’éclairer sur les projets industriels de l’ICC ou sur les frasques de Banks...

— Concernant la *Royal Gazette*, vous ne disposez d’aucun mot-clé qui puisse nous mettre sur la piste ? demanda la pragmatique jeune femme.

— Non.

— Ce n’est pas gravissime. Mais ça va vous faire perdre du temps. Ces archives n’ont rien de confidentiel. Elles sont d’ailleurs disponibles, sous un format différent, ici même. Je peux essayer de vous les retrouver.

— Ce serait fantastique. À condition de pouvoir les compulser dans leur intégralité.

— Il faudra compter deux ou trois jours. Sans garantie pour la *Royal Gazette*...

— Alors, à bientôt.

— Il faut me remplir un bon.

Le service était payant, ce qui était la moindre des choses.

— Qui devrai-je demander ?

— Barbara.

CHAPITRE 10

UNE SOIRÉE QUI A DU PUNCH



Il fallait reconnaître que je me trouvais dans une situation délicate. Le microfilm n'avait *a priori* apporté aucune information nouvelle. Rien qui me paraisse exploitable, en tout cas. Je ne voyais pas ce que Banks ou quiconque pouvait trouver d'intéressant dans ces archives d'articles de presse antédiluviens. – À moins que Barbara ne parvienne pas à mettre la main sur les originaux ou qu'ils soient bouffés par les mites, ce qui n'était pas à exclure. Mais même si le microfilm restait la dernière trace de ces coupures de presse, que pouvait-on tirer de ces textes abîmés, en vieil anglais, dont les 9/10^{èmes} des caractères typographiques étaient tout bonnement illisibles ?

À moins que... À moins que justement ce soit ça qui fasse l'intérêt du microfilm.

J'avais entendu parler de ces codes secrets utilisés par les militaires, par les espions, par les mafieux et autres organisations ésotériques. Un des plus élémentaires consistait à convertir les lettres d'un texte quelconque en d'autres lettres, ce qui conférait au texte initial un sens qui n'avait plus rien d'anodin. Par exemple, le *A* devenait un *Z*, le *B* un *Y*, le *C* un *X*, et ainsi de suite. De nos jours, certains programmes d'ordinateur devaient être capables d'épuiser toutes les combinaisons possibles.

Une autre possibilité était de composer un nouveau message en ne sélectionnant que des fragments du texte initial, selon une logique préétablie. Par exemple, on ne conservait qu'une lettre sur cinq. *Bahama Gazette* devenait BME, ce qui, en

l'occurrence, ne voulait rien dire. Sauf si on combinait ce deuxième type de code avec le premier. Ou bien on ne gardait que la première (ou la *n^{ème}*) lettre de chaque mot...

Dans tous les cas, c'était inextricable. Sans avoir la clé du code, je ne me voyais pas me lancer dans ce type de casse-tête.

Mais ce n'était pas le possible sens caché du microfilm qui m'inquiétait le plus. Le plus grave, c'est que je m'étais mis en porte-à-faux vis-à-vis de ma cliente. J'avais convenu avec Lana de remettre le microfilm à Banks en mains propres, lui assurant que ni elle ni moi n'avions pris connaissance de son contenu. Je devais ensuite téléphoner à Lana pour lui rendre compte de la bonne fin de ma mission.

Après avoir défloré le microfilm, tout cela était bien compromis.

*
* *

O'Malley avait fini par répondre à mon mail. Il m'assurait que la fin manquante du fichier n'était pas de son fait. D'habitude, cela ne se produisait pas. Les dossiers de travail de *Friends of the Planet* se devaient d'être à jour. Il s'excusait donc car il m'avait envoyé la pièce jointe telle qu'un des dirigeants de l'ONG la lui avait transmise, sans vérifier son contenu au préalable.

Or, il avait consacré les derniers jours à essayer de dégouter le dossier complet. Sans succès. Dans la base de données de l'ONG, le fichier initial *Friends of the Planet et Closed circuit* avait manifestement été effacé par quelqu'un de malveillant... Seule subsistait sa version tronquée qui circulait en petit comité. Comme le nom de l'auteur de ce tour d'horizon critique des méthodes de l'ICC n'apparaissait nulle part, il était difficile de prendre connaissance de la fin du papier.

Pas terrible, question traçabilité, lui avais-je répondu.

Il en avait convenu, arguant que ce n'était pas de l'amateurisme de la part des responsables de l'ONG mais un acte de sabotage en provenance de l'extérieur. Or, qui pouvait

avoir intérêt à ce que ce document critique ne se diffuse pas ? Ou du moins qu'il se diffuse plus tardivement que prévu, une fois les chantiers suffisamment entamés pour ne plus faire machine arrière ?

La réponse lui semblait évidente.

Maria Shelf sera présente à la manifestation organisée par l'ICC pour présenter son projet d'investissement sur *Andros*. Il y aura les gros actionnaires, les politiques et les acteurs économiques, au premier rang desquels les fournisseurs et sous-traitants à qui l'ICC va donner du travail sur l'archipel. Les gens comme moi – agitateurs en tous genres – ne sont pas conviés à la réception. Mais Maria a promis de me tenir au courant. Ça n'a pas fini de chauffer, croyez-moi.

J'avais répliqué pour sa gouverne :

J'y serai moi aussi. J'ai réussi à obtenir une invitation.

C'était la stricte vérité. Moses s'était débrouillé pour me fournir un passe-droit. Il avait tenu à ce que je ne le quitte pas d'une semelle tout au long de la soirée.

Enfin, j'allais pouvoir approcher le Président. C'était ce que je précisais à Lana, en lui écrivant un mail rapide qui gardait le silence sur tout le reste.

*

* *

— Dites-moi, vous m'aviez caché que vous étiez bahaméenne, roucoulai-je.

— Je suis née sur *Andros* et y ai vécu avant d'aller faire mes études de journalisme aux États-Unis. *Big Yard*⁴ : c'est le surnom donné par les gens du cru à mon île. C'est une île marécageuse et presque déserte, au caractère désolé. Pour votre édification, Craig...

Cela faisait cinq minutes que j'avais retrouvé Maria et elle s'était déjà mise en tête de parfaire ma culture générale.

— C'est gentil de me mettre au parfum. J'ai entendu dire que *Closed circuit* poserait problème à cause des trous bleus. Êtes-vous au courant ?

4 La grande terre.

— Ah, les trous bleus... C'est une des grandes fiertés de l'archipel...

Elle était sur le point de préciser son point de vue quand Bernie Moses, le bras toujours en écharpe, vint se mêler à nous.

— Mais... vous êtes l'homme de Washington, fit la journaliste estomaquée.

Je fis les présentations. Il ne fallait pas s'inquiéter de la présence de Moses. Nous nous étions arrangés à l'amiable. J'étais officiellement devenu son accompagnateur attitré – ce qui voulait dire à la fois son garde du corps et son homme de confiance. Quel renversement de situation pour un type qui avait voulu m'arracher le microfilm, que j'avais retrouvé à *Paradise Island* par le plus grand des hasards et que, à l'aide de Joey White, j'avais bel et bien passé à tabac... Il fallait croire qu'il craignait quelque'un de plus redoutable que moi.

Nous patientions tous les trois – avec quelques dizaines d'autres triés sur le volet – dans la salle de réception de l'hôtel *British Colonial Hilton* sur *Bay Street*, au cœur de Nassau.

Tous les trois ? Pas vraiment : Sticky s'était perché sur l'épaule de sa maîtresse. Celle-ci l'avait apaisé au sujet de Moses, qu'il fallait maintenant considérer comme un ami. Le petit singe avait émis un sifflement dubitatif. Puis, s'étant fait une raison, il s'était mis à regarder bien sagement tout le remue-ménage occasionné par l'événement : les invités qui arrivaient par vagues, le service d'ordre aux abois à l'entrée et le long des murs, les techniciens qui procédaient aux derniers réglages pour la présentation...

Au fond, une estrade avait été aménagée, avec tout l'équipement nécessaire à un conférencier : vidéoprojecteur, écran géant, enceintes disséminées un peu partout. L'ICC soignait son auditoire, afin qu'il soit tout acquis à sa cause... Mais comment aurait-il pu en être autrement puisque, comme l'avait noté O'Malley, les opposants au projet *Closed circuit* étaient impitoyablement refoulés ?

Au milieu de la salle, des tables rondes étaient apprêtées. Les serveurs en queue de pie slalomaient entre les nappes blanches. Ils les garnissaient d'amuse-gueules, de seaux de champagne et

de bacs de punch.

La soirée serait aux petits oignons.

Moses nous quitta quelques instants pour aller serrer quelques mains.

En sa qualité de directeur financier, Moses était en relation étroite avec Banks au plan professionnel. De par ses hautes responsabilités, le protocole avait prévu qu'il prenne place à la table du Président. Faisant fi du protocole, Moses avait réussi à imposer que je m'assoie à ses côtés. Et j'avais moi-même réussi à imposer que Maria m'accompagne. Il avait fallu revoir le plan de table en conséquence.

— Pour les trous bleus, je vous expliquerai après, susurra Maria, tandis que la haute silhouette de Moses réapparaissait déjà.

Il nous signala que parmi les convives à notre table – la table des officiels –, il y aurait des responsables de la *Sewerage*, deux ou trois décideurs bahaméens ainsi qu'une poignée d'élus. Deux d'entre eux étaient particulièrement importants.

— À la droite du Président, Ralph Bonham, le directeur administratif de la *Sewerage*. Aux dernières nouvelles, c'est lui qui était pressenti pour prendre la direction de la nouvelle usine sur *Andros*. C'est d'ailleurs lui qui fera dès le début de la soirée la présentation du projet *Closed circuit*. Un type brillant. Il y aura également Samuel Leighton, le ministre de l'Équipement, qui est aussi gouverneur de *South Andros*. Il a fait des pieds et des mains pour que ce programme d'investissements voie le jour. C'est lui qui a pesé pour que l'ICC emporte finalement le marché. Une pièce maîtresse sur l'échiquier de ceux qui ont servi les intérêts de Banks et des actionnaires du groupe.

Au bout d'un quart d'heure, Leighton arriva, accompagné de tout un staff de journalistes avec micros. Il répondit aux questions, se félicitant pour l'archipel de l'affaire qu'il avait conclue. Personne ne semblait décidé à le contredire.

Puis il fit comprendre à la presse, avec un large sourire, qu'il était temps de clore l'entretien. Il alla s'attabler en compagnie de deux autres édiles locaux. C'était un homme svelte, au port droit. Ses cheveux de neige contrastaient avec sa peau mate.

Moses nous proposa d'aller les rejoindre. Il laissa à Maria le soin de se présenter. Quand elle eut terminé, il s'interposa pour exprimer à ma place que j'étais un de ses collaborateurs. Ça eut l'air de convenir aux politiques, qui de toute façon ne maîtrisaient pas les aspects techniques des dossiers. J'ouvris la bouche pour faire connaître mon identité. Mais Leighton était déjà passé à autre chose :

— En attendant que le reste de la tablée nous rejoigne, que diriez-vous de goûter ce *Bahama Mama* ? C'est un cocktail à base de...

Il se tourna vers l'un de ses conseillers.

— De malibu et de rhum, précisa l'autre.

— Je ne bois pas beaucoup d'alcool, s'excusa Leighton. Qu'est-ce qui donne cette belle couleur orangée ?

— Jus d'ananas et jus d'orange. Et il y a aussi un fond de sirop de grenadine, paracheva le conseiller.

— À n'en pas douter, c'est une des fiertés des Bahamas ! fit-il sans se départir de sa bonne humeur.

Je pouffai en échangeant un coup d'œil complice avec Maria, sans que les officiels comprennent.

Leighton dit pour se faire pardonner :

— Le Président ne nous en voudra pas. Il n'avait qu'à pas se faire désirer !

Et c'est évidemment juste à ce moment-là que Gordon Banks parut, flanqué de son directeur administratif qui portait une serviette débordant de documents. Bonham avait du mal à suivre le pas rapide de son patron.

Nous nous levâmes pour les accueillir. Profitant que nous avions tous un verre à portée de main, l'opportuniste Leighton proposa de porter un toast au Président et au futur directeur de l'usine.

Après avoir trempé ses lèvres dans le *Bahama Mama*, le Président s'assit et nous invita à faire de même.

Son visage m'était étonnamment familier. Plusieurs fois, j'avais tenté d'en percer le mystère en observant la photo que je gardais dans mon portefeuille. Celle-ci avait bien supporté l'épreuve de la plongée qui m'avait fait repêcher Murray Clarke.

Le visage tout comme la photo semblaient inoxydables.

Le petit manège des présentations recommença.

Après m'avoir entendu prononcer mon nom, le Président tiqua :

— Mr Pralin... Mr Moses m'a beaucoup complimenté à votre sujet. Vous faites de l'excellent travail !

Je le remerciai, en lui précisant que moi aussi j'étais un ancien consultant.

— Fort bien, fort bien... Mais parlons du futur et non du passé. Je crois que vous avez un important rapport à me remettre, n'est-ce pas ?

Aïe... Moi qui pensais que le microfilm ne représentait rien pour lui, qu'il n'était qu'un leurre... Pourquoi revenait-il à la charge après s'en être totalement désintéressé ? Quelque chose m'avait-il échappé quant au contenu dudit microfilm ?

— Inutile de finasser. Car même en langage diplomatique, « tourner autour du pot » se dit « tourner autour du pot ». Si vous parlez du microfilm, sachez que je ne l'ai plus.

Il faillit s'étrangler en sirotant son mélange. « Belingg ! belingg ! » firent les glaçons en s'entrechoquant.

— Vous ne l'avez plus ? — Il sourit, sous l'œil amusé des officiels qui croyaient à une *private joke* entre lui et moi. — Vous me faites marcher, mon cher...

— Pas du tout. J'ai bien peur qu'on me l'ait volé... — Il me regarda en coin, comme une vache qui met bas regarde le museau du veau à naître. — Mais ce n'est pas très grave, non ? Car quand j'étais disposé à vous le donner, c'est vous qui n'en vouliez pas.

— Mais non, je vous assure. Il y a un malentendu...

— C'est ce que vous direz à Murray Clarke, la prochaine fois que vous le verrez.

Je fis mine de porter un toast à sa mémoire, puis bus une gorgée.

Ralph Bonham fut soudain pris d'un tremblement. Il consulta sa montre, et se remit à frissonner.

— Je vous prie de m'excuser. C'est à moi maintenant.

Un speaker annonça que le futur responsable du site allait

prendre la parole afin de faire la présentation que tout le monde attendait.

Maria posa son dictaphone sur la table.

Bonham se leva sous les applaudissements. Il se dirigea vers l'estrade, d'un pas qui me sembla chancelant. De taille moyenne, il avait une bedaine qui le faisait pencher en avant.

Une sorte de jingle retentit. Puis la voix de Bonham résonna dans les enceintes. Après avoir salué ses « chers amis », il commença par rappeler la problématique à laquelle l'ICC avait dû faire face.

Maria me tira par la manche :

— Vous ne trouvez pas qu'il a l'air mal à l'aise ?

— L'émotion, sans doute...

— ... *pays dans le monde qui est le plus confronté au stress hydrique. Cette situation est déjà ancienne, la hausse démographique ne faisant qu'aggraver le problème. Les îles sont petites et arides. Il semble avéré que Christophe Colomb accosta d'abord aux Bahamas, sur l'île de San Salvador. L'archipel manquait déjà d'eau douce et de terres fertiles à l'époque, ce qui explique qu'il n'y séjourna que peu de temps...*

Maria avait attaché la laisse de Sticky au pied de la table. Mais celui-ci, depuis le début du discours de Bonham, commençait à tourner en rond bruyamment. Il était le seul à manifester un certain agacement à l'écoute de la litanie des solutions envisagées par la multinationale pour venir en aide aux Bahaméens.

— Sucré ou salé, mon petit gars ?

Je lui laissai le choix entre une mini-pizza et un chou à la crème saupoudré de sucre roux.

— C'est ce qui s'appelle un dessous de table, commentai-je tout haut.

Il n'y eut guère que Leighton et Maria chez qui cela provoqua une pointe de rire. Même Moses était trop absorbé par la teneur de l'exposé.

— ... *karstiques. L'eau de surface est rare. La pluie manque. Pour faire face à cette pénurie d'eau, une première possibilité est de puiser dans les sources souterraines. Dans le terrain*

calcaire des îles, l'eau a progressivement creusé des galeries. Certaines d'entre elles communiquent avec l'océan. L'archipel est en fait une chaîne de montagnes souterraine...

Sticky se comporta en singe civilisé. Il dévora d'abord le salé puis le sucré, en laissant sur la moquette le moins de miettes possible.

— Il a peut-être soif maintenant ? suggérai-je.

Je tendis la main pour me saisir d'une mignonnette de rhum. Je la décapsulai.

— Vous n'y songez pas, Craig !

— Le rhum est pour moi, Maria...

Après avoir éclusé son contenu au goulot, je versai de l'eau minérale dans la petite bouteille. Mais la tâche était malaisée, car la salle s'était assombrie pour focaliser les attentions sur l'orateur. J'en renversai la moitié, en jurant.

Maria partit d'un fou rire.

— Vous êtes vraiment trop gauche, hoqueta-t-elle.

Sticky frétila d'aise en buvant au goulot lui aussi. Il en renversa la moitié lui aussi...

— ... mais le pompage excessif peut causer l'infiltration d'eau salée. Une deuxième possibilité est d'utiliser l'eau de mer. On a alors recours à des techniques de désalinisation. A l'heure actuelle, le système le plus à même de répondre aux enjeux à grande échelle est celui de l'osmose inversée, que notre société maîtrise parfaitement. Une troisième possibilité est de transporter l'eau disponible afin de satisfaire les besoins des centres urbains. Par exemple, New York s'approvisionne dans les Appalaches, à 250 miles de la mégapole. La ville de Stuttgart en Allemagne puise l'eau du lac de Constance, distant de 250 miles lui aussi. Nassau importe déjà une bonne partie de son eau de l'île voisine, Andros, distante d'à peine 37 miles. Celle-ci, contrairement aux autres îles, dispose de cours d'eau et de grands lacs. Tirant parti de cet état de fait, l'État bahaméen transporte depuis 1976 cette eau douce à New Providence par navire-citerne. L'eau est acheminée à Arawak Cay, qui est une petite île artificielle. Elle a été créée pour abriter les réservoirs où est stockée l'eau fraîche en provenance

d'Andros...

Il y avait un peu plus de luminosité car Bonham rétroprojetait sur l'écran géant une carte de l'archipel. Le trajet fait chaque jour par les navires-citernes y était représenté par des pointillés.

Le conférencier avait gagné en assurance sur la forme, ce qui rendait ses arguments plus percutants sur le fond. Mais je supposais qu'un O'Malley, s'il avait pu être présent, aurait eu de nombreux contre-arguments à faire valoir...

J'écoutais attentivement sa démonstration, tentant d'en déceler les failles, lorsque je sentis contre ma main le contact de sa peau.

— ... *abondante. Une quatrième possibilité est d'instaurer un recyclage des eaux usées plus efficace. Le système d'écoulement des eaux est parfois saturé, notamment dans les zones urbaines. Il s'agit de mieux acheminer les eaux usées vers des lieux de traitement plus nombreux. Il convient aussi d'utiliser des techniques à la pointe de la modernité pour éliminer les différents types de polluants indésirables. Il faut éviter de rejeter dans l'océan une eau n'ayant subi aucune épuration...*

Maria me prit la main sous la table et colla sa jambe à la mienne dans la pénombre.

— ... *l'ICC. Après avoir cerné les problèmes, venons-en à la présentation des améliorations à apporter ou des remèdes à mettre en œuvre. On peut se contenter d'améliorer l'existant ou on peut rompre avec les anciennes pratiques sous-optimales. Améliorer l'existant est une option envisageable à court terme, économique et donc qui préserve les fonds publics et privés. Mais les autorités bahaméennes sont bien conscientes que cela ne répond pas aux enjeux de fond dans une optique de développement durable et de recherche de l'optimum social à long terme. Le gouvernement bahaméen a alors fait le choix le plus ambitieux en décidant la mise en place d'infrastructures nouvelles et en confiant l'expertise et la réalisation de ces investissements à l'ICC. Les dépenses à réaliser sont certes lourdes. Elles ne sont pourtant pas de simples coûts mais des*

investissements : le rendement attendu doit profiter à la collectivité dans le long terme, qui n'aura pas à regretter ses sacrifices initiaux...

Je me mis à caresser du bout des doigts le haut de sa cuisse. Je sentais sous son tailleur la bordure de ses bas. Elle posa sa tête sur mon épaule. Leighton, moins accaparé par l'exposé que les autres, nous observa quelques instants, dissimulant dans le noir sa physionomie envieuse. En revanche, depuis la fin de non-recevoir que je lui avais signifiée, Gordon Banks me tournait ostensiblement le dos. – Renfrogné comme un petit garçon à qui le Père Noël n'aurait pas apporté le bon jouet.

— ... à prévenir. *Le prix de l'eau risque effectivement d'augmenter aux Bahamas. Mais ce surcoût pour le consommateur devrait être compensé à terme par une meilleure qualité globale de l'eau, une disponibilité accrue, une moindre exposition à la pollution ainsi qu'une moindre consommation d'eau minérale en bouteilles. Le gouvernement bahaméen a initié des efforts significatifs lors des dernières années pour améliorer les infrastructures liées aux réseaux d'eau. L'ICC a pour rôle de l'aider à atteindre ses objectifs dans le plus grand respect de l'intérêt général...*

D'un doigt, je relevai le menton de Maria afin de coller ma bouche à la sienne. Sa main se promena sur mon torse. Le baiser fut langoureux et profond. Il nous laissa essoufflés et comme hébétés, avec des picotements sur les lobes des oreilles.

— Vous reprendrez bien un peu de *Bahama Mama* ? suggéra Leighton, dont les yeux s'étaient habitués à l'obscurité.

— Un peu plus tard, répondis-je, encore tout imprégné de la saveur érotique de la jeune femme.

Un qui faisait la tête, c'était Moses. Il infusait comme une brassée d'orties plongée dans de l'eau bouillante. Je lui signifiai par l'exemple qu'il ne devait pas compter m'accaparer 24 heures sur 24...

Bonham était en train de conclure :

— *Sur ces différents aspects, l'ICC par le biais de sa filiale Sewerage Corp. apporte des réponses. Le programme Closed circuit, c'est un système cohérent, qui combine les quatre*

possibilités que je viens d'énoncer. Un système qui doit permettre de gérer le circuit de l'eau de façon autosuffisante. Un système qui englobe le réseau aller de distribution d'eau potable et le réseau retour de collecte des eaux usées. Un système en quatre points liés les uns aux autres. – Les quatre points apparurent en gros caractères sur l'écran. – Premièrement, diversifier et systématiser le captage d'eau potable, notamment à partir des lentilles d'eau douce existantes...

— Les trous bleus... chuchota Maria au creux de mon oreille.

J'en profitai pour lui grumer une nouvelle fois les muqueuses.

— *Deuxièmement, désaliniser l'eau de mer. C'est la tâche qui incombe à la nouvelle usine. Je remercie les actionnaires et tous les membres du Conseil d'administration qui ont proposé ma nomination à la tête de cet établissement. C'est pour moi un honneur. Je ferai en sorte de concrétiser les espoirs que vous avez bien voulu placer en moi. Troisièmement, tripler le volume d'eau transporté par voie de mer d'Andros vers New Providence. Quatrièmement, parfaire le réseau de traitement des eaux usées, ce qui inclut un vaste chantier de rénovation et de construction de stations d'épuration. On le voit, la tâche est encore immense. Mais elle est noble...*

Le discours de Bonham s'acheva par une salve d'applaudissements.

Avant de rejoindre sa place à la droite du Président, Bonham s'arrêta pour recevoir les félicitations de ses futurs collaborateurs.

— Vous voyez, fis-je à l'intention de Maria, il ne fallait pas s'inquiéter pour lui. Il est aux anges...

— Moi aussi, certifia ma conquête.

La lumière retrouva progressivement son éclat normal.

Au moment où je me levai à mon tour pour le congratuler, Bonham me glissa au creux de la main quelque chose. Un petit bout de papier replié.

Je le plaçai discrètement dans ma poche. Je le ressortis tout aussi discrètement cinq minutes plus tard. Sous la nappe, occupé

à cajoler Sticky. Quelques mots griffonnés : J'aimerais vous rencontrer chez moi. 46A, Baillou Hill Rd.

Encore de l'inédit. Que me voulait donc cette bonne âme ? Se sentait-il traqué, à l'instar de Moïse ? Si c'était le cas, j'espérais qu'il m'en dirait un peu plus.

Ce ne serait pas pour tout de suite. Le bruit de la séance intime que j'avais eue avec Maria avait dû courir. Les deux hommes s'étaient éloignés de quelques pas pour bavarder.

En portant mon regard de l'un à l'autre, je remarquai un détail étonnant.

— Vous avez vu leur main ? me demanda la journaliste. Eh bien, maintenant, faites un zoom sur la main de Gordon Banks.

Ce dernier s'était également levé pour aller siroter son verre en compagnie de Leighton et de ses aides de camp.

— Effectivement. Vous êtes toujours aussi observatrice, la complimentai-je.

Le Président et ses deux lieutenants arboraient tous trois une chevalière identique.

— Je croyais que la mode des chevalières s'était perdue, nota-t-elle. Si ce n'est pas pour l'esthétique, c'est un signe de ralliement...

— Ou un cadeau fait par l'ICC à ses dirigeants. Même si c'est de l'or, ça doit coûter moins cher que des *stock options* !

J'avais à peine fini ma phrase qu'un cri aigu retentit, immédiatement suivi par une clameur macabre.

Je lâchai la main de Maria pour me ruer sur l'ex-futur directeur du nouveau site d'*Andros*. Seuls ses bras gigotaient le long de son corps désormais inerte, dont le haut gisait sur la table. Sa tête était plongée dans un énorme bac à punch. Ses yeux hagards roulaient au milieu des dés de fruits exotiques. Les derniers soubresauts de la vie...

Il était en train de se noyer dans vingt centimètres d'alcool. Je dégageai sa tête pour lui laisser un sursis supplémentaire. Je l'allongeai sur le sol. Son visage congestionné était devenu bleu. Peut-être avait-il avalé quelque chose de travers et était-il en train de s'étouffer...

Je l'assis par terre et me plaçai à genoux derrière lui.

J'appliquai la méthode de Heimlich pour expulser un objet obstruant les voies respiratoires. Je l'enserrai et collai mes mains jointes sur son sternum. Puis je tirai d'un coup sec vers le haut pour comprimer le diaphragme. Je réitérai l'opération plusieurs fois. Mais rien ne vint, excepté un flot de glaires.

Autour de moi, les convives s'étaient figés, me laissant faire. À l'exception de Moses, en état de choc manifeste, personne ne semblait saisir ce qui se passait. Seule Maria s'était agenouillée à mes côtés.

— Les secours, vite ! hurla-t-elle. Et ne restez pas tous autour de lui. De l'air ! De l'air !

Moses était devenu livide. Il s'appuyait au bord de la table où, quelques moments auparavant, il devisait encore avec l'heureux promu. Un tic nerveux agitait l'angle de sa bouche. Il ne pouvait plus rien articuler.

Je restai auprès de Bonham quelques secondes, avant que les médecins et pompiers le prennent en charge.

Les messages cardiaques et la mise sous assistance respiratoire n'y changèrent rien.

Bonham s'éteignit comme un falot dans la brume.

CHAPITRE 11

MOORCROFT



es dernières paroles de Bonham avaient été :

— Reprendrez-vous avec moi un...

Moses, anticipant la fin de la question, avait répondu par la négative. Non, il ne reprendrait pas un verre de ce délicieux punch. Il avait assez bu comme ça.

C'est alors que l'expression de Bonham avait changé. Il avait ouvert la bouche sans qu'aucun son ne puisse en sortir. Ses pupilles avaient fait une rapide navette. De droite à gauche. De gauche à droite... Puis son corps s'était raidi en l'espace de quelques secondes. Et, sous le regard éberlué de son interlocuteur, il avait vacillé pour finir vautré dans le bac de punch. — Un récipient de forme circulaire, en cuivre martelé, sur lequel on aurait pu jouer de la cymbale. C'était Moses qui avait crié. Cueilli à froid.

— Il est mort paniqué, appuya Moses. Il n'a pas compris lui-même ce qui lui arrivait...

— Il était cardiaque ? demanda Maria.

— Mais non... Et pourtant, il a été emporté comme un fétu de paille.

Le directeur financier tremblait de peur. Il m'avait assuré craindre pour sa vie... Il était clair que ses craintes ne relevaient pas du fantasme. Tout cela donc n'arrangeait pas ses bidons. Et la responsabilité qui m'incombait de le protéger promettait de m'accaparer désormais à plein temps... Mais il faudrait bien aussi qu'il me dise pourquoi sa vie était menacée. Je ne voulais pas risquer la mienne s'il ne me mettait pas dans la confiance.

Au moins, cette fois, le cadavre ne disparaîtrait pas dans la nature. Étant donné le caractère suspect de ce qui venait de se produire devant une assemblée de témoins, une autopsie serait diligentée. Mais... serais-je plus avancé pour autant ?

Il était probable que je ne connaisse jamais avec certitude la cause du décès. À Baltimore, j'aurais pu me débrouiller. Ici, c'était bien plus aléatoire. Je ne disposais d'aucun allié dans la place. – Aucun flic local capable de me mettre dans les mains le rapport d'autopsie. Filtreraient donc les informations que les enquêteurs officiels voudraient bien voir filtrer. Il y avait de fortes chances que le rapport fasse état d'une cause naturelle. Mais qu'est-ce qui peut provoquer un arrêt du cœur aussi violent chez un individu sans antécédents médicaux et *a priori* en bonne santé ?

Avant de régler tout ça, j'interpellai Moses sur un point moins épineux :

— Dites-moi, et sans vous défiler cette fois... Ça signifie quoi, cette chevalière ?

— Oh, ça... Ce n'est pas grand-chose. C'est ainsi que se reconnaissent les membres du *Cream of the Sea*. C'est un bateau qui est la propriété de Gordon Banks. Il abrite un club de jeux.

— Le bateau est aménagé en casino ?

— C'est ça.

— Et la chevalière est votre ticket d'entrée ?

— Oui. Il faut être porteur d'une chevalière pour être autorisé à franchir la passerelle...

Sur la chevalière, les lettres C et S peintes en noir s'entrecroisaient.

— Donc, si Banks fait des séjours réguliers aux Bahamas, ce n'est pas uniquement pour suivre l'avancement du projet *Closed circuit*...

— Banks est quelqu'un d'efficace et de pragmatique, renifla Moses. C'est comme aux échecs, il protège tout le temps ses pièces... Si le *Cream of the Sea* est amarré ici, c'est pour profiter de la législation sur les casinos qui est bien plus favorable qu'aux États-Unis...

Je hochai la tête d'un air faussement candide.

— Je sais. Je connais l'expression « paradis fiscal » aussi bien que vous. Et où le bateau est-il amarré précisément ?

— Il mouille dans la marina de *Paradise Island*.

Je fis un aparté à l'intention de Maria, qui écoutait scrupuleusement la conversation :

— C'est un double paradis, alors...

— On peut même dire un triple paradis, rebondit mon employeur, à qui la perspective de m'instruire redonnait un peu d'allant. Casino aux Bahamas et dans les eaux territoriales des pays qui autorisent les jeux d'argent. Simple yacht ailleurs. Et même depuis peu navire scientifique, spécialisé dans l'archéologie sous-marine. C'est la dernière lubie du Président. Il a l'intention de découvrir une épave qui contiendrait un trésor...

— D'où tenez-vous ce renseignement ? intervint la journaliste.

Moses écrasa une larme qui coulait le long de son nez.

— C'est Ralph Bonham qui vient juste de me l'apprendre.

*

* *

La soirée avait été éprouvante pour tout le monde. Elle avait coupé tout élan romantique de la part de Maria. Je comprenais cette réaction et la respectais. Quiconque a assisté à l'agonie d'un tiers – même un inconnu – n'en ressort jamais indemne. À plus forte raison quand les derniers rôles se font à une vitesse expresse.

Au moment de nous quitter, elle m'avait simplement serré la main et avait dit « au revoir » à Moses de loin – sur injonction de Sticky qui sinon se serait agité.

J'avais ensuite raccompagné mon protégé à son hôtel. Il avait bien compris que je ne pouvais pas partager la chambre avec lui. Je lui avais recommandé de n'ouvrir à personne pendant la nuit.

— Et demain ?

— Vous avez des choses à faire ?

— Non. Rien qui ne puisse attendre.

J'avais réfléchi quelques instants.

— Alors, remettez-vous de vos émotions. Et si vous avez besoin de sortir, appelez-moi.

Je m'étais alors engouffré dans la nuit noire. Seul avec mon secret.

Le ciel était rempli d'étoiles. Un poète aurait chanté qu'elles observaient tout ce qui se passait ici-bas, l'air indifférent. Un scientifique disserté qu'au moment où je les contemplais, elles n'existaient certainement déjà plus. Et un religieux affirmé qu'elles étaient la porte du Paradis. Du vrai.

Je n'avais pas fait qu'assister Bonham dans ses derniers instants. J'avais essayé de respecter au mieux ses dernières volontés. Il avait planifié de me rencontrer en m'attirant chez lui. Avec la présence d'esprit qui me caractérise, j'avais discrètement fait les poches du cadavre. Je les avais allégées des clés de son logement. Peut-être désirait-il me montrer quelque chose... Car sinon il aurait pu me fixer rendez-vous n'importe où sur l'île. Certes, rien ne me permettait d'en être sûr. Rien ne venait étayer cette vague impression.

Rien. À l'exception de la pièce de monnaie que j'avais retirée de sa poche en même temps que ses clés. Mais pas une pièce de monnaie ordinaire. Une pièce en or. Imparfaitement ronde et patinée par le temps. Une pièce qui devait dater de plusieurs siècles, même si l'année de la frappe n'était pas indiquée. Le pourtour comportait des mots en latin. Le recto était à l'effigie de deux têtes couronnées qui se regardaient en chiens de faïence. Le verso comportait un blason. Mes connaissances limitées en matière de numismatique m'interdisaient d'en dire plus.

Peut-être n'était-ce qu'un simple porte-bonheur. Ou peut-être découvrirais-je chez Bonham un véritable trésor...

Pendant le trajet qui m'avait vu ramener Moses, je lui avais demandé si Bonham était marié. J'avais été étonné de ne voir personne de sa famille à la réception.

— Il est marié, m'assura-t-il, mais sa femme est encore à Washington. Venir sur *New Providence* ne l'emballait pas. Maintenant, Sue n'aura plus à se poser la question...

Bonham avait fait l'acquisition d'une villa à Nassau afin que tout soit prêt au cas où Sue déciderait de le rejoindre. Il se doutait bien qu'elle n'accepterait pas de vivre sur *Andros*, cette île infestée de moustiques et inhospitalière...

— *Big Yard* doit se mériter, avait conclu Moses, tandis que Nassau abreuve le premier venu de ses charmes.

Si Bonham vivait ici en célibataire, il me serait facile de pénétrer dans la villa sans laisser de trace de mon passage. La seule pierre d'achoppement était un éventuel système d'alarme. Il n'y avait que ça pour me faire rebrousser chemin.

Pas de voisins immédiats. C'était un premier bon point. La villa semblait spacieuse. Un homme seul devait s'y ennuyer.

J'escaladai assez facilement la palissade. Je contournai le jardin d'agrément. J'évitai de piétiner les bougainvilliers et autres plantes d'ornement. Même si j'agissais pour la bonne cause, je n'étais pas censé tout saccager.

Une piscine extérieure. J'y jetai un œil par acquit de conscience. Aucun cadavre. Je frissonnai malgré la douceur de la nuit tropicale. Je ne pus m'empêcher de penser que désormais, chaque fois qu'une piscine se présenterait à moi, ma réaction serait d'y chercher un cadavre. C'est ce qui s'appelle un réflexe de Pavlov et la plupart des gens fonctionnent de cette manière-là...

Je passai par une porte dérobée qui donnait sur le jardin. Parvenu dans la villa, je fermai les volets. Puis j'actionnai les commutateurs. Il n'y avait aucune raison de s'abîmer les yeux à la lumière d'une simple lampe torche. La nouvelle de la mort inexplicable de Bonham n'avait pas encore dû arriver aux oreilles des riverains.

La villa était presque dépourvue de meubles. Quelques chaises. Des cartons en souffrance. Même les tapis étaient encore enroulés dans l'attente d'être installés.

Au salon, une télé et une chaîne hifi et comme corollaire une table basse encombrée de CD et de DVD. Rien d'intéressant par ici.

Sur la table de la cuisine, une liste de courses et de choses anodines à faire. L'endroit était propre. Le lave-vaisselle venait

de tourner et était encore en veille.

À l'étage, une chambre et une salle de bains, aménagées de façon complète. Je fouillai dans la penderie, ouvris les deux tables de chevet, regardai sous le lit. Rien de subliminal ici non plus. Mais dans l'étagère à pharmacie de la salle de bains, j'ouvris les différents flacons un à un. Comme ça, pour en avoir le cœur net. Et là je mis la main sur une variété de produits qui ne correspondaient en rien à leurs emballages ou étiquettes. Des produits qui, sous couvert de soigner les maux de l'âme, détruisaient le corps. Psychotropes, extasy, cocaïne... Je m'attendais à tomber sur ce type de substances. Rien d'étonnant chez un type plein aux as, isolé de sa famille, aux responsabilités écrasantes et certainement sujet au surmenage... Un type entre deux feux. Qui avait des objectifs intenables pleins ses manches, imposés par Banks et les dirigeants du groupe. Et qui devait aussi faire avaler des couleuvres à ses collaborateurs – quel mot doux pour dire « subordonnés – et gérer les conflits.

Stress, stimulants et alcool avaient peut-être composé le cocktail à l'origine de sa mort. Certaines interactions chimiques démultiplient les risques, transformant médicaments ou stupéfiants en poisons mortels. Un mauvais dosage peut alors suffire à abattre un type comme Bonham, ou n'importe quel type ambitieux et en pleine force de l'âge, qui veut toujours avoir le dernier mot lors des séances de *debriefing* et le premier lors des séances de *briefing*.

Oui, mais il y avait le *timing*... Si ingérer ce type de produits vous laisse sur le carreau sans coup férir, la réaction se produit dans un laps de temps très bref. Les premiers effets se font sentir dès que les molécules passent dans le sang. Le système nerveux est d'abord paralysé. Le corps se défend ensuite comme il peut : spasmes, vomissements... Et enfin, avant de mourir, on sombre dans le coma.

Aucun de ces symptômes n'avait été visible chez Bonham au cours de la soirée. – Hormis une tension nerveuse compréhensible pour quelqu'un amené à présenter devant un public un projet d'une importance cruciale. Tension qui était retombée dès le milieu de son intervention. *Aucun symptôme.*

Avant qu'il s'effondre de façon brutale.

Dans la chambre, j'embarquai le PC portable du propriétaire des lieux. Je l'allumerais chez Thornton. Je vérifiai qu'il n'y avait ici plus aucun autre appareil ou support susceptible de contenir des données numériques.

Je fis encore une descente au garage où aucun trésor ne m'attendait.

*
* *

La marina offrait son lot de palaces flottants. Il y en avait de toutes les tailles, mais tous étaient luxueux et affublés de noms improbables : *Sheherazade*, *Red lagoon*, *Miss Mitsy*... La plupart étaient à quai sans surveillance apparente. Mais il ne fallait pas s'y fier. La police bahaméenne patrouillait régulièrement. Sans compter les caméras omniprésentes. Elles étaient entourées de catadioptres qui formaient comme des balises éclairant la nuit et soulignant les courbes du havre. Les intrus dans mon genre ne tardaient pas à être repérés.

J'ignorais si le *Cream of the Sea* acceptait des joueurs pendant la nuit. J'avais cru comprendre qu'il s'agissait d'un club très *select*. Donc, si certains membres s'y trouvaient, ils devaient être peu nombreux, le yacht n'ayant pas des capacités d'accueil illimitées. – Ce qui expliquait d'ailleurs que la réception à laquelle j'avais assisté ne s'y soit pas tenue.

Mais il était aussi possible que je trouve porte close. Le Président avait pu décider de fermer le casino, car il était dans l'incapacité de se trouver à deux endroits différents. De même pour Bonham, Moses et tous les autres porteurs de chevalière réquisitionnés par la présentation en grande pompe du projet *Closed circuit*. Et, au cas où le casino aurait quand même été ouvert en début de soirée, la mort de Bonham venait rebattre les cartes. La décence intimait d'arrêter de jouer pour observer une période de deuil, même si celle-ci ne durait qu'une nuit...

L'absence d'enseigne lumineuse visible de loin plaidait aussi en faveur de la fermeture.

Soudain, je perçus des cris qui abrégèrent la fadeur de la nuit.

La brise portait les sons sans équivoque.

Une voix de femme appelait à l'aide.

Je piquai un sprint droit devant. Au moins, il n'y avait pas de question à se poser quant à la direction à prendre. Les cris provenaient forcément d'un des navires à quai plus loin. Mais le chemin rectiligne était pourtant semé d'embûches. Comme un athlète inscrit à plusieurs épreuves, je franchis à intervalles réguliers les cordages et bites d'amarrage. J'évitai les trous et contournai les plateformes. Je fis du cheval d'arçons sur les garde-fous.

J'avais la prescience de ce que j'allais découvrir. Et ça n'aurait rien à voir avec la tentative de mutinerie d'un équipage...

À une cinquantaine de mètres, la scène que je vis me rappela l'histoire du Minotaure, dont j'avais entendu parler au lycée. Le Minotaure, cet être mythologique mi-homme mi-taureau, à qui on faisait des offrandes de chair humaine dans un labyrinthe...

Sur le pont d'un bateau, une jeune femme se débattait pour échapper aux appétits d'un gros type visiblement éméché.

— Viens ici, ma jolie. Viens ici... — Son rire sonore emplissait l'air d'un écho malsain. — Tu sais que ce n'est pas une heure pour se promener toute seule ? Si tu ne sais pas, je vais t'apprendre...

Il avait sorti un couteau et lui barrait l'accès de la passerelle, qui était la seule issue possible. Maintenant, il avançait vers elle. Elle-même reculait en se tenant au bastingage. Peut-être envisageait-elle de sauter à la mer pour lui échapper.

— Tout doux, ma jolie. Reste avec le vieux Brad. La mer n'est plus très chaude, à cette heure...

Le bateau, c'était le *Cream of the Sea*, tous feux éteints, qui semblait avoir été déserté par tout le monde à l'exception du Minotaure et de la vierge qui lui était promise.

La jeune femme recula encore de quelques pas, à l'aveuglette. Son dos heurta un obstacle. Peut-être le support d'une bouée... Se sachant acculée, elle pivota de trois quarts.

Puis, en un geste crâne, elle se recroquevilla, le dos collé au bastingage, prête à basculer par-dessus bord.

Si elle mettait son projet à exécution, je devais me préparer à plonger à mon tour.

Mais d'un bond, Brad réussit à lui attraper la main. Il la tira violemment à lui. Puis il lui tordit le bras dans le dos. La prise lui arracha un hurlement de douleur.

Pendant ce temps, je m'étais approché. Maintenant, j'apercevais clairement le visage de l'un et de l'autre.

Brad le Minotaure, c'était le type à la Chrysler. L'homme de main de Banks qui était entré dans la villa de ce dernier alors que j'y faisais le guet, trempé comme une serpillière.

— Lâchez-moi, gros porc !

Il avait jeté son couteau à terre, hors de portée de sa victime. D'une main, il malaxait les seins de cette dernière et de l'autre, il tentait maladroitement de dénouer les pans de sa veste. Son crâne chauve luisait, au dessus d'une trogne tellement rigolarde qu'elle en devenait écarlate.

La femme dont il tentait d'abuser n'était autre que Maria Shelf. La fouineuse n'avait pas pu résister à l'envie pressante de faire un repérage sur le *Cream of the Sea*. Manque de chance pour elle, elle était tombée sur le gardien du lieu – un lieu qui pour elle s'apparentait à un labyrinthe. En tout cas, un endroit dont elle ne pouvait sortir sans aide extérieure.

L'aide extérieure, c'était moi. Mais il était fâcheux que je ne dispose d'aucune arme. J'avais été trop bête de rendre la sienne à Moses.

Parvenu au seuil de la passerelle, je répétais :

— Lâchez-la, gros porc !

Au même moment, Sticky lança l'attaque. Le petit singe attendait son heure, tapi aux pieds de sa maîtresse. Il sauta au visage de l'agresseur, lui griffa la joue et lui mordit l'oreille tellement fort qu'il lui en arracha un morceau.

Brad ulula sous la souffrance. L'instinct de conservation lui fit immédiatement desserrer son étreinte. Maria en profita pour le repousser et se mettre à distance. Sticky prit appui sur sa tête pour se sauver.

— Ah, la petite carne ! Tu vas voir, sale bête !

Brad leur barrait toujours la seule sortie disponible. Maria prit son courage à deux mains et tenta de passer en force pour atteindre la passerelle. Mais même si Brad était diminué, elle n'était pas de taille à le bousculer. Il la retint en l'attrapant par les cheveux, ajusta sa frappe et lui colla une puissante beigne qui claqua comme le vent dans les voiles d'un catamaran.

— Tu l'as pas volée...

Il se tourna dans la direction du couteau, en se tenant l'oreille d'où suintait un filet de sang. Le crâne de l'homme-taureau était de plus en plus rouge. Il haletait, les yeux exorbités et les naseaux frétilants. Dans cet état second, un type est capable de n'importe quelle folie, à plus forte raison s'il est imbibé d'alcool.

Maria, embarquée par la brutalité du coup, avait flanché. Elle aurait certainement été plus rapide que lui si elle avait pu courir. Mais ses jambes ne semblaient plus vouloir la porter. Elle avait dévissé, le dos collé au bastingage. Elle gisait sur le pont, la tête enfoncée dans le creux de ses genoux. Incapable de lever le petit doigt.

Brad avait repéré le couteau sur le pont du navire, à peine à quelques pas. Il ébranla sa lourde carcasse en titubant.

C'était à moi de jouer si je voulais éviter que ça dégénère.

Heureusement, le Minotaure avançait d'un pas hésitant.

La passerelle tangua sous mes pas. Je la traversai en quatrième vitesse, en oubliant que je n'avais pas le pied marin. À bord du yacht, je me précipitai sur Brad, alors qu'il était sur le point de ramasser le couteau. Je lui plongeai dans les jambes en effectuant un plaquage de haute volée. Et là, vous le croirez si vous voulez, malgré la prise d'élan et toute l'énergie que j'y avais mise, l'homme-taureau ne bougea pas d'un pouce. Il resta aussi solidement campé sur ses jambes qu'un pilier de bar sur son tabouret.

— Qu'est-ce que tu manigances, toi ?

Je demeurais accroché à ses jambes, guignant avec inquiétude le couteau. Si je roulais sur moi-même suffisamment vite, je pouvais espérer l'atteindre avant Brad. Il fallait à tout

prix éviter un corps à corps car il aurait eu facilement le dessus. Je sentais déjà les muscles de ses jambes prêts à me désarçonner.

Je me dégageai. Mais Brad savait encore se servir de sa tête. Il anticipa mon geste et m'asséna un coup du tranchant de la main. Il avait visé la nuque, mais ne rencontra que l'arête de mon épaule. Cela suffit à dévier ma trajectoire. Le couteau était désormais hors de portée de ma main. Mais pas de mon pied. D'un coup de talon, je le catapultai derrière moi pour l'éloigner de quelques mètres. Je me trouvai maintenant allongé entre Brad et le couteau. Il s'avança. S'il se laissait choir sur moi, il m'écraserait à coup sûr.

Au lieu de ça, il se mit à courir. Il ne jugea pas utile de me contourner. Au moment où son pied vrilla l'air au-dessus de moi, je me soulevai, en faisant le dos rond et en durcissant mes muscles pour encaisser le choc du mastodonte. Je m'arc-boutai sur sa route. Il perdit l'équilibre à son tour, et se répandit au sol face la première.

Je me redressai. Le Minotaure avait l'air sonné. Il m'avait presque perforé les côtes. Je repris mon souffle. Je m'approchai du couteau que je jetai à la mer.

J'allai ensuite relever Maria.

— Prenez appui sur mon épaule. Venez. Je ne suis pas sûr qu'il ait son compte.

Au milieu de la passerelle, j'entendis Brad ruminer :

— Toi, le Freluquet, on se retrouvera. Et tu paieras pour Clarke !

Au bout de quelques dizaines de mètres, Maria recouvra ses esprits et put marcher sans mon aide. La gifle lui avait fait une marque sur le visage. Les gros doigts de Brad s'y découpaient nettement.

Je l'escortai jusqu'à sa voiture.

Sticky marchait à côté de nous. Parfois il se retournait pour voir si personne ne nous suivait. Ou bien il restait immobile quelques instants, à flairer le vent. Le grelot de son collier s'agitait au rythme de ses allers et retours.

Quand la douleur lançait la journaliste et qu'elle se plaignait, le petit singe gémissait à l'unisson.

— Votre ouistiti et vous, vous êtes très fusionnels, notai-je pour chasser le souvenir de Brad.

— Je l'aime beaucoup. Il m'épaule dans les épreuves de la vie, comme vous avez pu le constater.

— Il est très courageux.

— Bien plus que la plupart des hommes. — Elle me sourit, reconnaissante que je ne l'aie pas laissée dans la panade. — Mais vous faites erreur, comme une majorité de gens. Il ne s'agit pas d'un ouistiti mais d'un singe capucin. C'est une variété de sapajous. Vous voyez le haut de son crâne ?

Je me retournai pour observer dans le détail son pelage.

— Il est blanc.

— Ce qui rappelle la calotte des moines capucins. — Elle avait retrouvé une pointe d'accent chantant. — Et comme eux, Sticky est aussi très intelligent.

Le petit animal couina, en signe d'approbation.

Maria continua :

— Autrefois, ils faisaient la quête pour les saltimbanques et les joueurs d'orgue de barbarie. Leurs numéros dans les cirques étaient fameux. Vous avez dû voir ça dans un film... Aujourd'hui, on les utilise afin qu'ils aident dans leur vie quotidienne des personnes handicapées.

— L'animal de compagnie idéal... remarquai-je.

— Mais il ne remplacera jamais un homme...

Cette fois, c'est moi qui lui prit la main.

— Que faisiez-vous sur le yacht à une heure pareille ?

Elle eut un moment d'hésitation :

— Je cherchais Sticky. Il était monté sur la passerelle. Il ne répondait pas à mes appels. Alors je me suis introduit sur le bateau à mon tour.

— Vous mentez très mal.

— Vous avez raison. Je suis encore un peu KO.

— Pourquoi ne pas avoir confiance en moi ?

Elle éluda, pour répondre à la question qui la dérangeait le moins :

— Je n’arrivais pas à dormir. J’avais en tête l’image de la mort. Bien sûr, je ne suis pas venue ici guidée par le hasard...

Elle ne voulait pas admettre qu’elle était incorrigible.

— Vous devriez penser moins à vos lecteurs et un peu plus à vous-même. Quand on a affaire à ce genre de malfrats, il faut aussi se préserver...

— C’est lâche, ce que vous dites, Craig.

Elle n’avait pas tort.

— C’était qui, ce gros lard libidineux ?

— Il fait partie du service d’ordre personnel de Gordon Banks. C’est le privilège des grands de ce monde d’avoir une garde rapprochée. Il s’appelle Brad Moorcroft.

— Il a une chevalière, lui aussi ?

— Affirmatif, monsieur l’enquêteur. – Après un léger silence, elle rajouta : – Je n’ai rien pu découvrir avant que vous arriviez. Vous m’avez tirée d’un sacré pétrin...

Parvenue à la voiture, ses nerfs lâchèrent et elle se mit à pleurer par saccades.

CHAPITRE 12

ANN ET MARY SONT SUR UN BATEAU



a menace faite par Moorcroft me trottait dans la tête. « *Tu paieras pour Clarke !* » avait-il proféré à bord du *Cream of the Sea*, plus démoli par l'alcool que par ma prouesse de lui avoir fait mordre la poussière.

Avant de finir noyé, Clarke avait été le chef du service d'ordre du Président. Et donc le supérieur hiérarchique de Moorcroft. C'était ce que Moses m'avait appris, après que je l'aie molesté pour l'aider à accoucher de ce qu'il savait.

Moorcroft bluffait-il ou croyait-il vraiment que j'étais l'assassin ?

Il ne pouvait pas avoir repéré ma présence le soir où j'avais découvert le corps de Clarke dans la piscine. S'il y avait eu une caméra de surveillance à la villa de Banks, je l'aurais localisée.

Le seul moment où j'avais évoqué Clarke – sans m'étendre sur le sujet –, ç'avait été lors de la manifestation célébrant l'inauguration de la nouvelle usine. En m'adressant au Président. Et en l'absence de celui qui avait été réquisitionné pour monter la garde sur le *Cream of the Sea*.

C'était donc Banks qui avait rapporté à son homme de main le lien que je pouvais avoir avec Clarke. Sans savoir de quoi il retournait, d'ailleurs.

Il était probable que Clarke et Moorcroft aient été attachés l'un à l'autre. Prisonniers d'une forme d'amitié virile qu'on retrouve dans toutes les organisations de type militaire ou paramilitaire. Rien d'anormal aujourd'hui à ce que l'un veuille venger la mort de l'autre...

Mais moi, je n'entendais pas en faire les frais...

Si Banks m'avait désigné comme responsable de la disparition de Clarke, c'était le signe qu'il ne s'agissait pas d'un règlement de comptes au sein de l'ICC.

Clarke s'était fait éliminer par un ennemi de la bande.

Je ne pouvais pas en dire autant de Bonham. Rien n'interdisait de penser que sa mort violente était due à des rivalités internes. Le poste enviable où il avait été bombardé avait dû susciter des convoitises. Car plus j'y pensais et moins je croyais en une mort naturelle. Mais peut-être le mobile qui me venait à l'esprit était-il trop évident...

Maria m'invita à passer la nuit avec elle, dans sa chambre d'hôtel. – Ce qui valait mieux que de la passer avec Moses.

Je dormis peu, la tête encombrée de toutes les péripéties qui s'étaient enchaînées depuis que j'avais le microfilm en poche. Lana Everett, Clarke, le Président, Moses, Bonham et maintenant Moorcroft... Qu'est-ce qui, au-delà des apparences, pouvait unir tous ces gens ? Je doutais de plus en plus que ce soit seulement le microfilm. J'espérais, sans trop y croire, que Barbara, la documentaliste, m'apporterait du nouveau. Car il me semblait que j'avais mis le doigt dans une affaire aux enjeux bien plus importants et complexes que ce que j'étais capable d'imaginer.

Je m'amusais à caresser Maria pendant son sommeil. Je me demandais ce qu'elle-même avait pu découvrir de son côté et qu'elle gardait jalousement secret. Elle ne céderait pas un pouce de terrain là-dessus, préférant réserver la primeur de son récit à ses lecteurs... C'était ce genre de femme. Têtue. Sachant ce qu'elle voulait et se donnant les moyens d'atteindre ses objectifs. Droite et incorruptible. Le genre à ne faire aucune entorse à son code d'éthique. Elle n'était pas scribouillarde dans un petit canard de province. Elle était grand reporter au *Post*. Elle mettrait donc un point d'honneur à ne rien me révéler. Le seul moyen pour moi de lui extorquer des informations n'était pas de coucher avec elle. C'était de lui en apporter moi-même...

Au petit matin, elle lâcha Sticky à l'air libre, comme il y était

habitué.

Puis nous fîmes l'amour, comme deux êtres que la quête de l'autre n'a pas rassasiés. Malgré les tourments engrangés la veille.

Je l'incitai à porter plainte pour dénoncer la tentative d'agression sexuelle dont elle avait été victime. Je témoignerais pour appuyer ses dires.

— Non. — Elle s'allongea sur moi, plaquant ses seins contre mon torse. — C'est élégant de ta part. Mais j'ai repris du poil de la bête. Aller voir la police locale ne servirait à rien et serait même contreproductif. Un risque de non-lieu et surtout l'impossibilité pour moi de poursuivre mon enquête... Banks aurait tôt fait de m'interdire l'accès à tout ce qui concerne le programme *Closed circuit*. — Elle se releva pour planter ses yeux dans les miens. — Ce n'est pas Moorcroft que je veux piéger, Craig. C'est le Président et toute la bande, y compris Moorcroft. Et ils auront bien plus à perdre si je parviens à mes fins que si je me contente de les égratigner...

— Je t'y aiderai, promis-je sans conviction.

— Tu as déjà fait beaucoup, dit-elle en m'embrassant.

Comme le silence après un morceau de Mozart est toujours de la musique, l'accent sucré de Maria résonna en moi bien après sa déclaration aux airs d'*ex voto*.

Je décidai de prolonger la location de la Golf pendant une semaine. Il me faudrait bien cela pour terminer ce que j'avais à faire ici.

Maria me déposa à l'endroit où j'avais laissé le véhicule la veille au soir. Elle et moi avons passé comme pacte de mener chacun nos investigations de notre côté et de nous retrouver le soir venu.

— Je t'appellerai, fis-je en la quittant.

Je n'avais pas eu de nouvelles de Moses. Ce qui signifiait soit qu'il s'était fait tuer à son tour, soit plus vraisemblablement qu'il avait suivi mon conseil de ne pas quitter sa chambre d'hôtel.

Je ne le contactai pas moi-même. D'une part, je n'avais pas

envie de subir ses jérémiades. Et d'autre part, j'avais mieux à faire.

Je téléphonai à la *Public library* et demandai Barbara. J'avais hâte de savoir si ses recherches avaient abouti. Mon rythme cardiaque s'accéléra comme si ma présence sur l'île dépendait uniquement de ce qu'elle allait me répondre.

— Eh bien, je ne sais pas si je peux en déduire que vous avez de la chance... J'ai bien trouvé les quatre originaux de la *Bahama Gazette*. Pour le numéro de la *Royal Gazette*, il me faudrait un peu plus de temps...

— Ils sont en bon état ?

— Le papier est jauni. Mais il n'est pas déchiré et aucun feuillet ne manque. Ils sont parfaitement lisibles. Vu leur état de conservation, je ne m'explique pas la piètre qualité de vos photos numérisées... — Constatant mon absence de réaction, elle rajouta : — Ou plutôt de celles de votre collègue.

— Un grand merci à vous, Barbara. J'arrive.

*
* *

La *Bahama Gazette* avait été le premier organe de presse de l'archipel. Il s'agissait d'un hebdomadaire paraissant le dimanche qui avait été publié sans discontinuer de 1784 jusqu'au début du XIX^{ème} siècle.

Chacun des numéros qui s'étaient sous mes yeux ne comptait que quatre pages. La documentaliste m'expliqua que la structure rédactionnelle était toujours la même. La une était occupée par un article d'information sur trois colonnes, qui débordait sur la deuxième et même parfois la troisième pages. — Un article de fond qui faisait le point sur un événement historique, un débat politique ou un enjeu de type commercial qui, au tournant du XIX^{ème} siècle, agitait l'archipel, la zone Caraïbes ou même les grandes puissances coloniales européennes : Royaume-Uni, France, Espagne et Pays-Bas. Une sorte d'éditorial, mais en plus dense et plus fouillé... Puis s'enchaînaient de façon anarchique des annonces de moindre

importance, dans des entrefilets qui généralement ne faisaient que quelques lignes : avis de décès, listes de produits importés et qu'on pouvait trouver en vente chez certains commerçants, installation d'un médecin ou d'un artisan, ventes ou locations de biens fonciers ou immobiliers, petites annonces diverses... Ces informations, axées sur la vie quotidienne des Bahaméens, donnaient l'impression d'avoir été publiées dans l'ordre chronologique de leur communication aux rédacteurs.

— Vous n'êtes pas autorisé à emporter ces documents, insista Barbara. Ce sont des exemplaires uniques. Vous devez les consulter sur place. Je peux aussi vous en faire des copies numériques dignes de ce nom...

J'acceptai volontiers.

— Je vous ai précédé dans la lecture de ces journaux, continua-t-elle. Dans la partie consacrée aux petites annonces, il n'y a rien de particulier, me semble-t-il. En revanche, dans les unes, on peut trouver un dénominateur commun.

Elle me scruta pour voir si j'étais capable de deviner de quoi il retournait.

— Vous me faites saliver, marmonnai-je. Eh bien ?

Barbara sourit de mon impatience, qui n'était pas feinte. Qu'était-il possible de glaner là-dedans ? Quel pont pouvait-on établir entre l'ICC, Banks, les cadavres de Clarke et de Bonham et des archives vieilles de plus de deux siècles ?

— Les articles relatent ce qui était monnaie courante à l'époque et nous paraît bien étranger aujourd'hui : des histoires de pirates.

Je répétai, interloqué, tâchant d'ordonner mes pensées :

— Des histoires de pirates...

— Et même des histoires de femmes pirates : Ann Bonny et Mary Read. Ce sont deux héroïnes clés de l'épopée des flibustiers aux Bahamas. Elles sont encore célèbres aujourd'hui. Leur nom ne vous dit rien ? Par rapport à votre thèse, vous savez...

— Euh... non, reconnus-je penaud. — Elle n'avait pas mis longtemps à se rendre compte que je n'avais rien d'un étudiant attardé. — Je viens de démarrer. Mais je ne demande qu'à

empiler des connaissances sur tout ce qui peut m'être utile. Je ferai le tri après.

— Alors, il convient de prendre certaines précautions méthodologiques. Tout d'abord, n'oubliez pas que l'orthographe des noms propres n'était pas encore stabilisée au XVIII^{ème} siècle. Par exemple, selon les sources, Bonny s'écrit Bonney ou Bony. C'est le cas y compris dans la *Bahama Gazette*. Et pourtant, il s'agit bien de la même personne. Ensuite, comme il s'agit de pirates, on n'est pas sûr de leur réelle identité. Bonny et Read : ce sont les noms en tout cas que la postérité a retenus. D'ailleurs, on n'est même pas sûr de leur sexe. Certains historiens ont soutenu qu'Ann Bonny ou Mary Read étaient des hommes habillés en femmes. Plus vraisemblablement, il s'agissait certainement de femmes mais qui étaient souvent amenées à revêtir des habits d'hommes, pendant les combats notamment. Vous le voyez : ni l'une ni l'autre n'hésitaient à se travestir et à travestir la réalité pour tromper leur monde... C'est ce qui fait d'elles un fascinant sujet d'étude.

— Elles se connaissaient ?

— Oui. Elles ont accompli ensemble plusieurs exploits – plusieurs coups pendables, en fait. Mais quelques-unes de ces anecdotes sont consignées devant vous. – Barbara s'interrompt quelques instant, avant de reprendre : – Ah, une dernière précision méthodologique, qui concerne la chronologie. Mary Read et Ann Bonny ont sévi au début du XVIII^{ème} siècle. Or, les journaux que vous allez lire ont paru soixante-dix ans plus tard. Un temps suffisamment long pour enjoliver leur histoire et en faire une légende. Tout ceci doit donc être pris avec un certain recul critique...

Je la remerciai pour tous ces conseils.

Le premier article par ordre chronologique – celui du 21 novembre 1789 – narrait de façon cocasse les événements qui avaient fait se rencontrer les deux femmes. Mary Read s'était engagée comme matelot sur un navire marchand hollandais. Dissimulant son véritable sexe pour trouver du travail, elle s'était présentée sous le nom de Willy Read. Le capitaine du navire, un certain Arend van Calithoven, l'avait démasquée.

Mais, homme d'honneur à l'esprit chevaleresque, il n'avait pas révélé l'identité de Mary pour ne pas la trahir. Elle s'était alors éprise du capitaine hollandais qui était devenu son amant caché. – Je souris. Tout ceci me semblait en effet largement romancé. En laissant jouer mon esprit critique, je me disais que Calithoven pour parvenir à ses fins avait dû la menacer ou la faire chanter d'une manière ou d'une autre. Si elle avait atterri dans son lit, c'est qu'il l'y avait forcée. – Peu après, le navire de Calithoven fut attaqué et capturé par des pirates anglais de *New Providence*, Jack Rackham et Adam Bonny. Or, ce dernier était également une femme : Ann Bony. – L'auteur de l'article avait écrit son nom avec un seul « n ». – Bien entendu, tout comme Calithoven et Mary Read, Rackham et Ann étaient amants, dans le plus grand secret.

L'article suivant – en date du 19 janvier 1790 – suggérait que, en le faisant prisonnier, Rackham avait bien malgré lui sauvé la vie de Calithoven. Une mutinerie couvait en effet depuis quelques jours à bord du bateau du capitaine hollandais. Une mutinerie qui avait son origine dans le mode de recrutement pour le moins particulier de l'équipage. L'armateur avait profité d'une nuit de beuverie dans les tavernes d'Amsterdam pour enrôler de force les hommes les moins lucides. Ceux-ci avaient dû s'improviser marins. Depuis, ils étaient soumis aux pouvoirs dictatoriaux du capitaine, seul maître à bord. Certains avaient profité d'escales pour désertir. D'autres projetaient de s'emparer du navire et de sa cargaison d'étoffes, d'épices, de vaisselle d'or et d'argent, puis de débarquer Calithoven sur une île déserte ou de le passer au fil de l'épée. En quelque sorte, l'arraisonnement de son bateau par les pirates avait été providentiel pour Calithoven, en empêchant la révolte d'éclater. – Ce deuxième article brossait donc un portrait de Calithoven bien plus sombre et moins romantique que le premier. Certainement plus conforme à la réalité. – Tant que le pavillon noir était hissé, sitôt l'abordage effectué, on pouvait encore garder la vie sauve. Il fallait pour cela accepter de s'enrôler dans l'équipage pirate ou d'être abandonné sur un rivage isolé. Calithoven et Mary Read avaient choisi de rejoindre le clan des

pirates. Juste avant que Rackham, ne voulant pas voir le combat s'éterniser, fasse hisser le pavillon rouge, dont la signification était claire pour tout homme de mer : « Pas de quartier ». Calithoven et Mary Read avaient donc échappé à la mort. Mais leur salut les avait conduits à embrasser la carrière de pirates eux-mêmes.

L'extrait de la *Bahama Gazette* du 23 septembre 1791 relatait les frasques des deux femmes pirates, souvent complices dans le crime. La ruse et la fourberie étaient des stratégies de guerre habituelles chez les flibustiers. Mais Ann et Mary les avaient parées des atours de la séduction féminine. Le capitaine Hudson, officier de la *Royal Navy* britannique, y avait succombé, dans les deux sens du terme. Ann était parvenue à charmer Hudson et à le convaincre de la prendre avec lui à bord du navire qu'il avait sous ses ordres, le *Royal Queen*. Elle réussit à éviter de coucher avec lui en le droguant. À la faveur de la nuit, elle aspergea alors à grandes eaux toutes les mèches des canons et retourna avec les pirates. Le jour suivant, le bateau pirate *Revenge* engagea le combat avec le *Royal Queen*. Ce dernier fut incapable de riposter. La bataille fit une seule victime : Mary tua sans pitié le capitaine Hudson, coupable de trop de naïveté. La cruauté des deux femmes allait parfois au-delà de celle de leurs congénères masculins. Leur zèle allait alors jusqu'à vouloir parfois passer pour des hommes. Malheur à celui qui, non autorisé, découvrait le pot aux roses. Un jour où, par inadvertance, un pirate se rendit compte du véritable sexe d'Ann, celle-ci l'exécuta froidement.

Enfin, l'article paru le 27 mai 1800 racontait comment l'âge d'or de la flibuste s'était éteint. Au début du XVIII^{ème} siècle, Nassau était sous la coupe des pirates. Ils étaient venus se réfugier là après le séisme qui avait détruit leur premier pied-à-terre historique, Port-Royal en Jamaïque. Jacques II, roi d'Angleterre, décida en 1718 d'accorder son pardon aux flibustiers anglais qui avaient combattu les Espagnols. Certains d'entre eux acceptèrent et furent même alors anoblis. Mais Rackham, Calithoven et leurs compagnes, fidèles à leurs convictions radicales, firent la sourde oreille. Le gouverneur de

la Jamaïque, Woodes Rogers, réitéra l'offre pleine de mansuétude du roi. Mais une nouvelle fois les quatre flibustiers refusèrent de faire repentance. En octobre 1720, leur aventure s'acheva lorsque les troupes du capitaine Barnet, envoyées par Rogers, capturèrent Rackham et son équipage. Les deux femmes réussirent à éviter la pendaison en révélant qu'elles étaient enceintes. Mais Mary Read, affaiblie, mourut en prison.

Je levai le nez après ma lecture.

— Instructif ? demanda Barbara.

— Je ne sais pas encore, avouai-je. Il est difficile de démêler le vrai du faux et je ne vois pas trop en quoi tout cela pourra m'être utile...

— Vous avez tout à fait raison, remarqua-t-elle. À ce sujet, je peux encore vous apprendre quelque chose d'intéressant. La fin du quatrième article évoque la mort de Mary Read en couches, alors qu'elle croupit en prison. Il n'y a aucune certitude à ce sujet. C'est un certain Charles Johnson – que cite d'ailleurs l'auteur de l'article – qui a propagé cette information. Savez-vous qui était Charles Johnson ?

— Non.

— Eh bien, Charles Johnson se présentait comme un pirate ayant écrit ses Mémoires. Mais en réalité, il n'était autre que le pseudonyme de Daniel Defoe, l'auteur de *Robinson Crusoë*. – C'est du moins ce que soutiennent la plupart des historiens aujourd'hui. – Defoe s'est intéressé à la vie des flibustiers de son temps. Quand il y avait des vides dans les biographies, il est probable que Defoe les comblait à la manière d'un conteur d'histoires. Quelle est la part de la vérité, quelle est celle de l'invention romanesque ? Nul ne le sait...

Je dis à la documentaliste ce qu'elle désirait entendre :

— C'est ce qui fait le charme de ce type de récit.

Barbara me sourit.

CHAPITRE 13

À MA SANTÉ



videmment, je ne m'attendais pas à être reçu par Gordon Banks avec force courbettes. Mais au moins, cette fois, je serais reçu. Je venais de franchir le perron de sa villa et la gouvernante qui m'avait ouvert était allée le chercher.

Bientôt, je serais fixé. Et sans risquer une fluxion de poitrine ou une mauvaise rencontre fichue de m'estropier... Ce que je risquais était bien pire.

J'avais pris mes précautions en m'annonçant. Inutile à présent de faire jouer l'effet de surprise. J'avais eu Banks au bout du fil le matin même. Entretenant savamment le mystère, je n'avais pas expliqué la raison de mon appel. J'avais simplement déclaré : « J'ai des choses importantes à vous dire. » Il m'avait écouté attentivement. Puis, de sa voix douce et réconfortante, il m'avait notifié qu'il se tiendrait à ma disposition à 15 heures.

J'avais aussi pris soin de prévenir Maria de mon déplacement à la villa du Président. Je savais que dans cette affaire je côtoyais des tueurs. De la race de ceux qui ne laissent aucune trace derrière eux. Mais je n'avais pas envie de finir comme Clarke ou trucidé d'une quelconque manière. Si je ne reprenais pas contact avec la journaliste avant 17 heures, elle devait signaler ma disparition à la police locale. Dans l'hypothèse peu réjouissante où les sbires du Président me régleraient mon compte, que Maria veille au moins à ce qu'on recherche mon corps...

Je patientai sagement dans un salon, inondé du soleil qui envahissait les lieux par une multitude de baies vitrées. Je

m'assis de ma propre initiative dans un fauteuil moelleux. Derrière moi, par la *bow window*, j'avais une vue sur la terrasse et la piscine. Devant moi, des tableaux d'art moderne jetaient des couleurs vives sur les murs blancs. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'ils valaient d'un point de vue marchand, mais je savais que d'un point de vue artistique ils ne valaient pas le clou qui les tenait. Banks devait en avoir la même opinion que moi puisqu'il les laissait griller au soleil. Dans un coin, une table de secrétaire faisait voisiner des magazines, du papier à lettre et des stylos à encre qui avaient l'air précieux. Au milieu de la pièce trônait un magnifique piano à queue blanc, sur lequel s'étaient étalés des livrets de partition annotés à la main. Banks me ferait-il l'honneur de m'interpréter un morceau ? *Only the lonely* ⁵ semblait tout indiqué, pour peu que le Président apprécie l'ironie suave de Roy Orbison...

J'entendis des bruits de pas. Trop nombreux pour appartenir à un homme seul. Plusieurs personnes bavardaient. Leurs voix me parvenaient étouffées, comme si elles provenaient de catacombes. Pourtant, elles ne faisaient que se propager du haut de l'imposant escalier de marbre qui les menait à moi.

Je levai les yeux. La gouvernante, le Président et, fermant la marche sans parvenir à escamoter sa silhouette de pachyderme, le videur du *Cream of the Sea*.

Je me redressai instantanément, pour offrir moins de prise à mon ex-adversaire si l'idée lui venait de se jeter sur moi.

Banks m'aborda d'une démarche décontractée. Il portait un jean et un tee-shirt noir qui l'amincissait. Il me tendit une main que je ne pensais pas aussi vigoureuse.

Moorcroft resta en retrait. De larges auréoles de transpiration ternissaient sa chemise blanche. Il croisa les bras, tout en me lançant un regard peu amène. Quand bien même m'aurait-il tendu la main que je ne l'aurais pas saisie...

Le Président me pria de m'asseoir dans le fauteuil que j'avais occupé. Il prit un siège également.

— Brad, sois gentil d'aller nous chercher un rafraîchis-

⁵ *Seuls les solitaires*. Classique de la musique pop américaine, écrit en 1960.

sement, tu veux bien ? Il y a du punch au frais.

Il voulut recueillir mon assentiment du regard.

— Ça fera l'affaire, opinai-je.

Moorcroft s'éloigna d'un pas toujours aussi lourd.

Avant que j'aie pu rajouter quoi que ce soit, le Président lâcha :

— J'ai appris l'altercation qui vous a opposé à mon employé. Très regrettable... Il va sans dire que je n'y suis pour rien. Je vous prie de bien vouloir l'excuser.

J'étais prêt à avaler tous les cocktails du monde, mais pas ça.

— Dites à votre brute épaisse dans un langage qu'elle peut comprendre que je ne l'excuse pas. Il a roué de coups une journaliste du *Washington Post* après avoir tenté de la violer.

— Il a perdu sa femme récemment. Et hier soir, il était ivre. Le chagrin...

— Même si c'était vrai, ça n'excuserait rien.

L'homme-taureau réapparut, les bras chargés d'un plateau. Il posa les verres et le broc sur la table basse, sans me regarder. Un pansement grossièrement taillé lui enserrait le lobe de l'oreille. Sa base était souillée de sang séché.

Je dépliai confortablement mes jambes.

— Quelqu'un vous a arraché votre boucle d'oreille ?

Moorcroft brandit son poing serré.

— C'est ce sale bestiau, tu le sais bien !

— Il est plus fin et rapide que vous.

— Mais ce n'est pas ton cas, mon gars.

— Tu peux disposer, Brad, coupa celui qui faisait autorité.

L'homme de main fit saillir les muscles de sa mâchoire. Il me jeta un ultime regard noir avant de s'en retourner avec le plateau.

— Il est à cran, l'amnistia une nouvelle fois Banks.

— C'est un criminel dont vous feriez bien de vous débarrasser. Mais s'il s'en prend à moi, je saurai me défendre.

— J'essaierai de régler ce petit différend, promit l'éminent personnage, comme les dictateurs promettent le bonheur à leur peuple.

Voyant que je ne disais rien, il reprit :

— Mais ce n'est pas ce qui s'est passé cette nuit sur mon yacht qui motive votre venue, n'est-ce pas ?

— Non. Je suis venu vous rendre ce que Lana Everett vous doit.

Pendant à peine une seconde, le visage du Président s'éclaira. Il s'imaginait avoir gagné.

— On ne vous a pas volé le microfilm ?

— Bien sûr que non.

Je le sortis de ma poche, en pièces détachées. En découvrant que je ne le lui restituai pas dans l'état convenu, le visage de Banks s'obscurcit – l'espace d'une seconde, là aussi.

— Je voulais m'assurer que son contenu n'était pas illicite. De toute façon, c'était illisible et je n'y ai rien compris. Pas de danger que je divulgue quoi que ce soit... Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles en continuant à mener à bien vos petites affaires.

— Alors, à la vôtre, fit-il en levant son verre sans autre cérémonial.

— Si je vous rends le microfilm à contretemps, c'est parce que je n'apprécie pas que des types comme vous fassent languir des gens comme Lana Everett.

Il expédia l'alcool le long de son œsophage en produisant un bruit de succion stupéfiant.

— Que voulez-vous dire ?

— Et en plus, vous faites l'innocent... notai-je, faussement dépité.

Banks reposa son verre sur la table avec une telle violence que je crus qu'il allait se briser.

— Arrêtez ce petit jeu. Si vous avez quelque chose à me reprocher, dites-le clairement.

— Je fais allusion aux arriérés de salaire que vous avez tardé à lui verser. Vous ne l'avez fait que contraint et forcé. Sous la menace.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Il avait l'air sincèrement étonné.

— C'est l'histoire de l'exploitation qu'elle a subie. Après son départ de la *Sewerage* – auquel vous n'êtes pas étranger –

vous avez refusé de la payer.

Il s'humecta le pourtour des lèvres et secoua la tête en signe de dénégation.

— C'est totalement faux. La *Sewerage* est une société respectable. Lana vous a mené en bateau, cher monsieur.

Ce qu'il affirmait là n'entraînait pas dans mes plans. Je le sommai de s'expliquer.

— Eh bien, je vais donc vous présenter ma version. Mon ancienne collaboratrice s'est fait débaucher par une entreprise concurrente alors qu'elle était encore en poste sur *Andros*. Elle n'a jamais achevé sa mission pour la *Sewerage*. — Son index désigna un point imaginaire. — Elle nous a plantés là comme des malpropres. Elle a eu le toupet de me réclamer une prime de départ que je n'ai bien entendu pas voulu lui accorder. Vous en connaissez beaucoup, vous, des entreprises qui font un pont d'or à un salarié démissionnaire après qu'il les a laissées dans la panade ? Par sa faute, le programme *Closed circuit* a pris plusieurs semaines de retard. Le temps de la remplacer par quelqu'un ayant le même type de compétences.

J'avais blêmi. Si ce que Banks rapportait était la vérité, on pouvait dire que Lana Everett s'était bien fichue de moi. L'origine de ma présence ici perdait tout caractère légitime.

— Vous avez des preuves de ce que vous avancez ?

Le Président sortit son téléphone portable de sa poche.

— Gwladys, pourriez-vous m'apporter le dossier cartonné bleu qui est sur mon bureau ? — Après que la jeune femme eut acquiescé, Banks se tourna de nouveau vers moi. — Ce n'est pas une preuve de ce que je viens de vous apprendre, mais une preuve que c'est moi qui serais en droit de l'attaquer en justice si l'envie m'en prenait.

Gwladys arriva. Il ne s'agissait pas de la gouvernante dont j'avais fait la connaissance mais de la secrétaire de Banks. C'était une jeune femme brune à l'allure sportive dont le chemisier froissé dépassait du jean. Bien loin du cliché de l'employée de bureau tirée à quatre épingles. Elle remit le dossier au Président. Puis elle s'en alla après avoir décrypté son signe de tête qui signifiait à la fois : « Merci. » et « Vous pouvez

nous laisser. »

— C’est le dossier des éminences grises, plaisanta Banks. – Il avait retrouvé le sourire, ou du moins cet air satisfait que procure la sensation de se cramponner au sommet en y regardant de haut le commun des mortels. – Un dossier important. Tous les techniciens, tous les consultants, tous les experts, tous ceux qui, d’une manière ou d’une autre, ont permis à *Closed circuit* de voir le jour sont consignés là-dedans. – Il compulsa l’épais dossier. – Les noms sont rangés par ordre alphabétique. Chaque collaborateur – ou ex-collaborateur dans le cas de Lana – a droit à sa pochette. Ah, voilà ce que je cherche... Lisez, Mr Pralin ! Lana Everett l’a rédigé elle-même lors de son embauche.

Banks avait ouvert la pochette « Lana Everett » à la bonne page. Je me penchai, aussi intrigué que Moïse quand il avait fourré son nez dans les Tables de la Loi. Je lus un texte manuscrit de quelques lignes. C’était une clause de discrétion accolée à son contrat de travail. Elle s’y engageait à ne pas porter atteinte aux intérêts de la *Sewerage* tant que le projet *Closed circuit* n’était pas arrivé à son terme. En particulier, elle s’interdisait de révéler toute information confidentielle quant à la localisation et à la qualité des nappes souterraines qu’elle avait pu déceler en travaillant pour le compte de la *Sewerage*. Aux Bahamas ou n’importe où ailleurs. Afin qu’aucune entreprise concurrente ne soit susceptible de profiter des efforts de la filiale de l’ICC...

— Ça s’assimile à une clause de non-concurrence, souligna le PDG de la *Sewerage*. Et c’est parfaitement légal. Concrètement, ça signifie qu’elle n’avait pas le droit de se faire embaucher dans le même secteur. Elle aurait dû au moins respecter un délai de carence. D’ailleurs, je la soupçonne d’avoir monnayé certains renseignements secrets auprès de son nouvel employeur. Et ce, avant même d’avoir terminé ce pour quoi nous l’avions engagée...

— Et qui consistait en quoi ?

— Établir la cartographie des ramifications souterraines des trous bleus...

Sacrée Lana. Je rigolai intérieurement. Je me rappelai

comment elle avait su endormir mes soupçons quand je m'étais étonné de l'intitulé de sa carte professionnelle : *Ingénieure d'affaires*. Suffisamment fourre-tout pour noyer le poisson avec la complicité de son nouvel employeur au cas où une enquête aurait été décidée...

— Pourquoi est-elle partie en emportant avec elle le microfilm ?

— Elle voulait me faire chanter. Elle croyait que le microfilm renfermait des renseignements importants.

— Et ce n'est pas le cas ?

— Non. — Banks marqua une pause hésitante. — Ou du moins pas pour des gens non avertis.

— Et pour vous ?

Banks me regarda l'air amusé.

— Pour moi, il a une valeur certaine.

J'allai rebondir là-dessus, lui demandant de confirmer mon intuition. Si le contenu du microfilm évoquait la vie aventureuse de pirates, cela n'avait bien entendu rien à voir avec *Closed circuit*. Ce ne pouvait être qu'en lien avec le deuxième centre d'intérêt de Gordon Banks. Son projet personnel qui allait l'occuper comme un hobby : monter une expédition pour mettre la main sur un trésor. J'allai l'interroger à ce sujet. J'étais à deux doigts de le faire. Mais voilà qu'un geste fugace de mon interlocuteur vint tout remettre en cause. Juste avant de refermer son dossier, Banks s'amusa à feuilleter le contenu de la pochette dédiée à « Lana Everett ». Il remonta le cours des pages, d'un index nerveux. Jusqu'à ce que son petit jeu le mène machinalement à la page de garde.

Une fraction de seconde avant qu'il range la pochette, j'accrochai du regard quelque chose qui provoqua en moi une réaction équivalente à celle que produit la rencontre entre un pendule et un fil à plomb.

J'en bégayai :

— Je... Je... Je peux vérifier quelque chose ?

Des frissons couraient un marathon le long de mon échine.

Le Président me tendit une nouvelle fois la pochette.

Et là, je portai mes yeux sur la première page avec toute

l'attention nécessaire.

C'était improbable et pourtant vrai. C'était cruel et irréfutable. C'était si maléfique que ça me crevait les yeux...

J'en eus des sueurs froides.

Comment avais-je pu me faire berner à ce point ? Comment avais-je pu me faire cueillir comme un fruit mûr ?

— La photo... fis-je perclus de honte. Ce n'est pas la photo de la Lana Everett que j'ai rencontrée.

CHAPITRE 14

LA MAIN À COUPER



ette Lana Everett là me paraissait un peu plus âgée et un peu moins séduisante que la mienne. Des cheveux blonds bouclés pleuvaient de chaque côté de son visage, assez peu expressif. Sur la photo, elle se forçait à sourire. Les commissures de ses lèvres tombaient, comme si prendre la pose l'ennuyait profondément.

— Ce n'est pas elle qui m'a remis le microfilm, confirmai-je.

— Alors, qu'est-elle devenue et qui s'est fait passer pour elle ? Et pourquoi ?

Les interrogations de Banks – qui étaient aussi les miennes – flottèrent dans l'air plusieurs secondes.

— Je n'en ai pas la moindre idée, avouai-je, du ton de celui qui refuse de reprendre de la dinde à *Thanksgiving*. Il faut que je mène mon enquête...

Et ce n'était pas aux Bahamas que j'étais susceptible de la mener. Bizarrement, je ne me préoccupais pas à ce moment du sort de la vraie Lana. Je venais à peine d'apprendre son existence, de façon quasi-virtuelle : par le biais d'une photo d'identité où elle n'était pas à son avantage. C'était insuffisant pour ressentir à son égard une quelconque forme d'empathie. Pour parler clair, ce qu'elle avait pu devenir, je m'en fichais. J'avais du ressentiment à l'encontre de la fausse Lana. Sitôt de retour à Washington, je me promis de l'alpaguer sans autre forme de procès. Ce n'était pas foncièrement que je lui en voulais – elle m'avait payé, après tout, et offert une virée riche en adrénaline et en coups tordus. J'étais même prêt à lui

pardonner de m'avoir manipulé. Pourvu qu'elle ait dans sa manche de quoi me fournir une bonne excuse...

J'avais soif de savoir pourquoi elle avait agi ainsi. – Pourquoi elle avait été *forcée* d'agir ainsi ?

En attendant, j'étais coincé sur *New Providence*, où d'autres mystères restaient irrésolus. Alors, autant tuer le temps en y menant une autre enquête...

Je me servis un nouveau verre de punch sans en référer au Président. Il m'imita.

— J'ai autre chose à vous dire, confessai-je. Et j'ai bien peur que ça ne vous plaise pas du tout.

— Parlez sans crainte, dit-il sereinement. Je ne suis plus à une contrariété près.

Je me demandai comment présenter la chose. Alors, plutôt que d'hésiter sur la conduite à tenir, je décidai de ne pas y aller par quatre chemins. Ma remarque tomba comme un coup de tonnerre :

— Je vous soupçonne d'avoir fait liquider votre garde du corps, Murray Clarke.

Le visage de Banks se contracta.

— Il a en effet disparu de mon entourage depuis quelques jours. Si vous savez quelque chose à son sujet, je vous prie instamment de m'en avertir. C'est un de mes fidèles employés et son absence prolongée m'inquiète.

— Ne niez pas l'évidence. Il est mort, vous dis-je.

— Et vous détenez la preuve que je l'ai fait tuer ? – Il haussa les épaules d'un air dégoûté. – Si c'était vrai, je pourrais vous faire descendre dans la minute... Vous n'êtes pas armé, non ?

— Maria Shelf sait que je suis ici. S'il m'arrive malheur, elle ira en rendre compte à la police.

Gordon Banks s'esclaffa, tandis que je demeurai impassible :

— Ah, vous êtes décidément un sacré numéro, Mr Pralin ! – Il leva son verre à ma gloire et but une gorgée. – Plus sérieusement, dites-moi ce que vous savez.

Je déballai tout : ma première incursion chez lui, la piscine, le cadavre, la tempête, la brûlure du taser, la venue de Moorcroft, mes déductions quant à l'heure du décès de Clarke...

Et surtout, je n'oubliais pas de mentionner son absence à lui, le propriétaire des lieux.

— Et celui qui vous a électrocuté, vous en concluez que c'est moi ?

— Ça se pourrait, ouais.

— Eh bien, vous êtes totalement fou.

— Ça se pourrait aussi.

Pour la première fois, Gordon Banks sortit de ses gonds :

— Vous attendez quoi, au juste ? Que je vous présente un alibi ? Et de grâce, ne me répondez pas : « Ça se pourrait... ».

— À mon tour de vous écouter, approuvai-je.

— Ça ne va pas être bien difficile. À l'heure que vous m'avez indiquée, je me trouvais sur le *Cream of the Sea*. Des dizaines de gens peuvent en témoigner.

— À l'heure où j'ai découvert le corps. Mais rien ne me dit que vous n'êtes pas le responsable de la mort de Clarke 24 ou 48 heures plus tôt...

Il se passa la main dans sa belle chevelure cendrée.

— Il n'y avait aucun cadavre dans ma piscine à ce moment-là. D'ailleurs, il n'y avait aucun cadavre dans ma piscine le matin même. Je peux vous le certifier. Mais vous n'êtes en rien obligé de me croire.

— Et comme le corps est parti sans laisser d'adresse, tout espoir de procéder à une autopsie s'est évanoui.

Il ancrâ ses yeux dans les miens et observa quelques instants de silence. Il me jaugea et je fis de même, à l'instar de deux joueurs d'échecs mitonnant leur coup.

— Pas tout le corps, finit-il par concéder. – Le Président se saisit une nouvelle fois de son portable. – Je vais être obligé de rappeler Brad, s'excusa-t-il.

Il était vrai que la présence de son imposant sous-fifre ne me manquait pas.

— Brad, tu t'es tenu prêt ? Alors, le moment est venu. Apporte-moi le colis, je te prie. Et n'oublie pas l'emballage.

Le mastodonte ne tarda pas à débouler. Il portait une boîte en carton de taille moyenne – entre la boîte à chaussures et le *vanity-case*. Il la posa à mes pieds en me regardant d'un air

menaçant.

— Ouvre-la.

Moorcroft s'exécuta sans me quitter des yeux. Lui aussi tenait à connaître ma réaction.

À l'intérieur du carton, il y avait une boîte en plastique blanc, aux angles arrondis. Moorcroft fit sauter les deux loquets qui maintenaient le couvercle. Il me scrutait toujours, déçu que je ne manifeste pas la moindre émotion.

Sans un mot, il fit glisser lentement le couvercle.

De fines lamelles gelées se mirent à scintiller au soleil. Puis des volutes d'air froid s'échappèrent de la boîte.

— Eh bien, ouvre-la ! insista Gordon Banks, voyant que l'homme-taureau tergiversait.

Alors, il arracha littéralement le couvercle en un geste rageur.

Et là, je dois avouer que ça me fit quand même un choc. Je me doutais bien que la glacière n'avait pas servi à transporter des boissons fraîches. Je me doutais bien que ce que j'allais y voir aurait un côté inhabituel ou sordide. Vu les têtes que faisaient mes deux vis-à-vis...

Eh bien, je fis la même tête qu'eux.

Les cristaux de givre rougis m'apparurent en premier. Puis je discernai ce qu'ils recouvraient partiellement. Une forme oblongue et grisâtre. Une sorte de cylindre pétrifié. Si vite saisi par le froid que les molécules ne s'étaient pas désagrégées.

— La main gauche de Clarke, commenta le Président. Le membre a été sectionné proprement, disposé à plat et congelé.

— Il a été sectionné sur un cadavre, appuyai-je. Le sang ne circulait déjà plus. Ou peut-être la main s'est-elle vidée de son sang avant que le meurtrier la stocke dans la glacière... S'il s'agit bien de Clarke, une autopsie montrerait que la chair était bouffie d'eau mais qu'elle n'avait pas encore eu le temps de pourrir.

— Il ne peut s'agir que de la main de Murray, trancha Banks.

Manifestement, il ne voulait pas entendre parler d'un quelconque examen médical. Cela aurait pourtant apporté la preuve formelle que la main avait été prélevée sur un homme

mort. Son attitude me rendait perplexe. Que craignait-il ? Qu'avait-il sur la conscience ? Quel secret voulait-il préserver en lien avec Clarke ?

— Au sujet de sa mort, je... Maintenant, je vous crois. Mais j'ai eu à recourir à plusieurs reprises aux services de la police bahaméenne et je n'ai pas la moindre confiance en elle. Elle serait incapable de mettre la main sur l'assassin.

— Quand et comment avez-vous reçu ce paquet cadeau ?

— Il m'est arrivé par la poste. C'est Brad qui l'a réceptionné ici, hier matin. C'est un mauvais tour, digne d'un flibustier. Et j'ai eu de bonnes raisons de croire que vous y étiez mêlé, Mr Pralin.

— J'avais cru comprendre.

— Montre le message à notre ami, Brad.

Celui-ci s'ébroua pour aller chercher au fond de sa poche une enveloppe pliée. Il me la tendit, les mâchoires crispées.

— Regardez à l'intérieur, fit le maître de cérémonie.

Je retirai de l'enveloppe un bout de papier. Quelqu'un y avait écrit en lettres d'imprimerie trois mots en forme d'avertissement : JE SAIS TOUT.

— Quel rapport avec moi ? m'énervai-je. Si c'est un mot d'intimidation, je n'y suis pour rien. Même votre gorille maintenant devrait s'en rendre compte !

— Brad, soumetts à notre invité ce que tu sais.

Moorcroft se fit un plaisir d'obéir à son patron. Il saisit le colis et me le présenta par le flanc. Sur le carton, il y avait l'adresse de l'expéditeur : *Craig Pralin, Pension Thornton, Market St.*

— J'ai fait vérifier cela par mes hommes, m'assura Banks en dévoilant une rangée de dents plus blanches que des perles de culture. Vous ne niez pas loger à cet endroit, Mr Pralin ?

CHAPITRE 15

LES DEUX EXCELLENCES



u es toujours en vie, Craig ?

Sans que j'y prenne garde, le temps avait couru. Il était 16 heures 45 et Maria s'inquiétait de mon sort en m'envoyant un SMS.

Je m'excusai auprès du Président et pris la peine de lui répondre :

RAS. Le Président me fait la causette. Il est charmant. Je te téléphone dans un quart d'heure.

Ça la ferait patienter le temps que je règle les affaires en cours. Quelqu'un s'était mis en tête de me nuire. Je me demandai qui ça pouvait bien être et quel intérêt il avait de me faire porter le chapeau.

— C'est la bonne adresse, confirmai-je. Mais je n'ai rien à voir avec ça. Et moi, contrairement à l'expéditeur, je vous certifie que je ne sais rien du tout. La seule chose que je sais, c'est que je n'ai pas assez de courants d'air dans la cervelle pour m'accuser moi-même d'un crime que je n'ai pas commis.

— Je vous crois, Mr Pralin.

— Mais patron ! protesta Gras double.

— Je le crois, Brad ! martela le moins crédule des deux. — Il se tourna vers moi et laissa tomber en forçant son sourire : — Mr Pralin est désormais notre ami.

Ce n'était pas totalement faux, même si Banks avait encore fort à faire pour gagner ma confiance. Mais il était sur la bonne voie. Celle qui s'était fait passer pour Lana Everett l'avait présenté comme quelqu'un de corrompu et profiteur. Mais si elle-même n'avait rien d'un modèle de vertu, ça changeait la

donne.

J'en venais même à émettre l'hypothèse que la fausse Lana était celle qui « savait tout ». C'était elle qui m'avait expédié aux Bahamas. C'était elle qui savait que je me rendrais à la villa de Banks dès mon arrivée à Nassau. C'était elle qui pensait pis que pendre de l'homme d'affaires... Mais elle n'était pas censée connaître mon adresse sur l'île puisque j'avais trouvé la pension Thornton au débotté et que je ne lui avais pas communiqué mon point de chute. Donc, soit la fausse Lana avait débarqué sur l'île et m'avait pisté, soit elle disposait d'un informateur sur place qui la tenait au courant de tous mes faits et gestes.

J'étais le jouet d'une sorte de complot qui me dépassait.

Car moi, j'ignorais tout des raisons qui la faisaient agir. Et au premier chef pourquoi elle avait décidé d'éliminer Murray Clarke. Là aussi, il y avait deux possibilités. Première possibilité : la mort de Clarke était due à une vengeance personnelle. Dans ce cas, je n'éluciderais certainement jamais les raisons de sa noyade. Il aurait fallu éclairer les eaux troubles de son passé de mercenaire, ce qui était largement au-delà de mes intentions. Mais j'imaginai sans mal qu'un type comme lui avait dû participer à des coups de force peu reluisants et ne pas se faire que des amis. À la limite, sa mort ne dépendait peut-être pas des liens qu'il avait tissés avec son dernier employeur mais d'une rancœur plus ancienne... Deuxième possibilité : c'était l'option inverse. Sa mort était un pis-aller. Elle servait à faire chanter Banks ou à l'atteindre d'une manière ou d'une autre. Clarke était mort parce qu'il représentait quelque chose pour le Président. Ce qui expliquait que le meurtrier s'en prenne par ricochet au Président. La dépouille de Clarke était comme un trophée. La main coupée de Clarke était la mauvaise conscience de Banks. Elle ranimait des souvenirs honteux que le Président aurait souhaité enfouis à tout jamais. Dans cette deuxième hypothèse, Banks lui aussi « savait tout ». Et il s'emploierait à ne mettre personne d'autre dans la confiance. Et surtout pas un détective privé qui passait par là.

Comme je penchais pour cette deuxième hypothèse, j'étais donc loin de me considérer comme son ami. Même si je n'étais

plus son ennemi.

Une chose semblait acquise : je n'allais pas sortir d'ici les pieds devant. C'était déjà ça.

Moorcroft lut sur mon visage un sourire de contentement. Lui faisait tellement d'efforts pour se contenir qu'il en transpirait à grosses gouttes.

— Il n'est pas mon ami, à moi ! cracha-t-il avant de disparaître.

Je finis tranquillement mon verre de punch en suçotant même les glaçons. Puis je sortis de ma poche la pièce que j'avais trouvée sur feu Ralph Bonham. C'était le seul indice qu'il m'avait légué. À son domicile, je n'avais mis la main que sur des psychotropes. Quant à son PC portable, j'avais réussi à en casser le code d'accès. – Pas bien difficile : il s'agissait de son nom écrit en minuscules. Mais hélas, aucun de ses fichiers ne m'avait semblé exploitable. Beaucoup de notes de synthèse administratives, de documents comptables, de grilles d'évaluation de collaborateurs et autres profils de poste... Quelques e-books : romans d'aventures essentiellement. Des photos soigneusement classées par mois : loisirs et vie de famille. Rien non plus dans ses favoris sur Internet. À l'exception de sites pornographiques et de quelques sites d'agences immobilières. L'historique de ce qu'il avait consulté les jours ayant précédé sa mort avait été effacé.

Je posai la pièce d'or sur la table, en l'abritant de ma main pour la soustraire au regard de Banks. Je réussis l'exploit de la faire tenir en équilibre sur sa tranche. Puis je la saisis entre le pouce et l'index et la fis tourner à la manière d'une toupie. Je verrais bien de quel côté elle retomberait.

Au bout de quelques secondes, elle s'immobilisa sur le côté face.

— Voyez-vous ça... *Les deux Excellences*, nota le Président, l'air intrigué. Où avez-vous trouvé ça ?

— C'est Bonham qui me l'a donnée, juste avant de tirer sa révérence. Il voulait me rencontrer et m'en aurait dit plus au sujet de cette pièce s'il ne s'était pas fait tuer...

J'enjolivai à peine la réalité. Parfois il faut prêcher le faux

pour savoir le vrai.

— Vous faites erreur, se rembrunit mon vis-à-vis. L'autopsie a eu lieu. Elle a conclu à un arrêt cardiaque. Le policier en charge de l'enquête est formel. Je l'ai eu au téléphone ce matin même. On a retrouvé dans le sang des traces anormalement élevées d'anxiolytiques à effet retardé. Ça plus l'alcool, le stress, la fatigue et quelques autres drogues mélangées... Le cœur était plus fragile qu'on ne l'imaginait.

— Ça ne tient pas debout, m'entêtai-je. Il s'est fait dessouder et à votre place, je ne traiterais pas ça à la légère.

— Je prends bonne note de vos conseils. Bien que de façon indéniable, il ait été sous l'emprise de drogues. Mais revenons à cette pièce. Je peux la voir ?

Je la lui mis au creux de la main.

— C'est un exemplaire bien conservé. Très ancien : début XVIème siècle. Mais il avait encore cours légal deux siècles plus tard. Un doublon espagnol. Si vous le revendez, il doit valoir dans les 2 000 dollars...

— Je n'en ai pas l'intention. Je suis un grand sentimental.

— Dommage pour moi.

— Qui sont les deux Excellences ?

— On nomme ainsi les deux personnages qui se font face. – Il orienta la pièce de telle sorte qu'elle soit éclairée par un rayon de soleil. – Les affres du temps les ont partiellement effacés. Ferdinand V d'Aragon et Isabelle Ière de Castille. Une union éminemment politique. Il l'a épousée avant tout pour consolider la monarchie espagnole en unifiant deux dynasties rivales. On les appelle aussi les rois catholiques, tant ils ont mis de zèle à persécuter les mécréants au moment de l'Inquisition.

— Impressionnant. Vous connaissez la bio de tous les rois d'Espagne ?

— Juste de ceux qui ornent les pièces d'or. Je suis un numismate averti, pas un historien.

— Je me suis laissé dire que vous étiez à la recherche d'un trésor ?

— Vous êtes bien renseigné.

— C'est mon métier, tempérai-je.

Je consultai ma montre. Il était 17 heures. Je m'excusai auprès de mon interlocuteur, m'éloignai de quelques pas et tranquilisai de vive voix Maria sur mon sort. Je promis de la rappeler à 18 heures.

Je revins vers Banks :

— Donc vous cherchez un trésor... Mais nous en sommes tous là, n'est-ce pas ? Pour certains, il s'agit d'une femme. Pour d'autres, d'un but dans la vie. Pour d'autres encore, d'un dieu à adorer... Pour vous, ce sont des doublons. Assez prosaïque, finalement.

J'avais touché un point sensible. La meilleure manière de faire se livrer les esprits ténébreux, c'est de les titiller sur ce qui les passionne.

— Pour tout vous dire, je suis suffisamment riche comme ça. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le trésor en lui-même mais sa quête. En cela, je ressemble aux pirates moi-même. – Voyant que je ne le suivais pas, il précisa sa pensée : – Le paradoxe est là. Vous savez, Mr Pralin, la plupart des pirates ont mis la main sur des butins formidables... sans faire fortune pour autant. Rares sont ceux à avoir laissé à la postérité un trésor digne de ce nom... Les pirates n'étaient que des hommes, Mr Pralin.

Il se lança dans un discours où il m'exposa sa théorie. Dans chaque homme sommeillait un être irrationnel. Prêt à sacrifier sa propre vie si on lui faisait miroiter le rêve de sa possible grandeur. Un pirate en puissance. Riche de ses seules espérances.

Il m'en fit la démonstration :

— Les pirates ayant arraisonné une cargaison de marchandises ou de métaux précieux vont se la partager. Comment finira la part de butin de chacun ? Pas épargnée ou investie dans un projet constructif. Le pirate n'a pas d'attaches. Il ne tire pas de plans sur la comète. Son butin finira rarement enseveli ou escamoté d'une manière quelconque – ce qui serait pour lui la meilleure des solutions. La plupart du temps, il sera dilapidé et même parfois en l'espace d'une nuit. Le pirate vit dans le présent, Mr Pralin. Les revenus de la chasse ont tôt fait de disparaître dans le jeu et l'alcool. Les capitaines font escale

dans des ports où on trouve des filles de joie, elles-mêmes sans attaches familiales. C'est l'orgie ou la beuverie qui représentent le temps fort du destin pirate. Un grand nombre d'entre eux s'endettent même auprès des marchands ou des tenanciers de maisons closes et de tavernes. Ils s'appauvrissent. Vous m'entendez ? Malgré toutes leurs richesses accumulées, malgré tous les risques consentis, ils s'appauvrissent !

— Ce n'est pas votre cas...

— Détrompez-vous. J'ai investi énormément de deniers personnels dans cette aventure. Sans être assuré de découvrir l'épave du galion que je cherche. Ce serait alors pour moi une perte sèche considérable. J'y crois malgré tout, Mr Pralin. J'ai de bonnes raisons d'y croire. Mais force est de constater que je reproduis à trois siècles d'intervalle les mêmes pulsions que les flibustiers.

— Vous êtes un joueur, remarquai-je en ayant en tête le souvenir de White.

— Exactement ! C'est l'appât du gain qui me stimule, mais pas le gain lui-même. Comme un pirate... Dollars ou doublons : le principe est le même. Ce n'est pas la valeur d'usage qui compte. Que l'or des doublons soit convertible en dollars, eux-mêmes convertibles en femmes, en denrées ou en propriétés, au fond je m'en fiche. Cet or pour moi n'a qu'une valeur métaphysique. Hypnotique, si vous préférez. C'est pour ça que cet or sera bientôt à moi, Mr Pralin.

CHAPITRE 16

EAU BOUEUSE



otre entrevue s'acheva aux antipodes de ce que j'avais imaginé. Tout comme la pseudo-Lana imitée peu après par Moses, Gordon Banks avait fini par m'engager. La mission qu'il m'avait confiée et que j'avais acceptée sans trop y croire était simple : tout faire pour retrouver le meurtrier de Murray Clarke.

Je ne lui avais pas caché que la tâche serait pour le moins délicate. Je n'avais pas été en mesure d'apercevoir mon agresseur, puisqu'il m'avait foudroyé par derrière. Pas le moindre début de piste. — Hormis l'idée que la fausse Lana pouvait être derrière tout ça. Mais ce soupçon était tellement ténu que je ne m'en étais pas ouvert au Président.

— Tentez le coup quand même. Ça ne pourra pas être pire que l'enquête menée par la police locale, avait-il déclaré.

Par acquit de conscience, j'appelai Moses. Il était grand temps de me manifester, car je n'avais eu aucun message de sa part.

Il était toujours sous le choc de la disparition de Bonham qu'il considérait, lui aussi, comme un défi au bon sens.

— J'ai suivi votre conseil, Mr Pralin. Je me suis claquemuré toute la journée.

Il avait passé son temps à visionner des DVD dans son lit. Il avait à peine touché à son repas qu'il s'était fait livrer dans sa chambre. Bref, il était terrorisé et maintenant la sinistrose le guettait.

Ça ne s'arrangea pas quand je lui appris que Banks venait de me recruter. Je lui en expliquai la raison.

— Il ne fallait pas accepter son offre ! Vous ne savez pas où vous mettez les pieds... souffla-t-il avec une certaine acrimonie.

Il reformula son avertissement à plusieurs reprises. Il taxa ma conduite d'irresponsable et d'inconsciente. Il était à deux doigts de me traiter de fou.

Je devinai surtout à quel point le fait de craindre pour sa vie le rendait possessif. S'il avait cru que le fait de m'embaucher m'amènerait à me consacrer uniquement à sa petite personne, il était clair qu'il tombait de haut.

Je ne tentai pas de l'apaiser. Il est dans ma nature de ne pas m'en laisser compter. Et j'estimai aussi que, comme il était orfèvre en matière de cachotteries, il n'avait rien à m'interdire du tout.

— Le jour où vous vous déciderez à clarifier votre position par rapport à l'ICC et à m'avouer ce que vous savez, vous serez autorisé à me dire ce que je suis censé faire. Pas avant.

J'avais coupé la communication.

*
* *

En revanche, j'avais reçu un SMS de Barbara qui me fit bondir de joie.

Viens de mettre la main sur l'exemplaire recherché de la *Royal Gazette*. Ça n'a pas été facile, mais je l'ai. Et il est en bon état.

Toutes les pistes qui se présentaient étaient bonnes à suivre. Un jour, je parviendrais peut-être à faire mon miel de ces informations *a priori* disparates. À trouver un dénominateur commun.

Je suis un incorrigible optimiste.

Mais il fallait faire vite car la *Public library* fermait ses portes à 18 heures. Dans une quarantaine de minutes...

Je forçai l'allure. Ce que je craignais le plus n'était pas de fendre *Paradise Island* – la circulation y était plutôt fluide – mais de me trouver bloqué par un bouchon aux abords d'*Island*

bridge.

Heureusement, je ne restai immobilisé que cinq minutes au péage. Une fois le pont franchi, atteindre *Shirley Street* était un jeu d'enfant. C'était la deuxième à droite après avoir passé les quais.

La documentaliste m'accueillit avec un large sourire.

— Vous êtes une bénédiction, la remerciai-je pompeusement mais sincèrement.

Elle avait été contrainte de passer au peigne fin la une de dizaines de journaux. Elle avait repéré le bon exemplaire par analogie avec la forme que faisaient les paragraphes dans le corps des articles.

— J'ai une bonne mémoire visuelle, ce qui m'a permis de « photographier » mentalement ce que vous recherchiez. Sur l'original, la date est lisible : 2 janvier 1808. L'article en une va dans le même sens que ceux des numéros de la *Bahama Gazette*. Encore une histoire de pirates... Celle d'un flibustier hors-norme : Bartholomew Roberts. Cet article est suivi d'un résumé chronologique des événements marquants liés à la piraterie dans les Caraïbes. Peut-être vaudrait-il mieux que vous commenciez par la lecture de cette chronologie ? Ça vous permettrait de mieux comprendre le cas particulier de Roberts...

— Si ça peut éclairer ma lanterne, je ferai comme vous dites.

L'article avait un double but pédagogique. Il ambitionnait de clarifier les différences entre trois types de pirates : boucaniers, flibustiers et corsaires. Il rappelait aussi comment, au fil du temps, les relations diplomatiques entre les puissances européennes de l'époque avaient évolué. Les guerres avaient fait le lit de la piraterie, tandis que les périodes de paix l'avaient plutôt fait refluer.

Tout débutait par la conquête des Caraïbes par les Espagnols. Mais ils n'avaient pas fini le boulot. Ils s'étaient désintéressés de la Jamaïque et d'Hispaniola – l'île qui aujourd'hui regroupe la République dominicaine et Haïti.

Cela avait provoqué un appel d'air. Dès le milieu du XVIème siècle, tous les rebuts de la société prirent pied dans ces lieux abandonnés : déserteurs espagnols, contrebandiers et

pirates anglais et français et surtout esclaves marrons. Ces derniers avaient durement gagné leur liberté en se révoltant pour fuir les plantations. L'article, encore très imprégné de l'idéologie esclavagiste, ne faisait pas grand cas de leur sort. Nombreux avaient été ceux à échouer dans leur tentative de s'émanciper. Ils avaient fini pendus, brûlés vifs ou écartelés pour l'exemple. Mais je savais que ces révoltes d'esclaves n'avaient pas permis d'endiguer la traite négrière, qui était repartie de plus belle, tant le vivier africain était important et la férocité des colons sans bornes. Tous ces migrants forcés avaient formé les communautés des Frères de la Côte. Ils avaient aussi pris le nom de boucaniers. Ce terme provenait du mot boucan, qui était la technique consistant à faire sécher la viande afin de la conserver. L'art du boucan leur avait été enseigné par les premiers occupants : les rares Indiens qui avaient survécu à l'invasion espagnole et avaient trouvé refuge dans ces lieux isolés.

Au début du XVII^{ème} siècle, on assista à l'essor de la flibuste. Elle était le fait d'aventuriers anglais, hollandais et français qui étaient de religion protestante. En revanche, les Espagnols étaient catholiques. Les Anglais se concentrèrent à la Jamaïque, les Français préférant Hispaniola. Mais les Espagnols, en dépit de la paix religieuse qui régnait à l'époque, considéraient que toute intrusion dans la mer des Caraïbes était un acte de piraterie. De leur côté, les boucaniers étaient devenus trop nombreux au regard des ressources disponibles sur leurs îles. Chasseurs confrontés à la raréfaction du gibier, une bonne partie d'entre eux rejoignit les rangs de la flibuste pour ne pas mourir de faim. D'autant que les escarmouches sur terre avec les Espagnols n'avaient jamais cessé.

La période qui englobe le XVII^{ème} et le début du XVIII^{ème} siècles fut la grande époque de la piraterie. Les Espagnols attaquèrent Hispaniola et en refoulèrent les occupants français. Ces derniers se réfugièrent à l'île de la Tortue dont ils se rendirent maîtres après 1640. En retour, les flibustiers s'en prirent aux caravelles espagnoles. Vers 1660, Port-Royal en Jamaïque était aux pirates anglais ce que l'île de la Tortue

représentait pour les flibustiers français : deux repaires d'où partaient les expéditions contre les Espagnols. Les autorités anglaises et françaises laissaient faire.

En réalité, les autorités de ces deux pays allaient plus loin que cela. Elles encourageaient les exactions des flibustiers en faisant d'eux des bras armés au service des couronnes française et britannique. Les flibustiers usaient de commissions et de lettres de marque, délivrées par les gouverneurs aux Antilles – qui eux-mêmes étaient souvent des canailles ou des lâches négligés par le pouvoir royal ou qui s'en affranchissaient. Ces documents officiels faisaient d'eux des mercenaires, et non plus des bandits réprouvés ou bannis car rebelles à leur société d'origine. En un mot, cela faisait d'eux des corsaires. Mais les méthodes employées ne changeaient pas. Cette légitimité nouvelle donnait en revanche plus d'ampleur aux actes de brigandage commis. Par exemple, les flibustiers, mobilisant des flottes nombreuses comptant des milliers d'hommes, purent lancer de vastes raids contre les côtes d'Amérique centrale.

Les pirates avaient une espérance de vie courte. Il était rare qu'ils meurent riches – ce que m'avait déjà signifié Banks. Les corsaires vivaient plus vieux, après avoir engrangé les honneurs. Les corsaires n'affrontaient que l'ennemi espagnol alors que les flibustiers étaient à la merci de l'ennemi mais aussi du gibet.

Le XVIIIème siècle marqua une évolution importante. Dès 1701, les corsaires français perdirent tout prétexte pour attaquer les Espagnols après le règlement de la succession d'Espagne. Après 1713, les Anglais abandonnèrent eux-mêmes la Jamaïque, qu'un tremblement de terre avait ravagée. C'est le moment où *New Providence* prit le relais. L'île devint le quartier général des flibustiers anglais. En 1718, certains – je savais que c'était le cas de Rackham, Calithoven, Mary Read et Ann Bonny – refusèrent l'amnistie du roi Jacques II. Ils retournèrent à l'état de pirates car ne pouvant plus désormais s'assimiler à des corsaires. Du coup, ils devinrent la cible des autorités – notamment du chasseur de pirates Woodes Rogers – et purent s'en prendre à des navires anglais.

Je consultai ma montre. Il restait un quart d'heure avant la

fermeture.

— Fin de la chronologie, annonçai-je à la jeune femme qui était restée à mes côtés.

Elle m'avait observé sans manifester de signe d'impatience. Mais je sentais bien qu'elle brûlait de me dire quelque chose.

— Alors, il est temps d'aborder le cas de Bartholomew Roberts ! Le *Baronet noir*... En avez-vous déjà entendu parler ?

— Non.

— Son histoire mouvementée s'inscrit dans la dernière phase de la flibuste. Il est une des fiertés de *New Providence* ! – Une de plus, pensai-je. – Eh bien... si on devait classer les pirates selon le nombre d'exploits réalisés, c'est lui qui décrocherait la palme toutes catégories ! Et pourtant, il reste assez méconnu.

— Les gens méritants sont souvent les plus discrets, commentai-je.

Barbara ne s'offusqua pas de ce trait d'humour.

— Savez-vous ce qu'est une prise pour un pirate ?

— Un ennemi capturé ?

— Ça va au-delà de ça. Il s'agit d'un navire qu'il a arraisonné et dont il s'est rendu maître avec ses hommes. Ce qui lui donne bien sûr le droit de le piller. La carrière de Roberts, telle qu'elle est connue des historiens, n'a duré que trois ans. Mais figurez-vous qu'en seulement trois ans, de 1719 à 1722, Roberts a réalisé quelque 470 prises...

La documentaliste m'avoua s'être replongée dans sa biographie pour la circonstance.

— La terreur de la mer des Caraïbes, admirai-je.

— Je ne vous le fais pas dire. C'est un record absolu. Il valait mieux à l'époque ne pas croiser sa route. Bateaux de pêche, navires marchands ou même vaisseaux de guerre ne faisaient pas le poids. Mais pas seulement aux Caraïbes. Comme vous allez le lire, sa zone d'action s'est étendue jusqu'aux côtes africaines. Une sacrée personnalité ! Sa mort en 1722 marque la fin de l'âge d'or de la piraterie.

— Mort brutale, j'imagine ?

— Je vous laisse découvrir.

Barbara s'éloigna. Je me laissai absorber par ses aventures

prodigieuses.

L'article s'ouvrait par un commentaire de la devise de Roberts : « *J'ai tant plongé jadis mes mains dans l'eau boueuse que je mérite bien aujourd'hui d'être un capitaine pirate !* » Ces propos, rapportés par Charles Johnson – Daniel Defoe – situaient assez bien le personnage. Pour lui, homme du peuple, devenir pirate puis accéder au commandement d'un bateau et enfin se rendre maître d'une flottille battant pavillon noir avaient été non seulement une forme accélérée d'ascension sociale mais aussi et surtout un honneur.

Il avait su préserver le secret de ses origines. La *Royal Gazette* avouait ne rien savoir de son parcours liminaire. On le croyait toutefois gallois. Tenaillé par la misère et sans avenir sur sa terre natale, il aurait embarqué comme matelot sur des navires de la *Royal Navy*. Selon Johnson, à force de courage, il se serait élevé au rang de second d'un vaisseau négrier, le *Princess*. C'est là que sa vie aurait pris un nouveau tour. Juste après avoir quitté les rivages africains de la Colombie britannique, les cales pleines de sa cargaison d'esclaves, le *Princess* aurait été pris en embuscade par plusieurs bateaux pirates commandés par le féroce Howell Davis. Roberts, trahissant son camp, se serait rallié à la cause des flibustiers. Février 1719 était la date probable de ce qui allait constituer un événement : l'avènement du plus grand pirate que les Caraïbes aient connu.

Encore une fois, rien n'était dit dans l'article du sort réservé aux esclaves.

L'auteur poursuivait en indiquant que rien de tout ceci n'était sûr. Il n'était même pas démontré que Roberts ait déjà navigué avant d'embrasser la piraterie. Peut-être s'était-il fait simplement ramasser dans un port par quelque capitaine peu scrupuleux – Davis ou un autre – en quête d'hommes sans foi ni loi pour constituer son équipage...

En réalité, peu importait dans quelle eau boueuse Roberts avait plongé ses mains. Comment il était devenu ce qu'il était devenu. Comment il s'était finalement retrouvé bombardé second de Davis. Car le fait était là et, pour la *Royal Gazette*, il était parfaitement irréfutable.

Quelques mois plus tard, en juin 1719, la flottille fait voile au large de la Guinée. Howell Davis projette de faire enlever le Gouverneur de l'île de Principe, une colonie portugaise, afin de demander une rançon. Il se fait passer pour un corsaire en battant pavillon du roi d'Angleterre. Sa ruse lui permet bien d'entrer au port. Mais quand, au bout de quelques jours, il invite le Gouverneur à monter à bord de son bateau – le *Royal Rover* –, ce dernier se méfie. Il charge ses espions de le renseigner sur ce nouvel arrivant. La réelle identité de Davis est vite découverte. Il se fait abattre par des soldats portugais alors qu'il tente de s'introduire dans la maison fortifiée du Gouverneur.

Et c'est à ce moment que l'épopée de Roberts commence pour de bon. Il a déjà pris l'ascendant sur les hommes d'équipage du *Royal Rover*. Si bien qu'il parvient à se faire élire capitaine en remplacement de feu Davis, dont il acquiert tous les privilèges. Car en réalité, Roberts hérite d'une force navale bien plus importante. Les autres vaisseaux se soumettent sans rechigner à l'autorité du *Royal Rover*. En prenant la tête du bateau amiral, il devient le commandant d'une escadre à la puissance de feu redoutable.

Le premier acte marquant de Roberts est de venger la mort de Davis. Il monte une expédition punitive qui se solde par la mise à sac de l'île de Principe. Des dizaines d'habitants innocents y laissent leur vie.

Il traverse ensuite l'Atlantique pour aller écumer la mer des Caraïbes. Il pille, capture ou coule un nombre impressionnant de navires hollandais, portugais ou anglais. En septembre 1719, il réalise certainement son plus joli coup de filet. – Un de ceux qui le fera définitivement entrer dans la légende de la flibuste. Il repère au large des côtes brésiliennes une flotte de 42 navires marchands portugais en partance pour Lisbonne. Les deux bâtiments de guerre censés les escorter ont quelques heures de retard. Roberts en profite pour coordonner l'attaque du convoi qui réduit à sa merci au moins six navires. À sa merci ? Pas tout à fait... Sa victoire va en partie lui échapper. L'un des bateaux capturés est chargé de pièces d'or, de bijoux et de pierreries. Mais hélas pour Roberts – qui après avoir livré combat est à

bord d'un des autres navires arraisonnés –, c'est son second qui s'empare de la précieuse cargaison. Celui-ci – un certain Walter Kennedy – ne résiste pas à la tentation de corrompre les hommes d'équipage qu'il a sous ses ordres. Il est probable que la mutinerie couvait depuis un certain temps : Kennedy parvient à s'enfuir à la hâte. Il emporte avec lui à la fois le bateau chargé d'or et le *Royal Rover* armé de dizaines de canons et de munitions.

Bien que volé, trahi et abandonné par une partie des siens, Roberts a suffisamment de ressources pour continuer. Ses voies de fait ne perdent ni en intensité ni en cruauté. Il n'aura aucun mal à reconstituer sa flotte. Il n'hésitera pas davantage à attaquer des navires regroupés par dizaines – le nombre ne l'effraie pas – à quai, le long des côtes ou en haute mer. À la Barbade, à la Dominique, à Sainte-Lucie, à Saint-Kitts, à Saint-Barthélemy... Sans relâche, il fait des prisonniers, torture, rançonne, pille, commerce en contrebande. Se lance à l'assaut. Se soustrait aux embuscades. S'échappe toujours à temps.

Un autre temps fort de sa courte carrière se situe en janvier 1721. Après avoir intercepté un bâtiment de guerre de la marine royale française, il y découvre le Gouverneur de la Martinique. Il le fait pendre haut et court sans même demander de rançon.

Il a désormais à ses trousses la *Navy* britannique et les marines de guerre française et portugaise. Au printemps 1721, il décide de regagner les côtes africaines. Cela ne l'arrête en rien dans ses entreprises qui sèment toujours autant la terreur. Vaisseaux négriers, bateaux de pêche, navires de contrebande ou de commerce, bâtiments royaux... Tout ce qui passe à portée de ses canons lui est bon.

Roberts se plaît à dire à ses hommes : « *Si je meurs au combat, ne laissez pas mon corps tomber entre les mains de mes ennemis. Je veux qu'il soit jeté par-dessus bord !* » Son vœu sera exaucé le 10 février 1722. À bord du *Royal Fortune*, son nouveau navire amiral, il croise la route du *Swallow*, le bateau du chasseur de pirates anglais Chaloner Ogle. Celui-ci tire une bordée qui coûte la vie à trois flibustiers. Roberts en fait partie. Obéissant à ses ordres même depuis l'au-delà, ses compagnons

jettent sa dépouille à la mer. Jamais ses restes ne seront retrouvés. Après deux heures de combat, les 272 pirates qui n'ont pas péri finissent par se rendre, le *Royal Fortune* menaçant de sombrer.

Mais le plus intéressant de l'article de la *Royal Gazette* venait en conclusion. L'auteur laissait entendre que Roberts n'avait rien d'un pirate ordinaire. Y compris le jour de sa mort, on l'avait toujours vu habillé de vêtements amples, élégants et soyeux. Il n'avait cessé d'affecter un goût prononcé pour les chaînes et anneaux en or. Il était en toute occasion demeuré courageux et apte au combat. En effet, il ne buvait pas – contrairement à la plupart de ses hommes qui, le jour de leur dernière bataille, étaient ivres, après avoir célébré une victoire de la veille. Il avait une certaine inclination pour l'art – il aimait s'entourer de musiciens. Il ne violait jamais aucune femme – celles qu'il acceptait dans sa couche n'y venaient pas par contrainte. Il mettait tant de soin à se raser chaque jour qu'on l'avait toujours vu avec le visage glabre. Enfin, il y avait le serment qu'il avait fait jurer à ses hommes de respecter, quoi qu'il advienne : jeter son corps à la mer quand le souffle de la vie l'aurait quitté...

Pour l'auteur de l'article, le verdict était clair : en réalité, Bartholomew Roberts s'était travesti. Bartholomew Roberts avait été, lui aussi, une femme.

CHAPITRE 17

EAU GAZEUSE



J'avais juste eu le temps de remercier Barbara avant que la bibliothèque ferme ses portes. Elle m'avait remis comme convenu la copie numérisée des archives sur un CD, reproduisant l'intégralité des vieux journaux et pas seulement les articles consacrés à mes femmes pirates. « *On ne sait jamais* » avait-elle assuré en clignant de l'œil.

Je gardai le CD précieusement. J'y reviendrais peut-être plus tard, quand les connexions entre le passé et le présent m'apparaîtraient plus clairement. Pour l'instant, le décryptage du microfilm – si tant est que j'avais bien été capable de le décrypter – ne m'apportait rien. Rien sur ce qui avait fait agir la pseudo-Lana en m'engageant. Rien sur les éventuelles malversations de Banks et de l'ICC. Rien sur l'assassinat de Clarke et la mort « trop brutale pour être honnête » de Bonham. Rien enfin sur l'origine des frayeurs de Moses pour qui n'importe quoi aujourd'hui pouvait constituer un danger – n'importe quoi sauf des femmes pirates englouties dans les poubelles de l'Histoire au début du XVIIIème siècle...

Le seul lien probable entre la grande Histoire et ma petite histoire, c'était du côté du trésor de Banks qu'il fallait le chercher. Si Ann Bonny, Mary Read et Batholomew Roberts avaient une quelconque utilité, c'était de fournir à Banks des indices. Pour lui indiquer comment et où il devait prospecter. Pour lui donner la clé d'une énigme à laquelle je n'étais pas initié.

Partant de là, c'était clairement à Banks que le microfilm

s'adressait. Seul lui était capable d'exploiter à son profit les renseignements qu'il distillait. Moi, je ne pouvais en rester qu'au degré zéro de l'analyse...

Je tentai malgré tout d'actualiser mes connaissances. Je balayai différents sites et encyclopédies en ligne ayant trait à l'univers particulier des pirates. Bien m'en prit. Je ne tardai pas à tomber sur une hypothèse intéressante qu'avaient formulée plusieurs historiens. Hypothèse immédiatement rejetée par d'autres historiens car jugée anachronique. La polémique était donc née, sans que l'un ou l'autre camp dispose de suffisamment d'éléments probants pour que l'Histoire puisse trancher en sa faveur.

Les uns et les autres s'accordaient sur la mort de Mary Read en prison, en novembre 1720. Même si l'origine de sa disparition était controversée : pour certains, elle était morte des suites de son accouchement – version douteuse selon Barbara –, pour d'autres, c'était la fièvre jaune qui l'avait terrassée.

En revanche, ce qu'il était advenu d'Ann Bonny après sa remise en liberté était sujet à caution. Le juge qui l'avait acquittée pour raison humanitaire – elle aussi était enceinte – lui avait intimé d'élever son enfant dans la probité et de se soumettre dorénavant aux Commandements que Dieu avait légués à tous les Chrétiens. Secouée de larmes, elle s'était publiquement repentie. Pour garder sa tête ou par conviction nouvellement acquise, elle avait juré sur la Bible tout ce que le juge voulait. Il l'avait relâchée à la grâce de Dieu. Puis les registres officiels avaient perdu toute trace d'elle. Elle semblait avoir respecté ses engagements en étouffant la criminelle qui avait jusque-là prit possession d'elle. Par conséquent, ses exploits malfaisants avaient brusquement cessé de figurer dans les annales de l'Histoire après l'année 1720. Certains spécialistes conjecturaient qu'elle avait pris un époux, avait eu d'autres enfants et était redevenue une femme honnête. D'autres qu'elle s'était fait étrangler et détrousser de sa maigre fortune dans une rue mal famée de Nassau. Enfin, une minorité supposait qu'Ann Bonny était retournée à sa vocation première. Son arrestation aux côtés de Jack Rackham avait fait grand bruit.

Son amnistie encore davantage. Elle ne pouvait pas avoir renoncé à son ancienne vie si facilement. Elle avait rejoint les rangs des siens. Ceux qui ne subsistent que grâce à ces réseaux économiques et commerciaux qu'ils décomposent. Parasites de la société. Intouchables des mers. Éboueurs de l'Histoire. Même si elle se trouvait à terre, elle demeurerait l'une des leurs. Auréolée d'une nouvelle gloire. Car le bruit circulait qu'elle avait dit à Rackam, quand il croupissait au fond de sa geôle humide dans l'attente de finir sur la potence : « *Tu ne serais pas là à gémir comme un chien si tu t'étais battu comme un homme !* » Rackham s'était rendu au capitaine Barnet sans opposer une grande résistance, tandis que les deux femmes qui l'accompagnaient poursuivaient vaillamment le combat, animées d'une rage farouche. Ann et Mary s'étaient bien mieux battues que leurs compagnons masculins, qui croyaient noyer leur lâcheté sous des litres d'alcool. Cela avait valu à Ann l'admiration de ses pairs. Sans grande hésitation, une fois à l'air libre, elle s'était laissée happer par le port de Nassau. Seul un grand port avait la possibilité de ventiler des produits volés sur un marché important. Les pirates, s'ils voulaient prospérer, devaient transiter par les services de receleurs. Peut-être un informateur l'avait-il avertie de l'existence d'une cargaison de denrées coloniales qui, la nuit, avait été déchargée d'un bateau pirate. Les larcins des flibustiers diminuaient le prix des marchandises transportées sur l'océan. Peut-être l'informateur l'avait-il incitée à monter à bord. Ou plus vraisemblablement y était-elle montée de son propre chef. Mais pour ne pas finir parjure, elle avait changé d'identité et de sexe. Elle était devenue Bartholomew Roberts. Le cycle allait recommencer. Elle acterait désormais ses exactions futures de ce nom-là, qui ne sortait de nulle part mais qui sonnait bien.

Le seul problème, dans cette séduisante version des faits, c'était que la chronologie ne cadrerait pas. Selon la *Royal Gazette* – et la plupart des historiens contemporains –, Bartholomew Roberts avait commencé son extraordinaire carrière dès février 1719. C'est-à-dire alors qu'Ann Bonny voguait en compagnie de Jack Rackham sur le *Revenge*, vingt mois avant que les troupes

du gouverneur Rogers mettent un terme à leurs occupations de canailles...

*
* *

Je retrouvai Maria au bar de son hôtel. Je l'embrassai fougueusement, sous l'œil vigilant de Sticky.

— Tu m'as manqué, chuchotai-je.

— Et toi, tu m'as fait peur...

— En fait, il n'y avait rien à craindre. Banks ne ressemble pas au portrait qu'on m'en a fait. — Je m'installai sur la banquette à côté d'elle. Le garçon rappliqua pour me demander si je prendrais le cocktail maison, une variante de *Tequila Sunrise* relevée d'une pointe de muscade, tout comme Maria. J'acquiesçai. — Banks a même fini par m'engager.

Je lui donnai les explications auxquelles elle avait droit. Je commençai par lui narrer mes déboires quant au sens précis de ma venue sur l'île. Celle qui s'était présentée à moi comme étant Lana Everett était quelqu'un d'autre.

— Elle a endossé l'identité de Lana sans que j'en comprenne la raison. Tu n'aurais pas une idée, par le plus grand des hasards ?

Elle n'en avait aucune. Elle n'avait jamais eu affaire à la vraie Lana.

Elle n'en avait pas davantage sur tout ce qui touchait au meurtre de Clarke. Le menu fretin à la Moorcroft ne l'intéressait pas non plus. Et, pour tout dire, je n'étais pas convaincu qu'elle accepterait de me renseigner même si elle avait découvert le pot aux roses. Je fis un pas vers elle en condamnant la mansuétude coupable dont Banks avait fait preuve à l'égard de Moorcroft.

— Tout ce que je sais, prétendit-elle pour sa défense, se rapporte strictement à *Closed circuit*. Mais même si je n'ai jamais rencontré physiquement Lana Everett, je sais précisément pourquoi Banks l'avait recrutée. J'ai des informateurs en interne...

— Et aussi en externe. J'imagine qu'O'Malley en fait

partie...

— Ses sources sont très précieuses, admit la journaliste d'un hochement de tête.

Le serveur posa les cocktails sur la table. L'endroit bruissait des conversations alentour. Mais on devinait en fond sonore un morceau de guitare hawaïenne. Malgré les ventilateurs qui tournaient sans relâche, l'atmosphère demeurerait moite.

Quand le garçon fit mine de s'éloigner, Maria le retint par la manche.

— Un troisième cocktail, s'il vous plaît. C'est pour un ami qui ne devrait pas tarder à nous rejoindre.

— Bien, Madame, s'en amusa le jeune homme, qui aurait certainement apprécié que Maria le retienne plus longtemps.

— Tu me fais une surprise ?

Elle consulta son élégant bracelet montre. Or blanc serti de rangs alternés d'opales et de turquoises.

— Très cher, admirai-je en lui attrapant la main. On gagne si bien sa vie que ça, au *Post* ?

— J'ai fait un héritage, dit-elle en accentuant son phrasé chantant. — Elle retira sa main de la mienne. — En réalité, les pierres sont des imitations. Il ne faut pas toujours te fier à ce que tu crois voir, Craig.... Dans trois minutes, tu seras fixé.

D'autorité, je lui repris la main. Je laissai mes doigts divaguer sur les sommets écrêtés des fausses turquoises.

— Alors, pour me faire patienter, parle-moi des trous bleus... Et dis-moi pourquoi la mission de prospection de Lana Everett était si importante aux yeux des dirigeants de la *Sewerage*.

— D'accord. — Elle me décocha un sourire un brin compassé. — Pour les trous bleus, en te renseignant un peu, Craig, tu aurais pu trouver tout seul. Car ce n'est guère compliqué. Ce sont des formes géologiques nées à l'ère glaciaire. Du moins, c'est ce qu'on m'a appris quand j'étais enfant. Des percées verticales remplies d'eau qui ont creusé le sol calcaire. Il y en a sur tout l'archipel. Mais c'est surtout *Andros* qui regorge de ces gouffres d'un bleu intense. Comme des piscines naturelles, mais qui mènent aux abysses.

— Ce n'est pas commun.

— Ce n'est pas commun, sauf aux Bahamas. On en trouve à l'intérieur des terres, mais aussi en mer : dans les baies, sur le littoral et jusque sur la barrière de corail. Ils font le bonheur des baigneurs. Mais il ne faut pas se contenter de barboter à la surface... — Je lui fis le même sourire compassé. — Lana Everett n'était pas la seule à vouloir percer leur mystère. Maintenant, de plus en plus de monde s'aventure dans leurs entrailles : plongeurs et spéléologues. C'est, au plan géologique, d'une richesse unique.... — Elle but une gorgée à la paille, puis se saisit de son cocktail et le brandit sous mes yeux. — Parlons tout d'abord de la forme d'un trou bleu. Tu vois ce verre ? Il fait penser à un entonnoir : au dessus du socle rond, le pied est effilé, tandis que le haut est beaucoup plus large. Eh bien, un trou bleu est comme ce verre à cocktail, mais à l'envers.

Elle finit le fond de son verre. Ne sachant quoi faire des glaçons qui restaient, elle les versa dans mon verre sans cérémonie.

Elle retourna ensuite son verre sur la table.

— Imagine un immense œil bleu à la surface – elle fit tourner son doigt autour du socle – qui ouvre sur un boyau obscur – le doigt descendit lentement le long du pied – et finit par s'évaser dans ses profondeurs pour atteindre un diamètre très impressionnant – son doigt courut sur le nappage de sucre et de noix de muscade qui avait submergé le bord du verre.

Fière de sa démonstration, elle se lécha le doigt avec gourmandise.

— On estime leur nombre à combien ? demandai-je.

— Environ mille. Mais moins de trois cents ont été explorés.

— Pas plus ? Même après le travail de Lana ?

— Non. Le travail est loin d'être achevé. Lana a permis de mieux connaître la topologie de quelques dizaines de trous bleus, tout au plus. Ceux qui, stratégiquement parlant, intéressent le plus la *Sewerage* car étant les mieux situés. Les étudier tous en détail serait une œuvre de longue haleine, avec des moyens logistiques et scientifiques énormes. La *Sewerage* veut faire du business, Craig. Elle n'a pas vocation à faire progresser le champ des connaissances...

— J'ai cru comprendre que nous n'avions pas affaire à des philanthropes.

— Sans aucun doute. Alors voyons maintenant la composition des trous bleus. Cette fois, je vais m'aider de ton verre à toi, puisque tu n'y as pas encore touché. — Je le lui présentai. Elle s'en saisit avec précaution, pour ne pas le renverser ou le secouer. — Tu vas voir que, là aussi, la comparaison est éclairante. Dans notre *Tequila Sunrise*, comme dans beaucoup d'autres cocktails, il y a un dégradé de couleurs. Au fond du verre, une couche de sirop de grenadine. Rouge. À la surface, une couche formée du mélange entre le jus d'orange et la tequila. Jaune. Entre les deux, une zone plus indistincte, moins homogène, où les différents ingrédients se panachent. Orange piqueté de rouge. — J'opinaï sans l'interrompre. — Eh bien, un trou bleu aussi se compose de plusieurs couches. Mais... je m'aperçois que celui que nous attendions arrive. Il est d'une ponctualité remarquable.

En réalité, il ne s'agissait que d'une demi-surprise.

Eric O'Malley marqua un temps d'arrêt pour lisser sa fine moustache blonde. Il propulsa autour de lui son regard métallique comme un harpon. Au bout de quelques secondes, il repéra notre table. D'une démarche sûre, il fendit le flot des clients qui s'étaient massés le long du bar. Maria le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il vienne nous donner l'accolade.

— Heureux de vous revoir, Maria ! lança-t-il en lui massant les omoplates.

Il eut pour moi le même élan chaleureux.

— Alors, vous n'avez pas pu résister à l'envie de venir vous frotter à Banks ?

— Mon organisation pense que tout n'est pas joué. Et je suis du même avis, Craig !

Ce n'est qu'une fois attablé qu'il retira d'un geste ample sa veste au col élimé. — En fait, elle était usée jusqu'à la trame, entremêlée de fils multicolores qui jouaient à saute-mouton. La veste fétiche du militant qui lui faisait comme une seconde peau. Qui avait été de tous les combats. Qui marquait sa préférence pour l'être et non pour l'avoir. Qui permettait d'incarner *in situ*

et pour l'exemple le style de vie « décroissant ». Avec une telle veste, j'aurais eu l'air ridicule. Mais à lui, ça lui allait bien.

Il remercia Maria d'avoir passé commande pour lui, s'excusa d'avoir soif et trempa sa moustache dans la strate supérieure du cocktail.

J'attendais que Maria termine son explication pour pouvoir y goûter à mon tour. Elle enchaîna :

— J'étais en train de dire à Craig qu'un trou bleu, tout comme notre *Tequila Sunrise*, se compose de plusieurs couches.

Tout en restant attentif aux propos de Maria, je sentais poindre en moi comme des scrupules. Je me disais qu'un type aussi entier qu'O'Malley n'apprécierait pas d'apprendre que Gordon Banks m'avait pris à son service... Lui, son repoussoir attiré, et moi qu'il considérerait comme son allié. Mon passage à l'ennemi ferait des vagues... Je me demandais aussi comment il réagirait en découvrant que Maria et moi venions d'entamer une liaison... Prendrait-il la mouche ? Pas impossible. Je me rappelai l'empressement dont il avait fait preuve à Washington pour monopoliser les attentions de la jeune femme. Lui aussi était tombé dans ses filets. Si, fraîchement débarqué aux Bahamas, il avait arrangé cette entrevue avec *elle*, ce n'était pas seulement parce qu'il était missionné par *Friends of the Planet*. Il ne fallait pas être naïf. C'était aussi parce qu'il s'était mis en tête de la séduire... D'une certaine façon, tout ça me faisait de la peine pour lui. Mais pour l'instant, je gardai profil bas. Sa venue à Nassau compliquait singulièrement les choses...

— Première couche. C'est le point de contact du trou bleu avec la surface. Une lentille d'eau douce profonde d'environ 30 pieds⁶. Elle provient de l'eau de pluie et est richement oxygénée. Du coup, elle surnage. – Un peu comme tes glaçons, Craig.

— Ou ceux d'Eric... souris-je.

— Si tu veux. Cette couche superficielle joue aussi le rôle d'un isolant : une sorte de bouchon hermétique. Elle maintient le fragile équilibre de ce qui se trouve en dessous. Deuxième couche. C'est une sorte de siphon aux parois d'abord abruptes,

6 Une dizaine de mètres.

mais qui s'évasent de plus en plus à mesure que l'on descend. Il y fait déjà sombre et on ne peut y plonger sans être éclairé. Et surtout, la composition chimique de l'eau n'a plus rien à voir avec ce qu'on trouve en surface.

— Il vaut mieux ne pas s'y risquer si on n'est pas un professionnel entraîné, compléta O'Malley.

— C'est à partir de cette deuxième couche que l'exploration d'un trou bleu devient dangereuse. Impossible de plonger sans équipement. Il est aussi indispensable d'être à plusieurs. Et enfin, de rester attaché à un filin qui sert de guide et peut vous aider à remonter rapidement en cas d'urgence.

— Et pourquoi toutes ces précautions ?

— À cause des gaz. L'absence d'oxygène depuis des millénaires, l'obscurité, le confinement, la composition de l'eau saumâtre – à mi-chemin entre eau douce et eau salée... Tout ça a créé un écosystème très particulier. Des bactéries et animaux uniques en leur genre ont réussi à y survivre.

— Sans oxygène ?

— Oui, Craig. C'est ça aussi qui est miraculeux. La vie a pu se développer dans un environnement aussi hostile, dénué d'oxygène. Certains scientifiques pensent que c'est ce type de vie que certaines planètes sans atmosphère pourraient abriter. Ou avec une atmosphère composée de gaz toxiques. Toujours est-il que l'eau prend désormais une teinte rouge-orangée par endroits. – Encore un point commun avec la *Tequila Sunrise* ! – En suspension dans l'élément liquide, on croise des nuages de sulfide d'hydrogène...

— Qui se sont formés comment ? demandai-je par pure curiosité.

— Décomposition de matières organiques, activité bactérienne... Un bouillon de culture unique au monde, te dis-je ! Mais ces traînées de gaz sont un poison. Elles ont l'odeur caractéristique des œufs pourris. Les plongeurs qui se font englober par ces nappes doivent en sortir le plus vite possible. Le gaz, même s'il n'est pas respiré, pénètre l'organisme en passant par les pores de la peau. Dans les cas les plus bénins, il ne déclenche que des crises de démangeaisons. Mais une

exposition prolongée peut causer des vertiges, des nausées et évanouissements, et même la mort, par contamination du sang ou par suffocation si le gaz atteint les poumons.

Par analogie, une idée folle venait de me traverser l'esprit. Suffisamment folle pour que j'interrompe la journaliste :

— Vous allez dire tous les deux que je fantasme inutilement. C'est certainement vrai. Mais comme je découvre les propriétés de ce poison et que vous avez quelques longueurs d'avance, j'aimerais en avoir le cœur net. — Je pris une profonde inspiration. — Pourrait-on imaginer que les symptômes que Maria vient de décrire aient un lien avec la mort subite de Bonham ?

Maria et O'Malley se regardèrent, interdits.

— Drôle d'idée, reconnut Maria. Je ne me suis pas posé la question.

— Moi non plus, fit le dernier arrivé d'un ton évasif.

— Tu sous-entends que Bonham a été empoisonné ?

Je me repliai derrière une confidence de bon aloi :

— Je n'en sais strictement rien. Je cherche à comprendre, car on ne fracasse pas ainsi sa vie quand on est sur le point d'atteindre ce pour quoi on s'est battu avec acharnement jusque-là. Bonham était trop ambitieux pour lâcher la rampe de cette manière.

— Donc sa mort a été provoquée ? s'inquiéta O'Malley.

— Fatalement.

Mon mauvais jeu de mots ne fit sourire personne.

— Mais on l'a tué de façon tellement inédite que les légistes sont tombés dans le panneau. Ils ont trouvé dans son sang des traces de psychotropes et diverses drogues à effet retardé. L'effet cocktail, là aussi...

Mon nouveau calembour tomba également à plat.

Un silence glacé s'installa entre nous, bien plus envahissant que le bruit de fond émanant des autres tables.

— Pour l'instant, je ne vois pas le rapport entre le sulfide d'hydrogène et la manière dont Bonham nous a quittés, confessa la journaliste. Mais ça ne veut pas dire qu'il ne faille pas creuser cette piste...

J'espérai que tous deux la creuseraient avec moi.

— Autre question qui me tараude, repris-je immédiatement. Tu as parlé de poches de gaz. Mais le gaz est plus léger que l'eau. — Nouvelle réminiscence, liée cette fois à l'expérience macabre qui m'avait fait découvrir le corps inerte de Clarke. — Même si on compare une de ces poches à l'émulsion formée par la rencontre d'ingrédients différents dans un cocktail, ça ne me dit pas pourquoi le gaz ne finit pas par monter à la surface...

— Finement analysé, mon cher détective, se gaussa celle qui était au fait de tout ce qui concernait les trous bleus depuis l'enfance. Mais tu aurais pu répondre toi-même à cette question si tu m'avais laissé terminer. La deuxième couche que je viens de décrire peut être épaisse de plusieurs dizaines de mètres. Elle forme une sorte de conduit qui s'élargit imperceptiblement au fur et à mesure de la plongée. Il donne l'impression de tomber à pic, mais ce n'est pas le cas. Bien qu'abruptes, les parois ne sont pas lisses. Elles peuvent être creusées suite à l'érosion ou à des éboulements. Il y a tout un tas d'anfractuosités et de cavités qui retiennent les émanations toxiques. Et que des plongeurs peuvent malencontreusement venir remettre à flot... Mais il y a encore mieux.

Elle me laissa le temps de la réflexion.

— Quand on a plongé à une profondeur suffisante pour atteindre la troisième couche ? fis-je pour me rattraper.

— Tout juste. Alors, maintenant il faut aborder le cœur du problème. À savoir : la question de l'origine géologique des trous bleus. Parvenu au fond de l'abîme, on a le fin mot de l'histoire. Noyées sous des millions de tonnes d'eau, on tombe sur des forêts de stalactites et stalagmites. Incongru et impressionnant. Les stalactites et stalagmites ne peuvent se former qu'en surface, suite à l'écoulement des eaux pluviales et à leur filtration au terme de leur traversée des strates géologiques. Rien à voir avec ce qu'on s'attendrait à trouver là... Et pourtant... On débouche sur un réseau complexe de galeries et de grottes sous-marines. De quoi se perdre mille fois. Dépressions creusées dans le calcaire, dédale rocheux, concrétions sensationnelles... Tous ceux qui y ont goûté

rapportent que le spectacle est à couper le souffle.

— Ce n'est pas votre cas ? osa O'Malley.

Soudain, la belle assurance de la journaliste sembla s'évanouir.

— Non. Mon père m'a toujours formellement interdit de plonger. Il me racontait quand j'étais enfant qu'une pieuvre géante était à l'affût, qu'elle remontait des abysses pour engloutir les nageurs trop téméraires et même les embarcations. Un jour, quand j'avais dix ans, j'ai vu un radeau chavirer. Un garçonnet à peine plus âgé que moi a été happé par les bas-fonds. Il est mort noyé. Ses camarades de jeu n'ont rien pu faire. Depuis ce temps, je repense régulièrement à la pieuvre... — Elle frissonna malgré elle. — Évidemment, c'est une légende.

Je n'avais cure des légendes.

— On peut peut-être trinquer, maintenant, suggérai-je à O'Malley qui n'avait pas totalement fini son verre.

— Vous l'avez compris, conclut Maria une fois nos cocktails relégués au rang de souvenir, les trous bleus sont des restes de cavernes que la mer a progressivement recouverts après l'ère glaciaire. — Elle s'adressa à O'Malley : — Suite donc à un réchauffement de la planète. Sous l'effet de l'immersion, certains se sont écroulés sur eux-mêmes...

L'exposé avait été très clair. Mais la journaliste avait occulté l'essentiel. Je demandai cavalièrement :

— Et Lana, dans tout ça ?

— J'allai y venir, s'excusa-t-elle. C'est en lien avec la troisième couche. Les galeries sous-marines peuvent s'enchevêtrer sur plusieurs *miles* et former de véritables labyrinthes. L'eau y est salée. La question qui se pose alors et à laquelle les travaux de Lana étaient censés répondre est la suivante : le fond des trous bleus par le biais de ce réseau de galeries est-il relié à l'océan ? Car tous les trous bleus ne sont pas connectés à l'océan. La mission de Lana était de faire la lumière à ce sujet, la *Sewerage* s'engageant à n'exploiter que ceux qui ne l'étaient pas.

Voyant que je ne comprenais pas bien l'intérêt de ce type de prospection, O'Malley, qui était demeuré assez discret jusque-là,

vint à mon secours.

— Reprenons. Le problème qui se pose aux Bahamas est la pénurie d'eau douce. Or, comme Maria a eu la gentillesse de l'expliquer, il existe sur *Andros* un vivier d'eau douce à la surface des trous bleus. Si le trou bleu n'est pas relié à l'océan, la *Sewerage* a imposé aux autorités bahaméennes de pouvoir l'exploiter. Cela veut dire pomper l'eau douce en surface pour l'acheminer par navire-citerne jusqu'à Nassau. La *Sewerage* argue que l'eau douce est alors une ressource renouvelable. En gros, une fois vidé, un de ces bassins naturels pourrait se reconstituer progressivement grâce aux précipitations naturelles. Il n'y aurait qu'à attendre qu'il ait suffisamment plu pour reprendre l'exploitation. Dans l'intervalle, on serait allé pomper le parc de trous bleus encore exploitables. Ça s'éclaire, Craig ? – Je fis une moue indistincte. – Tout l'enjeu consiste à disposer de suffisamment de trous bleus pour pouvoir les exploiter les uns après les autres, selon un cycle économique qui serait calqué sur la durée du cycle naturel de reconstitution des stocks d'eau.

— Astucieux, décrétais-je avec un brin de provocation.

— Dangereux, surtout ! Banks et sa clique sont des apprentis sorciers ! Ce qui risque de se passer, c'est que tout l'équilibre écologique des deuxième et troisième couches sera irrémédiablement perturbé. En fait, il aura toutes les chances de disparaître. Vous imaginez ? Un écosystème vieux de plusieurs millénaires réduit à néant en l'espace de quelques mois. Un isolat naturel unique au monde. Un laboratoire du vivant. Des espèces animales cachées dans les abysses dont certaines n'ont même pas encore été découvertes par les scientifiques... – Il ralentit son débit pour dire avec emphase : – Rien ne résiste à la cupidité. Rien. Bientôt, ces trous bleus ne seront plus que d'immenses réservoirs industriels d'eau de pluie. Avec une perte irréversible en matière de biodiversité.

— Et les autres trous bleus, le relançais-je, ceux qui sont alimentés par de l'eau de mer ?

Un bref sourire traversa son visage aux traits fins.

— Il y a un relatif consensus à leur sujet. Tout le monde sait que la nature a horreur du vide... Pomper l'eau douce à leur

surface aurait un effet pervers bien identifié : ça ferait remonter l'eau de mer. Ce qui a) remettrait en cause l'équilibre écologique initial. Mais cet argument n'intéresse pas les industriels comme Banks. Ce qui les fait reculer, c'est l'argument b) : les trous bleus ne seraient plus exploitables dans la longue durée.

La journaliste revint dans la conversation :

— Il y a autre chose. Aux premiers temps de la négociation entre les gens de la *Sewerage* et le cabinet du ministre de l'équipement, Leighton, il avait été envisagé d'utiliser l'eau de mer des trous bleus comme matière première.

— Nous avons fait échouer cet avant-projet, se félicita le preux O'Malley. Une catastrophe de plus grande ampleur encore a été évitée. Je vous laisse poursuivre, Maria ?

— Merci. La première version de *Closed circuit* allait donc encore plus loin. Elle proposait bel et bien la « mise en valeur économique » de tous les trous bleus, y compris ceux qui communiquent avec l'océan.

— Osmose inversée ? parvins-je à articuler, me souvenant de bribes de la conférence qu'avait faite Bonham.

— C'est ça, Craig. Cela aurait évité à la nouvelle usine des investissements, en lui permettant d'aller puiser l'eau salée au plus proche : directement dans les terres via les trous bleus. Donc pas besoin de creuser ni de construire des canalisations jusqu'au rivage. Officiellement, cette idée a été abandonnée. Ce qui alourdit d'autant la facture.

— Cette idée a été abandonnée... Mais qui ira vérifier que la *Sewerage* tient bien ses engagements, sur une île perdue comme peut l'être *Andros* ? Il s'agit de rester vigilant en imposant sur ce point un suivi régulier par des experts indépendants des pouvoirs économique et politique, récita O'Malley. Autrement dit : par des gens mandatés par nous.

CHAPITRE 18

L'AVANCÉE DE LA MANGROVE

a discussion avait été instructive. Au moins, à présent, je cernai mieux la raison d'être du bras de fer qui opposait les défenseurs de la nature aux partisans de la « rationalité économique ». La question des trous bleus était au cœur des négociations officielles et informelles qui, depuis des mois, mobilisaient les énergies des uns et des autres.

C'était elle qui avait semé la controverse dans la phase de préparation initiale de *Closed circuit*. C'était elle qui la semait aujourd'hui dans sa mise en œuvre industrielle. Et c'était encore elle qui la sèmerait dans son suivi futur, une fois les infrastructures achevées, à l'heure des bilans économique et écologique.

D'autant que venaient se greffer sur ce débat heurté des considérations plus générales.

À la fin de l'âge de glace, l'élévation du niveau de la mer avait été à l'origine de l'apparition des trous bleus, en engloutissant des terres autrefois émergées. Ce que ce premier réchauffement de la planète avait fait, quinze mille ans plus tôt, le second – le réchauffement actuel – pouvait le défaire. Le toujours bien renseigné O'Malley avait fait état de simulations très inquiétantes sur le long terme – simulations que la *Sewerage* avait négligé d'intégrer à sa planification stratégique. Il fallait craindre dans un futur proche l'accroissement des zones inondables. Et dans la foulée la dévastation d'un grand nombre de trous bleus, avec comme effets collatéraux la perte définitive de ressources en eau potable – ce qui, malgré l'obscurantisme

dont elle faisait montre, n'arrangeait pas les affaires de la *Sewerage* – et la destruction de ces écosystèmes particulièrement vulnérables – ce qui mettait O'Malley et ses amis dans un état d'indignation sans pareil.

Une autre source d'inquiétude était le probable essor démographique d'*Andros*. La valorisation économique de l'île ne manquerait pas d'y créer des emplois. Les investissements ayant pour but de faciliter la collecte de l'eau douce et d'assurer un assainissement dans des conditions d'hygiène et de sécurité optimales contribueraient à attirer sur place des migrants. Ils pourraient y vivre avec leurs familles tout en continuant à travailler à Nassau. D'où des effets d'entraînement induits par cette activité économique nouvelle, avec la nécessité d'équiper les zones résidentielles en commerces, en administrations publiques, en réseaux de transport... « Au final, avait tranché O'Malley, des risques de pollution accrus. Les trous bleus seront une nouvelle fois menacés. Tout d'abord, les eaux de surface seront rapidement transformées en dépotoirs. Ensuite, étant donné la perméabilité des sols sur *Andros*, le déversement d'ordures ou de produits chimiques même sur la terre ferme finira par contaminer les lentilles d'eau douce... »

Pour lui, la situation était inextricable. Il pointait du doigt l'incurie des pouvoirs publics locaux. « Leighton a été en dessous de tout. Il a accru la dépendance de l'archipel vis-à-vis de technologies importées et dont l'usage peut être dramatique. »

Maintenant que le mal était partiellement fait – « Leighton a signé », se lamentait-il –, la seule solution de bon sens qu'il préconisait était d'encadrer strictement la réalisation des travaux confiés à la filiale de l'ICC. « Il faut continuer à faire pression sur Leighton. Il faut ouvrir les yeux des Bahaméens. » L'envoyé de *Friends of the Planet* était chargé par son organisation d'imposer dans l'opinion publique l'idée de l'importance cruciale d'un contrôle citoyen. « Un comité d'experts privés, reconnus pour leur valeur scientifique, totalement indépendants du gouvernement bahaméen et de l'industrie de l'eau... Voilà ce qu'il nous faut ! Capable de développer un programme de

surveillance financé sur fonds publics et qui serait le pendant du programme *Closed circuit*. Qui, dans l'idéal, aurait même dû en être la condition préalable... »

J'avais demandé :

— Jusqu'où Leighton est-il mouillé ?

Mais je n'avais obtenu aucune réponse claire.

Le seul élément notable qu'O'Malley avait consenti à m'avouer, c'était qu'il était finalement parvenu à obtenir de Banks qu'il lui accorde une audience.

— De haute lutte, Craig, de haute lutte ! Je vais essayer de me faire inviter. J'ai quelques arguments convaincants à la clé. À l'issue de cet entretien, je veux que Banks m'ait accordé le droit de visiter les installations de la nouvelle usine. S'il entend faire bonne figure, il sera obligé de plier...

Un peu avant la fin de notre entrevue, le militant avait ressenti le besoin de passer aux toilettes. Pendant sa brève absence, Maria m'avait dit, la bouche plissée en une sorte de grimace :

— Je préférerais que tu rentres chez toi, ce soir.

— C'est à cause de lui ?

Là non plus, aucune réponse ne m'avait été fournie.

— OK, j'ai compris. Tu veux continuer à le ménager. Mais ce n'est pas forcément la meilleure des attitudes à avoir.

— C'est chic de ta part, avait-elle rougi en prenant ma main sous la table. Gardons le secret jusqu'à demain...

Drôle de petit jeu, qui avait des relents d'adolescence mal vécue. Ou peut-être la crainte d'assumer pleinement sa sexualité était-elle une coutume bahaméenne ?

Du coup, il ne m'avait pas été loisible de soutirer à Maria d'autres confidences sur l'oreiller.

Alors, j'avais jugé qu'il n'était pas trop tard pour me rabattre sur Moses. Il fallait bien que je me venge de ma frustration sur quelqu'un !

*
* *

Je savais que celui qui avait été mon premier employeur sur l'île était tellement tenaillé par la peur qu'il refuserait de faire le moindre pas à découvert. Inutile donc de tenter de l'attirer à l'extérieur.

Je me doutais aussi que mon attitude à son égard lui avait déplu. Il avait payé rubis sur l'ongle pour que je reste à ses côtés. Mais je n'en avais fait qu'à ma tête, lui jouant la fille de l'air pour lui montrer que j'avais de la personnalité. Si je n'avais pas respecté mes obligations contractuelles, il était en droit de me le reprocher.

Mais moi aussi, je pouvais lui balancer à la face une foule de griefs. Et en premier lieu, de ne pas vouloir coopérer à la résolution des affaires que m'avaient soumis mes deux autres employeurs. – Car c'était bien la première fois de ma carrière que trois âmes en peine sollicitaient mes bonnes grâces dans le cadre d'une seule et même enquête !

La pseudo Lana Everett... Comme un gourou de pacotille, elle avait usurpé des fonctions qui n'étaient pas les siennes, m'avait brossé un tableau délirant de la réalité, m'avait fait une prophétie qui ne s'était pas réalisée et enfin s'était évanouie dans des volutes de fumée noire. Elle ne donnait plus signe de vie. Je ne m'abaissais pas à tenter de la joindre. L'affaire était entendue.

Gordon Banks... Passé du statut d'idole hors d'atteinte à celui de simple pénitent. Il pleurait sincèrement la mort de Clarke. – Sinon, pourquoi m'aurait-il engagé ? – Mais il ne s'attendrissait guère sur le décès foudroyant de Bonham. Banks y voyait certainement plus clair qu'il ne voulait le prétendre. Et puis, il y avait la question de son ascension au sein de l'ICC, qu'il me faudrait clarifier en temps et en heure. La question aussi de son rôle dans les pourparlers qui avaient conduit à la naissance de *Closed circuit*.

Bernie Moses enfin... Un long pèlerinage de Washington à Nassau avait fini par le faire moine. J'étais prêt à parier que le directeur financier souffreteux en savait long comme les Évangiles et que la peur – ou un autre motif – l'avait poussé à faire vœu de silence.

Il était temps que Moses passe à confesse !

Quand j'arrivai à la loge de son hôtel, la nuit était déjà bien avancée.

J'inspectai rapidement les lieux. Pas le moindre réceptionniste ou vigile en vue. L'hôtel était aussi paisible que le boa de fourrure d'une cantatrice, mais moins bien gardé. J'y avais pénétré sans la moindre difficulté et sans aviser âme qui vive.

Pas de bon augure pour la sécurité de Moses...

Car il existe des explosifs de poche surpuissants, capables de se couler dans la gâche de n'importe quelle serrure. C'est le cas de ces pains de plastic qui ressemblent à des blocs de gélatine. La pâte épouse les formes de la surface sur laquelle on l'applique avant de se solidifier. Les mains expertes d'un artificier mal intentionné peuvent alors faire des miracles. La puissance du souffle suffit à provoquer l'éclatement des matériaux en évitant toute détonation. Aussi efficace que discret.

Heureusement, la porte sur laquelle je tambourinai sans ménagement n'avait pas eu à souffrir de ce type d'attentat.

— C'est moi, Craig Pralin ! Vous n'avez rien à craindre, ouvrez !

Le directeur financier vint m'ouvrir au bout de longues secondes. Je le surprénais en plein sommeil. Mais il valait mieux que ce soit moi plutôt qu'un tueur à gages ou assimilé.

— Que se passe-t-il ?

Je me faufilai dans l'entrebâillement de la porte, le bousculant au passage.

— J'ai à vous parler.

— À cette heure ?

Il referma scrupuleusement derrière moi.

Je consultai négligemment ma montre : le cadran luminescent affichait une heure du matin.

Dans la pénombre, sa silhouette filiforme nimbée d'un pyjama clair avait des allures fantomatiques. Je lui laissai quelques instants pour remettre de l'ordre dans ses cheveux en bataille et rallumer progressivement ses yeux ternes.

Dès qu'il fut plus présentable, je lançai :

— Vous n'avez plus le bras en écharpe ?

— Non. J'ai fait venir à mon chevet un médecin qui m'a dit qu'il n'y avait plus aucun risque que la morsure s'infecte. Quelqu'un de confiance.

— Je ne suis donc pas le seul à pouvoir vous approcher... le titillai-je.

— Vous n'êtes que deux. Mais lui a soixante-dix ans passés. Je l'ai chargé de veiller sur ma santé. Si je dois y rester, je préfère qu'on établisse de façon certaine la cause du décès.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est indépendant de toute pression ?

— Rien. Le docteur Phelps est un vieil ami de mon père, c'est tout. Et à son âge, il est probable que même l'argent ne serait pas en mesure de le corrompre.

Je m'abstins de demander à Moses si le vieil homme avait encore de la famille. Les amitiés les plus fidèles se lézardent sous l'influence des menaces qui visent l'intégrité physique des parents les plus proches.

Devinant mes pensées, Moses précisa :

— Il n'a pas d'enfant. Avec la mort de sa femme, il a perdu tout lien familial. Rien à craindre de ce côté-là.

— Fort bien, fort bien, me réjouis-je.

Je commençai à m'habituer à l'obscurité. Je devinai les formes des quelques meubles qui garnissaient la chambre : le lit défait, deux chaises bien rangées, une commode, un fauteuil de massage, l'écran plat de la télé qui reflétait plus fidèlement l'image du spectateur que les miroirs muraux d'antan. Mais au fond de la pièce, je ne discernai plus rien : la chambre ouvrait sur un espace d'une noirceur absolue, d'où ne perçait que le faible rayonnement des diodes d'un quelconque appareil électrique.

Les yeux de Moses roulèrent dans leurs orbites juste au moment où il réprima un bâillement.

— Ce que vous avez à me dire peut être dit autour d'un verre, non ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

— Alors, un petit instant. — Le directeur financier me laissa dans le noir. Il se dirigea à tâtons vers l'endroit d'où partait la source lumineuse. Il brancha finalement une applique qui ne fit que diffuser une lueur douceâtre. Celle-ci provenait d'une hotte aspirante. Puis il se dirigea vers l'évier, fit couler l'eau et y lava de la vaisselle en retard. — Venez découvrir mon coin kitchenette !

La lumière était suffisante pour me permettre de le rejoindre, mais sans y voir clair pour autant. Soit Moses voulait éviter qu'une trop forte intensité lumineuse lui agresse les yeux, soit il tentait de me dissimuler quelque chose.

Comme je glissai le long du mur, je butai sur une liasse de documents que l'occupant des lieux avait laissé traîner au milieu du passage. Le fragile édifice fut emporté comme une bicoque par un tsunami. Je ne me baissai pas pour ramasser les feuilles éparpillées. Moses n'avait qu'à ranger ses affaires.

La table de la cuisine était encombrée de conserves et de papiers gras. Sur le plan de travail, divers ustensiles côtoyaient des paquets de gâteaux secs entamés.

— Whisky, fis-je la gorge déjà sèche. Dans le premier verre que vous trouverez.

— Celui-ci est propre, crut-il bon de préciser en me servant une rasade digne d'un prince des steppes converti aux mœurs occidentales.

Je profitai de la perche que me tendait Moses :

— Lui l'est certainement. Mais je n'en dirais pas autant de vous.

Inutile d'avancer masqué, après tout. J'étais en position de force et mon frêle vis-à-vis n'avait sur moi aucun moyen de pression. Toute la question était de savoir s'il voudrait bien l'admettre sans que je l'y aide un petit peu.

— Vous avez quelque chose sur la conscience, psalmodiai-je, quelque chose qui vous fait vous terroriser ici, comme la première loque venue, alors que vous valez bien mieux que ça. Mais, moi, vos vapeurs de dame patronnesse, ça ne m'impressionne pas. Je ne continuerai pas avec vous si vous n'êtes pas plus sincère avec moi.

Le sourire niais que Moses avait arboré jusque-là s'évanouit. Son long cou se renfonça et tout son corps se recroquevilla comme s'il passait soudainement de l'état de vertébré à celui de mollusque. Hélas pour lui, sa panoplie ne comportait ni coquille ni carapace...

— Mais... je vous paie pour m'assurer de votre discrétion !

— Je m'en contrefous. Si vous ne m'en dites pas plus, je lâche l'affaire. Je prends la tangente et je vous laisse mariner dans votre jus !

Je me dirigeai vers lui d'un pas exagérément martial. Parvenu à sa hauteur, je le regardai droit dans les yeux. Je lui arrachai des mains le verre qu'il m'avait servi et le but d'un coup sec. Je me raclai bruyamment le gosier en composant un air menaçant. Puis je reculai pour prendre de l'élan, calculai mentalement la trajectoire rectiligne voulue, bandai mes muscles et jetai de toutes mes forces le verre droit devant. Le projectile improvisé fendit les airs juste sous le nez de Moses. Dans un vacarme assourdissant, il se fracassa contre la crédence murale, provoquant l'éclatement d'un carreau de faïence et pulvérisant de la vaisselle sale sur le plan de travail.

De par son réflexe pour esquiver le verre, Moses avait roulé à terre.

Je lui collai mon genou dans les côtes pour le maintenir à ma merci. Puis, profitant du fait qu'il était coincé contre le bas de l'évier, je lui fis une sorte de clé de bras qui lui arracha un cri de douleur. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs – ou en l'occurrence pas pleinement connaissance sans casser un verre. Si sa blessure se rouvrait, c'était tant pis pour lui.

La scène s'était passée très vite. J'avais contrôlé son déroulement de bout en bout. J'étais parfaitement maître de mes émotions et de mes aptitudes physiques. Mais pour ce que j'avais en tête, il valait mieux que le directeur financier soit persuadé du contraire : que j'étais en train de péter les plombs et que je ne connaissais pas ma force.

Ma rotule migra vers son sternum. J'y mis tout mon poids pour lui couper le souffle. La cage thoracique de Moses s'affaissa tellement que j'eus la sensation d'écraser une grosse

limace.

Les yeux étrécis de Moses me jaugéaient, éperdus de terreur. Sa bouche grande ouverte exhalait des flocons d'écume. Un gargouillis s'échappait de sa gorge privée d'oxygène. Mon souffle à moi était devenu rauque. De ma main restée en embuscade, je lui aplatis la face au sol, lui labourant la joue de mes ongles. – Comme ça, pour lui donner un avant-goût du sadisme de bon aloi dont j'étais capable... – Un mince filet de sang ne tarda pas à se mêler aux premières larmes de l'homme d'affaires mercenaire. La pression de mes doigts s'accrut.

Dans la position qu'il occupait, Moses n'était pas en état de se débattre. D'autant que ce type était autant taillé pour le combat rapproché que moi pour embrasser une carrière de danseur étoile. Son visage s'était contracté et son corps s'était cintré comme les pages d'un journal calées entre les cylindres de rotatives.

Il fut tenté de me mordre pour me faire lâcher prise. Une bien mauvaise inspiration... Mon poing s'écrasa sur l'arête de son nez, marquant sa peau bleue d'une empreinte violine : une tache de vin du plus bel effet.

C'était la première fois que je passais à la moulinette à ce point, et avec une ferme intention de nuire, quelqu'un qui, somme toute, ne m'avait rien fait. – Du moins, si je mettais entre parenthèses le fait qu'il avait pénétré dans ma Baleine par effraction. Et aussi si j'oubliais que White et moi l'avions déjà malmené. Il avait plus que largement éteint sa dette à mon égard. Il avait même été au-delà. Il m'avait inondé de dollars pour que je jure toute tentative d'attenter à ses jours.

Et voilà que la confiance qu'il avait placée en moi se révélait aussi peu capitalisable que les obligations pourries servies par un courtier véreux à la Madoff...

Et voilà qu'une panique qu'il ne pouvait même pas extérioriser par des cris tant je lui comprimais les poumons lui faisait entrevoir la lisière de l'enfer...

Je relâchai la pression exercée par mon genou. Je le suspendis quelques centimètres au-dessus du torse de Moses, comme une épée de Damoclès prête à s'abattre au premier faux

pas. Avant de reprendre la moindre goulée d'air, Moses fut secoué d'une violente quinte de toux qui lui fit expulser un flot de bile. Une fois sa respiration redevenue normale, je lui éructai au visage :

— Parle ! Dis-moi ce que tu me caches ! Dis-moi qui en veut à ta vie et pourquoi !

Pas très diplomatique, comme entrée en matière, il faut en convenir. Je redonnai un nouveau tour à ma clé de bras qui arracha au sémillant homme d'affaires un geignement lugubre.

— Parle, ou je te casse le bras !

Des mots, tout cela... En réalité, le directeur financier ne garderait aucun stigmat de la petite correction que je lui administrai, à part peut-être les stries que mes ongles avaient tracées sur sa joue. J'avais haussé le ton, l'avais intimidé, lui avais montré que j'étais définitivement le plus fort en lui faisant endurer deux ou trois brimades. Cela avait suffi à faire craquer ce cador de salon, habitué à travailler assis dans un fauteuil moelleux soigneusement choisi par un autre que lui pour préserver la tendreté de ses fesses. Il fondit en larmes à mes pieds.

Et, après m'avoir supplié d'un maigre filet de voix de ne plus lever la main sur lui, me dit enfin ce que je désirais entendre.

— Lâchez-moi, Mr Pralin... Lâchez-moi. Je vais jouer franc jeu, je vous le promets. Mais je dois d'abord vous montrer quelque chose.

Je lui obéis. À force de serrer son bras et de maintenir le reste de son corps immobile, je ressentais moi-même des picotements dans les terminaisons nerveuses de mes membres.

En courbant l'échine et en n'osant plus croiser mon regard, il se releva. L'instant d'après, il se massa la poitrine pour en chasser la douleur et m'intima d'un geste de le suivre.

Il entama quelques pas flageolants en direction de la chambre.

Je le précédai et branchai l'interrupteur.

Je savais que, à mains nues, il ne serait pas de taille à se mesurer à moi. Mais je le surveillai quand même au cas où l'idée de tirer une arme d'une cache lui viendrait.

Parvenu à l'endroit où s'étaient les feuilles, il s'agenouilla et les rassembla. Il consacra quelques secondes à les remettre dans le bon ordre. Elles composaient un dossier d'une vingtaine de pages numérotées. Les polices de caractères étaient de tailles diverses. Certaines feuilles ne comportaient que du texte dactylographié, d'autres des photos, d'autres des coupures de journaux ou de magazines... Il y en avait en couleur ou en noir et blanc, selon qu'il s'agissait d'originaux ou de photocopies. Des sources hétéroclites que Moses avait patiemment réunies et archivées...

— Nous sommes enfin au diapason, notai-je avec satisfaction.

Je me penchai par-dessus son épaule et lus en biais un gros titre au hasard : Chimie des matériaux et hydrobiologie : un mariage fécond pour la *Sewerage Corp.* Juste en dessous, le chapeau de l'article poursuivait en ces termes : Dans le cadre du programme d'assainissement qu'il mène aux Bahamas, le groupe a déposé des dizaines de brevets. Entretien avec Andrès Edisias, le responsable du pôle Recherche, un chimiste de renommée mondiale que les honneurs n'ont pas rendu immodeste. L'article encadrait une photo du chimiste en question. Mais ses traits souriants étaient dissimulés par les épaisses lunettes qui émergeaient de son visage anguleux et mal rasé et par l'ombre de la casquette retenue sur son crâne par une lanière de cuir.

Sur une autre feuille, un autre gros titre saisi au vol : On reste sans nouvelles d'Andrès Edisias, disparu depuis 12 jours. Une simple photo d'identité avec un appel à témoins accompagnait l'article. La photo avait été prise alors que le chercheur était plus jeune de quelques années et totalement imberbe. La fixité de son regard semblait trahir une forme d'inquiétude.

À la fin du dossier, la photo en plan large d'un corps allongé comportait comme légende : Le chimiste Andrès Edisias retrouvé mort au bord de la mangrove. Un article faisant le point sur la découverte macabre et rappelant les hauts faits de la carrière de la victime en quelques dates servait de conclusion.

Je m'attardai quelques instants sur la photo du cadavre. Les vêtements étaient maculés de boue contrairement au visage qui

apparaissait à découvert et sans aucune trace de souillure. Comme si Edisias s'était fait débarbouiller... Je trouvais cette mise en scène particulièrement odieuse et choquante. D'autant qu'un détail horrible ressortait par contraste : le type s'était fait trépaner. Sa calotte crânienne perforée s'était en partie détachée, formant comme une écuelle en lieu et place du cerveau où grouillait à présent de la vase.

— Qu'est-ce qui a provoqué ça ? demandai-je. Et ne vous faites pas prier pour cracher le morceau...

Moses haussa les épaules.

— D'après les journaux, une balle lui a explosé la tête. Je n'ai pas les détails balistiques. Si ce n'est qu'une autre balle l'a aussi atteint au poumon. Un tireur embusqué...

— Ça s'est passé où ?

— *Andros*... Au sud de l'île. Là où surgit la mangrove. Là où elle avance, devrais-je dire. Car la mangrove gagne du terrain par ici. Les courants poussent les boues de plus en plus loin. Ce sont ces courants qui ont fait échouer le corps. Ils ont fini par le vomir.

— Et ce sont les eaux boueuses qui l'ont si bien conservé ?

Moses opina sans un mot.

Comme une femme qui s'invite dans votre lit de façon furtive, la devise de Roberts le pirate – dont d'aucuns conjecturaient d'ailleurs qu'il ait pu être une femme – me traversa l'esprit : « *J'ai tant plongé jadis mes mains dans l'eau boueuse que je mérite bien aujourd'hui d'être un capitaine pirate !* » Avait-il (elle) eu affaire à la mangrove, lui (elle) aussi ?

— Tout ça me révulse, reconnut finalement Moses sans chercher à m'amadouer.

Je considérai le directeur financier encore quelques instants avant de le sonder plus avant :

— Quel est le lien entre Edisias et la *Sewerage* ? Par qui s'est-il fait assassiner et pourquoi ?

— Il... Il travaillait sur la chimie des fonds marins.

— OK, je vois : dans le cadre de la mission consistant à prospecter des trous bleus ?

— C'est ça. Il avait été nommé responsable de la planification stratégique. En gros, il s'occupait de sélectionner les trous bleus qui pouvaient faire office de réservoirs d'eau douce et d'écarter ceux qui étaient en liaison avec l'eau de mer. Mais c'est dans le domaine de l'hydrobiologie que son travail a certainement été le plus précieux aux yeux de Banks et des administrateurs de la *Sewerage*. Il a mis au point des procédés permettant de vérifier en temps réel l'état de pollution des eaux collectées. C'est grâce à ça que le système d'épuration de la *Sewerage* a une longueur d'avance sur celui des industriels concurrents...

— Osmose inversée ? risquai-je sans trop y croire.

— On ne peut rien vous cacher, capitula Moses sans combattre. – Après un bref instant de réflexion, il rajouta : – Je n'ai pas la moindre idée quant à l'identité de ceux qui l'ont fait abattre et *a fortiori* quant à l'identité de l'assassin lui-même.

Je poussai un soupir dont je ne savais s'il était de contentement ou de soulagement. Tout ce que je savais, c'est que le moment était venu de porter le coup de grâce aux vilaines petites cachotteries de mon employeur :

— Venons-en à vous, avant de nous coucher. – Je lui jurai solennellement que j'étais toujours lié à lui par la mission qu'il m'avait confiée. Je continuerais donc à le protéger, en m'efforçant de ne plus lui faire faux bond. Ou du moins, précisai-je par probité, de ne plus lui faire faux bond si souvent... – Qu'est-ce qui vous terrorise à ce point, dans la fin tragique de ce type ?

Un rictus déforma son visage.

— Ralph Bonham a été nommé pour occuper la direction de la nouvelle usine, sur *Andros*. Il en est mort, avant même de pouvoir prendre ses fonctions. Dans d'atroces souffrances, qui n'ont rien de naturelles... – Je lui signifiai d'un hochement de tête que j'étais d'accord. – Avant Bonham, celui qui était pressenti n'était autre qu'Andrès Edisias. Il était le préféré de Banks. Il était le préféré de tout le monde : de l'état-major comme des actionnaires. Cela ne lui a pas porté chance. Enlevé dans un premier temps. Abattu ensuite. Le rouleau compresseur

Closed circuit était déjà lancé : il ne s'est pas arrêté pour si peu...

— Et vous ?

Moses darda sur ma personne un regard affolé.

— Vous ne devinez donc pas ? C'est moi que Banks et ses sbires envisagent à présent de placer à la tête du site. Je ne veux pas finir dans les eaux boueuses d'*Andros*, Mr Pralin.

TROISIÈME PARTIE

Le trésor

CHAPITRE 19

AMANDA



arement dans ma carrière, j'avais été confronté à autant de points troubles en même temps.

La vraie Lana Everett remplacée par une usurpatrice qui m'avait embauché et dont j'ignorais tout... Était-il arrivé malheur à cette vraie Lana ? Celle qui avait été mandatée pour établir la cartographie des trous bleus exploitables par la *Sewerage* et qui, pour une raison encore obscure à mon goût, avait laissé Banks et tous ses collaborateurs en plan. Était-ce juste la perspective d'être mieux payée qui l'avait fait tout lâcher ainsi pour une firme concurrente ? Pourquoi avait-elle claqué la porte sans mener à bien sa mission au sein de *Closed circuit* ? Je savais le rôle clé qu'elle avait occupé dans l'organigramme technique du projet. Au cœur même de sa faisabilité. Avait-elle été la cible de menaces ? Avait-elle craint pour sa vie, adoptant la même stratégie de fuite que Moses aujourd'hui ? Loin d'être improbable. Loin d'être sûr également. Aucune conclusion définitive...

Dans le cas de la fausse Lana, j'en étais réduit au même type de conjectures. Je m'étais efforcé de reprendre contact avec elle. Mais elle ne donnait plus aucun signe de vie. Elle s'était manifestement mise à couvert. Quelqu'un sur l'île l'avait-il avertie que je n'étais plus dupe de la supercherie ? Si oui, qui était cet informateur ? Hormis Banks lui-même, je n'avais rien dit à personne. Mes mails et coups de fil ne recevant plus de réponse, il me fallait renoncer à tirer au clair l'épineuse question de l'identité de la pseudo-Lana. J'avais bien envisagé de confier

son cas à Evan Jones, le seul « collègue » de Baltimore auquel j'accordais un tant soit peu crédit. Évoluant sur le même territoire, on se tirait la bourre de temps en temps. Ce qui ne m'empêchait pas de reconnaître ses mérites et réciproquement. Il lui était arrivé de me souffler des affaires juteuses et je lui avais rendu la pareille. Je ne lui en tenais pas rigueur et lui non plus. Cet antagonisme n'empêchait donc pas certaines formes de collaboration. Jones était quelqu'un sur qui je savais pouvoir compter. Hélas pour moi, il venait de se fracturer le tendon d'Achille en disputant après ses heures une partie de squash particulièrement âpre. « Tu as roulé sur la balle ? » avais-je ironisé dans mon mail. Je me doutais que ma remarque idiote ne l'avait même pas fait sourire. Incapable du moindre mouvement pendant trois semaines car cloué au lit avec deux piqûres dans le ventre par jour pour éviter tout risque de phlébite... Le fait que Jones soit réduit à l'immobilité m'interdisait tout espoir de retrouver la fausse Lana sur le sol américain si je n'y étais pas moi-même. Car je n'étais pas prêt à mettre les flics dans le coup.

Il y avait ensuite la question de la mort par noyade de Murray Clarke. Je l'avais retrouvé de la façon la plus fortuite qui soit au milieu de la piscine de Banks. L'instant d'après, quelqu'un m'avait mis hors-jeu en m'électrocutant. À mon réveil, toute trace du cadavre avait disparu. Mais un peu plus tard, ce même quelqu'un avait sectionné la main de Clarke et l'avait envoyée en paquet-cadeau à Banks en se faisant passer pour moi et en y joignant un mot d'intimidation : Je sais tout. Cela avait provoqué une haine inextinguible de Moorcroft à mon endroit. Au moment où je délivrais Maria des grosses pattes du pachyderme, aussi imbibé d'alcool que de rancœur, un reste de lucidité l'avait fait meugler : « Tu paieras pour Clarke ! » Je ne disposais de strictement aucun indice pour me tirer de ce mauvais pas, même si j'avais su m'attirer les bonnes grâces du patron de Moorcroft, Gordon Banks en personne. Il m'avait engagé pour que la disparition de Clarke ne reste pas impunie.

Autre décès problématique, celui de Ralph Bonham, mais cette fois devant un parterre d'invités triés sur le volet : tout le gratin de l'archipel ainsi que les dirigeants de l'ICC intéressés

d'une manière ou d'une autre à la réussite de *Closed circuit*. Fauché en pleine force de l'âge. Pas d'antécédents médicaux connus. Aucun signe avant-coureur les heures ayant précédé sa mort, hormis une pointe de stress que l'importance de la soirée pour celui qui était honoré et devait prononcer un discours rendait compréhensible. Selon la version du rapport d'autopsie citée par Banks, arrêt du cœur provoqué par ingestion de psychotropes à effets retardés. Un mauvais dosage de produits qui n'auraient pas dû être combinés. Un simple accident par imprévoyance. Autant dire que le légiste avouait là son incompétence. Je restais convaincu que Bonham s'était fait assassiner et l'attitude de Moses me confortait dans cette idée. Les mobiles envisageables ne manquaient pas, tant les enjeux en termes de développement économique étaient considérables et faisaient circuler des masses financières dont on espérait des retombées énormes. Les tractations préliminaires entre industriels et décideurs politiques, en évinçant les concurrents de la *Sewerage*, n'avaient pas fait que des heureux... Et il faudrait bien que j'apprenne un jour où s'étaient nichés les cas de corruption sur lesquels Maria et O'Malley ambitionnaient de mettre un coup de projecteur.

J'avais même imaginé que suite à des rivalités internes au groupe, le poste de directeur de la nouvelle usine ait pu être convoité par d'autres cadres aux dents longues. Qui d'autre qu'eux aurait eu intérêt à éliminer coup sur coup les deux promus, Edisias d'abord et Bonham ensuite ? Les révélations que Moses m'avait faites la veille sentaient le souffre.

Enfin, il restait l'énigme que la maîtresse de Whitney avait soumise à la pauvre petite pour lui gâcher ses vacances et que je me faisais fort de résoudre avant mon redoutable neveu. Une souris à l'agonie, des chewing-gums à partager entre les héritiers, un notaire pour régler la succession selon les dernières volontés tordues de la mourante... Un imbroglio de plus, sans conséquence majeure hormis le risque de perdre la face devant un gamin de douze ans qui était suffisamment prétentier comme ça. Mais peut-être bien le garnement était-il déjà parvenu à ses fins tandis que moi je pataugeais... Inutile de

perdre du temps et continuer à me creuser les méninges si l'affaire était pliée. Je décidai de prendre des nouvelles en lui envoyant un SMS :

— Salut Ted. Où en es-tu de notre pari ? Sais-tu qu'il ne nous reste plus que quatre jours pour percer le mystère ?

Il me répondit dans la demi-heure :

— Bonjour tonton Craig. Tjrs pas trouvé. Ai qqes pistes intéressantes.

— Tu as triché en demandant à quelqu'un ?

— Bien sûr. + Internet. Koman veux-tu que je gagne, sinon ?

J'avais vu juste. Le petit saligaud tenait de moi.

— Moi aussi. Pour la même raison que toi... et aussi parce que je savais que tu ne pourrais pas t'empêcher de tricher. Où en est Whitney ?

— W a déclaré forfait depuis lgtps. On est plus que 2, tonton. J'ai déjà choisi l'épisode de Dennis La Malice.

— Il ne faut pas tuer la peau de l'ours, mon grand. À bientôt, bonne chance et... continue à tricher !

— Merci, tonton. A +. W, maman et Doug te passent le bonjour.

*
* *

Avez-vous déjà essayé de dormir dans un fauteuil relaxant ? C'est plutôt coton, avec cette position allongée qui n'en est pas une et toutes ces billes de massage qui vous rentrent dans le dos. Mais je n'avais pas su dire non...

Moses, pas rancunier, réclamait plus que jamais ma présence. Vu ce que je lui avais soufflé dans les bronches et vu l'avoinée que je lui avais passée, j'aurais eu mauvaise conscience à lui refuser cette faveur.

J'avais donc passé le restant de la nuit dans sa chambre. Plutôt inconfortablement installé, j'avais quand même dormi à poings fermés. Du sommeil de celui qui se satisfait sans arrière-pensée de la tournure des événements.

En me passant de la compagnie de Maria, je n'avais finalement pas perdu au change. Moses avait été infiniment

moins coriace que la journaliste pour accoucher de ce qu'il savait. Il était certes loin de m'avoir tout dit. Mais dans ce qu'il m'avait appris, il était possible de couler des fondations solides. J'avais l'intuition que tout partait de là : de l'endroit où le cadavre d'Andrès Edisias avait été retrouvé, gorgé d'eau sans être décomposé, sur la partie la plus sauvage de l'île d'*Andros*, recouverte de marécages et vierge de présence humaine, où seule la mangrove imposait sa loi. L'ICC voulait remettre en cause cet ordre naturel. À cinq *miles* à peine de cet endroit, sa filiale la *Sewerage* avait implanté avec un zèle remarquable la verrue du modernisme. L'usine géante était tapie à l'ombre des palétuviers. Faisant fi du biotope, elle avait refoulé toute forme de vie animale ou végétale sur une superficie de quelque 80 hectares, semant quantité d'édifices irrigués par un colossal système d'adduction : eau prélevée à la surface des trous bleus, acheminée par canalisations vers un ensemble de cuves destinées à filtrer toutes ses impuretés, puis transportée par d'incessants convois de camions vers les navires-citernes à destination finale de *New Providence*. Edisias avait supervisé les travaux d'achèvement du gigantesque complexe. Captage et circulation des fluides, dépollution et traitement des déchets, gestion des flux d'information, maintenance des installations : tous les tests techniques avaient été concluants. Prêt à l'emploi, le site n'attendait qu'une autorisation administrative pour entrer en action. Capacité prévue à terme : 3 000 000 de mètres cubes d'eau potable par jour. De quoi desservir tout *New Providence*, sans plus jamais être à la merci d'une quelconque pénurie. De quoi même exporter vers Cuba ou la Jamaïque. Edisias devait éprouver une fierté et une excitation légitimes à l'idée d'avoir contribué à faire naître ce projet. Il devait aussi se réjouir à l'idée d'avoir été désigné pour le faire monter en régime – comme un père ne se contente pas de donner la vie à son enfant mais s'applique à l'élever convenablement. Il s'était préparé psychologiquement à diriger la nouvelle unité sans imaginer que sa prise de fonctions à lui ne serait jamais effective...

C'était du moins ce que j'étais en droit de déduire à la lecture du dossier que Moses avait constitué.

Il y avait un dernier point notable dans ce dossier. Un des articles faisait état d'une opération coup de poing menée par un groupe d'activistes issus de la frange dure de la mouvance écologiste : ceux qui se font appeler les « guerriers verts ». Ils avaient décidé d'occuper la mangrove afin d'attirer l'attention sur ce qu'ils nommaient une « catastrophe écologique annoncée ». Malgré une logistique rudimentaire – canots, échelles de corde, toiles de tente... –, ils avaient réussi la gageure d'escalader les palétuviers pour y établir des campements de fortune. Le sommet des grands arbres constituait un observatoire de choix. Il était aussi un emplacement stratégique : impossible pour les autorités de les déloger sans abîmer l'écosystème et faire la preuve de leur peu d'intérêt pour la préservation de la nature... Les « guerriers verts » étaient pacifistes dans l'âme, mais pas naïfs au point de ne pas être armés. Leur arme principale restait cependant leur détermination sans faille. Mais s'ils étaient attaqués, ils avaient prévu qu'ils sauraient se défendre. Rien ne les ferait dévier de leur but qui était d'exercer une pression sans relâche sur les autorités bahaméennes. Il était intolérable que celles-ci continuent à pratiquer la rétention d'informations quant aux dégâts environnementaux causés par l'arrivée de la *Sewerage*. Le caractère exceptionnel du patrimoine naturel des Bahamas justifiait des mesures de protection exceptionnelles, auxquelles Leighton et Edisias étaient demeurés sourds jusqu'à présent.

Mais dans l'article qu'avait découpé Moses, c'était le seul droit de réponse d'Andrès Edisias qui était développé. Il se défendait des maux dont on l'accablait. Il avait veillé personnellement, en accord avec les fonctionnaires compétents, à ce que l'usine ultramoderne reste largement en deçà des normes les plus strictes en matière de rejets polluants. La contamination supposée du site était totalement infondée. Les techniques mises en œuvre étaient parfaitement maîtrisées, y compris celles relatives au traitement des boues provenant de l'épuration des eaux usées. La crainte que l'exploitation industrielle dénature puis fasse disparaître les trous bleus relevait également du fantasme le plus absurde... Toute tentative

de perturber ou d'empêcher l'activité de la *Sewerage* s'assimilerait selon lui à un acte de terrorisme.

Mais les « guerriers verts », eux, criaient à la désinformation. Ils se méfiaient de ces technologies trop récentes, trop spécifiques et jamais expérimentées à grande échelle. Ils abreuyaient donc Edisias et le ministre de l'Équipement de l'arsenal d'amabilités usuel, les taxant d'irresponsabilité, de myopie, de cupidité... sans que cela débouche sur des actes de violence pour autant.

Une photo pleine page illustrait la hargne contenue de la poignée d'activistes. Elle les montrait en habits paramilitaires, se tenant par la main, formant une sorte de mur compact. Des couteaux et même quelques armes à feu dépassaient des ceinturons. Les regards froids et durs achevaient de viriliser cette chaîne de solidarité des plus menaçantes. Au beau milieu, celui qui semblait être le leader s'était détaché et occupait seul le premier plan. Il brandissait un fusil. Comme ses compagnons, il portait un couvre-chef et avait le visage bariolé de peintures de camouflage qui ne parvenaient pas à dissimuler ses traits. La carrure ne trompait pas non plus, de même que la moustache blonde coupée fin. J'avais la confirmation qu'Eric O'Malley n'était pas qu'un doux rêveur...

— Vous connaissez cet homme ? demandai-je à mon compagnon de chambre une fois celui-ci réveillé.

Moses examina la photo avec attention.

— Aurais-je une raison de le connaître ? – Je ne répondis pas. – Non, sa tête ne me dit rien. Même si je ne jurerais pas ne pas l'avoir déjà croisé...

— Eh bien, vous allez bientôt faire sa connaissance. J'ai l'intention de vous le présenter.

— Et en quel honneur ?

— Vous verrez.

Je laissai Moses faire un peu de rangement dans sa kitchenette et partageai avec lui un rapide petit-déjeuner. À toutes fins utiles, je lui demandai de faire marcher ses neurones sur l'énigme de la souris mourante. Mais sa double compétence en fiscalité internationale et en analyse financière ne lui fut

d'aucun secours. Lui non plus ne parvenait pas à diviser 17 par 3...

Puis je lui posai une question autrement plus sérieuse. Le bougre s'était suffisamment remis de la correction que je lui avais infligée la veille. Et moi, j'avais un impérieux besoin d'avancer.

— Vous ne m'avez toujours pas avoué pourquoi vous teniez tant à ce damné microfilm... Il est temps de m'en dire un peu plus à ce sujet, vous ne croyez pas ?

Moses scruta le fond du bol qu'il venait de vider, cherchant une réponse parmi les rares flocons d'avoine rescapés. Puis du bout de sa cuiller, il pêcha les remugles spongieux dont il tapissa les rebords d'une assiette. Cette occupation l'absorba quelques secondes.

— Toujours pas envie de me répondre ? minaudai-je.

Moses lâcha la cuiller, qui en rebondissant sur l'assiette la fit tintinnabuler par deux fois.

— Ce n'est pas ça, protesta-t-il d'une voix acide. C'est que... c'est compliqué. Bien plus que votre énigme à la noix.

— Dites-moi ce que vous avez sur le cœur, insistai-je.

— Si vous êtes prêt à l'entendre... Vous travaillez pour Gordon Banks, m'avez-vous dit ?

— J'ai eu la faiblesse d'accepter son offre. Ça ne me prive pas de mon libre-arbitre. Personne n'a jamais pu acheter ma conscience.

Le directeur financier réprima un bref mouvement de recul.

— Bah, au point où j'en suis... Banks m'avait fait jurer de garder le silence à ce sujet. — Je l'encourageai à poursuivre d'un véhément signe de tête. — En même temps, rien ne me prouve que vous n'êtes pas à la solde de Banks. Rien ne me prouve que vous ne jouez pas un double jeu...

J'en avais assez de le voir tergiverser, mais je pris sur moi. Je fis néanmoins cette mise au point, en lestant chaque mot du poids nécessaire :

— Cette nuit, je n'ai fait que vous immobiliser pour vous donner une petite leçon. Je n'ai plus l'intention de vous en donner d'autre. Ici, je n'ai pas de port d'arme. Mais si j'avais

voulu vous tuer, soyez sûr que ça ne m'aurait pas empêché de vous égorger...

Il se rendit à ce dernier argument.

— C'est Clarke le coupable, lâcha-t-il finalement. L'homme que le Président emploie pour ses basses besognes.

— Clarke est mort. Je l'ai retrouvé noyé dans la piscine de Banks.

— La presse ne s'en est pas fait l'écho.

— C'est normal : son cadavre s'est volatilisé et le Président n'a pas rendu l'affaire publique. Je ne l'ai pas fait non plus. Mais c'est pour ça que Banks m'a engagé : il veut que j'éclaircisse les causes de sa disparition – dans les deux sens du terme !

Je ne pouvais réprimer l'envie de faire de l'humour dans les situations les plus scabreuses alors même que mon interlocuteur n'avait pas le cœur à rire. Les psychologues qualifient ce type de comportement de résilient. C'est ce qui aide à surmonter les difficultés qui se présentent, d'après eux. Moses, lui, me considérait d'un air atterré, se demandant comment je pouvais plaisanter avec la mort. C'est peut-être parce que je la côtoyais de plus près que lui.

— Clarke a voulu me tuer, continua Moses sans ciller. S'il n'est plus de ce monde, ce n'est pas moi qui le regretterai. – Il attendit mon assentiment, qui ne vint pas. – Une affaire de femme : rien à voir avec l'ICC.

— Ça s'est passé comment ?

— C'était crapuleux. Il avait préparé son coup et ne désirait pas se salir les mains. Je l'ai vu verser quelque chose dans mon verre. Je n'ai pas bu le verre et l'ai fait analyser. Il contenait une dose mortelle de cyanure. Ça s'est passé dans un lieu privé : chez la femme en question. Si bien que si j'y étais passé, c'est elle qui aurait été accusée...

— L'identité de cette femme ?

— Amanda Spike. Elle est bahaméenne et vit à Nassau. C'est une... professionnelle.

— Donc moyennant un peu d'argent de votre part, elle serait capable de corroborer ce que vous venez de m'affirmer. Elle

serait tout aussi capable de dire que Clarke était vénusien !

Moses ne releva pas.

— Voici son adresse.

Il me l'écrivit sur un petit bout de papier.

— Si j'ai du temps à perdre, j'irai vérifier.

— Merci, fit Moses distraitement. Mais ce qui est important vient maintenant. Je me suis plaint au Président que son homme de main avait voulu m'éliminer. Pour garder Amanda dans son orbite...

Je le coupai :

— Vous êtes amoureux d'elle ?

Moses marqua un temps d'arrêt et me fixa d'un air déterminé :

— Oui. J'ai envie qu'elle s'en sorte. – Je doutais de la véracité des faits. Mais je ne le relançai pas là-dessus. Ça ne me regardait pas, après tout. Et quand bien même les faits auraient-ils été avérés, je doutais de la réussite de l'entreprise... Surtout si Moses ne consentait pas à bouger de sa chambre d'hôtel ! – Donc je suis allé voir le Président, répéta-t-il. Je lui ai rapporté les faits.

— Et vous lui avez réclamé de l'argent ? devinai-je.

— C'est ça. Mais pas pour moi : pour elle ! Pour qu'elle laisse tomber ce salopard de maquereau. Pour qu'elle soit enfin libre !

— Elle est libre maintenant. Puisque Clarke est mort...

Moses marqua sa désapprobation d'un long balancement de tête.

— Certainement pas. Un souteneur allié de Clarke aura mis la main sur elle et sur les filles appartenant au même réseau...

— Pour le savoir, vous devriez téléphoner à Amanda, dis-je en lui tendant mon portable.

— Inutile. En réalité, je le sais déjà... Mais je ne connais pas le type précisément. Contrairement à Clarke, il n'est pas un employé de l'ICC. Lui, il fait œuvre de proxénète à plein temps. – Après un temps, Moses rajouta : – Aux dernières nouvelles, il ignorait mon existence.

— Plus rien à craindre, alors ?

— La mort de Clarke m'enlève un poids, reconnut le directeur financier.

— La meilleure chose à faire serait de ne plus vous terroriser au fond de votre coin cuisine et de prendre les choses à bras-le-corps. Je peux vous y aider, si vous voulez. — Je ne le laissai pas répondre. J'enchaînai, pour ne pas perdre le fil de mes pensées : — Quand vous avez décidé de faire chanter Banks, est-ce qu'il a accepté de payer ?

— Il a accepté. Il voulait éviter à tout prix que sa réputation personnelle soit entachée par les agissements de son second. Il était d'ailleurs parfaitement au courant des extras de Clarke. Mais il les interdisait ailleurs qu'aux Bahamas. Disons que Banks voulait minimiser les risques...

— Bon, on avance, relevai-je. Mais pas forcément là où je souhaiterais aller. Alors revenons au microfilm : que vient-il faire là-dedans ?

— Je vous avais prévenu que c'était compliqué... s'excusa-t-il. Le Président m'a versé un acompte. Et ensuite, il a renâclé à me verser le reste des sommes dues. Pour être sûr qu'il honore ses engagements, il me fallait un moyen de pression. Comme je savais que le microfilm revêtait un caractère précieux pour Banks, j'ai eu l'idée de vouloir m'en emparer... J'irai même plus loin : dans mes plans, le microfilm était mon assurance-vie. Si je trouvais le microfilm et si je le mettais en lieu sûr, c'était la certitude que le Président ne paierait personne pour m'éliminer et qu'il continuerait à verser la rente promise à Amanda.

Il y avait encore quelque chose qui m'échappait :

— Comment connaissiez-vous l'existence du microfilm ? Et comment saviez-vous ce qu'il représentait pour Banks ?

— Si je m'intéresse à ce point à Edisias, c'est aussi parce que, l'espace de quelques jours, j'ai pu sympathiser avec lui. C'est lui qui a fait fuiter l'information. Un jour où il a eu des mots avec le Président qui l'accusait de ne pas avoir su désamorcer l'activisme des « guerriers verts », je l'ai invité à prendre un verre. Et là, il s'est lâché...

J'essayai de le piéger à nouveau :

— S'il a été imprudent en révélant l'existence ou le contenu

de ce document top secret ou ultrasensible, n'est-ce pas cela qui lui a coûté la vie ?

— Je vous l'ai déjà dit : je n'en sais rien. Je n'ai pas la moindre idée de qui a pu l'assassiner. Tout ce que je sais, c'est que Banks était prêt à de nombreux sacrifices pour retrouver la trace du microfilm.

CHAPITRE 20

DÉCORUM



e n'avais été que moyennement convaincu par la démonstration de Moses. Mais, toujours désireux de garder quelques cartes dans ma manche, je n'en avais rien laissé paraître. Disons qu'il fallait ordonnancer les choses qu'il me restait à faire et que vérifier les dires du directeur financier n'était pas une priorité. Cela viendrait en temps utile. Car je ne pouvais accorder un total crédit à quelqu'un qui faisait porter le chapeau à un mort, quand bien même Murray Clarke aurait été l'ultime salaud annoncé.

Je n'avais pas dit à Moses que, désobéissant aux ordres de la pseudo-Lana, j'avais pris la responsabilité de déflorer le contenu du microfilm, que j'y avais découvert des histoires de femmes pirates et que, n'y voyant rien d'autre qu'un ensemble d'anecdotes, je l'avais rendu à son légitime propriétaire, Gordon Banks.

La fin de notre entretien avait quand même vu surgir un élément nouveau. Moses ne mettait plus en doute ma parole. L'homme qui l'avait traqué avait définitivement disparu de la circulation. C'était pour lui un fait acquis. Et ça changeait tout. Moses réalisait enfin qu'il était de nouveau libre de ses mouvements. Il était soulagé et de nouvelles perspectives s'antraient dans son esprit.

Il s'était alors opéré en lui un *aggiornamento* spectaculaire. Il n'avait plus de raison d'être tétanisé par la peur et de vivre coupé du monde. Désormais, il pouvait sans crainte reprendre ses fonctions à l'ICC. Il n'était plus obligé de faire une croix sur

le poste clé que Banks lui faisait miroiter. Remplacer Edisias puis Bonham à la tête de l'établissement d'*Andros*, nouveau fleuron technologique du groupe, était à présent envisageable. Psychologiquement parlant, il était donc sur la bonne voie.

Mais, soupçonneux par nature, il m'avait prié de continuer à lui servir de garde du corps.

J'avais accepté. En incluant à notre contrat le bémol suivant : je tenais à conserver un rayon d'action propre ainsi qu'un minimum d'intimité dans ma vie sentimentale. Il était par conséquent hors de question que mon client et moi restions collés l'un à l'autre 24 heures sur 24. Premièrement, j'avais une enquête à mener pour le compte de Banks. Il me fallait pour cela une certaine latitude. Deuxièmement, je préférerais entretenir une promiscuité physique avec Maria plutôt qu'avec lui. Mes nuits ne lui seraient donc pas consacrées.

Comme ces points n'étaient pas négociables, Moses s'était plié à mes volontés.

Il continuerait à vivre en reclus tant que je ne serais pas à ses côtés pour le protéger. Je ne le lâcherais pas d'un pouce le reste du temps. La moitié de la journée pour lui. L'autre moitié et la nuit pour moi...

Il était dit que je ne chômerais pas les jours à venir.

*
* *

Il fallait que je réserve un peu de temps à mes occupations privées. Je pris congé du directeur financier qui me promit de demeurer dans sa chambre. J'étais censé le recontacter dans l'après-midi.

Je retrouvai Maria au bar de son hôtel peu avant midi. Eric O'Malley lui tenait compagnie, ce qui n'était pas prévu au programme.

Je commandai un gin fizz. Puis je les saluai tous deux assez froidement, mais pas pour les mêmes raisons. Je laissai Sticky seul dans son coin.

Finalement, le fait qu'O'Malley soit là me donnait l'occasion

d'aborder frontalement les problèmes. J'étais décidé à lui faire abattre quelques unes de ses cartes.

Il me prit de vitesse pour engager la conversation :

— Vous tombez à pic, Craig. Figurez-vous que je sors à l'instant de chez le Président.

Voyant sa mine enjouée, je lui laissai prendre l'initiative sans en avoir l'air :

— J'en suis content pour vous. En tout cas, c'est la première fois que je vous vois sourire en évoquant votre adversaire...

— C'est parce que Banks et moi venons de conclure un pacte, déclara-t-il en lissant sa moustache blonde qui n'avait nul besoin de subir ce cycle de repassage.

— Un pacte ? Vous n'avez pas fumé le calumet de la paix, quand même ?

Maria écoutait sagement. Manifestement, O'Malley l'avait déjà mise au courant. Depuis notre rencontre à Washington, l'impression d'avoir toujours un temps de retard sur ces deux-là ne m'avait pas quitté.

— Non, continua-t-il. Les pirates ne fumaient pas le calumet de la paix, que je sache ! Pour une bonne raison : ils ne faisaient pas la paix, Craig. Car le fait est que, sitôt après nous être mis d'accord, Banks et moi avons parlé de pirates. C'est sa passion... Et moi, comme j'avais obtenu ce que je voulais, je l'ai laissé dégoïser.

— Non seulement il vous a écouté mais en plus il vous a... *entendu* ?

— Exactement. Et ça a été bien plus facile que je ne l'imaginai. Comme si j'avais eu affaire à un autre homme.

— Alors, tout est pour le mieux ! – Je me levai pour le congratuler à la manière des sportifs qui viennent de marquer un point. Puis je regagnai ma place. – Mais on célèbre quoi, au juste ?

— Vous me faites marcher, Craig. Je vous l'ai dit hier soir : je viens d'obtenir de Banks le droit de visiter les installations d'*Andros*. C'est énorme ! Banks a décidé de changer de stratégie. Il veut maintenant jouer la transparence. Tout est consigné de sa main, là-dedans, et signé. – Il sortit un document

de sa poche. – En plus, je suis autorisé à y aller à l'improviste. Et accompagné des experts que j'aurai moi-même nommés. *Friends of the Planet* me les enverra. Ce ne sont pas les experts qui manquent !

— Ils auront le couteau entre les dents et un air menaçant, vos experts ?

O'Malley me lança un regard qui prétendait être malicieux :

— La bonne blague... Ce ne sont pas des pirates, Craig !

Mon visage à moi ne se dérida pas :

— Vous aussi vous me faites marcher. Vous savez très bien à qui je fais allusion. Des gens qui se présentent comme étant des combattants d'un genre particulier, des « guerriers verts ».

O'Malley se rembrunit :

— Eh bien ? Qu'est-ce qui ne va pas avec ça ?

— Ce sont des militants admirables, intervint Maria. Ils se battent pour une noble cause et ne feraient pas de mal à une mouche.

— Je n'en doute pas un instant. Et d'ailleurs là n'est pas la question.

— Alors, quelle est la question ? rebondit O'Malley d'un ton rogue.

— La question est : pourquoi ne pas m'avoir avoué que vous en faisiez partie ? Et aussi : pourquoi avoir privilégié le coup de force à la négociation ? – Je faisais mine de m'énervé, mais en réalité je n'en avais rien à faire. – Pourquoi avoir mis au Président et à ses sbires le couteau sous la gorge ?

O'Malley s'apprêtait à en découdre verbalement avec moi. Mais le temps qu'il ait fini de prendre une profonde inspiration, Maria avait déjà placé sa répartie :

— Quelle naïveté coupable, Craig ! Contre l'ICC, il faut faire feu de tout bois. Il y a un temps pour la négociation, un temps pour le travail d'expertise, un temps pour la communication, un temps aussi pour la dissuasion... Quant aux « guerriers verts », s'ils sont le bras armé de l'écologie, c'est un bras qui ne frappe qu'à bon escient et qui ne frappe que les esprits !

— Je sais : ils sont pacifistes. Mais j'en ai assez de tous vos

petits secrets... Soit vous me mettez dans la confidence jusqu'au bout, soit je n'ai rien à faire ici.

Comme je faisais mine de m'en aller, Maria et O'Malley me retinrent par le bras et me supplièrent presque de rester.

— Je suis d'accord avec vous, Craig, commença le plus vert des guerriers. En ce qui me concerne, je veux bien lâcher un peu de lest.

— Moi aussi, se résigna la journaliste. — Elle poussa un soupir qui en disait long. — À vous l'honneur, Eric.

— Très bien. Alors, Craig, que voulez-vous savoir ? Si tant est que je puisse vous répondre...

— Je veux connaître tous les éléments d'importance qui concernent l'action que les « guerriers verts » ont menée il y a deux mois en faisant le siège de la mangrove. C'est bien vous, Eric, qui étiez à la tête de cette action ?

— Sur le terrain, oui. C'est moi qui coordonnais, à défaut de donner des ordres. Les uniformes ne sont là que pour le camouflage... et le décorum. Mais ce n'est pas moi qui ai eu l'initiative de cette action. Elle s'est décidée de façon démocratique, lors de l'assemblée générale de l'association. Un vote à main levée.

— Et vous avez levé la main ?

— Évidemment. C'est une décision collégiale, qui s'est imposée à nous dans le fil de la conversation et qui a rapidement rallié la majorité de nos militants.

— Les « guerriers verts » sont-ils un appendice de *Friends of the Planet* ? Autrement dit, s'agit-il des mêmes militants ? Ou autrement dit encore, les actions décidées par le groupuscule sont-elles avalisées par une ONG considérée comme plus respectable ?

Je savais que *Friends of the Planet* avait meilleure presse que les « guerriers » : en privilégiant le dialogue, l'association faisait moins de vagues. Ou du moins, elle faisait des vagues moins hautes, qui ne risquaient pas de tout emporter sur leur passage. Les « guerriers », eux, n'hésitaient pas à enfreindre la loi, estimant que leur combat pour améliorer le sort de l'humanité était bien plus légitime que des lois injustes, votées à la va-vite

ou préservant les seuls intérêts des industriels.

Comme je l'avais prévu, O'Malley tiqua :

— Le groupuscule, comme vous dites, est parfaitement respectable. Il est juridiquement indépendant de *Friends of the Planet*. Et on ne peut pas considérer qu'il soit à sa botte. Ce qui se décide chez les « guerriers » n'est pas forcément ce qui se décide ailleurs. On a donc affaire à deux associations connexes mais pas identiques. Certains à *Friends of the Planet* se méfient des actions coups de poing et les condamnent. Ce n'est pas mon cas. Mais il y a toujours débat là-dessus : pas sur la philosophie, mais sur les actions à entreprendre.

— Combien de membres actifs chez les « guerriers » ?

— Une poignée. Quelques dizaines... Mais ce n'est pas le nombre qui compte, Craig, c'est la qualité du signal envoyé, tempéra O'Malley.

— OK, alors il faut m'expliquer un peu. À quoi faire le siège de la nouvelle usine a-t-il servi ?

O'Malley eut un bref moment de réflexion :

— À manier des symboles... Nous ne faisons que manier des symboles. C'est ce qui plaît aux médias. C'est ce qui permet de mobiliser autour de nous. C'est ce qui permet de rouvrir le dossier, d'y mettre quelques grains de sable pour éviter que des gens comme Leighton ou Banks ou Edisias s'empressent de le refermer.

— D'accord. Mais concrètement dans le cas qui nous occupe ?

— Le but n'était pas de stopper l'exploitation, ce qui aurait été irréaliste et de toute façon impopulaire. Trop de gens ont eu du travail grâce à ce chantier. Trop d'investissements ont été consentis. Je vous ai déjà dit ce que nous cherchons. Et ça, ça n'a rien d'irréaliste. Il faut simplement faire preuve d'obstination. Il y a deux points principaux. Tout d'abord, faire en sorte que la *Sewerage* respecte ses obligations de ne pas toucher aux trous bleus qui communiquent avec l'océan. Ce premier point nécessite un contrôle strict par des experts indépendants. Un contrôle de long terme... Le deuxième point concerne les trous bleus qui ne communiquent pas avec l'océan.

Il faut imposer que la *Sewerage* exploite de façon soutenable ces isolats naturels. Il doit y en avoir un nombre plus grand que ce que la multinationale a prévu, pour que chacun soit mis en valeur de façon non intensive. L'enjeu est de ne pas épuiser les ressources en eau douce disponibles et de ne pas perdre en biodiversité. C'est certainement le point le plus épineux. Il passe par la négociation imposée d'un planning de rotation de l'exploitation trou bleu par trou bleu. La conservation de ces réserves du vivant doit primer sur leur rentabilité économique. Et elle rend indispensables aussi des investissements supplémentaires en canalisations, que la *Sewerage* n'a en rien l'intention de financer... Voilà à quoi servent les « guerriers verts » : à créer un rapport de force.

— Alors pourquoi s'être arrêté en si bon chemin ?

Sticky, que cette conversation fatiguait, tournait en rond autour du pied de table où Maria l'avait attaché. Elle le libéra et le petit singe vint docilement s'asseoir à côté d'elle sur la banquette.

Après cet intermède, O'Malley me répondit :

— Il y a eu des problèmes logistiques. C'est une organisation très compliquée, vous savez. Il faut faire se relayer plusieurs équipes, monter des tours de garde, acheminer les vivres... Passer le temps au milieu des branchages était trop dangereux. Nous avons eu un accident, heureusement sans gravité. Et puis, il y a le paradoxe de l'action collective quand on milite pour le respect de l'environnement. Certaines associations de protection des animaux nous ont accusés de perturber les flamants roses en squattant leur habitat...

Constatant qu'O'Malley ne poursuivait pas, je lâchai :

— C'est tout ?

Maria se mit à caresser Sticky nerveusement.

— C'est tout, confirma le « guerrier vert » qui battait en retraite devant des flamants roses.

Je me levai.

— Décidément, je renonce. Je n'arriverai à rien tirer de vous.
— Je les regardai tous deux alternativement. Quand on me menait en bateau, la moindre des choses était de ramer à ma place. Je

les menaçai : – Si vous ne me donnez pas la vraie raison, il ne faudra plus compter sur ma collaboration. Je prendrai le parti de Banks contre vous.

Je me saisis de ma veste, tournai les talons et pris la direction de la sortie sans les saluer. Au bout de quelques mètres, Maria accourut pour me retenir :

— Ne fais pas l’idiot, Craig ! Ce n’est pas le moment de tout gâcher !

— C’est toi qui me prends pour un idiot.

Je l’attrapai par la taille et l’embrassai longuement, sous les yeux médusés du militant écologiste que je tenais à punir de sa mollesse coupable. Et puis, il fallait bien crever l’abcès.

Quand je regagnai ma place, O’Malley tortillait les extrémités de sa moustache. Il lui faudrait les défriser ensuite, mais je plaçais non coupable. Il n’avait qu’à me dire la vérité au lieu de me faire perdre mon temps.

— C’est moi qui m’en vais, articula-t-il froidement.

Et il leva le camp une deuxième fois, pour laisser s’ébattre un couple de tourteraux dans son habitat qui n’avait rien de naturel.

Une fois l’activiste en carton-pâte hors de vue, Maria Shelf pouffa :

— Tu as été dur... Dur mais bien !

Sa respiration s’accéléra, tant et si bien qu’elle fut prise d’un fou rire. Elle dut vider son cocktail à petites gorgées pour se calmer.

— Ah, quel numéro ! Tu es vraiment irrésistible...

J’aurais certainement dû me sentir flatté d’avoir évincé un rival potentiel. Mais ce n’était pas le cas.

— Tu le connaissais, à l’époque où il faisait le zouave avec les « guerriers verts » ?

— Mais non, voyons. Tu le sais bien, Craig. J’ai fait sa connaissance en même temps que toi, à Washington. – Elle me prit la main, voyant que mes maxillaires serrés interdisaient le moindre sourire. – Tu ne serais pas un tout petit peu jaloux ?

Je n’entrai pas dans son jeu :

— Tu le sais, toi, pourquoi le coup de force a avorté. Alors

dis-le moi.

À l'aide d'un mouchoir en papier, elle se tamponna le bout des cils. Puis elle redevint sérieuse :

— Oui, je le sais. C'est une information confidentielle. Les journaux n'en ont pas parlé. J'ai un autre informateur qu'O'Malley au sein des « guerriers verts ». C'est lui qui m'a mise au courant. Je ne sais pas si ça a de l'importance...

— Dis toujours.

— Eh bien, tu as vu juste, Craig. L'action des « guerriers » ne consistait pas seulement à attirer l'attention des médias et du grand public. Cette première phase était importante. Elle a duré quelques jours, pendant lesquels les représentants des uns et des autres se sont renvoyés la balle dans les différents organes de presse qui couvraient l'occupation de la mangrove. Mais au terme de cette joute verbale, et voyant que l'intérêt des médias fléchissait, Eric et sa troupe ont décidé de franchir un palier.

— On y arrive, m'impatientai-je.

— Les « guerriers verts » projetaient de pénétrer de nuit à l'intérieur du nouveau complexe.

— C'est plus logique comme ça. Car sinon, quel intérêt d'avoir une vue plongeante sur les bâtiments ?

— Oui, reconnut-elle sans peine.

— Le but de cette descente, c'était quoi ? Trouver des documents ? Saccager les matériels pour retarder la mise en fonction de l'usine ?

— Trop prévisible, Craig. Ces idées ont été évoquées mais elles ont été abandonnées. Le complexe dispose d'un service de sécurité qui n'aurait pas laissé quelques agités s'en prendre au poste de commandement ou entrer dans les bureaux. Les bâtiments administratifs tout comme ceux dédiés à la production sont bien gardés. Étant donné le climat de suspicion qui pèse sur elle, la *Sewerage* veut prévenir tout dérapage.

— Alors, quoi ?

— Alors, il fallait frapper fort et là où la *Sewerage* ne s'y attendait pas. Donc suivre un plan plus radical. J'ai dit que les bâtiments où on travaille et qui la nuit sont déserts ou quasiment sont surveillés. Mais ce n'est pas le cas de la partie privative du

complexe. C'est là que se trouve le point faible du dispositif de sécurité du site : les logements des personnels résidant sur place.

— Les patrouilles y sont rares ?

— C'est ça. En pleine nuit, on peut s'y faufiler sans être dérangé. Après, il ne reste plus qu'à mettre son plan à exécution.

— Qui était ?

— Qui était de s'en prendre à celui qui à ce moment-là était encore le directeur du site : Andrès Edisias. En le séquestrant ou même carrément en l'enlevant. Sans le maltraiter, évidemment.

— Maria s'interrompt quelques secondes, pour se remettre un coup de tampon sur les yeux et aussi évaluer mon degré de perspicacité. J'avais deviné, mais voulus entendre la fin du récit de sa propre bouche : — Ce plan n'a jamais pu être testé sur le terrain. La veille même où les « guerriers verts » étaient censés entrer en action, Edisias se faisait enlever pour de bon. Et deux semaines plus tard, son corps était retrouvé sans vie.

Un concours de circonstances particulièrement tragique... C'était donc ça le fin mot de l'histoire. C'était ça qui expliquait que le siège de l'usine se soit terminé en queue de poisson.

— O'Malley et ses amis ne voulaient pas être assimilés aux criminels ? demandai-je pour en avoir le cœur net.

— Oui. D'autant plus qu'il y a eu une fuite parmi eux. La rumeur qu'ils projetaient d'enlever Edisias est arrivée aux oreilles des autorités, de Banks et d'autres journalistes que moi. Quelques allégations sibyllines ont pu être lues par ci par là. Il était plus sage de calmer le jeu et de plier bagage...

— Eric remonte dans mon estime. Je m'excuserai d'avoir été agressif avec lui. Mais je ne m'excuserai pas d'être resté avec toi...

J'embrassai Maria de nouveau. Et cette fois sans aucune arrière-pensée.

CHAPITRE 21

UN PRÉCIEUX COLLABORATEUR



idèle à la promesse que je lui avais faite, j'étais allé retrouver Moses dans l'après-midi. Mais j'avais tenu à y aller accompagné de Maria. Puis nous nous étions rendus tous les trois à *Paradise Island*, où nous avons fait les boutiques du front de mer. Comme un équipage pirate qui entame un raid sur un territoire florissant...

Abandonner l'espace de quelques heures tout lien visible avec *Closed circuit* nous avait fait du bien. Maria avait reconstitué sa garde-robe. J'avais été sensible à son désir de me plaire. Et Moses s'était gorgé d'air chaud et vivifiant, comme une plante qui a passé l'hiver à la cave et qu'on ressort au soleil à la fin du printemps.

Le soir venu, nous étions allés dîner sur la promenade, un œil sur la marina et l'autre sur le calme roulis de la mer. À la lecture du menu, Maria s'était offusquée d'y trouver de la soupe de tortue. Son fond écologiste reprenant le dessus, elle nous avait intimé de boycotter cette entrée, la tortue de mer étant une espèce menacée et officiellement protégée. Nous nous étions rabattus sur un consommé de lambi – le mollusque baignait d'agréable façon sur un lit de tomates, poivrons et autres aromates. D'excellentes langoustes marinées dans un jus de citron vert et accompagnées d'igname rôti avaient composé le plat principal. Pour mieux faire passer ces mets relevés, Maria avait tenu à nous faire goûter de l'eau de coco. Moses et elle l'avaient prise nature et moi mélangée à du lait condensé et du gin – cocktail improbable et hautement calorifère qui m'avait

redonné un moral d'acier. Enfin, mes deux compagnons s'étaient laissés tenter par une salade de fruits et moi par une crème glacée à l'anone – un fruit exotique au parfum de rose.

La journée avait été suffisamment distrayante pour éviter de parler des sujets qui fâchent. Je n'avais d'ailleurs pas eu à forcer Maria de se prêter au jeu de l'insouciance. Moses quant à lui était heureux de renouer avec une vie normale.

Il serait bien temps le lendemain de revenir aux choses sérieuses.

Il y avait pourtant un détail que j'avais gardé pour moi depuis le début de l'après-midi. Alors que Maria était occupée à essayer une robe et Moses à vanter son charme sous lequel il semblait être tombé lui aussi, j'avais reçu un SMS étrange. Il provenait de Barbara, la documentaliste qui m'avait si efficacement apporté son aide à la bibliothèque : Bonjour. Quelqu'un fait les mêmes recherches que vous. Peut-être votre ami universitaire ? Je lui ai donc fourni les mêmes renseignements qu'à vous, mais sans préciser que vous étiez passé le premier. Soyez prudent !

Barbara avait été assez perspicace pour deviner que l'universitaire en question n'existait pas. Avait-elle aussi deviné que je menais une enquête privée ? C'était possible. En tout cas, je lui avais fait meilleure impression que celui qui était venu la consulter après moi. Il lui avait demandé les mêmes numéros de la *Bahama Gazette* et de la *Royal Gazette* que moi... sans être capable de se faire passer pour un universitaire non plus. Donc il s'agissait d'un autre enquêteur ou d'un homme de main quelconque. Qui d'autre pouvait être sur le coup ? Un envoyé de Lana ? Quelle était la finalité de sa mission ? Pourquoi ces femmes pirates excitaient-elles tant de convoitises deux siècles après leurs satanés exploits ?

Banks s'était-il fait voler une nouvelle fois le microfilm ? Ou bien... y avait-il plusieurs microfilms en circulation ?

Si je m'étais écouté, j'aurais faussé compagnie à mes deux acolytes pour essayer d'y voir clair.

Mais je ne pouvais pas agir ainsi. J'avais promis mes jours à Moses et mes nuits à Maria... Il serait facile de me débarrasser

du premier mais pas de la seconde. Je m'en voulais presque de ne plus disposer du fusible O'Malley.

Après avoir raccompagné Moses jusque dans sa chambre d'hôtel, je gagnai celle de la journaliste. Elle m'attendait en négligé aguichant. Je l'embrassai et la caressai, animé d'une flamme nouvelle.

Je lui fis l'amour déchiré par d'insondables contradictions. Puis, une fois Maria endormie, je tapai nerveusement sur mon portable le SMS suivant : J'ai besoin de vous rencontrer d'urgence. Aux premières heures si vous le pouvez. Je l'envoyai à Gordon Banks.

*
* *

L'air était déjà sec sous les lueurs écarlates de l'aube finissante. Le soleil embrasait l'horizon sans relief. Ses rayons faisaient comme une chape évanescence qui recouvrait la mer calme et la douce pente de la côte. – Phénomène de convection bien connu mais que l'œil humain peine à apprivoiser. L'existence des mirages en témoigne... D'ailleurs, le rond bleu qui ornait le flanc de l'estafette m'apparaissait déformé par les oscillations de l'air chauffé à blanc. Parfois, il s'étirait démesurément et ressemblait à un énorme ver de terre en mouvement. Parfois, il se fragmentait et donnait naissance à des petits ronds, bleus comme lui, ce qui m'évoquait le processus de reproduction des amibes et autres êtres unicellulaires.

Un fatras de câbles partait de l'estafette, courait le long du trottoir, colonisait le terre-plein de la villa et s'engouffrait chez Banks par la porte du garage ouverte. Une parabole sur le toit de l'estafette donnait à celle-ci des allures de véhicule lunaire.

Quelques techniciens s'affairaient. Ils rentraient dans la villa du matériel pour prises de vues : caméras sur pied, perches pour micro, et divers accessoires que je n'aurais pu nommer.

Le rond bleu, c'était le logo de la chaîne de télévision locale, la ZNS.

Je n'étais pas surpris de cette agitation. Cela rendrait juste

mon entretien avec le Président un peu plus compliqué. Il avait répondu à mon SMS en m'invitant à passer chez lui. Mais il m'avait aussi averti qu'une équipe de télévision investirait les lieux. Son projet de chasse au trésor était parvenu aux oreilles de Beth Simpson, une journaliste vedette qui animait un talk show suivi dans tout l'archipel. Il m'avait avoué que ce n'était pas tant le trésor lui-même que sa personnalité jugée influente qui intéressait les médias. Cela les changeait des stars habituelles du spectacle qui, à bien y regarder, avaient bâti leur succès sur du vent. Simpson et les autres reviendraient bien assez vite aux frivolités. Il n'était pas si courant pour eux d'interviewer quelqu'un qui comptait autant pour l'essor économique des Bahamas. Pas seulement un homme d'affaires. Un véritable homme de bien. Un esprit visionnaire. Un prophète... Banks avait d'ailleurs posé ses conditions. Il avait refusé de se rendre sur un plateau de télévision, alors même que le siège de la ZNS n'était distant que de quelques centaines de mètres. C'était donc Simpson et son équipe qui avaient été invités à venir à sa rencontre.

Je savais qu'en cette heure matinale la journaliste ne serait pas encore arrivée. À moins qu'elle fasse preuve d'un zèle remarquable, comme Maria en aurait été capable, si j'avais eu la décence de la prévenir de ce qui se préparait ici. Mais j'imaginai que l'enjeu était moins important pour Simpson que pour Maria. Il fallait que je profite de ce laps de temps pour m'introduire dans la villa et dire à Banks ce que j'avais à lui dire.

Il y avait juste un petit écueil : Moorcroft, dont je voyais la grosse trogne se pointer aux nouvelles. Je me doutais que le Président avait dû lui intimer de me laisser passer. Mais il valait mieux rester sur mes gardes.

Je saluai les quelques types de l'équipe technique que je croisai. Puis, faisant mine d'aviser l'homme-bœuf, je lui lançai :

— Je suis venu me faire servir un nouveau cocktail. J'y ai pris goût. Belle matinée, hein ?

— Trop belle pour toi, mon gars.

Il me barrait la route, du haut de son imposante carcasse, en croisant les bras. Comme le génie d'Aladin quand il se tâte pour

savoir s'il va ou non exaucer un vœu.

— Il fait déjà soif, vous ne trouvez pas ?

Sans décroiser les bras, Moorcroft pivota d'un bloc.

— Mon patron t'attend. Tu connais le chemin.

— OK. Je me servirai moi-même !

Tant que j'étais en odeur de sainteté chez Banks, je n'avais *a priori* rien à craindre de son gorille. Mis à part son sens de la répartie digne d'une école maternelle.

Je repérai le propriétaire des lieux assez facilement. Il s'entretenait avec deux types du staff technique de la ZNS. Ce qu'il leur disait ne devait pas être très important, car il les laissa en plan pour venir à ma rencontre dès qu'il s'aperçut de ma présence.

Il arborait une tenue à la fois formelle et décontractée – une chemise olivâtre sans cravate et un pantalon noir à pinces. La couleur de la chemise était peut-être mal choisie car elle lui assombrissait le teint.

Il me serra vigoureusement la main, mais son visage fermé trahissait une forme d'inquiétude.

— Eh bien, rien de grave, j'espère ?

— Pas dans l'immédiat, en tout cas. Juste quelques questions à vous poser, qui m'empêchaient de dormir.

Banks consulta sa montre.

— Le moment n'est pas propice à une conversation privée. J'attends Beth Simpson dans une heure. Et d'ici là, je dois encore me préparer et aider l'équipe à tout mettre en place.

— Accordez-moi juste dix minutes. Et ensuite, faites ce que vous avez à faire. Du moment que je suis dans la place...

— D'accord. Alors, allons dans mon bureau. Nous serons plus tranquilles.

Il donna quelques instructions à deux de ses sbires avant de me conduire à l'étage. Son bureau était plus petit que je ne l'aurais cru. Il était éclairé par une large fenêtre qui offrait une vue plongeante sur la terrasse. Des plantes tropicales assez volumineuses jaillissaient de lourds bacs et grimpaient jusqu'au plafond, ce qui faisait comme des ombres chinoises sur le sol. Rien ou presque sur les murs. Un ordinateur portable, mais assez

peu de livres ou autres paperasses. Seul le dossier bleu dont j'avais eu la primeur l'autre jour – celui des éminences grises – était bien en vue sur la table de travail. Rien à voir avec l'ambiance studieuse que j'avais trouvée chez la pseudo Lana Everett. Mais au fond, la chose n'avait rien d'étonnant : la force des décideurs tels que Banks n'est-elle pas de savoir déléguer les tâches administratives à leur flopée de subordonnés ?

D'ailleurs, il n'y a pas que ça qu'ils sont capables de déléguer.

Juste après s'être assis et m'avoir invité à faire de même, sa tête changea soudain d'expression. Il se saisit de son téléphone portable et aboya :

— Brad, débarque ici !

Il appuya sur un bouton escamoté sous sa table de travail. J'entendis aussitôt le bruit métallique d'un verrou qu'on tire dans sa gâche, comme celui d'une porte de prison qui se ferme. Je ne pus m'empêcher de tressaillir, même si je ne lui fis pas le plaisir de me retourner pour constater *de visu* ce que je savais déjà.

Puis il alla fouiller quelque chose dans le tiroir de son bureau propre et le jeta sur le sous-main de verre. C'était le microfilm et la coque en piteux état qui lui avait servi de protection.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? articula-t-il d'un air mauvais.

C'était le moment de trouver un argument choc si je ne voulais pas me retrouver avec les côtes brisées.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, temporisai-je.

— Ne vous fichez pas de moi, Mr Pralin.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, répétei-je.

Banks prit une profonde inspiration qui ressemblait à un soupir qui ne voulait pas dire son nom.

— Le microfilm... Ce n'est pas le bon !

Par des moyens détournés, il est vrai que cette conclusion m'avait déjà traversé l'esprit. Étant donné que celle qui m'avait confié le soin de remettre le microfilm au PDG de la *Sewerage* n'était pas la vraie Lana Everett... Étant donné qu'après m'être acquitté de cette mission, elle avait disparu sans renaître de ses

cendres... Étant donné que, la veille, Barbara m'avait appris qu'un autre que moi recherchait des documents similaires à ceux que j'avais moi-même dégottés grâce à elle...

— Il y a peut-être plusieurs microfilms en circulation ? osai-je.

Moorcroft frappa à la porte. Le Président appuya sur le bouton pour déverrouiller l'entrée. Je vis débouler Gras-Double le sourire aux lèvres et le crâne rosi de contentement. Si je voulais éviter la déroutée promise, j'avais intérêt à me montrer plus convaincant !

Le Président appuya sur le bouton pour refermer une nouvelle fois la porte.

Moorcroft me fixa et s'amusa à effectuer un mouvement de balancier de la droite vers la gauche comme parfois en exécutent les débiles mentaux.

— Un cocktail de gnons, ça te dit ?

Il prit la pose caractéristique des boxeurs et entama quelques uppercuts dans le vide.

— Ça dépend du prix, rétorquai-je.

— Pour toi, ce serait gratuit...

— C'est bon, Brad, lâche un peu notre ami et reste où tu es, tempéra le Big Boss. Mr Pralin a certainement des choses à nous dire.

Je me grattai ostensiblement la tête.

— Je peux vous poser une énigme qui me turlupine depuis un bout de temps. C'est au sujet d'une maman souris qui est sur le point de mourir et qui doit laisser en héritage des chewing-gums à ses rejetons...

— Ne gâchez pas votre chance de rester mon collaborateur, Mr Pralin.

— Si ce n'est que ça, ce n'est pas bien grave. J'ai déjà perdu un employeur avec la défection de la fausse Lana. Mais il m'en reste encore un autre sur le feu. — Ne voyant pas comment me tirer de ce mauvais pas en biaisant, je décidai de jouer franc-jeu : — Dites à votre gros singe de sortir. Je ne parlerai pas sous la menace.

Au bout de quelques secondes, Banks céda. Peut-être

l'arrivée imminente de Beth Simpson n'était-elle pas étrangère à sa décision. Re-bouton. Re-verrou tiré. Moorcroft tourna les talons sans oublier de maugréer. Il s'éloigna avec la discrétion d'un mammouth.

— Mais d'abord, moi aussi j'ai quelques questions à vous poser, contre-attaquai-je, une fois le démolisseur de Banks renvoyé dans ses quartiers.

— Vous n'êtes pas du genre impressionnable, reconnut Banks avec une pointe de sourire.

— Il n'y a que l'intelligence qui m'impressionne. Ce dont est totalement dépourvu votre bouledogue.

— Vous n'avez pas tort, admit-il à nouveau. Eh bien, je vous écoute. Mais rapidement. Car je vais vraiment devoir abrégé l'entretien dans cinq minutes. Et vous aussi, il faudra bien que vous m'avouiez pourquoi vous m'avez fourgué un microfilm factice...

— Je vous ai déjà dit que je n'en ai pas la moindre idée. J'ai bien peur qu'il faille vous contenter de ça. La fausse Lana m'a berné sur toute la ligne. Et je vous prie de croire que j'ignore tout de son identité comme de ses motivations.

— Ça ne tient pas debout.

— C'est la raison pour laquelle vous me voyez dans le même embarras que vous. — Au bout d'un moment, je demandai d'un air innocent : — Je dois en déduire que le microfilm ne vous a été d'aucune utilité ?

— Il ne fait que reproduire des documents que je connais déjà. Ils ne sont en rien confidentiels. On les trouve assez facilement, puisque même vous avez pu mettre la main dessus.

Je ne relevai pas la pique, préférant me concentrer sur le fond de l'affaire :

— Il y a quelqu'un d'autre qui vient d'entrer en possession de ces documents.

— Moses ?

— Non. Quelqu'un d'autre. J'ignore qui, mais j'espère le découvrir en menant ma petite enquête.

— Si vous comptez la mener à Nassau, c'est compromis. Car je vous annonce que demain nous levons l'ancre pour *Andros*. Et

je tiens à ce que vous veniez avec moi, Mr Pralin.

Allons bon, voilà ce que c'est que d'avoir un patron possessif... J'avais aussi une autre petite enquête à mener pour vérifier les dires de Moses au sujet de sa protégée, la dénommée Amanda Spike. Rien d'urgent, certes, mais quand même...

— Je vous rappelle qu'il y a quelques instants vous étiez prêt à laisser votre brute épaisse se défouler sur moi.

— Vous avez bien compris qu'il s'agissait d'une simple manœuvre d'intimidation. Vous êtes trop précieux pour moi, Mr Pralin. Mais si c'est cela qui vous inquiète, sachez que Moses et Maria Shelf seront également de la partie.

— Et Eric O'Malley ?

— Pareil. Figurez-vous que je me suis pris d'affection pour lui aussi.

— Nous avons tous hâte de visiter la nouvelle usine, et lui tout particulièrement.

La prune de Gordon Banks s'anima d'une lueur étrange.

— Vous ne serez pas déçus. — L'homme au planning plus chargé que le carnet de commandes d'une société de chantiers navals coréenne jeta un œil à sa montre. — Mais... il est l'heure. Que diriez-vous de reporter notre entretien à demain ? Je dois maintenant aller compiler mes notes.

Le *Cream of the Sea* appareillait le lendemain à 3 heures de l'après-midi. Ça me laisserait peut-être le temps d'expédier les affaires courantes. Celles qui ne concernaient pas directement *Closed circuit*. Comme on engloutit des hors-d'œuvre.

Mais pour le plat de résistance, je resterais sur ma faim une journée de plus.

Avant de le laisser, je lui posai quand même une question :

— Moi aussi, je suis fiché dans votre dossier bleu ?

Le Président prit un air ténébreux et fronça les sourcils :

— Puisque vous êtes mon collaborateur, la réponse à cette question ne va-t-elle pas de soi ?

CHAPITRE 22

COMME DES ENFANTS

—  avez-vous que dans le monde, tous océans et mers confondus, on estime à trois millions le nombre d'épaves restant à découvrir ? Bien sûr, la plupart n'ont qu'un simple intérêt historique – ce qui est déjà énorme. Mais 800 d'entre elles abritent des trésors fabuleux. C'est considérable, quand on y pense. Donc, l'investissement que j'ai fait en équipant le *Cream of the Sea* n'est pas déraisonnable... C'est même un très bon investissement !

Beth Simpson venait de titiller Banks sur son projet d'explorer les fonds marins, en lui demandant abruptement quelle mouche l'avait piqué. C'était le style de son *talk show*, rentre-dedans et sans fioritures. Il fallait maintenir l'audience au plus haut point d'attention pendant trois quarts d'heure.

En cela, Simpson n'avait rien à apprendre des ténors de la télé américaine. Je m'étais renseigné sur elle en surfant sur Internet. Femme noire d'une quarantaine d'années, elle avait fait toute sa carrière dans l'audiovisuel. Sa vivacité d'esprit – et aussi un brin d'opportunisme – l'avaient portée au pinacle des professionnels de la communication qui comptent. Son *talk show* était devenu un passage obligé pour qui veut briller dans l'archipel. Mais être son invité sur un plateau avait son revers : on rapportait qu'elle était suffisamment rouée pour faire passer entre deux compliments les pires vacheries. Et je pouvais aussi juger – sans l'aide d'un moteur de recherche cette fois – qu'elle était aidée par un physique avenant qui avait de quoi désarçonner bon nombre de ses interlocuteurs masculins...

Mais Banks s'était préparé en conséquence. Pour l'instant, il avait réponse à tout. Il s'en sortait même avec les honneurs. Vu le naturel avec lequel il rebondissait, ça en devenait suspect. Un sans faute. Peut-être bien avait-il eu connaissance des questions de Simpson avant qu'elle les lui pose... Et comme l'émission n'était pas en direct, si certaines réparties de Banks n'étaient pas à son avantage, elles seraient coupées au montage. Comme il jouait gros, il avait dû négocier ça. Comme il avait négocié qu'il n'y ait pas de témoins. Car sinon, pourquoi le Président aurait-il refusé que l'émission ait lieu en public, contrairement à l'usage ? Le faux *happening*, c'était l'hypothèse qui me semblait la plus probable...

— La région pullule déjà de chasseurs de trésors sous-marins. Et rares sont ceux qui découvrent un galion ou même qui parviennent à amortir leurs frais. N'est pas Mel Fisher⁷ qui veut ! relança Simpson.

— Et pourtant, c'est dans le *Gulf stream* que les chances de tomber sur un trésor englouti sont de loin les plus grandes. Entre les Bahamas et la Floride, dans un bras d'océan à peine large de 50 *miles*⁸, il en resterait selon les estimations une centaine...

— Qu'est-ce qui vous fait penser que vous serez plus chanceux que tous ceux dont les expéditions ont échoué ?

— Eh bien, moi, contrairement à la plupart d'entre eux, je sais ce que je cherche. Et je sais où chercher. Je ne vais pas à la pêche à la crevette.

— Vous avez l'air bien sûr de vous, Mr Banks. Dites-nous en plus à ce sujet.

Le Président marqua une pause qui lui permit d'afficher son sourire le plus carnassier.

— Il faut se méfier des faux témoignages ou des récits facétieux. Mes sources à moi sont sérieuses. Et j'ai payé suffisamment cher pour m'assurer d'avoir l'exclusivité de certains documents.

7 Aventurier anglais, qui s'est rendu célèbre en 1985 en découvrant au large de la Floride l'épave d'un galion. Sa cargaison d'or et de pierres précieuses a été évaluée à 400 millions de dollars.

8 Environ 80 km.

— Hé ! Il faut nous en dire plus ! Des dizaines de milliers de Bahaméens vous regardent ! Peut-être même cette information sera-t-elle diffusée dans le monde entier si elle est suffisamment alléchante !

— Disons que je ne me suis pas contenté des archives officielles. Bien sûr, j'ai fait comme tous mes concurrents. Je suis allé à Madrid au musée de la marine espagnole. Je suis allé à Séville à la *Casa de Contratación*. J'y ai épluché tous les comptes-rendus des pertes subies par les galions espagnols. Je les ai fait traduire du vieux castillan en anglais moderne. Je n'ai eu aucun mérite : c'est ce que tous les chercheurs de trésors font.

— Rien de bien alléchant pour l'instant, tiqua Simpson.

— Soyez patiente. Je l'ai suffisamment été moi-même. Vous n'imaginez pas le temps que j'ai passé – souvent perdu, en fait – à chercher des livres de bord, des ouvrages de cartographes ou même des attestations de marchands portant sur la vente d'objets précieux... Sans parler des livres de mémoires de pirates eux-mêmes. Car ils sont nombreux à avoir écrit...

— Toutes ces sources sont bien connues, Mr Banks. Avez-vous trouvé quelque chose d'inédit ?

— Bien sûr, et j'ai même trouvé mieux que cela. Mais avant de vous expliquer de quoi il s'agit, il faut que vous compreniez la philosophie qui anime ces baroudeurs de la mer au tournant du XVIIIème siècle. Leur voilure n'est pas la même que celle du commun des mortels. Le destin des flibustiers est une ligne de fuite. Ils sont au ban de la société de leur époque. Ils nient le travail, la raison, la religion, le pouvoir d'État... En fait, on pourrait presque dire qu'ils rejettent tout ce qui appartient au monde des adultes – hormis les richesses matérielles, bien entendu. – Simpson acquiesça de la tête. – Ils sont donc comme des enfants. Des enfants mus uniquement par un objectif irréfléchi : amasser de l'or, ma chère Beth. Le plus possible. Sans être en mesure de le dépenser dignement puisque la société le leur interdirait. Ils amassent donc de l'or pour amasser de l'or. Sans autre fin que celle-ci. Un peu comme on collectionne des propriétés dans une partie de Monopoly : sans que cela soit utile dans la vraie vie. Donc, la conclusion à laquelle je suis parvenu

est la suivante. Elle est très importante pour saisir le reste de mon raisonnement et je vous demande de la retenir. Je ne caricature pas en affirmant cela : toute leur vie s'assimile à un jeu. À un jeu dangereux car il s'agit d'une course poursuite dont ils ne sont jamais sûrs de sortir vainqueurs...

— Cette analyse est très intéressante, Mr Banks. Mais où vous a-t-elle mené concrètement ?

La langue du Président allait-elle enfin se délier ? La journaliste semblait fascinée par la capacité de son interlocuteur à se dérober devant ses questions. Celui-ci observa une légère pause mais ne dévia pas de sa ligne :

— Je n'ai pas tout à fait terminé ma démonstration. Voulez-vous accepter avec moi que le portrait que je viens de faire correspond à la psychologie des flibustiers de cette époque ?

— Je vous fais confiance là-dessus, sourit Simpson. Et je parie que nos téléspectateurs sont partants eux aussi.

— Vous m'en voyez ravi. Il est nécessaire que tout cela soit bien clair dans l'esprit de chacun. Alors maintenant... je vais vous proposer à mon tour un petit jeu.

Beth Simpson s'agita sur sa chaise. Son interviewé la prenait par surprise, car aucun petit jeu d'aucune sorte n'avait été convenu avec lui.

— Je vous écoute, fit-elle aux aguets.

— Rien de bien compliqué, je vous rassure. Vous allez simplement essayer de retrouver pendant quelques instants votre âme d'enfant. Vous êtes donc une enfant, disons d'une douzaine d'années. Ça vous va ?

— Ma foi, si vous y tenez... Mais je n'ai pas toujours été une enfant très sage, pouffa Simpson.

— Justement. Vous aimeriez bien qu'on vous traite comme une grande. Ce qui fait que parfois vous obéissez aux conseils malavisés de votre grand frère ou de votre grande sœur... Avez-vous un frère ou une sœur aîné(e), Beth ?

— J'ai deux frères plus âgés que moi...

— Très bien. Alors, disons qu'un de vos frères vous a fait faire une grosse bêtise. Par exemple, il vous a poussée à rentrer tard le soir, alors que vous n'y étiez pas autorisée par vos

parents.

— Figurez-vous que ça m'est arrivé, remarqua Simpson interloquée.

— C'est encore mieux, se réjouit le Président, qui m'avait l'air de parfaitement contrôler la situation. Imaginons maintenant que vous ayez rencontré un garçon à cette soirée, un peu plus âgé que vous, et que vous soyez tombée amoureuse de lui...

— Mais... c'est incroyable ! C'est vraiment ce qui s'est produit !

— Vous me faites marcher ?

— Pas du tout ! Oh... je chavire. — Simpson, de façon théâtrale, se mit la main sur sa gorge, comme si elle suffoquait. — Matt, si tu m'écoutes, je t'embrasse !

Elle fit voler un baiser par la voie des ondes dans l'espoir qu'il parvienne à son ancien flirt. Simpson était décidément prête à tout pour faire de l'audimat...

— Alors disons maintenant que... Matt... — Banks se prêta au jeu, en détachant bien ce prénom du reste de la phrase — ait été votre trésor. Un amoureux, surtout le premier, c'est un peu cela, non ?

— Oh, Gordon, vous lisez dans mes pensées...

— Et donc si Matt est le trésor, vous, Beth, vous êtes une pirate.

— Ça me plaît beaucoup, confessa la journaliste qui, en retombant en enfance, semblait perdre tout sens critique.

— Alors, continuons. Avez-vous avoué de vous-même à vos parents avoir fait la connaissance de Matt alors que vous n'aviez pas le droit de sortir ?

— Bien sûr que non...

— Que leur avez-vous raconté ?

— Au début, je n'ai rien dit... Et puis, quand Matt a commencé à me fréquenter et à venir à la maison, ils se sont doutés de quelque chose.

— Comment ont-il découvert le pot aux roses ?

— C'est un de mes voisins, plus jeune que moi d'ailleurs, qui a vendu la mèche. Je lui en ai voulu très longtemps. — La

journaliste tenta de se justifier, comme si son subconscient n'était pas totalement en paix avec cette affaire. – En fait, mes parents m'ont punie deux fois. La première, parce que je les avais inquiétés en rentrant à une heure tardive. Et la seconde, parce qu'ils ne voulaient pas que j'entre si vite dans la phase de l'adolescence...

— Ils vous ont interdit de revoir ce garçon ?

— Ils ont été jusque-là, oui...

— Peut-être ne leur aviez-vous pas dit toute la vérité...

Simpson ne répondit pas tout de suite.

— Vous avez raison, confessa-t-elle. J'ai inventé toutes sortes d'histoires.

Voyant qu'elle avait encore suffisamment de pudeur pour ne pas vouloir les étaler au grand jour, Banks embraya :

— Ça ne m'étonne pas. Chaque enfant ment plus ou moins à ses parents quand il commence à vouloir s'émanciper d'eux. Aviez-vous quelqu'un à qui vous confier ? Quelqu'un à qui vous pouviez raconter votre histoire avec Matt, sans crainte de subir des réprimandes ?

— J'avais une bonne copine, oui...

— Et quand vous racontiez secrètement cette histoire, était-ce l'histoire telle qu'elle s'était passée ou telle que vous la rêviez ?

— J'avais tendance à enjoliver un peu... Comme toutes les gamines !

— Nous avons tous fait ce genre d'expériences, coupa Banks. Mais dans le cas des gens normaux, elles restent cantonnées à l'adolescence. Dans le cas des flibustiers, elles durent la vie entière... – Comme Simpson ne comprenait pas ce qu'il voulait dire, Banks relia enfin cette longue digression à son sujet : – Vos parents représentent l'autorité de la société officielle, avec ses règles morales et ses lois. Votre grand frère qui vous a en quelque sorte indiqué où trouver votre premier petit ami, je l'appellerai un informateur. Il me fait penser à ces aventuriers qui, dans les ports, incitaient les pirates à passer à l'acte en les informant des dates de passage des *flotas de oro*. Votre meilleure copine, c'est celle qui partage votre condition et

dont vous vous sentez la plus proche. Pour un flibustier, c'est son compagnon d'infortune. Alors, voilà où l'exemple que vous venez de développer, ma chère Beth, nous amène.

La journaliste était désormais tout ouïe. Je me demandais également de quoi le Président allait accoucher. J'assistai à l'enregistrement de l'émission depuis le début et on semblait être arrivé au point d'orgue. J'avais été autorisé à me tenir sagement au milieu de la poignée de cameramen, perchistes, éclairagistes et autres techniciens. Ils avaient installé leur studio improvisé dans la bibliothèque de Banks. Certainement pour aider ce dernier à légitimer davantage son discours.

Le Président poursuivit :

— Quand, à la fin du XVIIème siècle, les *Mémoires* du flibustier français Exmelin paraissent, ce n'est pas dans sa langue maternelle mais en hollandais. Quand Raveneau de Lussan, un autre flibustier français, évoque dans ses écrits le flibustier anglais Townsley, il déforme son nom en Touslé. Celui qui se fait passer pour le pirate Charles Johnson n'est autre que le romancier Daniel Defoe... Je pourrais multiplier les exemples. Et que nous disent-ils, ces exemples ? Que la litote est la condition de survie des pirates en tant qu'éternels adolescents. Qu'ils brouillent volontairement les pistes pour se mettre à distance du monde des adultes. S'ils parlent, leurs propos ont vocation à rester incompris. S'ils écrivent, leurs grimoires sont rédigés dans un langage pour initiés. Ils n'en proposeront les clés à personne. À personne sauf à leurs compagnons d'infortune... ou à leurs descendants... ou encore à ceux qu'ils trouvent dignes d'être initiés à leur tour. C'est pourquoi recouper les sources est si indispensable...

— Vous prétendez être un initié, Mr Banks ?

— J'ai la faiblesse de le croire. Un code, Beth... Je possède un code. J'ai pu faire le lien entre les documents disponibles grâce à une source qui m'a fourni un code permettant de les interpréter.

Beth Simpson eut l'air déçue.

— Un code... Comme dans *L'île au trésor* ? Sur un parchemin ?

Le Président sourit :

— Non. Quand je parle de code, c'est dans un sens figuré.

— Et qui porte précisément sur quoi ? s'impatiente la journaliste, maintenant que l'intermède ludique qui l'avait fait replonger dans ses premiers émois était terminé.

— Qui porte sur le trésor de celui qu'on peut considérer comme le plus grand flibustier de tous les temps. Le *Baronet noir*. Bartholomew Roberts.

— J'ignorais qu'il avait amassé un trésor.

— En fait, Roberts a coulé un galion espagnol mais la maladresse d'un de ses lieutenants l'a empêché de s'emparer du trésor qu'il renfermait. Celui-ci repose toujours par le fond. Le problème, c'est de déterminer le lieu du naufrage...

— Et c'est là, j'imagine, qu'intervient votre soi-disant code ?

— Oui. Juste avant de mourir, Roberts a décrit ce lieu avec précision dans son journal. Il faut prendre comme point de départ la crique d'une petite île. Le galion, après avoir connu une avarie, aurait réussi à y mouiller. Mais à la différence d'une escale dans un site portuaire, rien n'était aménagé dans cet abri improvisé et peu sûr. Le galion isolé n'a pas tardé à se faire repérer. — Simpson s'apprêtait à ouvrir la bouche, mais le Président l'interrompt : — Ne comptez pas sur moi pour vous dévoiler le nom de ce vaisseau. C'est une information que je tiens à garder confidentielle. Répondez plutôt à cette question, Beth : savez-vous combien d'îles et cayes comptent les Bahamas ?

— Plus de trois mille, si j'ai bonne mémoire...

— Absolument. Bien trop pour que j'entame de quelconques recherches. Mais grâce au code, je peux affirmer aujourd'hui que cette crique se situe au milieu d'*Exuma Cays*. Cela réduit les possibilités, puisque *Exuma* est une chaîne de quelque 400 îlots... Malheureusement, les données topographiques de Roberts ne correspondent à aucun îlot répertorié. Autrement dit, Roberts a décrit minutieusement un caillou qui n'existe pas !

— Comme un enfant qui s'invente des aventures qu'il n'a pas vécues ?

— Oui. Et aussi par souci d'enjoliver la réalité. Comme

vous-même avez pu le faire en d'autres circonstances, Beth... En regrettant d'avoir laissé échapper à jamais une partie de vous-même.

La remarque de son vis-à-vis sembla agacer la journaliste. Elle jugeait s'être suffisamment dévoilée pour que toute nouvelle allusion de Banks s'apparente désormais à une forme d'intrusion. Elle se disait aussi peut-être, plus ou moins consciemment, qu'il était quand même étrange que Banks ait pu deviner si précisément des faits qui s'étaient produits alors qu'elle n'était qu'une enfant... Des faits suffisamment intimes pour que seule une poignée de gens, en dehors d'elle-même, en aient eu connaissance : ses parents, ses frères, son ex-voisin et Matt lui-même. – Matt, dont elle avait perdu la trace, depuis bien longtemps.

Il fallait bien avouer que Banks lui faisait un peu peur. Beth émit un petit rire nerveux :

— Revenons à notre épave, Mr Banks. Moi, je n'en suis pas encore une !

Juste après cette remarque, elle demanda au cameraman de faire un plan sur elle. Elle mima avec ses doigts des ciseaux qui se referment. Elle s'adressait au régisseur et veillerait à ce que ce passage soit coupé au montage.

Le Président, ignorant l'incident, continua :

— Si le galion avait coulé dans cette crique, les recherches auraient été faciles. Il aurait suffi de naviguer à vue et de juger des fonds à partir de la couleur de l'eau. L'eau étant peu profonde et claire, cela aurait été... un jeu d'enfant.

— Et donc, comme la scène s'est déroulée il y a trois siècles, quelqu'un avant vous aurait eu le loisir de repérer l'épave...

— Exact, Beth, exact... Le hasard aurait fini par bien faire les choses. Mais heureusement pour moi, l'histoire ne s'arrête pas là. Le journal de Roberts rapporte que le galion, pour ne pas être pris au piège, a réussi à lever l'ancre avant que le *Royal Fortune* – le navire amiral de Roberts – et la flottille qui l'accompagnait soient capables de l'encercler. Faisant preuve d'un excès de précipitation ou de zèle, le commandant d'un des bateaux pirates se serait trop détaché du reste de l'escadre, ce qui aurait rendu

visible la manœuvre d'approche. Du coup, le galion aurait eu le temps de prendre la fuite...

— Et donc une course poursuite se serait engagée...

— Oui. Et on connaît l'application que Roberts et ses hommes ont pu mettre dans ce type d'entreprise. Rares sont ceux qui, à l'époque, ont pu leur échapper ! Le galion ne fait pas exception. L'aventure va lui être fatale. Dans sa fuite, il aurait heurté quelque chose. Il se serait disloqué à l'entrée d'une baie, alors qu'il était encore en train de longer la côte.

— Et c'est quoi ce « quelque chose » ?

— Roberts ne le mentionne pas, sans doute volontairement. Cela peut bien sûr être un récif. Mais, comme je vous l'ai dit précédemment, on ne signale pas ce type de récifs dans les *Exuma Cays*...

— Alors, quoi ?

— Alors ? Alors, c'est peut-être parce que le récif existait à l'époque et qu'il n'existe plus aujourd'hui. Les vagues et les courants modifient les côtes et influencent l'aspect des récifs sous-marins. Il peut se former des éperons rocheux. Un îlot corallien en voie de formation a pu émerger ou le profil du littoral se modifier du fait de l'érosion. Aujourd'hui encore, les hauts-fonds révèlent les îles en devenir...

Beth Simpson haussa les épaules :

— C'est très poétique ce que vous nous dites là. Mais est-ce que ça correspond vraiment à une réalité géologique ?

— Oui, des spécialistes me l'ont confirmé. Mais même sans cela, il reste une deuxième hypothèse tout à fait plausible. Celle d'un banc de sable. Un banc de sable que les courants marins auraient fait émerger puis disparaître. On relève souvent la présence de bancs de sable itinérants, poussés par des vents et des courants puissants...

Simpson n'avait pas dit son dernier mot :

— Admettons que vous ayez raison : un banc de sable au large d'un îlot des *Exumas*. Le galion coule donc, en s'enlisant dans une sorte de pic de sable. Un peu comme le Titanic avec son iceberg. C'est bien cela ? — Banks opina de la tête. — Qu'est-ce qui empêche alors Roberts de jeter l'ancre à proximité et de

faire plonger ses hommes pour aller récupérer le trésor sur le sable ? L'eau doit être peu profonde à cet endroit, non ?

Le Président dodelina de la tête :

— Il ne l'a pas fait.

— Pourquoi ?

Le Président allongea démesurément son sourire :

— Le code, ma chère Beth. C'est le code qui me le dit !

CHAPITRE 23

AFFAIRES COURANTES



la fin de l'interview, le Président ne s'était pas éternisé. Après avoir félicité Beth Simpson pour la qualité de ses remarques, il s'en était allé, l'air satisfait. Il avait certainement quelque chose d'important à faire. Ou du moins, c'est ce qu'il laissait entendre. Il m'avait congédié d'un simple :

— À demain. Soyez prêt à embarquer un peu avant 15 heures.

C'était une injonction qui n'appelait pas le moindre commentaire.

J'avais profité de son absence pour aller voir Beth Simpson. Je l'avais également assurée de la qualité de sa prestation. Mais elle était tellement habituée à recevoir des compliments de la part d'admirateurs anonymes qu'elle n'avait pas vraiment prêté attention à ce que je lui disais. Elle était pressée de quitter le plateau elle aussi. À moins qu'elle ait eu la tête ailleurs...

— Rassurez-vous, je ne suis pas un de ces fans collants qui vous posent des questions stupides simplement pour partager quelques instants avec vous. Avant aujourd'hui, j'ignorais même jusqu'à votre existence. Votre notoriété télévisuelle n'est pas allée jusqu'aux États-Unis...

Enfin, la journaliste leva la tête vers moi :

— Ah ? Vous êtes américain ?

— Oui. Comme Gordon Banks. Et la plupart des gens qui travaillent pour lui.

— Parce que vous travaillez pour lui ?

— Oui. Il m'a engagé. Craig Pralin.

— Votre notoriété n'est pas venue jusqu'ici, répliqua-t-elle.
— Je suis détective privé, lâchai-je pour tester sa réaction.
— Alors, je n'ai rien à vous dire, sinon que vous n'êtes qu'une espèce de fumier ! Vous et les gens de votre corporation ! Car j'imagine que vous avez dû vous mettre à plusieurs ?

Mon petit test avait fonctionné.

— On pourrait peut-être en parler ailleurs qu'ici ?

— J'ai dit que je ne voulais plus vous voir ! Déguerpissez !

Les techniciens qui avaient commencé à remiser leur matériel s'interrompirent pour lever un œil vers la journaliste. Et un autre vers moi, avec la ferme intention de ne pas me laisser l'importuner. Beth Simpson devait être une collègue appréciée pour susciter une réaction de solidarité aussi unanime. Et il était probable aussi qu'il était rare de la voir sortir de ses gonds.

— Je vous demande de m'excuser. J'ai été maladroit. Mais vous faites erreur. Je n'apprécie pas plus que vous les procédés employés par Banks, soyez-en sûre. Et d'ailleurs, je risque de ne pas rester à son service très longtemps...

Après un moment, la journaliste baissa le ton pour me souffler :

— Que voulez-vous ?

— Vous parler, je vous l'ai dit.

— À quel sujet ?

— Au sujet du trouble que vous avez ressenti quand vous avez fait signe à la régie de couper une séquence au montage.

— Ça s'est vu tant que ça ?

— Comme une colonie de poux sur le crâne de Yul Brynner.

Elle planta son regard sombre dans le mien :

— D'accord. Mais je veux qu'il y ait un témoin.

— Prenez qui vous voulez.

— Allons-y maintenant, proposa-t-elle. C'est moi qui choisis l'endroit.

Elle alpagua au passage un caméraman en qui elle avait toute confiance, lui expliquant qu'elle le réquisitionnait quelques instants.

Elle me dit, comme le Président un peu plus tôt, qu'elle

n'avait que quelques minutes à m'accorder. Ce n'était pas une simple déformation professionnelle mais l'indice qu'elle ne se fiait pas à moi.

Une fois parvenus à l'air libre, elle nous entraîna au hasard des rues et venelles de ce quartier résidentiel. Malgré son tailleur ajusté et ses talons hauts, elle marchait à un rythme rapide. Elle ne desserrait pas les dents. Parfois, un passant la reconnaissait et se retournait sur elle, sans oser l'aborder. Au bout d'un demi-mile de cette marche silencieuse, entre deux villas cossues, elle fit cette confidence en un cri étouffé :

— Et dire qu'il y a peut-être un micro dans ma voiture ! Et si ça se trouve, chez moi ou sur mon lieu de travail !

Elle avait raison d'être prudente. Et je comprenais que l'expérience qu'elle venait de vivre soit capable de la faire virer parano... Elle avait tout fait pour donner le change, en prenant sur elle, mais avait quand même subi une sorte de traumatisme.

Le caméraman s'autorisa à intervenir :

— Toute l'équipe a cru que c'était un coup monté entre lui et vous. Mais... ce n'était pas le cas ?

— Non. Rien n'avait été arrangé, avoua Beth, qui maintenant était au bord des larmes. Et je ne crois pas aux coïncidences... Surtout quand elles se répètent ! Quand il m'a parlé de Matt, ça m'a anéantie. Mais je n'en ai rien laissé paraître ! Du moins, j'ai essayé.

— Vous avez été très bien, lui affirmai-je. Une fois cette séquence coupée, je suis sûr que les téléspectateurs seront emballés et qu'ils n'y verront que du feu !

— Quel salaud, quand même !

Elle se lova dans l'ombre d'un renforcement et se mit à pleurer pour de bon. L'émotion qu'elle s'était efforcée de contenir jusque-là débordait.

Une fois le col échancré de son chemisier maculé de larmes, Beth finit par se calmer. Elle se tourna vers moi et me pria de lui montrer ma carte professionnelle.

— Qui a fouillé mon passé, si ce n'est pas vous ? renifla-t-elle.

— Je n'en sais rien. Mais j'imagine que Banks dispose de tas

de gens capables de faire ça.

— Vous aussi, vous croyez qu'il m'a fait espionner ?

— Il était tellement bien renseigné qu'il a forcément mené une enquête sur vous. Il tenait à réussir son examen de passage à la télévision. Il n'est pas un enfant de chœur et comme il ne voulait pas être déstabilisé par vous, il a pris les devants. Donc, il a été jusqu'à soudoyer des gens autour de vous, pour connaître vos points faibles. Nous en avons tous... Et quand il a eu vent de cette anecdote concernant votre enfance, il l'a mise à profit...

— C'est effrayant...

— Si ça peut vous aider à situer le personnage, sachez que Gordon Banks a la mainmise sur l'ensemble de ses collaborateurs. Il connaît les détails de leur vie professionnelle et certainement aussi de leur vie privée. Au point de les fichier dans un dossier dont il ne se sépare pas. J'ai moi-même les honneurs de ce dossier.

— C'est dans les détails que se cache le diable... — J'acquiesçai muettement. — Qu'avez-vous à me dire, Mr Pralin ?

— Moi aussi, j'ai envie de coincer Banks. Comme vous êtes une journaliste très en vue, j'aurais voulu que vous me disiez tout ce que vous savez sur lui et le programme *Closed circuit* et qu'on ne trouve pas dans les journaux...

— Que voulez-vous dire ? Le métier des journalistes est de dire ce qu'ils savent, pas de faire de la rétention d'informations...

— À moins que la situation l'exige, nuançai-je.

Elle se redressa et tira sur le bas de son tailleur pour l'arranger :

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion.

— Je fais allusion à un homme qui a perdu la vie dans des circonstances étranges, Andrès Edisias. Je fais allusion à des militants écologistes jusqu'au-boutistes, les « guerriers verts ». Je fais allusion au marché de l'eau enlevé par Banks, moyennant le versement de pots-de-vin. Je fais allusion à un proxénète, Murray Clarke, accessoirement homme de main de Banks. Je fais allusion à une ex-employée de Banks, Lana Everett, qui a disparu de la circulation sans crier gare. Je fais allusion à un

microfilm pour lequel des gens semblent prêts à s'entretuer. Je fais allusion à la mort suspecte de Ralph Bonham, l'ex-directeur administratif de la *Sewerage*. — Je m'avançai vers elle et lui saisis la main fermement, mais sans intention de lui faire mal. — Enfin, je fais allusion à « ça ».

Je désignai d'un signe de tête la chevalière aux initiales CS que portait la journaliste. Puis je lui lâchai la main.

Le caméraman se tenait prêt à intervenir. Mais Beth sembla l'ignorer. Elle se massa la main en me regardant.

— Cette chevalière ? Elle m'a été offerte par votre patron il y a quelques semaines. Il m'a proposé de devenir membre de son club de jeux. J'ai accepté. Pas par goût, mais parce que se croisent dans cet endroit des gens influents. Et aussi parce qu'il s'y dit des choses...

— Vous êtes allée sur le *Cream of the Sea* souvent ?

— Quelquefois seulement. Mais je n'ai pour ainsi dire pas joué.

— Qu'y avez-vous appris ?

— Un des hommes que vous avez nommés, Ralph Bonham... Le dernier soir où je suis allée dans ce casino flottant, j'ai sympathisé avec lui. J'ai compris qu'il s'ennuyait à mourir. Sa femme n'était pas présente sur l'île. Et il était interdit de jeux à toutes les tables... Bref, il avait besoin de compagnie. — Voyant que je faisais une drôle de tête, elle se rengorgea : — Oh, mais il était un peu éméché. Il ne s'est rien passé entre nous.

— Il avait une ardoise, c'est ça ?

— Et bien remplie ! confirma la journaliste. Tellement criblé de dettes que les croupiers avaient reçu l'ordre de le refouler sans pitié. Un moment, j'ai même vu Gordon Banks intervenir en personne pour lui conseiller fermement de laisser tomber les cartes et autres jetons...

— Les dettes des uns font le bonheur des autres. Qui au juste est membre de ce club de jeux ?

— Le gratin de l'île... et aussi les hauts responsables de l'ICC.

— Tout ça tourne en vase clos, alors ?

— On peut dire ça comme ça, oui. Il n'y a que quelques

dizaines de membres, avec une poignée de joueurs assidus.

— On y brasse beaucoup d'argent ?

— Pas tant que ça. Quelques millions de dollars à l'année, certainement.

Je réfléchis quelques instants, tâchant de raccommoder au mieux cette trame trouée.

— Quelques millions seulement...

— Oui. C'est insuffisant. Si vous pensiez que c'était par le truchement du club de jeux que l'argent était blanchi, vous en êtes pour vos frais. Je ne dis pas qu'aucun argent sale ne transite jamais par le *Cream of the Sea*. Je constate simplement qu'il en faudrait beaucoup plus pour recycler les gains d'opérations mafieuses d'envergure.

— Qu'est-ce que vous savez d'autre sur Bonham ?

— Rien d'autre que ça...

— Il était désespéré, quand vous l'avez rencontré ?

— Non. Il était même plutôt joyeux !

— Pensez-vous qu'il ait pu avoir des tendances suicidaires ?

— Pas sur ce que j'ai vu de lui ce soir-là... Mais, encore une fois, j'ai simplement fait sa rencontre et je ne le connaissais pas intimement. Il m'est impossible de vous répondre.

Je laissai filer quelques secondes, pour voir si autre chose au sujet de Bonham lui venait. Mais rien ne vint. Je continuai :

— Et sur les autres points que j'ai évoqués ?

— La plupart me sont totalement étrangers. Il n'y en a qu'un seul sur lequel je puisse un peu vous éclairer. Mais, d'un point de vue déontologique, ça me gêne un brin.

En me souvenant de l'aparté que j'avais eu avec Maria, je devinai lequel :

— Edisias et les « guerriers verts » ?

Elle me regarda avec étonnement :

— C'est ça, oui.

— Eh bien ?

— C'est une drôle d'affaire, minaуда Beth. Les médias ont été très partagés là-dessus. Même les journaux de gauche qui, d'ordinaire, se faisaient les défenseurs des thèses écologistes ont rechigné à prendre parti trop clairement. Il y avait – et il y a

toujours – trop de choses en jeu. La préservation des ressources d'un côté. La question de l'emploi et du rattrapage économique de l'autre... Il n'y avait pas unanimité dans les rédactions sur ces points. Certains qui ne faisaient pas mystère de leurs sympathies écologistes ont condamné les coups de force des « guerriers », en les jugeant antidémocratiques. Dans la presse économique aussi, traditionnellement libérale, des voix se sont élevées pour dire qu'on ne pouvait laisser faire n'importe quoi au nom de la croissance économique. On a parlé de développement durable, de patrimoine naturel, de principe de précaution... La situation était donc très compliquée. Il n'y a guère que la presse à scandales à ne pas s'être posée de questions. Elle a monté en épingle les déclarations des uns et des autres et a profité de l'aubaine pour vendre du papier...

Une fois sa tirade achevée, j'attendis quelques instants. Mais là non plus, rien ne vint.

— Vous noyez le poisson, remarquai-je enfin. Je sais que le projet des « guerriers verts » était d'enlever Edisias. Je sais que ce projet n'a pas pu se concrétiser. Certains journalistes qui ont eu vent de la chose n'ont pas médiatisé l'affaire. Je veux savoir maintenant pourquoi cette info a été étouffée. Si personne dans la presse n'a osé s'en faire l'écho, c'est qu'il y a une raison, non ? Et ne me parlez pas d'amnésie collective...

— Je vois que vous êtes déjà bien renseigné, Mr Pralin.

— Il me manque l'essentiel.

— Ce projet n'est arrivé aux oreilles que d'un très petit nombre de journalistes. J'en fais partie. Mais cette information n'en était pas vraiment une : vous dites vous-même que le projet des « guerriers » n'a pas pu se concrétiser. Puisque un groupe terroriste a enlevé Edisias au nez et à la barbe des « guerriers » et l'a fait exécuter quelque temps après...

— Qu'est-ce qui prouve que ce groupe n'a pas partie liée avec les « guerriers » ?

— Les « guerriers » sont des militants un peu plus convaincus que les autres. Ils n'ont rien d'assassins !

— C'est mon opinion aussi. Mais vous continuez à noyer le poisson. Car même si les « guerriers » n'ont pas pu mettre leur

plan à exécution, il était de votre devoir de journaliste d'écrire un papier là-dessus. Ce n'est pas la décence ou le manque de preuves qui vous en ont empêché. Pas vrai ? Mais moi, je devine ce qui vous en a empêché. — Je lui saisis de nouveau la main, sans ménagement cette fois. — C'est « ça » !

Le caméraman bondit sans préavis et intercala son bras entre Beth et moi pour nous séparer. Je la lâchai et le repoussai du plat de la main.

— Restez en dehors de ça, vous. Je ne veux pas lui faire de mal. N'est-ce pas, Beth ?

Beth acquiesça. Elle demanda à Victor — c'était son prénom — d'aller l'attendre un peu plus loin. Docile, il s'exécuta.

Ce qu'elle avait à me dire ne souffrait la présence d'aucun témoin — pas même celle d'un homme de confiance.

— Effectivement, je vous ai menti. Je suis allée au *Cream of the Sea* pour y jouer.

— On va rarement dans un casino pour faire autre chose. Donc le casino sert à acheter le silence de gens comme vous ?

La journaliste eut un sourire forcé.

— Pas vraiment. L'information est partie d'une indiscretion du staff de Banks. Je ne sais pas de qui au juste, mais en tout cas pas des « guerriers » eux-mêmes. Un des « guerriers » — là non plus, je ne sais pas qui — a négocié avec Banks et lui a dit qu'il aurait mieux valu qu'Edisias se fasse enlever par eux plutôt que par l'autre groupe. Au moins, il ne se serait pas fait torturer ni assassiner. C'est de cette façon que l'info a filtré. Mais Banks ne voulait pas que cette indiscretion soit médiatisée. Alors, il nous a invités sur son yacht pour y jouer. Et chacun de nous s'est vite rendu compte qu'il affichait une chance au jeu insolente...

— Et après, vous vous étonnez que vous soyez devenue le jouet d'un type pareil...

— Ça s'est fait de façon plus insidieuse que vous ne le pensez, Mr Pralin.

— Vous n'avez pas craché sur cet argent vite gagné...

Pour toute réponse, elle arracha la chevalière de son doigt et la jeta rageusement à ses pieds.

— Elle pourra me servir de pièce à conviction, dis-je en la

ramassant.

Avant de la quitter, je lui demandai par acquit de conscience :

— Est-ce que, par hasard, vous connaissiez une journaliste du nom de Maria Shelf ?

En reniflant une dernière fois, elle fit non de la tête.

*
* *

Dans l'après-midi, j'étais repassé à la *Public library*. J'y avais retrouvé Barbara avec joie.

— Vous avez reçu mon SMS ? s'était-elle renseignée pour la forme.

J'avais opiné de la tête et l'en avais remerciée. Puis je lui avais révélé ma réelle identité en lui exhibant ma carte. Le service qu'elle m'avait rendu sans y être aucunement obligée méritait bien que je lui fasse confiance à mon tour.

— Vous savez, je n'y connais rien, dit-elle presque en s'excusant. Votre carte pourrait tout aussi bien être fausse : je n'y verrais que du feu.

— Elle est authentique, je vous le certifie. Vous pourrez en avoir confirmation auprès du *Department of State police* du Maryland. De toute manière, vous avez deviné au premier coup d'œil que j'avais revêtu des habits qui ne m'allaient pas...

— Vous n'étiez pas très crédible dans ce rôle d'universitaire, en effet.

— Un rôle improvisé, acquiesçai-je. Mais qui semble avoir inspiré quelqu'un d'autre. Car celui qui est venu vous voir n'a pas plus vocation que moi à faire progresser le champ des connaissances historiques...

— Un autre détective privé ? demanda-t-elle pas si innocemment que ça.

— Je suis prêt à parier que non.

Bien que je n'aie remarqué aucune caméra nulle part, je lui demandai si la bibliothèque disposait d'un système de vidéosurveillance. Elle me confirma que non.

Un silence embarrassé s'ensuivit. Barbara avait envie de dire quelque chose mais elle n'osait pas. Je pris le relais :

— Vous vous demandez ce que je cherche et pourquoi ? Et vous vous demandez si tout cela est susceptible d'être dangereux ? Et vous n'êtes pas convaincue d'avoir bien agi en me communiquant ces vieux journaux ? Et enfin, vous voudriez savoir qui était ce type ?

Elle jeta un œil autour de nous. Nous n'étions que tous les deux, dans la salle des archives où elle ne m'avait pas amené la première fois.

— Eh bien, je vais vous faire un aveu, continuai-je. Toutes ces questions, je me les pose moi aussi.

Elle eut un imperceptible mouvement de recul :

— Je... Je ne veux pas me mêler de toutes ces affaires.

— En réalité, je ne vous le demande pas. Je voulais simplement vous remercier pour votre collaboration si aimable et efficace. J'ai juste un dernier point à éclaircir grâce à vous. Et ensuite... vous n'entendrez plus jamais parler de moi.

Ce n'était pas grand-chose. Je désirais simplement qu'elle me fasse le portrait-robot de l'homme qui avait suivi la même piste que moi. La piste d'un microfilm qui n'était pas le bon, aux dires de Gordon Banks...

Je n'eus pas besoin d'insister pour que Barbara accède à cette dernière requête. L'homme en question n'avait pas de signe particulier. Il était blanc, mais plutôt de type méditerranéen. Grand et bien bâti, ce qui n'avait rien d'étonnant pour un homme de main quelconque. Il avait des cheveux noirs et portait une épaisse moustache noire. — Peut-être une perruque et un postiche assorti... Il parlait un anglais correct, sans accent bahaméen.

— Vous pourriez aussi me décrire ses vêtements ?

— Oui. Ils étaient assez spéciaux. Son pantalon était troué, à la mode *grunge*. Je me souviens aussi qu'il portait une veste rapiécée... Un truc porté des milliers de fois, et peut-être même par d'autres que lui.

— Comme quelqu'un qui adhère à des – je cherchai mes mots – mouvements alternatifs ?

— Oui. Il n'avait pas un *look* d'homme d'affaires !

— Pas de bijoux ? piercing ? tatouage ?

— *A priori*, non. En tout cas, je n'ai rien remarqué. J'ai commencé vraiment à l'observer après qu'il m'a réclamé exactement les mêmes numéros de la *Bahama Gazette* et de la *Royal Gazette* que vous...

Un doute me traversa l'esprit :

— Il en est venu directement à vous demander ça ? Il ne vous a pas montré de microfilm ou d'autre document ?

— Non, reconnu la bibliothécaire. Contrairement à vous, il savait précisément ce qu'il cherchait. Du coup, je n'ai pas eu à le faire patienter. Je lui ai fourni les sources dont il avait besoin... Donc je lui ai numérisé les articles qu'il désirait et je lui ai gravé le même CD qu'à vous. J'ai mal fait ?

J'essayai de masquer au mieux mon hésitation :

— Non. Cela ne pose aucun problème. Mais j'aurais bien voulu savoir qui avait levé le même lièvre que moi. — Au bout d'un moment, je rajoutai, en lui tendant la main : — Je vous suis très reconnaissant de tout ce que vous avez fait, Barbara.

— Soyez prudent, me répéta-t-elle en guise d'adieu.

*
* *

Comme promis, j'avais consacré ma soirée à Maria. Elle avait proposé que nous allions dîner au *Meredith*, une des meilleures tables de *Paradise Island* et, en conséquence, une des plus chères. Nous avons parlé de choses anodines et le temps avait filé de manière insouciant. La musique douce en toile de fond colmatait agréablement les moments de silence. Je me demandais ce que Maria avait en tête et j'avais peur qu'elle s'éprenne de moi pour de bon. Pour la note, je n'avais rien à craindre : c'était la fausse Lana qui régalaît...

De retour à sa chambre d'hôtel, Maria m'avait fait asseoir et s'était proposée de me préparer un cocktail. Elle avait gagné son coin kitchenette. Puis s'était mise à farfouiller dans son minibar en me tournant le dos. J'avais admiré quelques instants ses

formes, me disant que, malgré les pépins accumulés, je restais un sacré veinard. Après avoir trouvé les bouteilles qu'elle cherchait, elle avait sorti deux verres. Le mouvement qu'elle avait fait en se penchant au-dessus du bac à fruits de son frigo avait encore accentué la cambrure de sa croupe. Je m'étais levé et approché d'elle en étouffant mes pas. Au moment où elle s'était relevée, mes mains avaient glissé pour lui emprisonner les seins par derrière. La surprise l'avait fait vaciller. Les fruits qu'elle aurait dû éplucher étaient tombés par terre. Mais d'autres fruits auraient mes faveurs. J'avais débouonné son chemisier, tout en m'appliquant à lui baisouiller le cou et à lui mordiller le lobe des oreilles. Le souffle de Maria s'était accéléré. Et même si nous étions habillés, je sentais mon sexe tambouriner contre ses fesses. Une fois sa poitrine libérée, j'avais joué quelques instants avec ses pointes brunes et particulièrement érectiles. Puis je m'étais mis à malaxer les cônes offerts, arrachant à ma compagne des râles de satisfaction. Elle m'avait donné sa bouche. Et là, les choses s'étaient emballées, échappant à tout contrôle, de ma part comme du sien. En aveugle, sa main avait débouonné mon pantalon et saisi mon sexe dressé. Elle l'avait agacé de façon raffinée et délicate. Pour ne pas être en reste, je m'étais humecté les doigts avant de les envoyer conquérir son mont de Vénus. Les soubresauts de l'orgasme n'avaient pas tardé à secouer Maria. Quelques secondes s'étaient encore écoulées avant que j'éjacule sur sa robe. L'absence de pénétration ne nous avait frustrés ni l'un ni l'autre. Et j'avais cru déceler dans le regard de ma partenaire comme une forme d'assouvissement.

Nous avons achevé de nous détendre en prenant un bain à deux, agrémenté d'huiles essentielles aux senteurs délicates.

Après cet interlude improvisé, nous nous étions couchés côte à côte. Maria m'avait souhaité une bonne nuit tendrement. Elle avait éteint la lumière. Mais j'estimai qu'il n'était pas encore l'heure de tirer le rideau sur les péripéties de la journée. Comme un travailleur de la mer qui, après avoir fait chauffer le moteur de son bateau, prend le large, il me fallait aller à la pêche.

Malgré l'obscurité qui nous enveloppait, je confiai à la

journaliste les quelques éléments saillants des dernières heures sur lesquels je brûlais d'échanger avec elle. Le fait que j'avais vu Gordon Banks. Son *talk show* avec Beth Simpson. Ce qu'il avait dit du trésor qu'il convoitait et du mystérieux code dont il s'était servi. L'incident qui avait fait perdre contenance à Simpson quand elle avait compris que Banks avait entrepris des recherches sur elle pour mieux la manipuler devant des centaines de milliers de téléspectateurs. Et enfin, je lui racontai mes déductions quant au rôle du casino.

— Tu te souviens des chevalières que nous avons vues aux doigts de Bonham, de Moses, de ton agresseur Moorcroft et de Banks lui-même ?

— Pourquoi aurais-je oublié ?

— Beth Simpson en portait une, elle aussi, repris-je. Et elle m'a avoué pourquoi. Et toi aussi, tu sais pourquoi, n'est-ce pas ?

— C'est un secret de Polichinelle, Craig...

— C'est une piste assez évidente, en effet. Mais tu en connais peut-être mieux les détails que moi.

— Qu'est-ce que tu sais précisément ?

— Que le silence de Simpson et des autres journalistes de l'archipel a été acheté par le Président. C'est pour ça qu'ils n'ont pas moufté sur les « guerriers verts » et leur projet d'enlever Edisias. Tous les gens qui sont membres du club de jeux, donc tous ceux qui possèdent une chevalière, sont sous la coupe de Banks. C'est par le biais du *Cream of the Sea* que Banks verse les pots-de-vin. C'est un système de jeux truqués. Voilà ce que j'ai appris...

— Mais ça ne nous dit pas pourquoi le Président, en empêchant cette information de fuiter, a voulu protéger les « guerriers »... Et ça ne nous dit pas non plus qui a assassiné Edisias et pourquoi.

— Il doit forcément y avoir un lien. — Je réfléchis quelques instants : —Edisias était peut-être membre du club de jeux lui aussi. Et il devait de l'argent à quelqu'un... Peut-être à Banks ? Peut-être Edisias a-t-il menacé de révéler au grand jour les magouilles de la *Sewerage* ? — Maria m'écoutait sans répondre. — En tout cas, d'après Beth Simpson, Bonham, lui, avait une

ardoise bien remplie. À telle enseigne que Banks avait fini par l'exclure du club de jeux. Et toi, ne me dis pas que ton enquête pour le *Post* n'a pas abordé tous ces points ? – Je rajoutai de façon assez agressive : – Tu es bien payée à quelque chose, non ?

— Tu as vu juste, Craig. Mais toi aussi tu dois te douter de ce que je vais te dire.

— J'attends que tu me le confirmes.

Elle se lança sans transition :

— Je détiens la preuve que le marché de l'eau a été enlevé par la *Sewerage* à la suite d'activités frauduleuses. Et c'est bien le *Cream of the Sea* qui est au centre du jeu. Les autorités bahaméennes n'ont détecté aucune irrégularité dans la tenue des comptes du casino. Elles n'ont pas beaucoup cherché, en réalité. La corruption ici se niche partout...

— Je me doute que si les jeux sont truqués, les comptes sont maquillés également...

Elle se mit sur le flanc et laissa courir ses doigts sur mon torse :

— J'ai réussi à me procurer les *vrais* comptes, Craig. Ceux qui retracent les opérations telles qu'elles se sont produites et non telles qu'elles ont été déclarées au fisc. J'ai tout : les dates, les protagonistes, les sommes transférées... Le tout paraphé de la main du Président du club lui-même : Gordon Banks.

— Tu as mis la main dessus comment ?

— J'ai profité de l'aide d'un complice. Mais je ne suis pas autorisée à te dire de qui il s'agit.

Elle avait bien le droit de se défausser à ce sujet, après tout. Pour autant qu'elle continue à m'affranchir sur d'autres points.

— Ces documents sont en lieu sûr ?

— Quelque part aux États-Unis. Et même que, pour ne rien te cacher, plusieurs collègues du *Post* d'une probité irréprochable savent précisément où.

— J'aimerais entendre la conclusion de ta bouche, insistai-je.

— Il n'y a aucun doute sur le processus en cours. Les dignitaires de l'archipel qui ont permis au projet *Closed circuit* de voir le jour se sont fait arroser.

— Et au premier chef Leighton, je suppose ?

— Il affiche un solde largement positif, de l'ordre d'un million huit cent mille dollars... En revanche, je vais te décevoir pour ce qui concerne Edisias. Son nom n'apparaît sur aucun feuillet. Je peux t'assurer qu'il n'avait pas la moindre dette, et pour cause : il n'était pas membre du *Cream of the Sea*...

CHAPITRE 24

RÉVÉLATIONS POSTHUMES DU CAPITAINE ROBERTS



Il est étrange comme les hasards de la vie font parfois se télescoper des événements qui n'auraient pas dû se rencontrer. En l'absence de grand ordonnateur – je crois fermement qu'il n'y a aucun grand ordonnateur –, cela a de quoi surprendre... Et chacun a été marqué dans sa mémoire par au moins une de ces coïncidences qui, en théorie, n'avaient pas la moindre chance de se produire. Et qui pourtant se renouvellent de façon cyclique, contre toute logique.

Là où ça se révèle vraiment perturbant, c'est quand l'entremêlement de faits fortuits parvient à tisser un canevas qui se révèle finalement harmonieux. Comme si, en confiant un pinceau et une palette à un singe, on accouchait d'un chef-d'œuvre...

Je n'en étais pas encore au stade de l'œuvre aboutie. Je n'avais pas une vision globale des phénomènes et rien de ce que j'avais vécu ici ne me semblait harmonieux ou nécessaire.

Mais, ce matin-là, j'avais quand même ressenti quelque chose qui s'apparentait à ce type de vertige.

Je venais de m'asseoir dans ma voiture de location – j'avais dû reporter régulièrement le moment de la rendre à l'agence. Après la nuit passée avec Maria, je devais me rendre chez Moses. Il me restait une dernière affaire à expédier avant d'embarquer en compagnie des autres pour *Andros*. Quelque chose que je devais accomplir par simple acquit de conscience. Pour être juste en paix avec moi-même. Il me fallait aller trouver

Amanda Spike. Pour lui faire prendre conscience de la place qu'elle occupait. L'interroger sur ses relations avec Moses et aussi avec feu son souteneur, Murray Clarke. Creuser aussi le lien éventuel entre l'ICC et le réseau de prostitution dans lequel Amanda s'était enfoncée.

Je sortis de ma poche le bout de papier sur lequel Moses avait griffonné d'une petite écriture terne l'adresse d'Amanda. Je n'avais pas la moindre idée des heures où elle se trouvait chez elle, mais j'imaginai qu'elle devait être plus disponible le matin que le soir... Je ne voulais pas lui téléphoner mais la voir en direct, afin d'obtenir un témoignage le plus sincère possible. Je désirais aussi la rencontrer en tête-à-tête, pour que la présence de Moses ne la perturbe pas. Mais cela n'empêchait pas qu'il me conduise à elle.

Machinalement, j'allumai la radio. Je tombai par hasard sur le flash d'informations. La voix du présentateur – gorgée de testostérone et à l'accent bahaméen prononcé – résonna quelques instants sur l'énoncé de résultats sportifs. Il céda ensuite la parole à un consultant. La remarque moqueuse de ce dernier à propos d'un nageur qui n'avait pas son rendement habituel provoqua l'hilarité dans le studio. Puis le présentateur reprit la main. On l'entendit triturer ses notes. Et il lâcha au micro, sur un ton encore empreint de son récent fou rire et comme à contrecœur, car c'était la fin de son journal et qu'il avait peur de déborder du temps d'antenne qui lui était alloué : Nous apprenons à l'instant, chers auditeurs, une nouvelle macabre. Le corps sans vie d'une jeune femme d'origine bahaméenne vient d'être découvert sur *Paradise Island*, dans le quartier de Dowdeswell. En l'absence d'indices, les enquêteurs penchent pour un crime crapuleux. C'est dans une chambre d'hôtel que la jeune femme, dont l'identité n'a pas été révélée, aurait été retrouvée étranglée. Elle faisait commerce de ses charmes. C'est déjà la deuxième fois cette année qu'une prostituée est assassinée à Nassau ou dans sa périphérie. Peut-être plus sur cette affaire dans notre prochaine édition.

Toute la nuance était dans le « peut-être ». Aux Bahamas comme partout ailleurs, la valeur de la vie dépendait du rang

social. Les journalistes ne feraient pas grand cas d'une prostituée et la police ne mènerait pas de réelle enquête non plus.

Je coupai le son. Un sale pressentiment me serrait le cœur.

Je demandai à Moses s'il avait eu des nouvelles récentes d'Amanda.

— Elle devait m'appeler hier soir. Mais elle ne l'a pas fait.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas contactée vous-même ?

L'angle de sa bouche s'agita en une sorte de tic nerveux :

— C'est que... je ne voulais pas la déranger pendant son travail.

— Vous êtes sortie de votre chambre d'hôtel, cette nuit ?

— Vous savez bien que non ! s'emporta-t-il. Je ne bouge pas d'ici sans vous. Mais... que signifient tous ces reproches, à la fin ? Il est arrivé quelque chose ?

Je laissai la question en suspens. Je préfèrai chasser sur mes propres terres.

— Je crois avoir deviné comment Banks vous a rémunéré. Vous ne me l'aviez pas dit la dernière fois. C'est par le biais du casino, hein ? C'est de cette façon-là, en forçant la chance pour vous faire gagner, qu'il vous versait les sommes que vous lui réclamiez... Jusqu'au jour où il s'est dit que cette petite plaisanterie avait assez duré. Et que vous vous êtes mis à perdre ! Un jeu dangereux, car c'est Banks qui continuait à tirer les ficelles...

Moses se prit la tête.

— Officiellement, je lui dois même de l'argent. – Il déclara avec des trémolos dans la voix : – Mais s'il s'imagine que je vais le payer, il se trompe ! Je le tuerai !

Cette imprécation ne faisait même pas illusion. Il ne semblait pas y croire lui-même. Son grand corps se mit à ployer et il frotta ses yeux déjà rougis par les larmes. Je ne lâchai pas prise :

— Il ne sert à rien de proférer de telles menaces si vous n'êtes pas sûr de votre coup. C'est lui qui tire les ficelles, je vous dis. Et moi, je crois que finalement cette chevalière vous aura porté malheur.

Il me regarda en pleurant :

— Il est arrivé malheur à Amanda ?

J'en avais eu la preuve avant d'arriver chez lui. Un portail d'informations sur Internet m'avait renseigné sur l'identité de la jeune femme et la façon dont elle avait été tuée. Il s'agissait bien d'Amanda Spike. Son corps portait les stigmates de ce que l'assassin lui avait fait endurer. Cuir chevelu partiellement arraché, langue avalée, contusions multiples, sillon sanguinolent à la base du cou... Après l'avoir droguée, son meurtrier lui avait attaché les poignets dans le dos. Il l'avait allongée sur le lit. Et là, profitant de son état d'inconscience, il l'avait bâillonnée. Il avait enserré son cou avec une lanière de cuir. En effectuant plusieurs tours pour entamer les veines jugulaires. Il avait serré jusqu'à labourer la chair. Encore et encore. Jusqu'à désolidariser derme et épiderme. Avec la rage d'un dément. Jusqu'à faire d'Amanda une écorchée...

Évidemment, pas la moindre empreinte. Pas le moindre témoin. Pas le moindre indice.

On attendait les résultats de l'autopsie pour déterminer s'il y avait eu conjointement acte sexuel. Mais je me disais que, vu comme il avait été précautionneux par ailleurs – y compris dans la mise en scène de sa cruauté –, il ne devait pas avoir semé derrière lui une quelconque trace ADN...

— Vous feriez mieux de garder d'elle le souvenir d'une jeune femme fraîche et agréable à regarder. Car ce qu'elle est devenue n'est pas beau à voir...

Et là, reproduisant sans le savoir la réaction de dégoût qu'avait eue Beth Simpson, il retira la chevalière de son doigt et la jeta violemment à terre.

*

* *

Gordon Banks nous avait fait visiter son bateau avec une fierté non dissimulée. Outre son casino, le *Cream of the sea* offrait les attractions habituelles des croisières : musculation et remise en forme, piscine, jacuzzi, bar, cinéma... Téléphone,

télévision, minibar... étaient aussi disponibles dans les cabines. Tout était au dernier cri. Tout avait été agencé pour ne perdre aucune place. Tout avait été pensé pour combler les besoins des plus exigeants.

Tout cela était donc déjà très fort. Mais Banks était allé encore plus loin. Moyennant quelques investissements que j'imaginai coûteux, le bateau de plaisance avait été reconverti pour l'occasion en navire scientifique. Même si le Président n'avait pas poussé l'hospitalité jusqu'à nous montrer l'appareillage technique qui était censé lui faire découvrir le trésor qu'il convoitait...

Moses avait insisté pour que je prenne une cabine contiguë à la sienne.

En réalité, nous n'y dormirions pas. La durée de la traversée était d'environ six heures, ce qui nous ferait accoster à *South Andros* au couchant. Destination prévue : *Kemps Bay* et la petite ville de *Congo Town* où un hôtel nous attendait.

La mer était calme, sans le moindre soupçon de houle. Le temps clair. Le soleil dardait ses rayons bienfaisants sur les corps apaisés. Aucun risque d'orage, malgré le front chaud porté par les alizés. Banks nous avait confié que septembre était le dernier mois de prospection idéal, avant que démarre la saison des ouragans...

Tout se présentait donc sous les meilleurs auspices. Maria m'avait pris la main pendant toute la durée de la visite du gros yacht. Nous formions un couple au-dessus de tout soupçon et Moses comme O'Malley en avaient pris leur parti. Quant à Sticky, sa maîtresse l'avait attaché à une laisse et il nous suivait sagement. Même Moorcroft avait débarrassé le plancher quand il s'était avisé de ma présence. Il était descendu par la coursive et s'était perdu je ne sais où...

Le Président nous avait fait servir des rafraîchissements sur le pont. Nous nous étions installés confortablement sur des transats.

C'était presque trop beau pour être vrai.

Et bien trop reposant à mon goût.

Je rompis le charme en posant ma première question. Elle

s'adressait au Président lui-même. Il s'était installé face à moi.

— J'ai beaucoup apprécié votre prestation face à Beth Simpson. Vous avez été très impressionnant. Mais je ne suis pas sûr que vous ayez atteint votre objectif... — Voyant que Banks ne rebondissait pas sur ma remarque, je décidai d'être plus explicite : — N'avez-vous pas l'impression d'avoir laissé tout le monde sur sa faim en n'en disant pas plus sur ce fameux code ?

En deux mots, j'expliquai à mes autres compagnons, qui n'avaient pas assisté au *talk show*, en quoi consistait le code en question.

— J'en ai dit suffisamment pour aiguïser la curiosité des uns et des autres, se défendit le Président. Le but était d'assurer la publicité autour de l'expédition. Rien de plus...

— Je suppose que vous avez dû investir énormément d'argent personnel dans cette affaire. Mais pas seulement ?

Banks me décocha un regard plein de suffisance :

— On ne monte pas un tel projet sans soutiens. Il m'a fallu trouver des financiers et des sponsors. La ZNS en fait partie et l'ICC aussi. Il n'y a rien de répréhensible à tout cela. Cela s'est fait dans la plus parfaite transparence et dans un cadre légal extrêmement strict.

— Le code vous a servi à convaincre vos partenaires ?

— Évidemment. Ces gens-là ne s'engagent pas à la légère. Et je les comprends : je ferais de même à leur place ! Même si Beth Simpson est une intervieweuse très habile, je ne pouvais pas aller là où elle voulait m'emmener. Vous ne vous imaginiez quand même pas que j'allais abattre toutes mes cartes dans une émission de télévision grand public ? Tout cela est du marketing, Mr Pralin. Rien que du marketing... Les gens regardent cette chaîne, la ZNS. Il faut éviter qu'ils zappent pour qu'ils s'imprègnent du nom des marques qui sont citées à l'écran. Et ensuite, si l'émission leur a plu, ils sont supposés acheter... Ce sont mes partenaires qui m'ont incité à faire ce *talk show*.

— C'est de bonne guerre, renchérit Maria en se badigeonnant d'écran solaire.

Elle adressa un petit sourire à Sticky. Il avait eu droit à une

écuelle d'eau qu'il n'avait pas fini de boire. Le tangage du bateau ne semblait pas l'indisposer.

Banks se sentait en confiance. Comme hors d'atteinte. Il nous avoua aussi qu'il disposait d'une exclusivité légale qu'il n'était prêt à partager avec personne. Il avait dû acheter au gouvernement bahaméen une concession, c'est-à-dire l'autorisation administrative de fouiller la zone de l'océan susceptible d'abriter le trésor qu'il recherchait (ou, avec de la chance, n'importe quel autre trésor qui se présenterait).

Je me dis en moi-même que cela faisait une occasion supplémentaire de verser des pots-de-vin... Un autre que moi avait eu la même intuition :

— Vous y croyez vraiment, à cette histoire de trésor ? intervint O'Malley. Moi, je crois que c'est encore une de vos combines pour blanchir de l'argent sale !

Le Président ne sut choisir entre traiter cette remarque par le mépris ou prendre le parti d'en rire. Alors, il fit les deux : haussement d'épaule et air contrit d'abord et franche rigolade ensuite.

— Mais des trésors par ici, il y en a plein, cher ami ! Des galions chargés d'or se sont échoués partout ! Partis des ports de Vera Cruz, de Porto Bello ou de Carthagène, ils se rassemblaient à La Havane, après un périple de deux mois. Le moindre port grouillait d'informateurs, prêts à renseigner les pirates pour de l'argent ou pour nuire à la couronne d'Espagne. Les itinéraires des *flotas de oro* ne restaient pas secrets longtemps... Un grand nombre de vaisseaux sombraient en haute mer, à la suite de tentatives d'abordages ratées. Ceux qui poursuivaient leur route étaient obligés de remonter pour trouver le courant du *Gulf Stream*. Et là, ils devaient faire voile au large de l'île de la Tortue, le repaire des flibustiers français, et de *New providence* qui ne valait guère mieux. S'ils échappaient aux pirates, leurs épreuves n'étaient pas terminées pour autant. Les galions étaient de gros navires peu maniables. Un orage ou une fausse manœuvre suffisaient à les faire s'échouer sur les côtes de Floride. Sans parler des tempêtes... Ou même des mutineries.

— Rien n'entame votre sérénité, alors ? repris-je.

Le Président se fit un poil plus sentencieux :

— Si, il y a quelque chose. C'est un détail, mais cela peut avoir son importance. Ça concerne la stratégie mise en œuvre par les rois d'Espagne pour récupérer leur dû. Après un naufrage, ils enrôlaient de force des plongeurs. Ceux-ci venaient souvent d'*Andros*, d'ailleurs. Ils avaient l'obligation de relever les lieux des navires engloutis. De nombreuses épaves ont alors été vidées de leurs trésors... Si ces opérations n'ont pas été consignées dans les archives royales ou si les archives ont été égarées ou détruites, je perds peut-être mon temps. Et malheureusement, le code qui est en ma possession ne me dit rien à ce sujet... Fâcheux, vous ne trouvez pas ?

Tout le monde acquiesça pour lui faire plaisir et voir où il voulait en venir. Mais il n'était pas décidé à en dire beaucoup plus. À moins de le stimuler un peu...

— Et votre code, qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est authentique ? repris-je.

Banks tenta de masquer son sourire.

— Il est vrai, Mr Pralin, que je ne dispose que d'un seul document, que je crois être un exemplaire unique. Ce document est d'époque, comme me l'ont démontré les analyses de plusieurs experts. J'ai aussi médiatisé mon entreprise dans les revues de chercheurs de trésors et auprès d'associations d'historiens, sans que quiconque puisse m'apporter la preuve que ce document était sujet à caution... Ces recherches m'ont pris quelques mois, vous savez. Leurs résultats ont été amplement suffisants pour me convaincre de monter ce projet. — Banks asséna un dernier argument qui, dans son esprit, était imparable : — Honnêtement, je ne vois pas qui aurait les moyens de produire un faux d'une telle qualité...

— Mais vous ne savez rien de l'endroit précis où le galion a pu sombrer...

Maria, Moses et même O'Malley ne mouftaient pas. Le *talk show* n'ayant pas encore été diffusé, j'avais pour une fois un temps d'avance sur eux. Mais ils ne perdaient rien de la conversation.

Le Président dodelina de la tête :

— Détrompez-vous, Mr Pralin, détrompez-vous... Ce que j'ai dit à Beth Simpson n'était pas du bluff. J'en sais suffisamment pour récupérer le trésor avant longtemps. J'ai repéré deux endroits pouvant correspondre au récit de Roberts. Et qui sont conformes aux informations que le code m'a données.

Je sirotai une gorgée du cocktail qui nous avait été servi. Je regardai la mer, au-delà du chapeau de paille qui recouvrait la tête du Président. Sans les franges d'écume que le *Cream of the Sea* laissait dans son sillage, il aurait été difficile de discerner à l'horizon la ligne de fracture entre ciel et océan. Notre embarcation n'était qu'une minuscule tache blanche dans l'azur.

— Même si vous ne voulez pas nous dévoiler ce qui relève du secret, vous pouvez quand même nous en dire un peu plus qu'à Beth Simpson, non ?

J'avais lancé cela négligemment, car essayer un refus n'aurait rien de dramatique. Et que, comme on dit, qui ne tente rien n'a rien.

Banks me répondit :

— Je peux vous concéder cela. Pour votre édification et aussi parce que vous auriez pu échafauder tout seul l'hypothèse dont je suis parti moi-même, Mr Pralin. Oui, vous auriez pu, puisque vous vous êtes intéressé à la courte mais brillante carrière de Bartholomew Roberts. Mais vos lectures vous ont induit en erreur, Mr Pralin, comme elles ont induit en erreur des milliers d'autres. Et y compris des historiens de renom. – Le Président marqua une pause, avant de me renvoyer la balle : – Qui était le véritable Bartholomew Roberts pour vous, Mr Pralin ?

Je scannai l'endroit de mon cerveau où étaient stockés les souvenirs de ces lectures.

— Certains avancent l'idée que Roberts aurait été une femme. Il n'aurait jamais existé en tant que tel. Ce serait une femme pirate, Ann Bonny, qui aurait endossé cette identité de Roberts, pour échapper à la justice...

Une seconde fois, Banks éclata de rire. Mais il n'eut alors pas à se forcer.

— Eh bien, oubliez tout cela. C'est un contresens historique. Le document qui me sert de code m'a permis de décrypter qui se

cachait vraiment derrière ce nom de Bartholomew Roberts. Et ce n'est pas Ann Bonny. Ça aussi, le code me l'a dit. Car une autre version circule sur ce qu'il est advenu d'Ann Bonny après le 16 novembre 1720.

Banks expliqua à mes compagnons ce que le microfilm m'avait déjà partiellement appris. Le 16 novembre 1720, c'était la date où s'était tenu le procès de Rackham, Calithoven et de leurs deux compagnes Mary Read et Ann Bonny. Tous les quatre avaient été condamnés à mort. Mais qu'en avait-il été dans les faits ?

La maîtresse de Calithoven, Mary Read, était bien morte de la fièvre jaune en prison, comme les historiens le relataient.

Ann Bonny, elle, avait été graciée car elle devait donner naissance à un enfant. Tout le monde s'accordait également sur ce deuxième point. En revanche, on ignorait ce qu'Ann Bonny était devenue après sa sortie de prison. Banks disait connaître la vérité à ce sujet. Selon le code qu'il détenait, elle avait fini poignardée dans une rue de Nassau, quelques jours seulement après sa libération. C'est un des anciens lieutenants du *Revenge* – le bateau de Rackham – qui l'avait fait exécuter. Ann Bonny n'était qu'une femme, après tout ! Il ne lui pardonnait pas d'avoir traité celui sous lequel il avait servi de chien, pour sa couardise supposée. Au contraire, les faits passés montraient que Rackham avait toujours fait l'admiration de ses hommes pour sa bravoure au combat. Mais il y avait pire. Il accusait Ann Bonny de forfaiture. Elle avait, en échange de sa libération, livré à la police d'anciens hommes d'équipage du *Revenge*. C'était d'autant plus injuste qu'il s'agissait de flibustiers repentis. Le code d'honneur à l'œuvre parmi les pirates étant valable pour toute la vie, Ann Bonny avait donc été rayée des cadres pour son acte de trahison...

Rackham avait fini sur une potence. Ce point ne souffrait pas la moindre contestation.

En revanche, le cas de Calithoven était intéressant à plus d'un titre.

Banks continua :

— Comme ses faits d'armes étaient loin d'égaliser les

prouesses au combat de Rackham et des deux femmes pirates, les historiens n'ont que peu étudié la biographie de Calithoven. C'est pour cela que son rôle n'est parfois même pas mentionné. Ou qu'on assimile son destin à celui de Rackham. Or, Calithoven a une trajectoire personnelle bien distincte et tout à fait remarquable.

— Ça aussi, c'est le code qui vous le dit ? le coupai-je.

— Bien entendu. Calithoven s'illustre de notable façon. Tout d'abord, il a pu échapper au coup de filet des autorités anglaises car il ne se trouvait plus sur le *Revenge* lorsque celui-ci a été arraisonné par le capitaine Barnet. Calithoven n'a donc pas été arrêté. *A fortiori* pas jeté en prison. Il a certes été condamné à mort, en tant que complice. Mais il a été condamné *par contumace*. Point crucial que de nombreux historiens omettent de signaler... Bref, mes chers amis, il en a réchappé.

— Et donc ? le hâtai-je.

— Et donc – mais vous avez déjà deviné, n'est-ce pas ? – Calithoven, après avoir été à bonne école en voguant aux côtés de Rackham, a embarqué sur un autre bateau.

Il me laissa le temps de réfléchir :

— Le *Royal Fortune* ?

— Félicitations ! C'est cela même, Mr Pralin. Mais il n'a pas embarqué en tant que second. Il est devenu capitaine à son tour !

— Roberts... lâchai-je.

— Oui. Ce n'est pas Ann Bonny qui est devenue Bartholomew Roberts mais bel et bien Calithoven. Il a donc continué sa carrière sous un nom d'emprunt et en dissimulant sa réelle nationalité. Mais c'est un peu plus compliqué que cela. Car le vrai Bartholomew Roberts a aussi existé.

— Calithoven s'est donc fait passer pour lui ? remarqua Maria, que le récit du Président avait captivée.

— En effet. Avant de s'enfuir, au printemps 1721, vers les côtes africaines pour ne pas être reconnu. Les pirates sous ses ordres savent qui il est. Mais ils gardent le secret, eu égard à la réputation du vrai Roberts.

— Et qu'est devenu le vrai Roberts ? rebondit la journaliste.

— Il est mort en Martinique quelque temps auparavant. Avec

à son actif déjà quelques exploits d'accomplis, mais c'est bien Calithoven qui donnera au nom de Bartholomew Roberts l'éclat incomparable dont il jouit encore de nos jours.

— Ça ne lui a pas porté chance, notai-je. Calithoven-Roberts a écumé les mers peu de temps. Il a perdu la vie lors d'un abordage, emporté par un boulet de canon. — Le Président n'apporta pas de commentaire à ma remarque. Celle-ci n'avait pourtant rien de gratuit. Je continuai : — Mais le navire qu'il commandait n'a pas été coulé et la plupart des hommes d'équipage ont été faits prisonniers. Votre fameux code est donc signé de la main de Calithoven lui-même. Et je suppose qu'il a été retrouvé sur le bâtiment que Calithoven commandait ?

Le Président me regarda avec une attention encore plus soutenue qu'à la normale.

— Vous m'impressionnez, Mr Pralin. Vous m'impressionnez vraiment. Le document provient bien du *Royal Fortune*. Tout ce que je vous ai dit en est tiré. Il s'agit des enseignures de naufrage de Calithoven. Il ne m'appartient pas de vous dire comment je me suis procuré ce document...

Cela ne me regardait pas, en effet. Banks m'avait déjà suffisamment fait profiter de ce qu'il était le seul à posséder jalousement. Les enseignures étaient précieuses en ce sens qu'elles contredisaient certaines autres sources, à commencer par les vieux journaux sur lesquels je m'étais abîmé les yeux.

D'une certaine manière, Banks avait partagé avec nous une partie de son butin et nous ne pouvions que lui en être reconnaissants.

Car un dernier élément s'était éclairé grâce aux confidences de Banks. Je comprenais maintenant pourquoi Calithoven-Roberts tenait tant à être passé par-dessus bord une fois son dernier souffle rendu. Ce n'était pas parce qu'il était une femme et qu'il ne voulait pas qu'on découvre son véritable sexe. C'était parce qu'il conservait en permanence ses enseignures sur lui. Sans l'ombre d'un doute, il avait anticipé sa fin brutale. S'il lui arrivait malheur sans qu'il ait eu le temps de confier ses écrits à un de ses proches, il ne voulait pas que quelqu'un qui n'y aurait pas été autorisé s'en empare. Il ne voulait donc pas que

quelqu'un de non initié mette la main sur le trésor qu'il n'avait jamais été en mesure de repêcher lui-même. Puisque Banks avait, à travers les siècles, réussi à se procurer les enseignures, c'est que ces dernières n'avaient pas disparu, emportées à jamais par les flots. Un des nombreux rescapés du *Royal Fortune*, peut-être un simple homme d'équipage, s'était approprié le précieux document en le prélevant sur le cadavre du capitaine Calithoven-Roberts avant qu'on le jette à la mer.

Oui, mais si c'était le cas, il y avait un hic. Comment Banks pouvait-il être sûr que celui qui avait récupéré les enseignures à la mort de Calithoven-Roberts ne soit pas allé repêcher le trésor lui-même ?

Je m'abstins de poser la question à notre hôte. Il me faudrait revenir à la charge un peu plus tard.

Le reste de la traversée se déroula dans la nonchalance de l'après-midi finissante.

Un moment donné, Maria, Moses, O'Malley et Banks m'abandonnèrent. Ils avaient investi le casino pour y entamer une partie de whist – un autre jeu dont je ne connaissais pas les règles. Et cette fois, Joey White n'était plus là pour me les expliquer. Je savais simplement qu'il fallait y jouer à quatre : deux équipes de deux.

Suite à la disparition d'Amanda, il fallait bien cela à Moses pour se changer les idées et sortir de l'état de neurasthénie dans lequel cette nouvelle tragédie l'avait plongé. Ou au moins pour lui faire décrocher une phrase de plus de trois mots.

Je regagnai ma cabine pour aller m'allonger et réfléchir à tout ça au calme. Je découvris, glissés sous la porte de celle de Moses, ces quelques mots : Rends ce que tu sais au patron ou tu finiras par le regretter.

Je remis le message en place.

CHAPITRE 25

CHASSE-PARTIE



e que je pouvais voir de *Congo Town* n'avait rien d'engageant. Un ramassis de baraques en bois qui s'alignaient le long d'une route étroite. Quelques échoppes aux volets tirés, salies par les graffitis. Des lampadaires plantés çà et là qui concentraient déjà des nuées de moustiques... Aucune présence humaine dans les rues. Les rares autochtones s'étaient barricadés chez eux à la nuit tombée.

L'obscurité moite enveloppait le gros bourg. Des hululements oppressants perçaient parfois le silence pesant, comme si une attaque de morts-vivants se préparait.

Le minibus qui était venu nous chercher au débarcadère était à l'avenant. La blancheur initiale de la carrosserie n'était plus qu'un souvenir. Ensevelie sous des tombereaux de crasse qui devaient constituer un écosystème à eux tout seuls.

Maria avait pris place à côté de moi sur la banquette défoncée. Elle m'avait laissé le côté près de la vitre, pas lavée depuis des lustres, ce qui avait permis aux cohortes successives de moustiques qui s'y étaient écrasées de former comme des constellations.

— Tu ne vas peut-être pas le croire, me confia-t-elle d'une œillade alanguie, mais c'est ici que je me sens la plus heureuse.

— C'est ton île, fis-je en haussant les épaules.

Cela nous changeait des ruelles propres de Nassau et de ses taxis rutilants. *Andros* était un autre monde, qui restait à défricher. Où l'homme n'avait pas encore totalement domestiqué son environnement naturel. Où il avait même

renoncé à le faire. Car à quoi bon nettoyer les véhicules sur ces routes où le moindre souffle soulevait un nuage de poussière ?

La ville laissée derrière nous, le minibus s'enfonça dans les terres. Les broussailles avaient envahi les bas-côtés et la visibilité s'était réduite. Le chauffeur ne semblait pas craindre de croiser un autre véhicule ou d'emplâtrer une quelconque bête sauvage. Il avait maintenu sa vitesse en empruntant un chemin fait de pierrailles concassées. Du tout-venant qui mettait à rude épreuve les pneus et les suspensions. Il empiétait parfois sur l'accotement meuble. Obligé de freiner, il faisait vibrer son moteur pour assurer une reprise franche et restait durablement en sous-régime. Ou bien il décélérait dans les virages sans prendre la peine de rétrograder, jusqu'à faire brouter le véhicule. Le moins qu'on puisse dire était que sa façon de brutaliser son moteur n'était pas très éco-responsable. Je me demandais même s'il avait jamais appris à conduire...

La végétation se densifia autour de nous. On devinait la luxuriance de la forêt tropicale qui à présent nous encerclait. Des milliers d'espèces animales dont nous avions troublé la quiétude devaient nous observer en silence.

Entre deux cahots, je réussis à dire à Maria :

— Si nous en sortons vivants, il faudra que tu m'emmènes voir ces terres mystérieuses. J'ai une furieuse envie d'explorer cette forêt touffue et humide...

Elle fit mine de ne pas comprendre l'allusion sexuelle.

— Figure-toi que je n'y suis jamais allée moi-même. Mon père m'a toujours interdit d'y pénétrer.

— Et pour quelle raison ?

— Il y en a plusieurs. Tout d'abord, je suis native de *Red Bays*. C'est un village à la pointe nord-ouest, sur *North Andros*. Bien loin d'ici... Pour ne rien te cacher, c'est la première fois que je mets les pieds sur cette partie de l'archipel. — Elle se justifia : — *Andros* a une superficie de 6 000 km². C'est l'île la plus vaste des Bahamas, Craig. Mais en disant cela, je simplifie déjà. En fait, *Andros* est bien un archipel et pas un ensemble homogène. Il y a trois îles principales : *North Andros*, *Mangrove Cay* et *South Andros*, sur laquelle nous venons de débarquer. Si

tu consultes une carte, tu te rendras compte qu'*Andros* englobe aussi des centaines d'îlots. Ils peuvent être reliés les uns aux autres par des marais ou des bancs de sable. Mais ils peuvent aussi être séparés par de minuscules détroits. C'est un vrai patchwork. Difficile de s'y aventurer. Surtout quand on est une enfant... N'oublie pas que je n'ai passé que mon enfance à *Red Bays*.

— La deuxième raison ?

— Elle est liée à la précédente. Ces îlots tout comme l'intérieur des terres sont inhabités. Trop difficiles d'accès, trop inhospitaliers. Certaines mangroves n'ont même pas été explorées. Seule la frange est de *Big Yard* est peuplée d'une vingtaine de bourgs qui s'agrippent à la côte. Quelques milliers de personnes qui s'accrochent encore ici, comme des coquillages à leur rocher. En conséquence, les voies de communication n'existent pas. La seule route praticable digne de ce nom est celle qui longe la côte.

— Ça, je n'ai pas de mal à le croire, dis-je en massant mon dos que l'inconfort de notre siège et les soubresauts de la route avaient mis en compote. Et... il y a une troisième raison ?

Maria laissa la question en suspens quelques instants.

— Peut-être, finit-elle par articuler. Mais je ne pense pas que mon père y croyait lui-même.

— À quoi ?

— Aux... Chickcharneys.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Maria me serra la main un peu plus fort.

— C'est une légende. Rien qu'une légende. Mais certaines personnes y croient dur comme fer. Ou font semblant d'y croire dans le but d'éloigner les touristes et autres indésirables.

— Comme ton histoire de pieuvre géante au fond des trous bleus ?

— C'est ça, oui. La forêt est si dense, elle a tué tellement de gens imprudents qu'elle autorise ce type de croyances. C'est le genre de choses qu'on raconte aussi aux enfants pour les dissuader d'y pénétrer. Car certains, malgré les battues effectuées pour les retrouver, n'en sont pas revenus. Il n'y a pas

de fauves ou de reptiles dangereux sur *Andros*. Mais on peut vite se perdre et mourir d'épuisement ou de faim. Alors les Chickcharneys, c'est ça. Une sorte de métaphore pour montrer à quel point la forêt peut être hostile si on ne la respecte pas. – Voyant que j'attendais une explication plus précise, elle poursuivit : – Les Chickcharneys, c'est une tribu d'elfes. Les anciens disent qu'on peut les voir la nuit car ils ont les yeux rouges. Des yeux qui luisent comme des lampes torches. Ils se cachent dans les profondeurs de la jungle et fondent sur les malheureux qui osent les défier sur leur territoire...

— Et tu y crois, toi ? la taquinai-je.

Je ne pus réprimer une envie de rire. La journaliste, hésitant entre l'analyse rationnelle des faits et le respect dû aux religions premières, murmura :

— Un peu.

Je comprenais qu'on puisse être sensible à ça. Qu'on veuille défendre ce bout de forêt vierge et le caractère authentique d'une nature pas encore souillée par la main de l'homme. Qu'on s'oppose au tourisme de masse et à tous ses excès. Qu'on tienne à faire de cette île sauvage et reculée une sorte de sanctuaire. Et qu'on aille jusqu'à inventer des histoires – ou remettre au goût du jour des légendes ancestrales – pour arriver à ses fins.

Mais, pour être franc, je comprenais aussi le point de vue opposé. Celui des industriels qui se disaient qu'il était ridicule de ne pas profiter des opportunités offertes ici et de ne pas en faire le commerce. Qui avaient comme objectif de transformer la boue en or... Et qui n'avaient que faire de prétendus Chickcharneys et de toutes les fariboles qui allaient avec.

— Pas fâché d'arriver, lâcha Moses une fois que nous fûmes parvenus à destination.

Pas rancunier, il laissa un pourboire à notre chauffeur. Le petit groupe en fit autant, pas parce que nous avions fait bon voyage en sa compagnie mais parce qu'il avait déchargé nos bagages pour les amener à l'hôtel.

Celui-ci était situé à l'intérieur de l'enceinte construite pour accueillir le nouveau complexe.

La nuit, on ne voyait rien de l'usine ni de toutes les annexes dédiées à l'approvisionnement, au traitement, au stockage et au transport de l'eau. Mais des balises clignotantes jalonnaient le pourtour de la zone jugée sensible. Elles scintillaient comme des flambeaux sur la muraille de Chine et jouaient le même rôle : prévenir de toute intrusion, car les lieux étaient gardés par des vigiles et surveillés en permanence par des caméras. L'éclairage du périmètre démontrait à quel point la surface occupée par l'activité industrielle était importante.

Même l'accès à la partie privative du site nécessitait de passer un poste de contrôle. Une simple formalité pour nous. La barrière avait été levée à la vue du visage radieux de Gordon Banks.

— Champagne et petits fours nous attendent maintenant. Nous avons quelque chose à fêter, mes amis ! proclama le Président.

Une heure auparavant, juste avant d'accoster à *South Andros*, il nous avait annoncé officiellement – le bruit courait depuis la mort de Bonham – son intention de nommer Moses à la tête de l'usine.

Celui-ci avait donc fini par accepter l'offre du Président. Il avait toutes les qualités requises pour cela. Mais par superstition, il avait imposé que son investiture soit célébrée en comité restreint. Sur une île quasi-déserte et non à Nassau. Loin des journalistes, des acteurs économiques, des politiques et de qui aurait pu constituer une quelconque menace pour sa personne. Il fallait vaincre le signe indien. Le premier prétendant au poste s'était fait enlever et assassiner. Le second était décédé dans des circonstances étranges, alors qu'une réception était organisée en son honneur dans un autre hôtel. Moses ne voulait pas finir comme eux. Il ne voulait pas que quelqu'un raye son nom de la liste. Et je me disais que, après tout, sa paranoïa n'avait rien d'étonnant.

Il refusa de boire et ne toucha pas au moindre amuse-gueule qu'on lui présentait.

Il était sur ses gardes et ne me quittait pas des yeux.

Je me demandais quelles parts respectives le meurtre sadique

d'Amanda Spike et le message menaçant que j'avais intercepté sur le *Cream of the Sea* occupaient dans son inquiétude.

J'étais certain qu'il avait lu le message. Comme il ne m'en avait pas parlé, j'étais aussi certain qu'il me faisait des cachotteries.

Moses en avait plus sur la conscience que ce qu'il avait bien voulu m'avouer.

Mais j'avais autre chose de plus urgent à régler.

Le voyant à l'écart du groupe, je m'approchai d'Eric O'Malley. Lui n'hésitait pas à se resservir punch sur punch.

— Votre protégé a l'air mort de peur ! fit-il goguenard en me désignant le nouveau promu.

— Il l'est certainement. Et on le serait à moins, relativisai-je. Je prends très au sérieux mon rôle de garde du corps.

— Parce que vous êtes son garde du corps ?

— Comme je vous le dis. Tout comme je suis, dans un autre registre, celui de Maria...

Celle-ci, à l'autre bout du hall, était en grande conversation avec le Président. Elle ne prêtait attention ni à moi, ni au guerrier vert ramolli.

— Ne remuez pas le couteau dans la plaie, mon vieux... ricana-t-il avec une pointe d'amertume. — Il m'avait l'air un brin éméché. Au bout d'un moment, il replongea le nez dans son verre et déclara : — Ne vous en faites pas. J'ai l'alcool joyeux.

— Je ne suis pas venu vous provoquer. Et ce n'est pas une femme qui doit nous faire travailler l'un contre l'autre.

O'Malley lissa ses fines moustaches d'un air fébrile.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux savoir comment vous vous êtes partagés le butin.

— Quoi ?

— Je veux savoir, repris-je, à quel arrangement mutuellement avantageux vous êtes parvenus, Gordon Banks et vous. La dernière fois, vous m'avez dit que le Président et vous, vous aviez conclu un pacte. Ce sont vos termes exacts... Il vous a autorisé à être ici et à inspecter l'usine. Vous avez donc obtenu ce que vous désiriez. Et lui, en échange, qu'a-t-il obtenu de vous ?

— Pourquoi vous le dirais-je ?

— Vous me l'avez promis...

— Jamais de la vie.

— Alors, disons que vous étiez à deux doigts de me l'apprendre. Avant que vous vous rendiez compte de notre liaison, à Maria et à moi. Et que votre orgueil imbécile de mâle blessé vous pousse à vous taire.

O'Malley dodelina de la tête, l'air consterné :

— Vous n'auriez pas réagi comme moi, vous ?

— Il y a des chances que si. Je suis moi aussi un mâle imbécile... Alors, enterrons la hache de guerre, voulez-vous ?

— Qu'est-ce que je gagnerais à ça ?

— Peut-être le droit de repartir du bon pied. Maria m'a confié qu'elle vous trouvait très attachant, un chic type, mais que ça s'arrêtait là.

Ce n'était pas la vérité. Mais je n'en étais plus à une approximation près. Si je voulais de nouveau faire d'O'Malley un allié dans la place, il me fallait ménager sa susceptibilité.

— OK. Alors, trinquez avec moi ! J'aurai l'impression que vous aussi, vous noyez un peu de votre chagrin dans l'alcool.

Je lui obéis. Je commençais à prendre goût moi aussi au *Bahama Mama*.

— En fait, je crois avoir deviné.

— Vraiment ?

— Oui. C'est assez clair si on fait le rapprochement qui s'impose. Vous aussi, vous courez après le microfilm.

— Quel microfilm ? Et qu'est-ce qui vous fait dire que je cours après quoi que ce soit ?

Sa réaction me fit sourire :

— Vous avez avec Maria au moins deux points communs : votre sensibilité écologiste et aussi le fait que vous mentez très mal. En fait, Banks ne vous a pas fait une mais deux concessions. Il vous a ouvert l'accès à l'usine pour que vous puissiez y fouiner en toute liberté. — Preuve qu'il n'y a là certainement rien à découvrir. Donc que toutes vos allégations sur la dangerosité du site ne sont rien d'autre que du flan. — Il secoua vigoureusement la tête en signe de dénégation, mais sans

m’interrompre. – Mais il vous a aussi renseigné quant au contenu du microfilm. Car c’est bien vous qui êtes allé à la *Public library* de Nassau y chercher des informations il y a trois jours. Une épaisse moustache noire pour couvrir votre fine moustache blonde. Une perruque noire. Un badigeon de carotène pour vous donner un teint halé. Et le tour est joué ! Vous avez ressorti votre panoplie de « guerrier vert » et vous vous êtes grimé. Vrai ou faux ?

— Vrai, reconnu mon vis-à-vis.

— Alors, vous vous êtes fait berner, mon vieux. Vous avez cru obtenir du Président la possibilité de savoir ce qu’il y avait sur le microfilm. Il vous a dit que ça concernait le trésor qu’il recherche. Il vous a donné les références des documents. Il vous a indiqué l’endroit où trouver les originaux. Des articles de vieux journaux sur des femmes pirates... Mais ce qu’il ne vous a pas dit, c’est que le microfilm est un faux. Le Président s’est bien fichu de vous, c’est clair.

Cette fois, O’Malley ne répondit rien. Ce qui avait pour moi valeur d’aveu. Je continuai :

— Mais l’important, c’est que vous étiez convaincu que le Président avait lâché beaucoup de lest. En contrepartie de l’information que vous lui avez fournie ou du service que vous lui avez rendu, vous avez cru qu’il consentait à vous livrer à la fois le contenu du microfilm et la possibilité de visiter les infrastructures que vous teniez tant à voir. Bref, vous avez dû lâcher du lest vous aussi. Si Banks a fait deux pas vers vous dans la négociation, vous avez dû faire deux pas vers lui aussi. Alors encore une fois : comment vous êtes-vous partagés le butin ?

L’activiste reposa son verre sans l’avoir vidé.

— Bien raisonné, Craig. Bien raisonné...

— Quelle a été votre monnaie d’échange ? insistai-je.

Il me répondit par une autre question :

— Savez-vous ce qu’est une chasse-partie ?

— Je n’en ai pas la moindre idée.

— Je vous ai dit qu’au moment de conclure notre pacte, Banks et moi avons parlé de pirates. Et c’est un drôle de hasard

que vous ayez mis sur la table la question du partage du butin, car c'est exactement ça.

Je le coupai :

— Rassurez-moi, Eric. Le Président ne vous a pas proposé de devenir membre de son club de jeux ?

— Non, pas du tout. Et quand bien même me l'aurait-il proposé... Les jeux de hasard ne m'attirent pas plus que ça. Non : je suis allé le voir dans le but de négocier avec lui. Il m'a alors expliqué la manière dont les anciens flibustiers procédaient pour parvenir à un accord et m'a proposé de faire de même. Vous allez voir, c'est assez instructif. Car contrairement à ce qu'on pourrait croire, les flibustiers formaient une microsociété très en avance sur ce qui se pratiquait dans les sociétés monarchiques de l'époque. Banks m'a fait toute une démonstration comme quoi leur système était démocratique et qu'il illustrait la notion de contrat social. Bref, il a un peu déliré là-dessus...

O'Malley s'interrompt pour attraper son verre en souffrance. Il le vida d'un trait et s'en servit un autre illico.

— Une chasse-partie était définie avant chaque campagne en mer. C'était une sorte de règlement intérieur qui codifiait les relations entre les hommes d'un même bateau. Elle fixait les modalités de rémunération de chaque pirate avant même qu'ait eu lieu le moindre abordage. Tant d'argent ou tant d'esclaves, en fonction du rang du flibustier dans la hiérarchie... Le partage du butin se faisait donc de façon prédéfinie et équitable, dans la plus grande transparence. Il existait aussi un système d'assurance sociale qui rachetait les risques pris au combat se soldant par des blessures. Par exemple, la perte d'un œil rapportait 100 piastres. Celle d'une jambe 500 piastres... Vous voyez que tout était prévu !

— Bon. Mais dans votre cas ?

— Dans notre cas... Eh bien, j'avais un moyen de pression sur Banks, dont je dispose toujours, d'ailleurs.

— Et vous avez renoncé à vous en servir ?

— C'est ça. C'est ça, mes deux pas dans sa direction...

— Eh bien ?

— Ça concerne ce qui est arrivé à Edisias. Il n'a pas été enlevé. Ou du moins, il n'a pas été enlevé sur *South Andros*. — Le « guerrier vert » se retourna. — Vous voyez ce gros bonhomme ? — Il me désigna Brad Moorcroft. Il montait la garde en compagnie d'un autre type du service de sécurité, à l'entrée du hall. — Eh bien, il est venu chercher Edisias en fin de matinée, une quinzaine d'heures seulement avant la tentative de séquestration que nous avions planifiée et qui devait avoir lieu de nuit. On peut dire qu'il nous a coupés l'herbe sous le pied. Edisias est sorti avec lui de son plein gré. Ils ont pris une voiture — une Impala de couleur noire, mal adaptée aux routes d'ici. C'est le gros lard qui conduisait. Et puis, ils se sont évanouis sans qu'on ait pu faire ouf. J'ai appelé un de mes contacts qui m'a confirmé que les deux hommes avaient pris un navire-citerne et qu'ils étaient arrivés à Nassau dans la soirée.

— Un navire-citerne appartenant à la *Sewerage* ?

— C'est ça. Un navire dédié au transport de l'eau et qui ne prend pas de passagers en temps normal. Donc une façon de voyager des plus discrètes...

— Vous avez des preuves de ce que vous avancez ?

— Mon contact a pris des photos. Un grand nombre de photos. Et il a recueilli des témoignages...

— Donc, si Edisias s'est fait enlever, c'est forcément à Nassau, alors qu'il était sous la garde des hommes de Banks ? Et pourtant son corps a été retrouvé dans une mangrove à *South Andros*...

— C'est exactement cela que Banks ne voulait pas que les « guerriers verts » mettent sur la place publique, mon cher Craig.

Il se resservit un autre verre.

CHAPITRE 26

OÙ JE M'APERÇOIS QU'ON M'A CAMBRIOLÉ



oilà un élément nouveau qui avait son importance. Car soit les hommes de Banks s'étaient fait doubler par une bande rivale qui avait kidnappé Edisias pour une raison qui restait à déterminer. Soit Edisias s'était fait éliminer par le Président lui-même pour une raison qui m'apparaissait comme encore plus obscure.

Qu'est-ce qui faisait qu'Edisias avait été un homme à abattre ?

J'avais demandé son avis à Maria. Hélas, elle n'avait pas été capable d'éclairer ma lanterne.

Je l'avais invitée à partager ma chambre pour la nuit. Mais nous n'avions guère eu le temps d'approfondir la question. Nous nous étions endormis dans les bras l'un de l'autre, harassés par la traversée du détroit et par notre incursion à l'intérieur des terres de *Big Yard*.

Le matin, nous avons pris le temps de faire l'amour. Puis, après le petit déjeuner, mon premier réflexe avait été de consulter mes SMS. Toujours pas de message de Ted. La date butoir pour gagner ce damné pari était aujourd'hui. Il me fallait au moins sauver les apparences en espérant qu'il ne soit pas en mesure de résoudre l'énigme lui non plus.

Par acquit de conscience, j'envoyai au Pou géant le message suivant : Salut, Ted. Toujours pas trouvé de mon côté. Et toi, où en es-tu ? N'oublie pas que, comme dans Cendrillon, tout s'arrête à minuit.

Vingt minutes plus tard, l'Affreux me répondait. Ce fut la

douche froide, et pas seulement parce qu'il n'avait pas le triomphe modeste : Salut, tonton Craig. G gagné. Trop fort pour toi. Même pas triché. Solution : le notaire prête 1 chewing-gum et le récupère ensuite. Fastoche, hein ? G choisi la BD. Maman m'a ddé de te dire qqe chose. Je te fais un nveau message. A +.

Le notaire prête un chewing-gum et le récupère ensuite... Pourquoi n'y avais-je pas pensé ?

Je relus l'énoncé : *La mourante possède 17 chewing-gums. $17 + 1 = 18$. Elle veut en léguer un tiers au premier de ses fils... $18/3 = 6$la moitié de ceux qu'il reste au deuxième souriceau... $12/2 = 6$et cinq au dernier. Le notaire est bien ennuyé. Comment va-t-il procéder ? $6 + 6 + 5 = 17$! Et donc il reste un chewing-gum, celui que le notaire a prêté pour démêler l'affaire et qui lui revient de droit puisqu'il est à lui... Aussi simple que ça. Aussi simple que... l'évidence !*

Peut-être que la solution au problème qui m'obnubilait depuis la veille était aussi simple que ça. Peut-être que la cause de l'enlèvement et du décès d'Andrès Edisias était aussi évidente que la solution à l'énigme de la souris défunte et que je ne la voyais pas... Peut-être même que depuis le début de cette affaire je m'obstinais à ne pas voir ce qui aurait dû me crever les yeux. Que j'occultais un pan de la réalité car mon subconscient refusait l'évidence... La réalité était là, pourtant, à deux pas. Palpable. Offerte. Pour celui qui savait la saisir.

Finement joué, Ted. Tu m'as appris à me méfier de mes certitudes. Et je t'en ai été finalement très reconnaissant !

Vingt minutes plus tard, j'eus droit comme annoncé à un nouveau message de mon neveu, plus abouti que le précédent. Bien mieux rédigé et dans un style qui n'était pas le sien d'ordinaire. Le SMS n'avait plus rien de télégraphique et plus rien de frondeur non plus. Au premier coup d'œil, je sentis que le ton était plus grave. Et je soupçonnais aussi Vivian d'avoir supervisé la manœuvre, pour éviter que son rejeton oublie un détail important ou commette un impair : Tonton Craig, je te demande pardon. Whitney et moi, on t'a menti le soir où tu nous as gardés. Je l'ai dit à maman ce matin et elle m'a grondé. Doug n'était pas content non plus. – J'imaginais très bien à quoi avait pu

ressembler le mini-drame familial. Et si même Doug était sorti de ses gonds, c'est qu'il valait mieux que je tende le dos car l'affaire était grave. — Ma sœur et moi, on a voulu regarder la télé en se passant de ton autorisation. J'ai appuyé sur le bouton de mise en marche, après avoir débranché le câble d'alimentation électrique. Ce bouton se trouve caché par la petite porte qui interdit l'accès aux commandes du téléviseur. — Là, je reconnus pour de bon le style littéraire et précis de Vivian. La suite le confirmait. — Tu as fermé cette petite porte à clé. Puis tu t'es endormi. Et la fatigue nous a submergés à notre tour. Jusqu'au moment où le cauchemar de Whitney nous a tous réveillés. — Tiens, tiens. Le petit filou était resté dans sa chambre comme si de rien n'était. Il avait donc laissé sa petite sœur se débattre avec ses terreurs nocturnes, en faisant tout bonnement semblant de dormir. — Notre petite ruse ne nous a pas été utile. Le matin, Whitney et moi, on a constaté que le bouton du téléviseur avait été remis sur « off ». On n'a pas osé te le dire, parce qu'on a eu peur que tu nous grondes ou que tu le dises à maman. Whitney et moi, nous avons très honte de notre comportement. Maman et Doug ont décidé de nous punir...

À la fin, Ted s'excusait encore, en son nom et au nom de sa sœur. Et puis, forcé de boire le calice jusqu'à la lie, il déclarait renoncer à la BD de *Dennis La Malice* qui lui revenait.

Pourtant, sans le savoir, il venait de me rendre un fier service. Il m'avait ouvert les yeux.

Pratiquement depuis le début, je trimbalais un microfilm qui n'était pas le bon — comme Banks me l'avait laissé entendre. Le vrai microfilm m'avait été dérobé chez ma sœur, pendant la nuit. Car ce n'était pas l'œuvre du Saint-Esprit si le bouton du téléviseur avait changé de position...

Grâce aux aveux de Ted, j'avais confirmation d'une chose : si tant de gens s'écharpaient pour mettre la main sur le microfilm, ce n'était pas pour creuser la biographie de prétendues femmes pirates disparues il y a trois siècles. Le contenu du microfilm n'avait même certainement aucun lien avec le trésor de Roberts. En me mettant dans les mains un faux, on m'avait fait emprunter une fausse piste qui m'avait fait

perdre un sacré bout de temps. Il me fallait maintenant retrouver la bonne direction.

Avec moi, il était probable que la pseudo-Lana avait bien été refaite elle aussi. Si oui, elle n'était pas l'être machiavélique que j'avais imaginé mais une victime. Et si elle avait disparu de la circulation, ce n'était donc pas de son fait.

Comment le voleur connaissait-il l'existence du microfilm ? Comment savait-il qu'il était en ma possession ? Comment savait-il où je me trouvais cette nuit-là ? Comment savait-il que j'étais seul avec les enfants ? Comment s'y était-il pris pour s'introduire chez Vivian sans effraction ? Comment avait-il su où fouiller à l'intérieur de la maison sans tout mettre sens dessus dessous ?

Quelqu'un m'avait donc suivi ce soir-là jusque chez Vivian ou s'était procuré l'adresse de ma sœur – et peut-être même son emploi du temps. Il lui avait fallu obtenir le digicode permettant d'entrer dans la maison. Un nombre de combinaisons possibles exponentiel rendait vaine toute tentative de deviner les huit caractères alphanumériques utilisés qu'elle et moi gardions secrets. Et que même Ted et Whitney ne connaissaient pas...

En outre, l'acte était prémédité. Puisque celui qui m'avait subtilisé le microfilm l'avait échangé contre son frère jumeau. Il m'avait été impossible de déceler la supercherie. Même coque de protection, même couleur, même poids. Soit reproduit à l'identique en laboratoire, soit prélevé dans les coffres de l'ICC qui avaient abrité le vrai. Du travail qui avait nécessité de gros moyens scientifiques et logistiques. Pour tout dire, digne d'une agence de renseignements, d'une officine gouvernementale ou même des militaires. En tout cas, d'une organisation suffisamment bluffante pour que je n'y voie que du feu. Peut-être d'une multinationale dotée de capitaux impressionnants et capable de salarier des experts en manipulation, des spécialistes du crackage de codes secrets et divers hommes de main...

Rien ne me prouvait que Banks et ses sbires m'avaient repris le microfilm si vite. J'en étais réduit à faire des suppositions qui n'étaient étayées par aucun début d'indice.

Mais je croyais Ted. S'il affirmait que quelqu'un avait

touché au vieux téléviseur, c'était le cas. S'il laissait entendre que quelqu'un s'était servi de la clé pour ouvrir l'habitable où j'avais caché le microfilm, je ne pouvais mettre sa parole en doute.

Dans l'immédiat, le mieux que j'avais à faire était de me rendre chez Moses. Je voulais lui restituer sa chevalière et lui conseiller de la porter à nouveau. Je mitonnais un plan à ce sujet.

Mon « protégé » me devait aussi des explications au sujet du message que j'avais intercepté sous sa porte à bord du *Cream of the Sea*.

Étant donné le caractère fruste du message en question, je n'avais guère de doute sur son auteur. Moorcroft devait se cacher derrière ça. Pas assez subtil pour que ça émane directement de son patron. Banks n'aurait pas laissé traîner de trace derrière lui. Quant à Moorcroft, j'avais bien remarqué que dans les situations tendues, il ne savait pas tenir sa langue. Cette initiative dissidente autant qu'idiote lui ressemblait bien.

Moses avait insisté pour occuper une chambre au même étage que Maria et moi. Je n'eus qu'à traverser le couloir pour aller frapper à sa porte. Mais, au moment où j'allais m'exécuter, j'eus envie de lui jouer un petit tour qui témoignait de mon humeur badine en ce beau matin :

— *Room service ! Room service !* criai-je, avant de tambouriner finalement à la porte. Le petit-déjeuner que vous avez commandé est prêt, Monsieur !

Mais à ma grande stupéfaction, ce ne fut pas Moses qui vint m'ouvrir ni même un autre monsieur.

Une femme en peignoir m'apparut. Une grande blonde aux cheveux ébouriffés, qui me fixa comme si j'avais été Donald Duck en personne. Son air hébété rallongea les traits de son visage. Elle n'avait pas besoin de ça car ses yeux, ses pommettes et les angles de sa bouche retombaient déjà sans qu'on leur demande rien, comme la pâte molle d'un fromage français. Un autre détail notable de son anatomie résidait dans le fait qu'elle était enceinte jusqu'à la glotte.

Pour une surprise...

— Ravi de faire enfin votre connaissance, lâchai-je d'un ton cérémonieux.

CHAPITRE 27

SON VRAI VISAGE



'était ce qui s'appelait débarquer à l'improviste.

Moses ne m'avait pas entendu frapper à la porte. Il était occupé à faire usage de son rasoir électrique dans la salle de bain. Au bout de quelques secondes, le grésillement du rasoir s'arrêta. Moses poussa le battant qui séparait la salle de bain de la chambre.

Quand il me vit, le choc émotionnel fut tel que, des orteils à la racine des cheveux, il fut parcouru de tressaillements incontrôlables. Ses jambes flageolèrent et il dut s'asseoir au bord du lit pour ne pas tomber. Sa main s'abattit nerveusement sur sa poitrine.

La femme, moins démonstrative, releva le col de son peignoir pour masquer sa contrariété.

— Bernie, vous êtes décidément un petit cachottier... grommelai-je. — J'allai chercher au fond de ma poche sa chevalière. Puis je la lançai pour qu'elle atterrisse sur le lit, juste à côté de sa cuisse. — Je vous la rends. Elle vous ira mieux à vous qu'à moi. Faites-moi le plaisir de la remettre à votre doigt, séance tenante.

Il me regarda d'un œil éteint, sans oser se saisir de ce qui était pour lui le symbole de son asservissement à Banks.

— Allez ! insistai-je. Remettez-la ! Remettez-la ou sinon, face au Président, vous vous dépatouillerez sans moi !

J'avais haussé le ton, car j'en avais plus qu'assez de ses simagrées. Qu'il m'obéisse s'il ne voulait pas que je déserte les lieux et que je le laisse en plan sur-le-champ ! J'avais encore

suffisamment à faire sur *Andros* sans avoir besoin de m'encombrer de lui, sans avoir à gérer ses caprices qui confinaient à l'état pathologique !

Il fut soudain pris de suffocation. Sa langue s'échappa de sa bouche, comme pour mieux capter l'oxygène ambiant. Je ne bronchai pas et son invitée préféra regarder au plafond. Il se mit à trembler de plus belle.

— Il fait une crise de spasmophilie. Ça passera tout seul, il n'y a pas lieu de s'inquiéter, releva la femme avec philosophie.

Comme il était un spécialiste dans l'art de la mystification, il pouvait tout aussi bien simuler. Je le laissai grimacer dans son coin. Il ne m'avait jamais semblé à ce point pathétique. Oh et puis après tout, qu'il aille au diable !

Les secousses le firent glisser au pied du lit. La chevalière tomba sur la moquette.

Quand la crise s'interrompit, au bout de quelques minutes, Moses se mit à déglutir. Sa main tremblante attrapa l'anneau à tâtons. Il se hissa sur le bord du lit, s'y allongea et finit par enfiler la chevalière.

— À la bonne heure, le pressai-je. Maintenant, il va falloir me dire pourquoi cette dame loge ici. Ça, et plein d'autres choses.

— Je vous présente Lana Everett, articula Moses.

— J'avais deviné. Que fait-elle ici ?

— Elle... Elle se cache.

— Au fait, Bernie. Au fait !

— Elle était *persona non grata* dans l'entourage de Banks. Elle s'est alors réfugiée aux États-Unis. Mais elle est revenue. Et comme vous le voyez, je l'héberge.

— Un instant, mon ami. Reprenez dans l'ordre et expliquez-moi tout.

— Le mieux est peut-être que je prenne le relais ? proposa la chercheuse d'eau, tandis que Moses craquait à nouveau. — Maintenant, il s'était mis à pleurer. — Je suis la mieux placée pour expliquer ce qui me concerne.

Je me félicitai intérieurement que ma visite impromptue débouche sur des avancées tangibles. J'avais hâte de connaître le

pourquoi du comment et Lana Everett était, à n'en pas douter, un des éléments clés de l'histoire. Mais avant d'aborder le passé de Lana, une question me brûlait les lèvres :

— Qui est la jeune femme qui s'est fait passer pour vous à Washington ?

— Ma sœur Tracey. On ne devine pas forcément à nous voir que nous sommes sœurs, et pourtant c'est le cas... C'est moi qui lui ai confié la mission de vous engager. Je lui ai dit ce que j'attendais d'elle, pour qu'elle joue son rôle à la perfection. Je lui ai même laissé ma maison quelques jours pour qu'elle s'y habitue. Il fallait que tout soit au point avant de vous recevoir. Vous n'avez rien à craindre d'elle.

— Elle va bien ?

— Elle est en sécurité, quelque part aux États-Unis. Je ne lui ai rien divulgué qui puisse la compromettre. Elle n'a rien à voir avec *Closed circuit*, ni de près ni de loin.

— Elle n'a pas posé de questions ?

— Ma sœur et moi sommes très proches et nous avons confiance l'une en l'autre.

— Pourquoi n'a-t-elle pas joué son rôle jusqu'au bout, alors ?

— Ça devenait trop dangereux. J'ai préféré la mettre à l'abri. Et de toute manière, vous n'aviez pas besoin d'elle pour mener à bien votre tâche ici.

Moses geignait en silence. Je me doutais qu'il ne perdait rien de ce que nous disions. Je ne voyais toujours pas pourquoi Lana n'avait pas désiré me rencontrer personnellement.

— Je vous écoute pour la suite, Lana.

— Alors, je vais reprendre depuis le début, si vous le permettez. Vous savez certainement que j'ai été embauchée par la *Sewerage* pour une mission de prospection de nappes souterraines. — J'opinaï du chef. — Cette mission a mobilisé sur le terrain des dizaines de personnes. Mon contrat était prévu pour durer dix-huit mois. Mais je l'ai rompu avant, au bout de treize mois seulement. Je vais vous expliquer pourquoi. — Elle reprit après une pause. — Il s'agissait de cartographier le sous-sol d'*Andros*, qui offre des propriétés très particulières...

— Les trous bleus et tout le toutim, fis-je pour briller.

— Oui. J'ai été recrutée pour mes compétences scientifiques. Je fais partie des rares spécialistes mondiaux de l'appareillage de détection très sophistiqué qu'on utilise pour ce type de prospection. Mon travail consiste précisément à tester les intuitions des géologues à l'aide d'appareils de détection par rayons gamma ou neutrons. J'analyse aussi les résultats de la télédétection par satellite. Et puis j'ai contribué à mettre au point des logiciels capables de modéliser un sous-sol ou d'interpréter les résultats d'un forage. Des systèmes experts, si vous préférez.

— Je la laissai dire, feignant d'être impressionné. — Mais malgré l'arsenal de moyens déployé, l'hydrogéologie ne peut jamais prédire à coup sûr les débits futurs. Cela reste une science inexacte. Un peu comme la météo, vous voyez ?

— Et j'imagine aussi que tous vos appareils doivent tomber en panne de temps en temps ?

— Vous avez parfaitement raison, Mr Pralin. Plus c'est bourré d'électronique, plus c'est fragile, admit-elle en se déridant un peu. — Mais très vite, son visage retrouva une expression grave. — Mais le problème qui m'a fait quitter la *Sewerage* n'a rien à voir avec les appareillages ou la technique utilisée. C'est un problème purement humain. Car les hommes sont bien plus faibles que les machines, Mr Pralin...

— Le salaud... Le fumier ! grinça Moses entre ses dents.

Des soubresauts l'agitaient encore. Il s'était recroquevillé sur lui-même et ne nous regardait pas. Mais il était suffisamment lucide pour ne pas délirer.

— La scène s'est déroulée dans un trou bleu qui débouchait sur une grotte souterraine, continua calmement Lana. Il faut souvent descendre pour effectuer des mesures complémentaires quand les premières analyses ne sont pas satisfaisantes. Le but est de mieux estimer le potentiel en eau du site...

— Le salaud... repartit Moses.

— Calme-toi, mon chéri, dit Lana d'une voix bienveillante. — Elle réconforta le geignard encore quelques instants avant de reprendre : — Seule une petite équipe a plongé. Quatre ingénieurs, Banks et moi. Banks aime à superviser les opérations même s'il

ne comprend rien au *process* proprement dit. Le fond du trou bleu était dur à cartographier...

— Je le tuerai, je le tue...

— Il se perdait en ramifications que les appareils n'avaient pas détectées. Un vrai dédale qu'il nous fallait explorer. Il a été décidé de nous scinder en trois binômes pour voir où les galeries menaient. Banks a voulu faire équipe avec moi. Nous nous sommes engouffrés lui et moi dans une galerie choisie au hasard. Nous l'avons suivie sans encombres sur plus d'un *mile*. Le passage s'est ensuite rétréci mais pas au point de nous empêcher de progresser. Enfin, il s'est mis à remonter sur quelques dizaines de mètres. L'eau a commencé à s'éclaircir. Nous avons bientôt eu la certitude qu'il y avait de la lumière au bout du boyau.

— La galerie faisait le lien entre deux trous bleus ? suggèrai-je.

— C'est ce que j'ai cru au début. Mais non. Elle grimpait de plus en plus et débouchait sur une poche d'air. Un peu plus loin, la poche d'air se transformait en salle spacieuse, haute de plusieurs dizaines de mètres, et qui communiquait forcément avec la surface de la terre puisqu'il y avait de l'air...

— Vous aviez des frontales pour voir le spectacle ?

— Bien sûr. Un équipement de plongeur complet. Mais pas seulement : tout un appareillage aussi pour sonder la teneur en gaz de notre environnement.

— Oui, les gaz toxiques, on m'a déjà expliqué ça aussi...

— Eh bien, après avoir fait les mesures, je me suis rendue compte que dans cette grotte, l'air n'était pas vicié. Banks a alors proposé d'explorer les lieux à pied, en laissant derrière nous nos bouteilles d'oxygène, nos masques et les sacs qui nous encombraient. Nous étions entourés de formations karstiques assez impressionnantes...

— Ce n'était pas très prudent.

— Banks pouvait communiquer avec le reste de l'équipe. En cas de besoin, nous étions équipés d'un système de transmission de données par ultrasons. Une sorte de téléphone dernière génération, conçu pour les opérations de plongée et de spéléo et

donc parfaitement étanche. En théorie, nous n'avions donc rien à craindre.

Moses, qui s'était fait oublier quelques instants, se tortilla sur le lit, poussa quelques râles puis s'immobilisa en position fœtale. Il nous présentait son dos en s'agitant de manière fébrile. Je me demandai s'il ne s'agissait pas d'autre chose que d'une simple crise de spasmophilie à rallonge.

— Il n'a pas des médicaments à prendre ? m'inquiétai-je.

— Il a du mal à supporter la vérité, trancha Lana. Il faudra bien qu'il s'y fasse, pourtant. Il faudra bien, car il n'y en a pas d'autre...

Elle se passa la main sur son ventre rond, avant de s'asseoir de l'autre côté du lit.

Drôle de couple. Assez bizarrement assorti en ce sens que Lana donnait l'impression de contrôler ses émotions, tandis que Moses flanchait comme si la perspective de vivre en société lui était de nouveau devenue insurmontable. Peut-être était-ce le contrecoup des menaces qu'il avait subies ? Peut-être était-ce le sentiment de s'être jeté dans la gueule du loup en acceptant le poste clé de directeur du site d'*Andros* ? Peut-être était-ce le résultat du trop-plein de tension accumulé à la suite du meurtre d'Amanda Spike ?

Un nouvel élément m'était en tout cas apparu avec évidence. La liaison entre Moses et Lana ne datait pas d'hier. Ils avaient dû se connaître en travaillant ensemble sur le projet *Closed circuit*. Du moins si j'accordais crédit à ce que m'avait dit Moses au sujet de sa date d'embauche... Donc il était assez clair que Moses avait couru deux lièvres à la fois. Ou du moins qu'il avait comblé les moments de vide provoqués par l'éloignement de Lana avec une prostituée. – Prostituée pour laquelle il avait manifestement eu des sentiments.

Je ne lui jetais pas la pierre. Ralph Bonham aussi, alors qu'il était seul sur *New providence*, avait dû avoir recours aux services d'une ou de plusieurs professionnelles. Comme il ne dédaignait pas tenter l'aventure avec une parfaite inconnue, au risque de s'exposer à un refus, ainsi que Beth Simpson me l'avait confié.

Mais j'étais prêt à parier que Lana Everett ignorait tout de l'existence d'Amanda Spike...

— Enfant... Enfant... murmura Moses comme dans un rêve.

J'étais le seul à être resté debout. Je les considérai tous les deux depuis le coin de la chambre. Le long torse de Moses, ses omoplates saillantes et ses genoux dépassant du bord du lit formaient un Z tremblotant. Lana évoquait plutôt un B. Le teint cireux mais la tête droite, ses mains étaient posées sur son ventre rond. Ses yeux reflétaient le vide.

Le Z et le B se tournaient le dos, éloignés par la largeur du lit, sans s'accorder l'un à l'autre le moindre regard.

L'atmosphère était lourde d'une étrange résignation.

Lana leva enfin les yeux vers moi :

— Bernie et moi, nous avons très vite su que nous nous correspondions. On ne peut pas parler de coup de foudre. Nous sommes trop réfléchis pour ressentir cela. Mais nous avons été charmés l'un par l'autre. Jusqu'à envisager d'avoir un avenir commun. Et de fonder une famille. — Lana se retourna vers Bernie, qui resta prostré dans son coin. Elle revint vers moi. — Nous avons tous les deux déjà vécu. Et pour les femmes, il y a l'horloge biologique. Au début, je pensais qu'un enfant, fruit de notre amour, viendrait facilement. Mais à 39 ans, les choses sont plus compliquées qu'à 25. Nous avons dû avoir recours à des techniques médicales...

— Eh bien, à présent, vous devez être comblés, dis-je un peu mal à l'aise.

Lana sourit tristement.

— Les choses sont plus compliquées que ça. La médecine n'a pas pu nous venir en aide. L'enfant que je porte n'est pas le fruit de l'amour. Il est la conséquence de ce que m'a fait Gordon Banks.

Je la regardai, incrédule.

— J'aurai sa peau, se promit la larve humaine qui nous tournait toujours le dos.

— Vous voulez dire que... Bernie n'est pas le père biologique ? articulai-je.

— Je n'en sais rien, répondit Lana avec une franchise qui

l'honorait. Nous n'avons pas fait de test et nous n'en ferons pas. Si l'ADN de Bernie et celui du bébé ne correspondent pas, qu'est-ce que ça peut faire, après tout ? Ce n'est pas le plus important.

— Le plus important est ce que Banks vous a fait ?

Elle acquiesça d'un pesant hochement de tête.

— Il a profité que nous étions seuls et pour ainsi dire coupés du monde pour abuser de moi. Je ne pensais pas qu'un homme pouvait se transformer à ce point en une... — elle chercha ses mots : — en une raclure pareille. Pour moi, cela a été un choc terrible, car il ne m'avais jamais harcelée sexuellement ou n'avait jamais eu jusque-là le moindre geste équivoque. Mais au fond de cette grotte, j'ai vu son vrai visage. Et je vous prie de croire que je ne l'oublierai jamais.

— Je comprends, fis-je. Mais... pourquoi n'avez-vous pas porté plainte ?

— Je n'aurais pas hésité si le viol que j'ai subi avait eu lieu aux États-Unis. Mais aux Bahamas, c'était peine perdue. Banks aurait soudoyé policiers et juges. Il les aurait mis dans sa poche comme il l'a fait avec les journalistes. Et puis... j'ai eu peur de représailles. Banks m'a fait des menaces. Le gros Moorcroft aussi. Ces derniers temps, il y a eu plusieurs disparitions brutales dans l'entourage de Banks, comme si les opposants ou les gêneurs du Président étaient irrémédiablement éliminés : l'évanouissement sans laisser de trace de l'ingénieur chimiste Andrès Edisias, le décès de Clarke et Bonham... Je sais que le Président est capable de mettre ses menaces à exécution.

— C'est pour ça que vous n'êtes pas partie les mains vides ?

— Oui. Il fallait que le crime de mon agresseur ne reste pas impuni. J'ai emporté le microfilm sans savoir ce qu'il y avait dedans. Simplement parce que Banks y tenait comme à la prune de ses yeux et qu'il l'avait revêtu du sceau « ultrasensible »...

— Vous n'avez jamais eu la curiosité de vous renseigner sur son contenu ?

— Non. Je n'en ai pas eu besoin. Car le microfilm n'était pas le seul moyen de pression que j'avais sur Banks. Je possède la

preuve capable de le faire accuser de crime sexuel devant n'importe quel tribunal américain. Je possède cette preuve et croyez-moi que celle-là, je vais la garder... Quand il s'est jeté sur moi pour me dépouiller de ma combinaison, il n'a pas vu le dictaphone qu'elle contenait, bien à l'abri dans son compartiment étanche. Pour mes rendez-vous ou les missions que j'effectue à l'extérieur, je me sers de ce petit appareil pour enregistrer les remarques de mes interlocuteurs ou mes propres commentaires. C'est un outil indispensable, et qui est devenu aujourd'hui ma meilleure assurance-vie.

— Assurance-vie, répéta Moses en écho.

Je me disais que cette paire de pieds nickelés était peut-être plus futée qu'elle en avait l'air, après tout. Lana confirma mon impression en détaillant le fonctionnement du petit appareil :

— C'est un lecteur-enregistreur numérique qui dispose d'un déclenchement vocal. Conscient que l'exploration de ce trou bleu était une mission importante, je l'avais programmé pour qu'il enregistre automatiquement la moindre parole. Je pouvais ainsi garder les mains libres. Quand Banks a posé les siennes sur moi, quand il a voulu m'amadouer pour que je me laisse faire, quand il m'a prise de force... Tout a été enregistré. Absolument tout. Et c'est ça, ma victoire.

Le souvenir abject lui fit écraser une larme.

Contrairement à sa petite amie, Moses n'avait pas su rester fort et digne. À moins qu'il ait trouvé là un moyen de se soustraire à mes questions ?

Comme si elle lisait dans mes pensées, elle vint à la rescousse de son compagnon :

— Bernie souffre de bipolarité. C'est ce qui explique en bonne part son comportement... étrange.

— En bonne part, comme vous dites. — Je m'avançai vers le gisant et le remis sur son séant d'une main ferme mais cordiale. — Bernie... Bernie ?... — Je le secouai gentiment. — Répondez-moi, mon vieux. Bernie, vous m'avez menti. Ce n'est pas bien. Vous m'avez menti en me disant que vous étiez à la recherche du microfilm. Ce n'était pas le cas puisque vous saviez pertinemment que Lana l'avait au début et qu'elle me l'avait

confié ensuite pour que je le rende au Président...

Mais au lieu du principal intéressé, ce fut Lana qui me répondit :

— Bernie et moi, nous ne nous sommes pas accordés sur la marche à suivre. Disons qu'à ce moment, il était dans une phase où il voyait les choses de façon exagérément optimiste. Moi, j'ai été prise de remords. J'ai craint pour nos vies. J'ai voulu tout arrêter. Mais Bernie s'est fâché contre moi. Il n'était pas d'accord pour rendre le microfilm à Banks. Et que les choses en restent là.

Je devinai à peu près la suite :

— Bernie vous a dit qu'il voulait faire chanter le Président ? Et donc que vous deviez garder le microfilm ?

— À peu de choses près, c'est ça.

Moses avait donc deux raisons d'extorquer de l'argent à Banks. La première, il me l'avait exposée en évoquant sa liaison avec Amanda. La seconde, c'était pour venger Lana de l'agression qui l'avait salie.

Mais ni dans un cas ni dans l'autre, Banks n'avait cédé. S'il avait refusé de payer, c'est qu'il devait donc encore lui rester quelques cartes dans sa manche.

— Bernie s'est évanoui dans le sillage du Président sans vous donner son point de chute exact, c'est ça ?

— Oui. Il m'a fait la tête. C'est son côté imprévisible...

— M'est avis que vous auriez mieux fait de rester soudés tous les deux. Car il y a eu un imprévu au programme. — Je laissai mourir quelques secondes pour faire monter la tension. — Je n'ai pas été en mesure de m'acquitter de ma mission...

— Que voulez-vous dire ? s'alarma la scientifique.

— J'ai intercepté sur le *Cream of the Sea* un petit mot d'intimidation qui était destiné à Bernie. Il disait : Rends ce que tu sais au patron ou tu finiras par le regretter. Le patron, c'est Banks. L'objet à rendre, ça ne peut être que le microfilm...

Lana me regarda interloquée. Moses daigna enfin tourner la tête dans ma direction.

— Mais... vous le lui avez déjà rendu ! s'indigna-t-elle.

— Je lui ai bien remis en main propre un microfilm. Mais il

s'agit d'un faux. Le vrai m'a été dérobé. – Je leur expliquai succinctement dans quelles circonstances. – Le problème, c'est que le Président vous en veut car il pense que vous avez voulu le bluffer en vous servant de moi... À votre place, moi, je m'inquiéteraï. Car Banks croit vous tenir. Il a gambergé et en est venu à une conclusion qui ne vous est pas favorable. Il croit que l'enregistrement que vous dites posséder n'est, comme le microfilm que je lui ai transmis, qu'un énorme coup de bluff... Je pense, Lana, que vous auriez été mieux inspirée de rester aux États-Unis.

CHAPITRE 28

OSMOSE INVERSÉE



J'avais lu dans les yeux de Moses de la peur. Pas de la peur pour Lana. De la peur pour *lui*. Cette peur qui l'avait fait chanceler, avoir un malaise et rester prostré ensuite. Non pas une peur panique mais une peur réfléchie. Une peur qui le projetait dans l'avenir – un avenir compromis. Cette peur, c'était moi qui l'avais provoquée. Ou plutôt, c'était la conjonction de ma présence avec celle de sa petite amie au même endroit. La réaction de Moses avait été immédiate. Sans le vouloir, j'avais catalysé ses angoisses en une fraction de seconde.

Car moi, contrairement à Lana, j'étais au courant... Je savais qu'il avait fauté avec Amanda. Et je pouvais vendre la mèche.

Cette seule perspective avait transformé Moses en loque. Il avait déjà perdu Amanda dans des circonstances tragiques. Il ne voulait pas en plus être forcé de renoncer à Lana. Parce qu'il était clair qu'elle ne lui pardonnerait pas d'être allé voir ailleurs alors qu'elle avait un impérieux besoin de se sentir soutenue. De se sentir aimée.

Elle n'était pas le genre de femme à s'engager avec un homme à la légère. Elle avait un caractère bien trempé et je devinais qu'elle attendait la réciproque de son partenaire, de celui qu'elle avait choisi pour la vie.

Moses avait commis un faux pas en s'entichant d'Amanda. Il avait conscience que j'avais son avenir entre les mains.

En fin de matinée, il vint frapper à ma porte.

Il allait visiblement mieux. Même si quelques paillettes de

sueur luisaient sur le sommet de son crâne.

Voyant que Maria était dans les parages, il n'osa pas aborder le sujet. Mais il en avait un autre de rechange, qui venait de lui être suggéré par celui qu'il honnissait en privé mais auquel il obéissait en public.

Il venait de voir longuement le Président. Celui-ci n'avait pas tardé à le remettre dans le droit chemin en lui donnant une feuille de route.

Le premier point auquel Moses devait s'attacher, c'était de couper court aux rumeurs qui mettaient en doute le bien fondé de *Closed circuit* et suggéraient le caractère non soutenable des investissements réalisés ou projetés. Banks exigeait qu'on soit totalement transparent et exemplaire pour faire taire les critiques et réaffirmer le côté irréprochable du nouveau complexe. Celui-ci respectait toutes les normes en vigueur et allait même largement au-delà de ce qui était requis. Il n'y avait donc aucun état d'âme à avoir. Tout ce que les opposants avaient collé sur le dos des responsables de la *Sewerage* était nul et non avvenu. Rejets polluants, respect de la biodiversité, mesures de sécurité... : tout était OK. Jusqu'aux créations d'emplois qui avaient *in fine* dépassé les promesses initiales. *Closed circuit* était d'ores et déjà une grande réussite.

Banks avait honoré la promesse qu'il avait faite à O'Malley. Il autorisait le « guerrier vert » à visiter la nouvelle usine et tous les bâtiments annexes qu'il jugeait utiles d'inspecter. Il pouvait même aller renifler l'odeur des stations d'épuration si ça lui chantait.

Il était compréhensible qu'O'Malley soit pressé de forcer la porte des installations qu'on lui avait cachées jusque-là. Mais il avait prévenu que ce serait une visite technique rapide. Une simple prise de contact. Et en aucun cas une visite officielle. N'étant assisté d'aucun expert, il ne serait pas en mesure d'en tirer des conclusions détaillées.

— Comme le Président veut redorer l'image de la *Sewerage* auprès des écolos, c'est un homme neuf qu'il a désigné pour faire office de guide, m'informa le nouveau directeur pleinement rasséréné. — Son humeur avait effectivement changé du tout au

tout en à peine trois heures. – Si vous êtes libre cet après-midi, j'aimerais que vous soyez présent à mes côtés, Mr Pralin.

Je me doutais qu'il ne tenait pas à ébruiter ce qu'il avait à me dire. Ça tombait bien, car moi aussi j'avais un service à lui demander qui réclamait la plus stricte discrétion.

— Alors, à cet après-midi. – Je rajoutai avec un clin d'œil complice : – Et au fait, votre chevalière, maintenant vous pouvez l'enlever ! Définitivement...

Il me fit un sourire reconnaissant et la retira de son doigt. Et cette fois, il savait que je ne le forcerais plus à la porter.

*
* *

Une navette était venue nous chercher à l'hôtel, Eric O'Malley et moi. Pour une fois, le militant écologiste avait tombé sa veste élimée. Il portait un élégant blazer et avait même poussé le vice jusqu'à nouer autour de son cou un flot vert grenouille très voyant qui lui tenait lieu d'étendard.

— Vous faites sensation, avais-je remarqué.

— C'est pour défendre la cause. Encore et toujours... Et puis, ça fait tellement longtemps que j'attends d'avoir accès à l'usine qu'il fallait bien marquer le coup !

Le chauffeur de la voiture avait reçu des consignes pour nous fouiller. Il pouvait y aller : je n'avais toujours pas d'arme et O'Malley avait laissé son arsenal chez les « guerriers verts ». Le chauffeur nous remit ensuite à chacun un badge « Invité », sur lequel était inscrit notre nom. Il était toujours agréable qu'une institution quelconque nous reconnaisse en tant qu'êtres humains dotés d'une identité...

Autour de nous, le zonzon des moustiques était devenu entêtant.

— Saleté de bestioles ! grognai-je.

Rien qu'en une poignée de minutes, j'en avais écrasées quatre.

— La mangrove est à deux cents mètres, juste derrière le mur d'enceinte, remarqua mon compagnon tandis que nous nous

réfugiions dans la voiture. Mais ce mur ne nous protégera jamais des escadrons de moustiques...

Cinq minutes plus tard, nous franchissions la guérite qui nous ouvrait les portes du gigantesque complexe. Une trentaine de bâtiments, de tailles et de formes diverses, s'offraient à nous. Dédiés aux activités productives, ils ne comportaient pas la moindre ouverture afin de rentabiliser au mieux les installations. Certains tuyaux couraient entre les toits des bâtiments, étincelant au soleil. D'autres s'engouffraient sous terre et en ressortaient quelques mètres plus loin. Tous ces réseaux de canalisations, aux diamètres plus ou moins respectables, s'enchevêtraient à qui mieux-mieux. Il y avait aussi des cheminées qui crachaient de la fumée blanche et une multitude de grosses cuves, alignées comme les boutons de manchette du blazer d'O'Malley.

— C'est trop immense pour qu'on puisse tout visiter, notai-je avec circonspection.

O'Malley jeta un coup d'œil circulaire sur l'impressionnante concentration de bâtiments. Excepté les gardes armés qui patrouillaient sur le pourtour de la zone, il ne semblait pas y avoir âme qui vive.

— Je sais. Mais ce n'est pas très grave. L'essentiel est d'être dans la place... Et de pouvoir y revenir pour fouiner à volonté et surtout sans nous annoncer !

Le chauffeur nous déposa devant un édifice entouré d'une ceinture de gazon. Un bloc de granit de quelques tonnes accueillait les visiteurs. Une plaque scellée dans le roc disait : Sewerage Corporation. Unité de contrôle de South Andros.

Moses en personne vint nous ouvrir. Il avait revêtu une blouse blanche qui lui donnait des allures de chercheur dans un laboratoire. Du reste, les quelques autres personnes présentes dans les lieux étaient accoutrées comme lui.

— C'est le règlement, s'excusa-t-il en nous présentant deux blouses soigneusement pliées et protégées par des housses.

Nous les enfîlâmes. O'Malley s'arrangea pour que sa cravate verte reste bien apparente. Moses s'en amusa. La bonne nouvelle, c'est qu'il semblait s'être définitivement remis de son petit coup de mou du matin.

Quelqu'un vint aussi nous confisquer nos téléphones portables. Il était interdit de prendre des photos des installations.

— Nous pouvons peut-être commencer par une visite du poste de commande ? suggéra Moses.

— C'est vous le guide, obtempéra O'Malley.

Le maître de cérémonie nous mena à une sorte de salle des machines comme on doit en trouver dans les sous-marins nucléaires. Avec des témoins lumineux, des écrans de veille et des appareillages électroniques partout sur les murs. Au milieu de la pièce trônait le poste de commande proprement dit. C'était un ensemble circulaire truffé d'ordinateurs.

Je ne pus m'empêcher de poser la question suivante :

— C'est ici que travaillait Lana Everett ?

— Oui, reconnut Moses. On se trouve dans le centre névralgique du site. Seuls des scientifiques du calibre de Lana sont autorisés à se servir de ces équipements. C'est ici que Lana avait à sa disposition toutes les données qui avaient été répertoriées et qu'elle pouvait ensuite analyser...

— Et qu'est-ce qu'on fait d'autre, ici ? demandai-je candidement.

— On contrôle l'absence de dysfonctionnements sur le site. Tout ce qui concerne la production d'eau est extrêmement réglementé et le moindre problème, sans forcément avoir des conséquences dramatiques, serait susceptible de bloquer tout le *process*. Car la production d'eau est une activité en continu. Ça ne doit pas s'arrêter. À aucun moment. C'est pourquoi les contrôles sont d'une rigueur absolue tout au long de la chaîne...

— Vous pouvez détailler ? s'enquit O'Malley.

— Bien sûr. Suivez-moi.

Le responsable du site brancha un vidéo-projecteur. Il fit apparaître sur un écran mural le plan des bâtiments pour que nous en ayons une vision globale. Puis il continua :

— Les infrastructures du site se partagent en trois grandes unités – je vous les ferai visiter tout à l'heure. La production d'eau potable : c'est l'unité 1. L'épuration des eaux usées : c'est l'unité 2. Et enfin tout ce qui a trait aux activités de transport de l'eau : c'est l'unité 3. – Sur le plan, les trois unités avaient été

repérées par des couleurs différentes. – C’est ici, au PC, que nous vérifions que les trois unités fonctionnent en synergie l’une avec l’autre. Et pour cela, nous mettons l’accent sur la maintenance préventive. Car il vaut mieux prévenir que guérir, n’est-ce pas ?

— Le champ d’intervention de Lana, c’était bien l’unité 1 ? demandai-je pour confirmation.

— C’est bien cela, Mr Pralin. Son rôle était primordial, puisqu’elle intervenait en amont de tout le *process*. Si elle n’avait pas détecté où se situaient les trous bleus exploitables, *Closed circuit* n’aurait pas pu voir le jour... Et donc il aurait été impossible de pomper quoi que ce soit. Mais permettez-moi de revenir à mon propos. Une fois les ressources en eau identifiées, il faut les acheminer à l’unité 1 par un système d’adduction. C’est à ce stade qu’ont lieu les premiers contrôles. Ils portent sur la concentration en polluants, la couleur, l’odeur, la température, le pH, la dose de sels dissous... Tout se fait à l’aide de capteurs préalablement programmés. Une fois l’eau acheminée ici, l’unité 1 a pour mission de la traiter pour qu’elle ne soit pas impropre à la consommation...

J’allais placer ma réplique fétiche, mais le fin connaisseur qu’était O’Malley fut le plus rapide :

— Par osmose inversée ?

— C’est ça, oui. Une technique très performante que l’ICC a encore améliorée.

J’intervins à mon tour :

— Et là, c’est votre prédécesseur, Andrès Edisias, qui a joué un grand rôle dans la mise au point de cette technologie ? C’est bien ça ?

À l’évocation de celui dont le cadavre avait été recraché par la mangrove toute proche, Moses pâlit :

— Oui, il a grandement contribué à la faisabilité technique du projet. – Le directeur ne s’appesantit pas sur la question et reprit de façon mécanique : – Venons-en au lien qui existe entre ce PC et l’unité 2. Il s’agit de l’unité consacrée à l’épuration, je vous le rappelle. Là aussi, toutes les précautions sont prises pour que rien de fâcheux ne survienne. Toutes les procédures

critiques sont automatisées et contrôlées par des capteurs. L'ensemble des équipements fonctionne sur ordre d'automates reliés au poste central. Tous les dysfonctionnements sont repérés en temps réel par des systèmes d'alarme à partir de sondes électromagnétiques. Ils sont archivés sur disque dur. Des statistiques en sont issues. D'où une analyse prévisionnelle qui évite des problèmes futurs. En cas de panne grave, l'ordinateur peut actionner des électrovannes, des pompes à débit variable ou d'autres vérins de sécurité pour bloquer les processus défaillants... Vous voyez : il n'y a pas grand-chose à craindre.

— Nous sommes en de bonnes mains, alors ? railla O'Malley en se frisant la moustache.

— Très certainement.

— Et ces belles fumées blanches, qui se voient à des *miles* et qui recouvrent la forêt avoisinante, vous en pensez quoi ? Votre osmose inversée n'a pas su les empêcher... Pour produire votre eau, vous brûlez des combustibles fossiles et vous augmentez les émissions de gaz à effet de serre ! Et je ne parle même pas des conséquences désastreuses sur l'équilibre écologique de la forêt.

— Ce que vous affirmez n'est pas fondé, se défendit celui qui voulait bien être responsable mais pas coupable. Nous avons obtenu toutes les certifications possibles et imaginables...

— Avec la complicité des autorités, y compris gouvernementales. Je demanderai à ce que *Friends of the Planet* procède à ses propres mesures des rejets polluants, notamment atmosphériques. Pour le reste, je n'ai pas la moindre confiance en vos banques de données.

Moses eut un petit sourire narquois :

— Fort bien. Je peux vous assurer que je ne m'y opposerai pas. Tout ce qui m'importe, c'est que les Bahamas se soient dotés d'infrastructures modernes qui les mettront davantage à l'abri du besoin d'eau.

Cette couleuvre-là était un peu grosse pour l'œsophage d'O'Malley :

— Mon œil ! La vérité, renchérit-il, c'est que *Closed circuit* est une opération plus que juteuse pour vos actionnaires. Leighton a confié à la *Sewerage* le franchisage sans trop se

poser de questions – ce qui est déjà très suspect. Il vous a accordé une concession de vingt-cinq ans. – Le militant me prit à témoin l’air horrifié : – Vingt-cinq ans ! Mais Leighton a signé un chèque en blanc qui courra bien au-delà. Car en considérant l’avant-projet – la faisabilité technique, le montage financier... –, la réalisation du projet – le chantier, le génie civil, la construction des bâtiments et des réseaux de conduites... – et l’assistance technique qui en découle, la *Sewerage* sera engagée sur une durée bien supérieure. Un monopole de plusieurs décennies... Mais ce n’est pas tout. Car c’est la société-mère, l’ICC, qui tire en réalité les ficelles. Elle s’est arrangée pour que l’essentiel des relations commerciales de la *Sewerage* se fasse avec les autres filiales du groupe. *Closed circuit* : quel intitulé bien choisi ! Car on pourrait dire cela aussi des flux financiers captifs qui circuleront au sein de l’ICC. Vos actionnaires ont décidément de quoi se frotter les mains ! – Voyant que celui qui cautionnait cela ne réagissait pas, O’Malley le fixa : – Et d’ailleurs, je me suis laissé dire, Mr Moses, que vous-même, en votre qualité d’ancien directeur financier, aviez joué un rôle non négligeable dans la mise au point de tous ces montages...

J’imaginai que cette attaque frontale ne devait pas être du goût de celui qui avait reçu comme mandat de veiller à la bonne suite des opérations. Mais ce furent les injonctions que Banks lui avait faites qui l’emportèrent :

— Je comprends la pertinence de vos arguments. Mais je n’y souscris pas et vous laisse l’entière responsabilité de vos dires. Aujourd’hui, je ne vous reçois pas en tant qu’ex-directeur financier mais en tant que porteur du développement industriel futur de ce beau projet, qui fera la fierté de tous les Bahaméens.

O’Malley déposa les armes :

— Vous avez raison. Laissons cela à plus tard et poursuivons la visite.

— Alors, je vais vous conduire à l’unité 1.

Le chauffeur nous avait attendus. La voiture nous évita de parcourir un demi-*mile* à pied. Elle nous déposa au pied d’un vaste hangar.

À l’intérieur, l’air était presque irrespirable en raison de la

chaleur accumulée. Une tuyauterie très compliquée tapissait les murs. À intervalles réguliers, des vannes s'ouvraient ou se fermaient, des pistons s'activaient et des pompes hydrauliques modifiaient la pression des fluides. Tout cela fonctionnait de façon automatisée. Les rares opérateurs présents passaient d'un écran à l'autre, sans avoir l'air trop stressés.

Moses nous fit passer devant une énorme cuve aux parois toutes blanches. Il y en avait plusieurs du même type disséminées dans l'usine.

— L'osmose inversée, c'est ici, fit-il.

Il nous fit prendre un ascenseur qui débouchait sur une large plateforme. De là, on avait une vue plongeante sur les cuves. Depuis la plateforme courait un réseau de passerelles qui faisaient comme une immense toile d'araignée.

— Ces passerelles servent aux égoutiers quand ils font la maintenance des installations, expliqua notre guide. Elles permettent de descendre dans les cuves après qu'elles ont été vidées.

Sous nos pieds, on entendait le glouglou de l'eau en mouvement. Le bruit était bien plus fort qu'en bas. Les barreaux en acier inoxydable d'échelles scellées au pourtour des cuves affleuraient à la surface.

— Interdit d'avoir le vertige, notai-je en me penchant au-dessus de la rambarde.

Chaque cuve était haute d'une bonne vingtaine de mètres.

— Comme vous le savez sans doute, fit Moses en forçant sa voix, l'osmose inversée est utilisée à la fois pour la purification de l'eau douce et le dessalement de l'eau de mer. Cela en fonction de la provenance de l'eau : trous bleus ou océan.

Je sentis O'Malley à deux doigts d'intervenir avec la même virulence que la première fois mais il se contint finalement.

Moses l'ignore et nous invita à emprunter une des passerelles. Il nous mena au centre de la cuve la plus proche. Sous nos pieds, la surface bouillonnait sous l'influence mécanique d'un rotor géant qui brassait sans discontinuer les centaines de tonnes d'eau à tamiser.

— Le principe est assez simple, reprit Moses. C'est un peu

comme les mailles d'un filet de pêche. On peut les faire plus ou moins lâches en fonction de la taille des poissons qu'on veut attraper. Sauf qu'ici, ce qu'on veut trier, ce ne sont pas des poissons mais des molécules. Toutes ces cuves – il les désigna d'un large revers de main – forment un système de filtrage qui a pour but de ne laisser passer que les molécules d'eau. Je vous ai dit que l'eau à l'état naturel est rarement potable. Elle contient du sel ou des matières en suspension indésirables. D'où la nécessité de la traiter pour éliminer tous ces éléments indésirables. On commence par les plus grossiers : feuilles mortes, brindilles, déchets organiques... C'est le rôle de la cuve au-dessus de laquelle nous nous trouvons. Puis on enlève les pollens et autres matières fines en utilisant deux méthodes complémentaires : la filtration et la décantation. C'est le rôle des cuves du milieu.

Je me penchai un peu plus au-dessus de la cuve :

— Il n'y a jamais eu d'accident ?

— L'activité ne fait que démarrer, remarqua Moses comme s'il s'excusait qu'il n'y en ait pas encore eu. – Puis il poursuivit son exposé technique : – Toutes les cuves du fond sont destinées à un tamisage encore plus fin. Il y en a qui sont chargées de retirer des substances comme le fer ou le manganèse. D'autres vont débarrasser l'eau de micropolluants car même sur *Andros*, on trouve des traces de nitrate, de pesticides, d'antibiotiques ou plus simplement des déjections d'animaux... On utilise des techniques d'affinage par les charbons actifs ou par l'ozone. Enfin, il faut tuer les bactéries et virus. Donc avant transfert de l'eau à l'unité 3, il faut encore la désinfecter. On y ajoute du chlore et on la reminéralise pour améliorer ses caractéristiques. Ce n'est qu'ensuite qu'on peut l'introduire dans le réseau public, essentiellement sur *New Providence*... Vous avez des questions, messieurs ?

La maîtrise technique dont faisait preuve Moses m'impressionnait. Il aurait pu passer pour un ingénieur au fait des dernières avancées tant l'osmose inversée semblait n'avoir aucun secret pour lui. Pourtant, sa double compétence en fiscalité internationale et en analyse financière ne lui était à

l'évidence d'aucun secours au strict plan scientifique. Le zélé apparatchik avait dû se faire briefier par de vrais techniciens pour être ainsi capable de décrire le *process*. À moins qu'il ait potassé quelques revues...

Le « guerrier vert » en embuscade rompit le charme :

— Des questions, j'en ai des tonnes. Mais ce sera pour plus tard. Et ce n'est pas à vous que je les poserai.

De mon côté, je me demandai comment assurer Moses de ma discrétion au sujet d'Amanda si O'Malley restait constamment collé à nos basques.

— Si vous me précisez sur quoi portent vos questions, je peux vous faire appeler une personne compétente, fit l'autre, bon prince.

O'Malley haussa les épaules :

— Je crains qu'il ne faille investiguer auprès de *plusieurs* personnes compétentes. Car ce rapide survol en votre compagnie ne m'a pas appris grand-chose. En particulier, j'aimerais en savoir un peu plus sur tout ce qui touche à la désalinisation de l'eau de mer. Et j'aimerais aussi qu'on m'apporte la preuve que la désalinisation ne s'applique pas à de l'eau qui proviendrait de trous bleus. Donc j'aimerais concrètement que quelqu'un d'autorisé me fournisse le plan des canalisations qui partent des différents trous bleus exploités. Et dans le même ordre d'idées, j'aimerais disposer de la carte des trous bleus selon qu'ils contiennent de l'eau douce ou de l'eau salée. La carte dressée par Lana Everett...

— Cela fait effectivement beaucoup de questions...

— Laissez tomber : je reviendrai.

Pour montrer sa bonne volonté, Moses attrapa son téléphone portable et ordonna qu'on lui envoie quelqu'un.

— Pour ce qui concerne la désalinisation, vous aurez une réponse aujourd'hui, assura-t-il.

Et on lui obéit. Trois ingénieurs rappliquèrent en donnant à Moses du « M. le Directeur général ». Puis ils empruntèrent avec O'Malley une passerelle qui les mena à l'autre bout de l'usine.

L'absence d'O'Malley dura une dizaine de minutes. C'était

suffisant pour laisser dire à mon client – car je n’oubliais pas que le « directeur général » était aussi mon client – ce qu’il avait à me dire. Il formula donc les deux requêtes que je m’attendais à entendre. Il pouvait avoir confiance en moi. Je ne divulguerais à personne la présence de Lana sur l’île. Et je ne dirais pas non plus à Lana qu’il avait été à deux doigts de la remplacer par une prostituée...

Je lus sur sa physionomie tout le soulagement que ma promesse de rester discret provoquait. Il me remercia en s’épongeant le front :

— D’autant que Lana serait fichue de croire que je suis pour quelque chose dans la disparition d’Amanda... Elle ne m’aurait pas pardonné Amanda vivante. Si par malheur elle devait apprendre sa fin, elle me pardonnerait encore moins Amanda morte.

O’Malley revint vers nous l’air satisfait. Il avait eu les explications techniques qu’il souhaitait.

— Nous allons à l’unité 2 ? proposa Moses comme si de rien n’était.

— Alors, allons-y à pied, dit l’activiste en rendant à Moses sa blouse blanche.

Là où nous allions, nous n’en aurions effectivement plus besoin. En revanche, Moses nous fournit des masques pour rendre les mauvaises odeurs plus supportables.

CHAPITRE 29

STRESS HYDRIQUE



a partie du complexe consacrée au traitement des eaux usées était la moins étendue. Il y avait une raison à cela : *South Andros* était quasi-déserte et n'avait pas besoin d'un système d'assainissement très développé. L'agriculture intensive y avait causé peu de dégâts et l'industrie locale embryonnaire – une fabrique de barques – ne rejetait rien ou presque dans l'écosystème. *Closed circuit* avait néanmoins vu grand à ce niveau-là aussi en anticipant sur les vagues de peuplement futures. Le pari était de doter l'île d'équipements d'épuration pour attirer sur place des migrants, en espérant que les commerces et entreprises suivent, dans une logique d'aménagement du territoire. C'est pourquoi les capacités installées étaient pour l'instant loin de tourner à plein.

— En gros, expliqua Moses, il s'agit de rééquilibrer les flux. Le gouvernement va mener une politique de développement très ambitieuse. Car *New Providence* a trop d'habitants et *Andros* pas assez. *New providence* manque de place et *Andros* dispose de vastes territoires. *New providence* ne produit pas assez d'eau et *Andros* possède des ressources gigantesques...

— Et *New Providence* pollue trop et *Andros* pas assez... ironisa O'Malley. Les eaux des égouts de Nassau sont déversées dans les cours d'eau et l'océan. Pas assez de stations d'épuration à *New providence* et trop sur *Big Yard*...

— C'est bien pour cela que nous cherchons à établir un équilibre...

— Mais la pollution n'a pas de frontières. En libérant dans

l'atmosphère des émanations toxiques, les industries de Nassau transforment la pluie en eau polluée. Quand l'agroalimentaire ou la chimie rejettent du plomb ou du mercure dans la mer, ça finit par se retrouver dans les trous bleus à *Andros*. Quand les agriculteurs utilisent des engrais à base de sels minéraux, ça augmente la teneur en azote des cours d'eau. Le résultat, c'est la multiplication des algues, y compris dans l'océan puisque les cours d'eau se jettent dans la mer. Cela tue certaines variétés de poissons et modifie donc l'équilibre écologique – le seul équilibre dont il vaille la peine de parler. Les trous bleus d'*Andros* finissent par être contaminés à leur tour...

— C'est tout cela que nous voulons éviter. Le but est d'améliorer *aussi* le traitement des eaux usées sur *New providence*, comme vous ne l'ignorez pas.

— Le but est de faire du profit ! s'emporta O'Malley.

Ils s'agitaient tous deux en marchant. Il n'y avait pas d'autre témoin que moi. Je les laissais se chamailler encore un moment. Parfois, leur conversation devenait trop technique et je décrochais un peu. Puis ils en venaient aux divers enjeux économiques et là je réussissais à suivre.

— Si on veut favoriser l'expansion de l'activité agricole, se justifia Moses, on est obligé d'améliorer la qualité de l'eau destinée à l'irrigation. C'est aussi pour cette raison que l'unité 2 a vu le jour. Mettez vos masques, car nous arrivons.

Il nous fit stopper devant un immense silo. Des égoutiers étaient occupés à nettoyer les collecteurs. À cet endroit, les odeurs étaient franchement nauséabondes.

— Les boues d'épuration sont envoyées dans des silos de ce type afin d'y être déshydratées. D'ailleurs, elles seront recyclées. Certaines pourront servir d'engrais et les autres sont incinérées, ce qui fournit une partie de l'énergie utilisée par l'usine et par l'unité 1 en général. – Voyant avec satisfaction que le « guerrier vert » s'abstenait de tout commentaire, Moses continua : – Pour l'épuration proprement dite, ça se passe un peu plus loin.

Il nous fit parcourir encore quelques dizaines de mètres pour sortir de la zone des silos. À mesure que nous arrivions à

proximité des bassins, les émanations étaient de plus en plus désagréables.

— Ce n'est pas dangereux pour la santé, nota le « directeur général ». Il faut s'y habituer, c'est tout.

Je plaignais les gens obligés de travailler dans un tel environnement et à qui on imposait de « s'y habituer ». La plupart, d'ailleurs, ne portaient aucun masque de protection.

— Ce sera encore pire quand tout sera opérationnel, confessa-t-il. Pour l'instant, comme je vous l'ai dit, la station d'épuration est surdimensionnée. Seuls deux tiers des bassins sont en activité.

Contrairement aux bassins ouverts que nous avions observés à l'intérieur de l'usine, ceux-ci étaient recouverts par un dôme. Il était préférable de les fermer pour éviter toute pollution extérieure. Il y en avait de différents types. Les bassins de filtration avaient pour but d'éliminer les gros déchets. Ceux de décantation enlevaient le sable, les huiles et graisses et autres polluants. Des traitements biologiques ou chimiques se succédaient pour qu'enfin toutes les scories de l'eau finissent sous forme de boues.

— Voulez-vous visiter un des bassins encore vides ? proposa le maître des lieux.

— Nous sommes ici pour cela, s'empressa de répondre O'Malley sans me demander mon avis.

Mais ce n'était pas de refus. Avec le soleil, la mangrove toute proche et les matières organiques décomposées, les moustiques devenaient de plus en plus agressifs. J'avais hâte de me mettre à l'abri : mes mains avaient été la cible de leurs piqûres et se mettaient à enfler comme des tubercules. Les visages des deux contradicteurs n'avaient pas été épargnés non plus.

En chemin, comme le silence s'était installé, je demandai à Moses :

— Comment faisait-on pour traiter les eaux usées avant, quand l'unité 2 n'existait pas ?

— On faisait avec les moyens du bord. Il y avait une petite station d'épuration, à une dizaine de *miles* au nord. Aujourd'hui,

elle est désaffectée.

— Elle était en usage encore il y a quelques semaines, compléta O'Malley. Mais quand on a vidé les cuves pour condamner les installations, on est tombé sur le cadavre d'un homme. Le malheureux avait glissé dans une cuve et s'était noyé, englouti par les eaux putrides. La version officielle, c'est qu'il s'agit d'un accident : un rôdeur mal renseigné sur les risques de se trouver dans un secteur interdit au public. Mais il s'est peut-être suicidé. À moins qu'on l'ait forcé à faire le grand saut... De toute façon, la construction était ancienne et les normes de sécurité inexistantes. Cette découverte macabre n'a pas intéressé grand monde. Les journaux en ont à peine parlé.

— On a une idée de qui il était ?

— Non. Son corps était déjà bouffé par la vermine et donc totalement méconnaissable. Comme la station était plus ou moins arrêtée, on n'a pas remarqué tout de suite qu'il croupissait au fond d'un bassin... Drôle d'histoire, hein ?

J'acquiesçai en silence. J'éliminai dans mon for intérieur l'hypothèse d'un suicide car je ne voyais pas qui pouvait être assez masochiste pour vouloir mourir dans de telles conditions. Un accident mettant en scène un rôdeur dans un endroit où il n'y avait strictement rien à voler était également assez peu crédible...

Moses appela le PC. Quand il eut terminé, il nous dit :

— Nous pouvons entrer à l'intérieur de ce bassin.

De forme circulaire, il faisait une dizaine de mètres de diamètre sur quatre de haut. Un sas permettait d'y accéder. Il fallait courber la tête dans le petit tunnel obscur. Au bout du tunnel, une porte de sécurité qui rappelait l'écouille d'un navire barrait le chemin.

— J'ai un passe, nous rassura Moses.

Nous pénétrâmes alors dans un étroit chenal circulaire. C'était une sorte de grand fossé qui faisait penser aux douves d'un château. Mais des douves bétonnées de partout et où il n'y aurait pas eu d'eau.

— Un clarificateur ? interrogea O'Malley.

— Oui. Dernière génération. Avec autorégulation des débits

grâce à des turbines qui adaptent leur vitesse au type de boues décantées. — Moses précisa rien que pour moi : — Les clarificateurs, ce sont les bassins qui terminent le processus d'épuration et qui amènent les boues aux silos. Ils assurent la séparation des boues décantées et de l'eau traitée. C'est pour cela qu'ils sont scindés en deux parties : le centre et la périphérie. Nous nous trouvons à la périphérie. C'est ici que sont recueillies les eaux clarifiées.

O'Malley insista pour que nous fassions le tour des douves à pied. L'endroit était glauque, oppressant et avait de quoi rendre claustrophobe. J'avais l'impression d'être un cobaye qui fait tourner sa roue dans une cage...

Puis, après avoir rejoint la porte qui isolait la périphérie du centre, Moses l'ouvrit. Nous nous engouffrâmes à l'intérieur du bassin proprement dit.

— On se sent moins à l'étroit ici, dis-je soulagé.

Mais nous n'eûmes pas le temps d'admirer l'imposant ouvrage d'art. Un bruit métallique et sourd résonna soudain. Le sas venait de se fermer derrière nous. Presque aussitôt, un grondement se fit entendre. Ce n'étaient pas les boues mais la situation qui était en train de se décanter !

— Jetez-vous sur le racleur ! hurla O'Malley.

L'eau se mit à jaillir à grands flots au travers de hublots. Quelqu'un venait de mettre le clarificateur en action ! Moses fut renversé par la violence des trombes qui s'abattirent sur sa tête. J'espérai qu'il n'avait pas été assommé. Car sinon, il était condamné à se noyer à brève échéance. Je bondis vers lui, avec de l'eau déjà à la taille. De l'eau... ou plutôt des effluves ! La dernière phase de l'épuration, avait dit Moses. Bref, tout cela sentait mauvais, dans les deux sens du terme.

Les parois, verticales et lisses, ne permettaient aucune prise. Et ici, pas la moindre échelle pour nous tirer d'affaire.

J'attrapai Moses avant que la coulée noirâtre ne le submerge définitivement. J'avais vu juste : il était inconscient. Je le hissai à grand-peine sur mon dos. L'eau chargée de tout un tas d'immondices microscopiques était bien plus fluide que de la bouillie. Elle continuait à se déverser rapidement. Maintenant,

elle me fouettait le bas du dos. Et surtout, elle montait irrémédiablement. Quant au bassin, il était hermétiquement clos par un couvercle, comme le couvercle d'une cocotte-minute ! Pourtant, l'air s'échappait. Le haut de la paroi devait donc comporter une ouverture. Ce serait peut-être notre chance... À condition que l'eau ne monte pas jusqu'en haut, ce qui n'avait rien de garanti.

Je cherchai O'Malley des yeux. Par chance, il n'avait pas souffert de la furie des flots. Il était suspendu deux mètres au-dessus de nous. Mais sa position était stable. Il avait eu la présence d'esprit de s'accrocher au racleur, puis de l'escalader.

Le racleur, Moses n'avait hélas pas eu le temps de nous en parler. Malgré le manque de lumière – seules quelques veilleuses diffusaient une pâle lueur depuis le haut de la paroi circulaire –, malgré les embruns formés par les trombes d'eau, je devinai que le racleur était une sorte de bras mécanique. Un bras articulé fait de tubes en acier galvanisé. Il partait du centre du clarificateur pour atteindre la paroi. Sa longueur équivalait donc au rayon du bassin, soit à peu près quatre mètres. Il avait une forme d'arc.

O'Malley, profitant de sa bonne condition physique, s'était hissé à son sommet. Depuis ce perchoir, il était à l'abri. Mais pour combien de temps encore ? Et qu'est-ce que ça changeait qu'il ait quelques minutes de répit par rapport à mon fardeau et moi si nous devons tous y passer ?

L'instinct de survie est plus fort que les questions métaphysiques. Je gagnai à mon tour le bras métallique en tâchant de protéger ma tête des trombes d'eau. Moses par contre devait déguster, car je me servais de son corps comme d'un bouclier. C'était la seule solution que j'avais trouvée pour éviter que nous y restions tout de suite. Car si la cocotte-minute devait être notre tombeau, ça n'avait pas d'importance. Mais si nous réussissions par miracle à nous en sortir, il me remercierait plus tard de lui avoir sauvé la vie au prix de quelques contusions...

Je me débattais comme je le pouvais dans ce maelström de fange. J'avais de l'eau puante jusqu'au cou quand je parvins à atteindre le racleur. Je ne sentais plus mes membres.

— Mettez Moses sur mon dos !

O'Malley venait de redescendre. Il s'était plongé dans l'eau limoneuse jusqu'à la taille. Il était agrippé à la carcasse métallique du racleur et me présentait son dos.

Le « directeur général » était un poids inerte. Mais avec l'aide d'O'Malley, je réussis à passer ses bras autour du cou d'athlète du « guerrier vert ». Je me hissai à mon tour sur l'arc métallique, totalement exténué. L'eau affluait en un rugissement continu. Je commençai à ramper avec les autres, tentant d'arracher au destin inexorable qui allait nous emporter quelques précieuses secondes.

Puis les lumières s'éteignirent et ce fut le noir complet.

Et juste après, le racleur se mit en marche en vrombissant. Forcément, un racleur, ça n'est pas censé rester immobile ! Le bras gigantesque était relié à un pignon qui le fit tourbillonner.

— Accrochez-vous ! cria O'Malley qui, malgré la secousse, était parvenu à garder Moses arrimé sur son dos.

— Drôle de carrousel ! fis-je pour le rassurer.

Mais ça ne changeait pas grand-chose à l'affaire. Une petite musique funèbre me traversa l'esprit. Quand les premiers accords d'une symphonie retentissent, ils réchauffent le cœur des auditeurs. Ma vie aurait été une symphonie inachevée...

— Nous sommes fichus, dis-je simplement.

— Le téléphone portable de Moses ?

O'Malley me demanda de fouiller celui qui était aux abonnés absents et qui pesait toujours sur lui de tout son poids. Accessoirement, je vérifiai que Moses était toujours vivant.

— Je l'ai ! m'exclamai-je. — J'essayai de l'allumer. Notre joie fut de courte durée : — Malheureusement, il est hors d'usage. Cassé et court-circuité... On ne peut rien en tirer !

Je pestai contre le fait que nous n'ayons pas d'arme. En tirant plusieurs coups de feu dans le lourd dôme, on n'aurait pas pu le fracasser. Mais il aurait certainement été possible d'attirer l'attention des égoutiers. En étant dotés d'armes modernes, capables de résister à une immersion, bien entendu !

— Pas si sûr, tempéra le militant écologiste. Ce que nous a dit Moses tout à l'heure va peut-être nous être utile.

— Je ne me souviens plus bien...

— Nous sommes dans un bassin dédié à l'élimination des particules fines, rappela O'Malley. Des déchets lourds ne sont pas censés s'y trouver. Par ailleurs, Moses a dit qu'au moindre problème, l'installation s'arrête automatiquement... Dommage qu'il ne puisse pas nous le confirmer...

— Les capteurs ?

— C'est ça.

Le fait d'être en altitude ne nous protégerait plus très longtemps. Même au sommet de l'arc, nous commençons à barboter dans l'élément liquide. S'il y avait une solution pour en réchapper, il fallait la trouver maintenant. Et O'Malley avait l'air d'être plus calé que moi pour survivre en milieu amphibie.

— Que suggérez-vous ?

— Ôtez vos chaussures, ordonna-t-il, ôtez celles de Moses et aussi les miennes. Mettez à l'intérieur le téléphone portable, nos portefeuilles respectifs et tout ce qui est suffisamment grand et solide pour constituer un obstacle. Ensuite, reliez tout ça en une boule compacte en vous servant des lacets !

— Compris !

Je m'exécutai, étant le seul à avoir les mains libres. Je joignis à la boule ma veste, nos montres et même la cravate verte d'O'Malley. – Verte comme l'espoir de nous en tirer vivants.

Avec la bénédiction d'O'Malley, je balançai le tout par-dessus bord.

— Si on s'en sort, l'ICC aura intérêt à me rembourser mon blazer tout neuf ! éructa-t-il, avec un sens de la dérision dont je ne me serais pas senti capable.

En un mot : insubmersible.

QUATRIÈME PARTIE

Au doigt et à l'œil

CHAPITRE 30

DOS-À-DOS



oilà que je m'étais mis à grelotter. Habitué à la chaleur tropicale, je me retrouvais confiné dans un trou de basse-fosse aussi froid que le frigo d'une morgue – certainement notre prochaine destination terrestre, à mes compagnons de jeu et à moi. Obéissant aux injonctions d'O'Malley, j'avais largué ma veste au fond du cloaque. À la grâce de Dieu ! Il me restait ma chemise... La fange dégoulinante collait à ma peau et engourdisait mes membres. Le souffle d'air provoqué par les tours de manège forcés sur le racleur – qui continuait à filtrer les impuretés du bassin – contribuait encore à faire chuter la température ressentie. Et il y avait cette perspective glaçante : le purin infâme qui montait toujours, qui bientôt nous envelopperait de son suaire fétide...

Mais même s'il n'avait pas fait si froid, j'aurais tremblé de toute façon. De peur. Déjà, le bouillon de culture où nous étions plongés devait charrier les pires épidémies. Mais inutile de s'en préoccuper : notre fin serait brutale. Les miasmes envahiraient nos narines. Nos poumons brûleraient ensuite, avant d'être gorgés du liquide huileux. J'attendais la mort, certain que nos corps finiraient dans les égouts, en compagnie des rats qui s'en délecteraient...

Et puis, il y avait l'odeur. Les relents pestilentiels de la décomposition organique, de la mort en marche...

J'avais vomi mes entrailles, pris de nausée et assommé par le tournis...

Puis j'avais passé les pires moments de mon existence. Je

n'étais déjà plus un homme, mais un détritrus à éliminer. De la matière fécale au milieu d'un concentré d'autres déjections. Un excrément sur lequel le triste sort s'apprêtait à tirer la chasse...

J'enviais Moses, qui avait eu la chance de rester inconscient. J'admirais aussi O'Malley, qui demeurait immobile, silencieux et digne. Je l'imaginai porté par un idéal selon lequel l'Homme et le cosmos formaient un tout. La loi de la Nature était son credo à lui. Et ça le rendait stoïque et plus fort. Ça lui faisait supporter l'insupportable.

Moi, je ne croyais en rien. En rien, sauf en moi-même et j'étais en train de me perdre. Je n'étais plus qu'une grosse bulle qui crève, qui crève, qui crève...

Soudain, le racleur se mit à hoqueter et il s'arrêta de tourner autour de son axe. J'espérai que le bras articulé n'allait pas se relever et poursuivre sa rotation. Mais non. Il s'immobilisa. Et une fraction de seconde plus tard, l'écho lancinant d'une sirène d'alarme retentit.

— Ça a marché ! Vous entendez ? Ça a marché ! exulta le « guerrier vert ».

Je ne dis rien. J'écoutai. J'écoutai. Et j'entendis, malgré le vacarme strident... le silence !

L'eau putride avait cessé de ruisseler. Les vannes s'étaient fermées.

Il y eut une dernière lame de fond qui vint me lécher le visage. Puis le courant dévastateur laissa place à des vaguelettes innocentes.

Et là, comme si nous n'étions pas suffisamment immergés dans l'élément liquide, je me mis à pleurer.

*
* *

Moses avait eu une commotion cérébrale. Un rapatriement sanitaire vers un hôpital de Nassau avait été envisagé dans son cas en vue d'un examen approfondi. Mais il avait fini par reprendre connaissance et avait refusé tout net, arguant qu'il ne pouvait pas abandonner son travail comme cela.

Sa décision n'était pas due à un excès de zèle. Ni même au fait qu'il ait temporairement perdu la mémoire. Je savais qu'un traumatisme crânien pouvait renforcer les troubles de la personnalité ou même être responsable d'une crise passagère d'amnésie.

C'est pourquoi je m'étais approché de lui pour être sûr qu'il était toujours lucide. Sinon, il valait mieux qu'il se fasse soigner...

— Je vais bien maintenant, m'avait-il rassuré. Je ne suis pas devenu fou. Si je reste, ce n'est pas pour la *Sewerage*. Banks et sa clique me paieront ce qui s'est passé. Car ce n'était pas un accident, croyez-moi. Si je reste, c'est parce que je ne peux pas laisser Lana toute seule ici.

Nous avions quand même été transférés en observation dans une clinique de *Congo Town*. Tout le monde avait été aux petits soins et nous avions eu droit à ce que *South Andros* était en mesure de fournir : un entretien avec un psychologue, des tranquillisants, un bain dans de l'eau parfumée – même si j'aurais préféré personnellement qu'on me lave au nettoyeur haute pression... Et une cure de repos ensuite.

Mais le choc passé, ce n'était pas de repos dont j'avais besoin. Et je devinai qu'O'Malley était dans le même état d'esprit que moi. Le plan qu'il avait mitonné avait parfaitement fonctionné. Le racleur avait rencontré dans sa course l'obstacle formé par la boule de vêtements et s'était bloqué. La détection de l'anomalie avait provoqué l'arrêt de la machinerie. Une idée lumineuse qui nous avait sauvés d'une mort atroce. Et la panique aidant, il fallait bien avouer que j'aurais été incapable d'avoir une telle idée. Je devais donc une fière chandelle au « guerrier vert »...

Les égoutiers qui nous avaient sortis de ce trou à rat avaient poussé des cris paniqués. Ils ne semblaient pas avoir été formés aux interventions de premier secours. En le voyant inanimé, ils avaient cru leur patron mort et c'était O'Malley qui avait dû les rassurer. Je l'avais vu prendre les choses en main. Il avait prodigué les premiers soins à Moses : examen du fond de l'œil, prise du pouls, frictions pour le réchauffer avant qu'un égoutier

lui passe des vêtements chauds.

O'Malley, soudain impérieux, avait fait preuve d'un remarquable sang-froid dans la conduite des opérations. Il avait accompli un geste héroïque pour venir à mon aide, quand je pataugeais au fond du bassin avec Moses sur mes épaules. Puis il s'était comporté en professionnel des interventions à risques. Je me demandai si c'était chez les « guerriers verts » qu'il avait appris tout ça...

Maria vint me visiter dans la chambre qui m'avait été allouée en fin d'après-midi. Elle non plus ne croyait pas en la thèse de l'accident.

— Ils n'ont pas fait le détail. La question, c'est : lequel de vous trois ont-ils voulu liquider ?

— Certainement pas moi. Je ne vois pas pourquoi Banks m'aurait engagé si c'était pour me tuer ensuite.

— Il s'est peut-être rendu compte que tu fouines un peu trop ? me taquina la journaliste, pour faire retomber la pression.

— Je n'ai pas encore trouvé grand-chose à charge contre Banks. C'est un des autres qui étaient sur la liste. Ou peut-être même les deux ! Et moi, il se trouve que j'étais avec eux et que je compte comme quantité négligeable...

— Pas si négligeable que ça !

Elle se pencha vers moi et m'embrassa longuement. Sa bouche avait un goût de miel et moi, j'avais toujours la vague sensation de puer. Au bout d'un moment, je manquai d'air et la repoussai en invoquant la clause de sauvegarde :

— Excuse-moi, mais... il faut que je respire !

Je repris mon souffle pour de vrai. Petit à petit, les lucioles qui voletaient dans mon champ de vision disparurent. Quand mon cerveau fut de nouveau correctement oxygéné, je demandai à Maria :

— Tu es au courant pour Eric ?

Elle me regarda interloquée :

— Que veux-tu dire ?

— Par rapport à sa couverture...

— Quoi ?

— Le fait qu'il soit plus qu'un simple militant écologiste... Il est comme qui dirait infiltré. Alors, tu es au courant, oui ou non ?

— C'est ce qu'il t'a dit ?

Je biaisai :

— Au fond de la cuve, nous avons vu la mort de près. Et du coup, il m'a mis dans la confidence.

Maria se mordit les lèvres. Il avait dû lui faire prêter serment de ne rien révéler.

— Oui. Il m'a dit qui il était vraiment. Il... Il a eu besoin de mes services et je ne voulais pas vendre mes informations à n'importe qui. Et puis... Ne le prends pas mal, mais je me suis plus sentie en sécurité quand j'ai su qu'il allait nous rejoindre sur *New providence* et ensuite ici.

Ça devenait intéressant. Maria s'était laissée prendre à mon piège, malgré son expérience de grand reporter et son respect farouche de toutes les règles de prudence. C'était peut-être la crainte de me perdre qui avait fait tomber ses barrières paranos.

Elle caressa Sticky, qui était gentiment assis sur une chaise et regardait le spectacle sans moufter.

— Tu m'aimes vraiment ? la pressai-je.

Elle rosit.

— Je... Je ne sais pas. C'est trop tôt pour le dire.

— Tu as sacrifié les hommes à ta carrière. Les déplacements aux quatre coins du monde, les enjeux des sujets que tu étais amenée à couvrir... Et puis le temps file si vite ! Et ton métier est si exigeant !

Ces quelques remarques suffirent à la faire sangloter. Sticky couina aussi, par solidarité. Je coupai court :

— O'Malley est un agent du gouvernement, c'est ça ?

Elle s'arrêta quelques secondes de pleurer et me demanda presque sans accent :

— Tu ne le savais donc pas ?

— Non, il ne m'a rien dit. C'est toi qui viens de me l'apprendre. Mais, comme il est temps que je m'en aille, je te propose que nous crevions l'abcès en nous rendant dans sa chambre.

Je me levai et enfilai mes vêtements. Puis j'attrapai Maria par le poignet. Mes doigts s'incrustèrent dans sa chair. Le petit singe nous emboîta le pas, en faisant tinter le grelot de son collier.

O'Malley était encore alité. Je fis asseoir la journaliste et attaquaï bille en tête :

— Vous travaillez pour quelle officine ?

— Je vous demande pardon ?

— Inutile de faire l'innocent. Cette jeune femme a vendu la mèche. Bien malgré elle, croyez-le...

Il posa son regard sur ses ongles, pour évaluer leur lustre ou peut-être même leur propreté.

— La DEA⁹.

— Pas vraiment de rapport avec l'écologie, notai-je.

— C'est pour cela que la couverture est bonne, répondit du tac au tac le vrai-faux « guerrier vert ».

— En conséquence, Eric O'Malley est une identité d'emprunt.

— En conséquence, comme vous dites. Et ne comptez pas que je vous dévoile un jour ma véritable identité.

— Ce n'est pas ce que j'attends de vous.

Je l'observai. Je me demandai jusqu'à quel point il était prêt à me livrer des renseignements sur la raison qui motivait sa venue aux Bahamas.

— Quel est le lien entre Banks et la DEA ?

Heureusement, celui que je continuerais à appeler, faute de mieux, O'Malley devait m'avoir en haute estime. Même si je ne pesais pas bien lourd aux yeux de l'administration fédérale, il m'accorda une réponse :

— Nous savons que Banks chapeaute un réseau de trafic de drogues de synthèse. Les États-Unis sont le principal pays destinataire. Les Bahamas, même s'il y a des consommateurs sur place, n'apparaissent dans le trafic qu'à titre d'intermédiaire en facilitant le transit de la drogue et aussi – et c'est ce que nous

9 *Drug Enforcement Agency*, agence anti-drogues américaine.

cherchons à prouver – en tant que producteur.

— Une grosse affaire...

— Sinon, le gouvernement américain ne prendrait pas la peine d'y investir de l'argent et d'y risquer la vie de ses agents.

— Et rien de mieux qu'un paradis fiscal pour donner une vitrine légale à des activités criminelles, complétai-je.

O'Malley hocha solennellement la tête :

— Les Bahamas ont une longue tradition dans ce domaine. Ils sont un paradis fiscal depuis les années 1920. Aujourd'hui, l'archipel fait toujours partie de la liste grise de l'OCDE, montrant que les efforts pour se racheter une conscience ne sont qu'une simple façade.

Maria, voyant que personne ne lui en voulait, apporta un éclairage statistique :

— Ce n'est pas un hasard si plus de 250 grandes banques et sociétés financières internationales ont établi domicile sur un si petit territoire...

— D'autant que toutes les conditions sont réunies pour attirer de l'argent sale, rajouta l'agent fédéral. Le système politique est stable : pas de risque qu'un dictateur spolie les investisseurs de leurs capitaux. Quant au réseau de transports et de communications, il est efficace : peu développé dans les endroits reculés où il est possible de se cacher mais en revanche adapté aux besoins dans les grands centres d'affaires. Savez-vous, Craig, qu'à Nassau un hélicoptère est souvent mis à disposition des clients à l'entrée des banques ?

— J'ai dû entendre parler de ça, éludai-je.

Je savais qu'un paradis fiscal offrait des avantages aux épargnants, et au premier chef le secret bancaire. Je savais que les banques faisaient travailler l'argent en toute légalité sur les marchés financiers internationaux, sans que le client ait à justifier de l'origine des fonds. La protection de son anonymat était garantie et le mettait à l'abri de la justice. Je savais donc ce que le commun des mortels savait. Mais j'ignorais les détails...

— Et Moses, repris-je, il est mouillé dans le blanchiment jusqu'où ?

— Il fait partie de toute cette chaîne d'acteurs qui

cautionnent et rendent possibles les malversations, en s'enrichissant au passage. Experts-comptables, notaires, avocats d'affaires, agents d'assurance, agents immobiliers... sans oublier les politiciens.

— Lui est fiscaliste et analyste financier.

— Il joue donc un rôle clé, confirma O'Malley.

— De quelle nature ?

— Il fait de l'optimisation fiscale. C'est-à-dire qu'il favorise l'évasion fiscale selon des techniques financières très au point...

— Vous ne voulez pas m'en dire plus ?

— Il n'y a pas de traçabilité des opérations financières. Mais je peux vous expliquer les grands principes à l'œuvre, si vous le souhaitez. — Je l'encourageai d'un signe de tête. — Eh bien... La libre circulation des capitaux va de pair avec une opacité quasi-totale sur certaines opérations. Cette absence de contrôle laisse le champ libre à des gens comme Moses. Elle offre des avantages juridiques, comme par exemple la possibilité de créer avec un minimum de formalités des sociétés au statut un peu spécial...

— Dans le but de dissimuler quoi ?

— Ça dépend de ce qu'on veut dissimuler... Des bénéfices pour payer moins d'impôts bien sûr, mais pas seulement. L'ICC a par exemple fait immatriculer à Nassau une société qui est chargée de percevoir ses recettes de brevets. Vous comprenez que les royalties n'y seront pas taxées de la même manière qu'elles le seraient aux États-Unis.

— Les brevets déposés par Edisias pour améliorer le procédé de l'osmose inversée sont concernés ?

— Entre autres, relativisa l'agent fédéral. C'est ce qu'on appelle une société écran. Mais il y a mieux. L'ICC a constitué une filiale au fonctionnement encore plus opaque. C'est une *blind trust* : une société dont les propriétaires demeurent cachés. Ce qui signifie que l'identité des bénéficiaires n'est connue que de la société fiduciaire ou du cabinet d'avocats qui les représente. Ceux qui tirent les ficelles et empochent le pactole restent donc dans l'ombre. Seuls les administrateurs apparaissent dans les registres publics : de simples hommes de

paille liés par le secret professionnel et qui, en surface, demeurent irréprochables. La fondation de Banks a adopté ce modèle.

— Celle qui vient en aide aux personnes âgées ?

Le visage d'O'Malley s'étira en un rire bruyant, qui contamina même Maria.

— Il n'y en a qu'une, se reprit-il finalement. Mais je doute que l'essentiel des fonds qu'elle draine ait un but aussi charitable ! Quant à Moses, il s'est débrouillé pour siéger au Conseil d'administration.

Un autre moyen pour lui de se faire graisser la patte. À voir si ses gains en tant qu'administrateur compensaient ou non les pertes qu'il avait subies au casino... En tout cas, c'était une cachotterie de plus à son actif !

— Je vous remercie pour toutes ces précisions, Eric. — Vous permettez que je continue de vous appeler Eric ?

L'agent secret sourit :

— Je vous en prie, Craig. Vous n'êtes pas même autorisé à connaître mon vrai prénom. Mais dans mon cas, contrairement aux actionnaires de la fondation que je viens d'évoquer, c'est dans un cadre parfaitement légal.

O'Malley avait pris ma remarque pour ce qu'elle était : un trait d'humour masquant une forme d'embarras. Je redevins sérieux :

— Et le blanchiment dans tout ça ? Vous m'avez parlé de drogue...

— Oui, vous avez raison. Recentrons-nous sur ce qui a motivé ma mission. D'ailleurs, Maria aussi a étudié cela en détails pour les besoins de son enquête. Cela explique que nous ayons été amenés à collaborer.

— Alors à Washington, vous deux, c'était un coup monté ? Vous étiez de mèche dès le début ?

Tout le monde m'avait tellement mené en bateau dans cette affaire que j'en devenais parano. Ce fut Maria qui me répondit :

— Non, Craig. J'ai vraiment fait la connaissance d'Eric et de toi à ce moment-là. Ce n'est qu'ensuite qu'Eric — il s'est toujours présenté à moi sous le nom d'Eric O'Malley — m'a

révélé, preuve à l'appui, qu'il était un agent du gouvernement. J'ai dû coopérer.

Je grimaçai. Elle avait eu moins de réticence à collaborer avec lui qu'avec moi. Mais je ne pouvais décemment pas lui en vouloir.

— Pour blanchir des capitaux, continua O'Malley, trois phases sont nécessaires : le prélavage, le lavage et le recyclage. L'ICC ou la *Sewerage* ont un rôle à jouer dans chacune de ces phases. Je vais vous livrer les principaux éléments que la DEA, avec l'aide de Maria, a mis en évidence. Vous verrez que tout se tient. Les enjeux sont énormes et expliquent qu'on ait voulu attenter à ma vie. Ils l'expliquent bien plus que les découvertes que j'ai pu faire – et que vous connaissez déjà – en tant que « guerrier vert » !

— C'est vous qui étiez visé ?

— Très certainement.

Moses lui aussi était persuadé que Banks avait profité du lieu confiné pour l'éliminer, en faisant passer pour un accident l'assassinat programmé – en fait, le triple assassinat. Lequel de ces deux hommes avait le plus de chances de se trouver sur la liste noire de Banks, si liste noire il y avait ?

O'Malley avait décidément des nerfs d'acier. Le souvenir de ce qui s'était produit dans l'obscurité du bassin ne le perturba pas. À peine eut-il un geste bref pour lisser sa moustache cendrée.

— La première technique de blanchiment est qualifiée de prélavage, répéta-t-il. Elle a pour but de redonner une certaine virginité à de l'argent sale. Pour cela, quoi de mieux que de mêler cet argent aux recettes d'une ou plusieurs entreprises ? Tous les commerces qui réalisent l'essentiel de leur chiffre d'affaires en liquide constituent des intermédiaires pratiques.

— Le prélavage s'effectue par l'intermédiaire du *Cream of the Sea* ?

— En partie seulement. Le casino distribue les sommes récoltées au fur et à mesure à un petit nombre de complices ou de gens corrompus : l'entourage de Banks qui est à sa botte, les dirigeants politiques...

— Et jusqu’aux journalistes influents, rappela Maria.

— Mais nous avons de bonnes raisons de soupçonner l’existence d’autres filières.

— Donc le but, c’est de faire circuler l’argent de la drogue en lui donnant un vernis de légalité, par le biais de fausses factures, c’est ça ?

— C’est tout à fait ça, complimenta le spécialiste de la DEA.

— Par exemple, par l’entremise des mécènes qui financent la campagne de prospection en mer de Banks ?

— Par exemple, oui. On facture des prestations qui n’ont pas eu lieu. Ou bien, encore plus fort, on monte une opération bidon mais qui est censée attirer des sponsors. C’est d’autant plus efficace quand on a une stratégie de relations publiques bien rôdée. On passe à la télé, on joue aux aventuriers des temps modernes, on fait appel à la générosité du grand public... On crée une structure financière *ad hoc*, qui déclare recueillir des fonds provenant à la fois d’entreprises et de particuliers. Tout ça n’est qu’un leurre, bien sûr. Ça permet de fractionner l’argent de la drogue en une multitude de petites sommes. Toujours en espèces, mais moins susceptibles d’attirer l’attention... Il n’y a plus qu’à virer ces prétendus dons sur différents comptes bancaires. Si possible en confiant cette mission à des courtiers ou autres intermédiaires qui alimentent des dépôts anonymes sur des comptes numérotés...

— Aucune trace, alors ?

— Pas la moindre. Mais ce n’est pas fini. La deuxième étape, c’est le lavage. Car une fois que l’argent est blanchi, il faut qu’il rapporte. L’argent placé va donc se transformer en investissements financiers. Cela nécessite la complicité de banques. Car plus on multiplie les intermédiaires, plus les opérations se font en cascade avec une dispersion géographique des intervenants, plus l’écheveau est dur à démêler. *In fine*, on vire les fonds vers les banques ou places financières occidentales les plus respectables... Et le tour est joué !

— OK, je comprends le principe. Mais dans le cas de l’ICC, ça donne quoi ?

O’Malley se tourna vers Maria qui commençait à se

morfondre. Il l'invita à prendre le relais.

— J'ai découvert, fit-elle, que le lavage s'effectue par une holding faisant office de société écran. Après, il y a un imbroglio financier dont je ne possède que quelques éléments. Cette holding vire aux sociétés financières bahaméennes complaisantes des sommes compromettantes, noyées au milieu de recettes perçues, elles, de façon licite. Elles effectuent à leur tour des placements réguliers vers d'autres paradis fiscaux encore plus opaques – le Liechtenstein notamment – qui eux-mêmes font des dépôts sur les comptes de l'ICC ou de ses filiales auprès des banques occidentales. Le tout sur la base de fausses factures entre filiales du groupe... Enfin, les banques occidentales placent l'argent à long terme sur les marchés financiers et réalisent de juteuses plus-values.

Je me grattai la tête, perplexe :

— C'est vraiment compliqué d'y voir clair.

— C'est normal, Craig. C'est comme cela qu'ils procèdent ! Mais le point crucial à comprendre se situe à la troisième étape.

— Le recyclage, rappela opportunément O'Malley.

— Recycler l'argent sale, ça consiste à le réinjecter dans l'économie réelle. Autrement dit, il sert à des investissements productifs. Donc les fonds blanchis finissent réinvestis dans des activités économiques licites et qu'on présente comme facteurs de développement économique.

— Et c'est là que l'argent de la drogue finance la politique de l'eau. Mais ça, je le savais déjà. Donc il me faudrait les détails.

Maria s'amusa de l'impatience que je manifestais de façon récurrente :

— J'y viens, Craig, ne t'en fais pas. Maintenant, tu es en droit d'être mis dans la confidence : tu fais partie du club. Mais, pour que cela soit abordable, je vais être obligée de simplifier. Il est terrible... – Elle adressa un sourire de connivence à l'agent fédéral, sans réussir à me faire broncher d'un pouce. – Cela fait plusieurs mois que je travaille d'arrache-pied sur ce dossier hyper-technique et toi, tu aurais la prétention de tout vouloir assimiler en cinq minutes !

Je la laissai dire, attendant qu'elle accouche de la suite :

— Comme tu le sais, les Bahamas ont réalisé un important programme de privatisations. L'État a vendu à vil prix des entreprises d'intérêt public. Il a aussi bradé une partie de son patrimoine immobilier. Une aubaine pour l'ICC... Elle a profité de ses acquisitions immobilières pour investir dans des infrastructures de tourisme... Une chaîne hôtelière entière est née de ces opérations. Et puis, il y a l'eau...

— L'essentiel passe dans les investissements immenses que requièrent les équipements liés à l'eau, confirma O'Malley. Et là aussi, les malversations que nous avons repérées sont multiples. Il y a la technique du prêt dos-à-dos, par exemple.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? l'assaillai-je.

O'Malley sourit de façon affable en se redressant dans son lit :

— Pour dire les choses rapidement, ça consiste à emprunter son propre argent. Les trafiquants financent souvent les activités économiques des entreprises qu'ils contrôlent de cette manière. Les banques leur accordent des prêts. Mais ces prêts sont consentis à des taux préférentiels car ils sont garantis par les dépôts d'argent sale effectués chez elles par l'entreprise – ou ses filiales. Les banques ont alors tendance à être moins regardantes...

— L'argent va à l'argent, philosophai-je.

— Comme vous dites. Le dernier point relève de l'enquête fouillée de Maria.

Je pouvais noter que la journaliste n'était pas restée inactive. Elle avait obtenu des résultats tout à fait appréciables en faisant jouer les contacts qu'elle avait eu la sagesse de conserver après son départ d'*Andros*. Elle expliqua de sa petite voix charmante qu'elle connaissait personnellement certains industriels qui avaient eu à fournir la *Sewerage* en matériel de travaux publics. Sa conclusion était sans appel :

— Les devis portant sur la construction du complexe ont été largement surestimés.

— Des fausses factures, encore ?

— Oui. Et j'ai tout un dossier là-dessus. J'ai donc des

preuves. Le grand chantier s'est transformé en éléphant blanc.

Je pointai du doigt le paradoxe :

— Mais ça n'a pas empêché la *Sewerage* de rafler les marchés publics face à ses concurrents... Pourquoi a-t-elle reçu l'agrément des autorités si elle était la société la plus chère ?

— La réponse à cette question a failli coûter la vie d'Eric et aussi, par ricochet, la tienne. C'est pourtant simple : commissions occultes, détournements de fonds, pots-de-vin... Bref : corruption à tous les étages, Craig !

CHAPITRE 31

UNE MASSE FERREUSE

— nfiniment regrettable. Gordon Banks n'avait rien trouvé de mieux que la vacuité de cette formule pour qualifier l'accident qui avait failli coûter trois vies – dont celle de Craig Pralin, son « précieux collaborateur ». Mais peut-être avait-il dit à Moses la même chose, que lui aussi était un précieux collaborateur... Et sans doute avait-il, lors de leur entretien, aussi assuré à O'Malley qu'il le tenait en haute estime, qu'il le respectait et ne le considérait pas comme son ennemi.

Et en réalité, ce qu'il trouvait infiniment regrettable était probablement tout autre chose. Que nous n'ayons pas fini noyés dans l'eau trouble. Que nous n'ayons pas connu le même sort que l'homme repêché au fond du bassin de la station d'épuration désaffectée. Que nos corps n'aient pas pu macérer dans le purin. Qu'ils n'aient pas eu le temps de s'y décomposer jusqu'à en devenir informes.

Moses avait confié à son avocat le soin de négocier avec les pontes de l'ICC un dédommagement.

— Plusieurs centaines de milliers de dollars, avait promis Banks. Plusieurs centaines de milliers de dollars pour chacun de vous.

C'était à la mesure de l'atteinte à l'intégrité physique et psychique que nous avions subie. C'était le prix de la frayeur que nous avions eue. C'était ce que ce séjour de quelques minutes dans l'antichambre de la mort méritait selon les calculs des financiers.

— Vous êtes américains, avait-il rajouté de la façon la plus cynique.

OK, il fallait s'en tenir à ça. Mais quand même, ça me faisait un peu mal. Plusieurs centaines de milliers de dollars seulement ? C'était donc ce que je valais ? C'était ce que valait un « précieux collaborateur » aux yeux de Banks ?

Eh bien, nous n'émettrions aucune réserve. Nous accepterions les excuses de Banks et l'argent de l'ICC. Nous accepterions parce que nous ne pouvions pas faire autrement.

Mettre sur la table le prix de nos vies, c'était pour nous le moyen de gagner du temps. Et aussi une façon de donner le change. Cette idée nous avait été suggérée – ou plutôt imposée – par O'Malley.

— Nous allons procéder à une enquête interne, avait renchéri le PDG de la *Sewerage*. Une fois identifiés, le ou les fautifs seront licenciés et leur responsabilité pénale engagée. On n'ouvre pas les vannes de cette façon !

Mais ce n'était pas suffisant pour nous convaincre. L'arrangement à l'amiable que nous avions conclu avec lui n'en était pas un.

C'était comme tendre la joue pour y recevoir le baiser d'un serpent.

Banks avait pris congé, après nous avoir salués, l'œil compatissant. L'entrevue avait eu lieu dans sa villa. Car Banks ne logeait pas avec nous à l'hôtel. Il avait fait construire dans la partie résidentielle du site une villa. Plus petite qu'à Nassau, mais une villa quand même.

En nous raccompagnant, son fidèle Moorcroft avait eu le tort de lâcher :

— Le patron vous offre un sacré monceau de fric. Acceptez !

Et là – j'ignore si c'était le contrecoup de ce que j'avais vécu la veille ou le poids de la rancœur accumulée à l'encontre de ce primate trop sûr de sa force –, je ne l'avais pas supporté. La goutte d'eau... J'avais effectué une rapide volte-face et, de toute la rage dont j'étais capable, je lui avais balancé mon poing dans le sternum, à la manière d'un karatéka qui allonge sa frappe au-delà du point d'impact. Avec la ferme intention de lui

transpercer la cage thoracique.

Le molosse n'avait pas reculé. Aucun adversaire n'avait certainement jamais dû le faire reculer. Aucun coup reçu ne l'avait jamais fait ployer.

Il m'avait regardé quelques instants, ébahi et l'œil déjà vitreux. Un flot de glaires avait filé de sa bouche. Il avait porté ses mains à son plexus solaire. Un râle caverneux s'était échappé de ses poumons cabossés. Et enfin, il avait mis un genou à terre.

Ma montée d'adrénaline n'était pas terminée. J'avais réuni mes mains en une masse compacte. J'avais mimé le golfeur qui lève les bras avant d'envoyer son club frapper la balle. Puis, y mettant tout mon cœur, j'avais asséné un coup terrible sur la tempe de Moorcroft.

Ça l'avait cueilli. Comme David triomphant de Goliath, j'étais venu à bout de la montagne humaine en même pas trois secondes.

D'ailleurs, ni Moses ni O'Malley n'avaient eu le temps de réagir.

— Maintenant, la ferme ! crachai-je au bateleur qui était de toute façon momentanément condamné au silence.

O'Malley se précipita sur le corps inerte. Il l'ausculta rapidement.

— Vous êtes fou ! Vous lui avez porté deux coups potentiellement mortels !

— Il a la peau dure...

— Vous auriez pu le tuer ! répéta l'agent fédéral. Votre comportement est irresponsable. Il en gardera peut-être des séquelles.

— Quelques neurones en plus ou en moins... Chez lui, ça n'a pas la moindre importance.

Moorcroft respirait et le cœur battait normalement. C'était déjà ça. Mais O'Malley continuait de fulminer :

— Vous vous rendez compte que ce que vous venez de faire risque de fiche tout mon plan par terre ?

S'il n'avait pas craint d'attirer l'attention en me hurlant dessus, il l'aurait fait.

— Justement : ne pas égratigner Banks ou quelqu'un de sa bande aurait pu sembler suspect.

— Ce n'est pas à vous d'en juger ! Cette affaire est du ressort du gouvernement fédéral ! Vous comprenez ce que je vous dis ? Alors, que les choses soient claires, vous ne prenez plus ce type d'initiatives. Plus jamais !

— OK, OK, veuillez accepter mes excuses pour ce coup de sang. Et maintenant, allez donc chercher l'homme du monde qui lui sert de chef. Bernie et moi, nous allons veiller sur lui.

— Ne faites pas de connerie !

Je baissai le regard comme si je me soumettais à sa volonté.

O'Malley ne fut pas long à revenir. Mais le temps de son absence m'avait suffi pour faire ce que j'avais à faire. J'avais fouillé Moorcroft pour le débarrasser de son arme. C'était un Beretta 92. Pas un pistolet de mauviette. Le chargeur était plein : 15 balles. Si l'homme-taureau revenait à lui, il se verrait braqué par son propre gros calibre.

— Tous les deux, vous ne vous entendez décidément pas, regretta le Big Boss en évaluant les dégâts.

— Je vais garder ce petit joujou – je présentai le Beretta sous toutes ses faces – et je suis sûr qu'on s'entendra beaucoup mieux.

— Brad risque de ne pas être d'accord.

— C'est bien pour ça que je ne lui demande pas son avis.

O'Malley me fixait en faisant les gros yeux. Quant à Moses, il était resté étrangement calme.

— OK, passons l'éponge, dit Gordon Banks. Je lui en achèterai un autre car il faut bien qu'il utilise son port d'arme...

Banks se pencha vers son homme de main.

— Brad, ça va, Brad ? Tu m'entends ?

Il lui saisit la trogne et la secoua. Le gros lard finit par sortir du cirage. Une ecchymose se dessinait déjà sur sa tempe.

Je dégainai et le tins en joue :

— S'il bouge un doigt dans ma direction, je lui explose la tête.

— Craig, aboya O'Malley, ne faites pas l'imbécile ! Rangez ça !

— À condition que l'Enflure dégage. Son portrait me gêne la vue.

— C'est bon, dit Banks en hochant la tête. Brad, retire-toi. Mets-toi de la glace sur la tête et va faire un somme.

L'homme de main se releva en titubant et évacua sa viande sans dire un mot.

— J'essaierai de le persuader qu'il a mal agi, me promet Banks. S'il comprend votre geste, il l'excusera plus facilement.

Je lui expliquai donc pourquoi la remarque de son gorille m'avait piqué à vif. Et j'allai même plus loin que ça :

— La prochaine fois qu'il me verra, je veux qu'il vienne vers moi bien attentionné, les mains en l'air et qu'il me présente ses excuses. S'il ne le fait pas, ce sera à celui qui tirera le premier.

Il y avait beaucoup de bluff là-dedans. Mais il fallait croire que mon monologue était convaincant. Les trois hommes me regardaient comme si je leur semblais capable de déclencher les pires calamités – dont celle de faire la peau à Moorcroft une bonne fois pour toutes.

— Je vais faire de mon mieux, promet à nouveau le Président. Je vais lui faire comprendre qu'il vous a blessé et qu'il ne doit plus y revenir.

Je remisai l'arme dans ma poche.

— À la bonne heure.

Je tournai les talons, mais Gordon Banks me retint :

— Un instant, Mr Pralin. Que diriez-vous de vous réconcilier avec Brad sur le *Cream of the Sea* ? Devant un parterre de gens qui pourraient témoigner qu'il s'est bien comporté avec vous comme il le fallait ? Bien entendu, vos amis seraient aussi présents...

Je ne prêtai pas attention à O'Malley qui s'agitait derrière le Président.

— J'accepte.

— Nous levons l'ancre cet après-midi.

*
* *

Le Président avait annoncé que nous ferions de la plongée.

J'avais proposé à Moses de prendre la navette pour *Congo Town*. C'était le même chauffeur qu'à l'aller, et il conduisait aussi mal en plein jour que la nuit.

— Je veux m'acheter un appareil-photo subaquatique, avais-je prétexté.

— Vous voulez faire des photos sous l'eau ?

— Oui, et il me faut donc un appareil étanche et qui résiste à la pression. Je dois pouvoir trouver ça dans une boutique sur le port, non ?

— On peut toujours aller voir.

Une dizaine d'échoppes s'alignaient le long de la promenade. Et par chance, il y avait parmi elles un photographe qui faisait aussi opticien.

Il me demanda où je comptais aller faire des photos et si c'était une occupation occasionnelle ou pas. Je lui répondis franchement : je n'en savais rien, c'était un ami qui voulait nous faire découvrir les récifs mais il ne nous avait pas dit où nous plongerions.

— Le récif est peu profond près de la côte. Jusqu'à trente mètres, la lumière du soleil pénètre sans problème, assura-t-il. Si vous descendez plus bas, il vaut mieux utiliser un flash pour restituer l'éclat des couleurs... Sinon, les poissons et les coraux vous sembleront d'un gris bleuté. C'est dommage quand on sait à quel point leurs couleurs sont vives !

Il joignit le geste à la parole en se retournant vers sa vitrine. Elle était tapissée de photos grand format qui rendaient justice à la faune et à la flore sous-marines : coraux de feu en éventail, éponges qui évoquaient aussi bien des tuyaux de poêle que des oreilles d'éléphant, gorgones et anémones éclatantes, poissons de récif bleus et or, ballets de dauphins, raies-mantas planant sur les fonds sableux, requins-marteaux et barracudas fondant sur des bancs de carangues argentées...

— Si vous voulez capturer les poissons en mouvement et faire des photos rapprochées, il vous faut une longue focale.

— Ça m'intéresse.

— Si vous descendez encore, vous atteindrez le récif profond

et finalement le tombant. Le fond est alors formé de lave et de calcaire. C'est une chaîne de montagnes sous-marine qui, avec l'érosion, s'est creusée de grottes et de cavités.

— Oui, c'est très poreux, dis-je pour lui montrer que j'étais moins ignare qu'il ne le supposait.

— On peut y faire des photos magnifiques, approuva le commerçant. Mais vous aurez alors besoin d'un grand angle, pour saisir l'ensemble du paysage...

— Je prends le kit complet.

— Avec ça, vous êtes paré, se réjouit Moses, des étoiles dans les yeux.

Mais la joie qu'il éprouvait par mimétisme fut de courte durée. Une fois ressortis du magasin, je le rappelai à la réalité :

— La police de Nassau a rendu publics les compléments d'enquête pour le meurtre d'Amanda.

Le directeur général du site de *South Andros* prit une profonde inspiration :

— Je vous écoute.

— Les conclusions sont claires. Il y a eu rapport sexuel non protégé. Autrement dit, avant de la torturer et de l'assassiner, l'agresseur d'Amanda l'a sans doute violée...

Malgré la lourde chaleur tropicale, il ne put réprimer un frisson :

— C'est affreux. Mais comment peut-on être sûr qu'elle n'a pas eu un rapport avec un autre client avant... avant d'avoir à subir tout ça ?

— Le fait qu'elle était prostituée complique effectivement les choses. La police de Nassau a décidé de faire une enquête sur son entourage, de remonter jusqu'aux clients qui étaient ses habitués et de prélever des échantillons de sperme pour faire des tests ADN.

— Comment savez-vous tout ça ?

J'interprétei le véritable sens de sa question :

— Vous avez raison : cette dernière information n'a pas été communiquée par voie officielle. C'est une journaliste de mes amis, dans les petits papiers des édiles locaux, qui m'a renseigné.

- Maria Shelf ?
- Quelqu'un d'autre, biaisai-je.
- J'espère qu'on retrouvera ce salaud.
- Moi aussi, croyez-le bien.

Nous fîmes quelques pas sur la promenade. Les plages de sable blanc étaient enchantresses mais parfaitement désertes. Les touristes se risquaient rarement à *Congo Town*, rebutés par les moustiques, le caractère inhospitalier de la jungle ou, pour les plus crédules, le bestiaire effrayant que les légendes avaient inventé. Peut-être des elfes aux yeux rouges – des Chickcharneys – étaient-ils en train de nous épier à la lisière de la forêt, prêts à fondre sur nous pour nous dépecer, nous dévorer et laisser pourrir nos restes sous la chaleur accablante du soleil. Peut-être Amanda avait-elle eu le malheur de croiser sur sa route un Chickcharney... Si cette supposition avait été réaliste, j'aurais bien voulu y croire. Mais je savais que celui qui l'avait occis à petit feu, qui avait pris un malin plaisir à la faire souffrir, qui avait peut-être même cru la faire jouir avant de lui porter le coup de grâce, n'avait rien d'un être surnaturel. Il était mû par des sentiments terriblement humains. Le désir, la peur, la cruauté...

— Je me sens plus rassuré, maintenant que vous avez cette arme, me confia Moses.

— Et pourtant, elle n'est pas étanche, elle, rétorquai-je de façon prémonitoire.

Je le pris en photo, avec pour seule compagnie le cri des mouettes.

*
* *

Le Président avait tenu parole. C'est un Moorcroft à l'air penaud qui était venu me présenter ses excuses sur le *Cream of the Sea*. Il s'était dirigé vers moi les mains en l'air, au vu et au su de l'assistance qui attendait ce moment avec impatience. Il m'avait même écrit une lettre, en gage de sa bonne foi.

Je l'avais saisie et en avait fait des confetti. La brise les avait éparpillés sur le pont.

— Je te jugerai sur tes actes, pas sur ta prose !

Pour ne pas envenimer les choses, Banks avait enchaîné par un judicieux :

— L'incident est clos !

Puis il avait lui-même commencé à servir les toasts. Mais il n'avait pas tardé à abandonner aux serveurs cette tâche subalterne et s'était posté devant un micro, sur une estrade spécialement aménagée.

J'en profitai pour rejoindre Maria. J'avais besoin de la douce compagnie d'une femme. Je l'embrassais longuement pour me calmer les nerfs. Les excuses de Moorcroft n'avaient en rien endormi ni ma méfiance ni mon esprit revanchard.

Le discours que Banks avait préparé démarra par la présentation d'un nouveau venu, James Knox. Banks l'appela à ses côtés. Il s'agissait d'un archéologue renommé dont la présence avait un caractère officiel. Il devait suivre pour le compte du gouvernement bahaméen l'évolution de la campagne de prospection aussi longtemps que le *Cream of the Sea* voguerait dans les eaux territoriales de l'archipel. Knox était de taille moyenne, entre deux âges, sans signe particulier hormis une barbe poivre et sel mal plantée sur son visage sombre et buriné.

— James est là pour nous surveiller, dit le Président en le tirant par la manche. Hé, James, vous croyez que nous allons dégrader quoi que ce soit ? — Il lui mit la main sur l'épaule en un geste complice. — Vous croyez que nous serons assez fous pour utiliser des explosifs en mer ? C'est de ça dont vous avez peur ? — L'autre fit non de la tête, l'air un peu gêné d'être ainsi pris à partie. Banks poursuivit dans la même veine, mi-provocante mi-goguenarde : — Alors, vous craignez que je ne respecte pas notre contrat ? C'est ça, hein, vous avez peur que je garde le trésor rien que pour moi ?

La façon dont Banks tournait en dérision l'envoyé du gouvernement provoqua l'hilarité. Il expliqua plus sérieusement qu'il comprenait le point de vue de James Knox et qu'il approuvait sans réserve sa présence. L'État bahaméen ne voulait pas renouveler le type de mésaventure qui s'était produit, par le

passé, avec certains chercheurs de trésor indéliçats qui avaient su profiter de ses largesses : 75 % pour le découvreur de trésor et 25 % pour l'Administration. À plusieurs reprises, les autorités avaient délivré des permis de prospecter à des forbans, aussi peu scrupuleux que les flibustiers d'antan et pour lesquels 75 %, ce n'était encore pas assez. Une fois l'épave convoitée repérée, la cupidité était la plus forte. Les trouvailles étaient escamotées avant de se retrouver placées dans les coffres d'une banque. Banks jura qu'il ne prendrait pas le risque qu'on lui retire son permis. Il avait tellement consenti d'efforts pour se voir attribuer cette concession qu'il ne risquerait pas de tout perdre. Alors qu'il savait qu'il touchait au but...

— Ne vous en faites pas, James. Si je trouve quelque chose, je le partagerai avec vous. 75 pour moi, 25 pour vous !

Banks remercia James Knox qui regagna sa place dans l'assistance.

Il égreña ensuite la liste des mécènes qui avaient rendu son rêve possible. De nombreuses entreprises et aussi quelques particuliers fortunés.

Il remercia les archivistes, les archéologues, les historiens... Tous ces gens compétents qui lui avaient fait comprendre que Calithoven n'était autre que le capitaine Roberts, qui lui avaient fourni les clés du code et qui lui avaient permis d'identifier l'aire d'échouage probable du galion.

Il remercia les ingénieurs, qui maîtrisaient l'appareillage technique dont le *Cream of the Sea* s'était doté. Transformer un bateau de plaisance en navire scientifique avait été une gageure. Mais ils l'avaient fait. Magnétomètre à résonance magnétique, sonar à balayage latéral, sondeur acoustique... Ces instruments sophistiqués permettraient de détecter les variations de champs magnétiques dans les grands fonds, de visualiser sur écran les objets enfouis sous plusieurs mètres de vase, de balayer les reliefs sous-marins. Et finalement de localiser l'épave recherchée.

Il remercia enfin l'équipe de plongeurs. Elle aurait fort à faire. La structure en bois du galion serait certainement rongée par les vers. Les autres composants du navire seraient dispersés

par les courants ou les organismes marins. Les vestiges seraient invisibles car recouverts de concrétions ou dissimulés par le corail ou des sédiments. Il faudrait s'employer à repérer le moindre indice, le moindre petit objet annonciateur du trésor : pièces de monnaie bien sûr, mais aussi figurines en ivoire, porcelaines, morceaux de jarres, pièces d'artillerie...

— Tout cela est particulièrement excitant, conclut Banks devant un parterre conquis. Les Bahamas offrent certains fonds encore pratiquement inconnus. L'enjeu est de pouvoir y descendre dans de bonnes conditions. Et je suis en mesure de vous annoncer une grande nouvelle, mes amis !

Banks savoura l'instant en observant l'assemblée compacte sur le pont devant lui.

— Je vous dois des excuses, mes amis. Car je vous ai menti. Ou plutôt : j'ai menti aux téléspectateurs qui ont suivi l'entretien que j'ai accordé à Beth Simpson. J'ai été obligé de mentir et je vais maintenant me confesser. Car l'aire d'échouage du galion que Roberts a poursuivi ne se situe pas au large d'*Exuma Cays*. Elle est ici, sur les côtes de *South Andros*. Et ce galion n'est autre que le *Nuestra Señora del Ecuador*¹⁰.

Une rumeur étonnée monta des poitrines de l'assistance.

— Le magnétomètre a détecté une masse ferreuse gisant par le fond. Elle correspond à l'emplacement que Roberts a décrit dans son journal de bord et que j'ai réussi à décrypter à l'aide de mon code. — Banks colla ses lèvres au micro et lança, triomphant : — Je crois que le chantier de fouilles va pouvoir commencer !

10 Notre-Dame de l'Équateur.

CHAPITRE 32

LE PLUS GRAND COFFRE-FORT DU MONDE



ernie Moses était décidément quelqu'un d'inconstant.

Après être monté à bord du *Cream of the Sea*, je l'avais pris sur le fait. Il avait remis à son doigt la chevalière qui lui ouvrait les portes du club de jeux.

Comme un loup qui se met à ronronner devant le chef de la meute, il n'avait pas été long à se dégonfler. Remisées au placard, ses belles promesses ! Celles qu'il avait faites dans sa chambre d'hôtel, en nous prenant à témoins, Lana et moi. Il ne voulait plus tuer le Président, et je me demandais même s'il en avait jamais eu envie...

D'accord, il était affligé d'une pathologie qui le rendait imprévisible. Mais devait-il s'asseoir sur sa fierté pour autant ? À quoi rimait de vouloir se venger de Banks hier si c'était pour faire la carpette devant lui aujourd'hui ?

— C'est lui qui vous a demandé de la porter ? dis-je en désignant la chevalière de la tête.

— Il m'a promis que ce coup-ci, il me paierait mon dû.

Je secouai la tête, l'air consterné.

— Et quelle raison aurait-il de ne plus vous humilier ? Vous croyez qu'un type tel que lui va vous faire une fleur si vous ne l'y obligez pas ?

— Il... Il sait ce qu'il risque s'il ne me paie pas.

— Foutaises. Il saura se débrouiller pour vous reprendre d'une main ce qu'il vous a donné de l'autre.

Cette remarque me fit penser à l'énigme de la souris mourante. Je la soumis à Moses. Au bout de longues secondes

de réflexion, il admit qu'il ne trouvait pas la solution et fit comme tous ceux qui avaient été confrontés à la devinette – moi y compris – en mettant en doute l'existence même d'une solution.

— Le notaire prête un chewing-gum et le récupère ensuite, une fois la succession entre souriceaux réglée. Comme Banks ! Il donne d'une main et reprend ensuite. Tout en sauvegardant les apparences...

Moses sourit poliment :

— Instructif. Mais maintenant, dites-moi où vous voulez en venir.

C'était mon inconscient qui devait m'indiquer la marche à suivre. Car effectivement, une autre idée m'était venue au fil de la discussion.

— Là où je veux en venir, c'est que Banks, comme le notaire, sait pourquoi il agit. Il maîtrise les cartes, même si nous ne voyons pas où ça le mène ni pourquoi il fait ça.

— Et en clair ? s'agaça l'homme d'affaires.

Je laissai s'écouler quelques instants pendant lesquels je plongeai mon regard dans le sien.

— J'ai quand même appris quelques petites choses ces derniers temps. – Je lui pointai mon index au creux de la gorge. Il ravala sa salive. – Il y a clairement eu corruption politique lors de la passation du marché public de l'eau. L'ICC a fait pression sur les autorités bahaméennes pour obtenir des mesures budgétaires telles que des avantages fiscaux ou des versements de fonds... La *Sewerage* n'était pas la mieux placée pour emporter le marché. Elle était plus chère que ses concurrentes. Et prétexter des raisons d'intérêt général, d'aménagement du territoire, de défense de l'emploi, d'indépendance nationale ou que sais-je encore n'aurait pas suffi.

— Et alors ?

La brise marine nous chatouillait agréablement le cou. Le *Cream of the Sea* faisait cap au nord, en longeant la côte. Destination gardée secrète pour l'instant. Mais Banks avait promis de nous avertir lorsque nous serions en vue de l'aire d'échouage. Cela ne devait plus tarder.

Je m'emplis les poumons de l'air vivifiant.

— Bernie, vous avez été une pièce maîtresse dans la mise en place de cette stratégie. — La stratégie qui a consisté à travestir la réalité, à présenter *Closed circuit* comme le projet le plus compétitif et surtout à imaginer les montages financiers qui laissaient dans l'ombre toutes les magouilles de la *Sewerage*. Toutes les magouilles de Gordon Banks... Quoi que vous en disiez, ça fait de vous un complice.

— Il est toujours mon patron.

— Comme il était celui de Bonham.

Moses réprima un frisson qui n'avait rien à voir avec la température ambiante.

— Comme il était celui de Bonham, répéta-t-il.

— Vous savez pourquoi il s'est fait tuer, n'est-ce pas ?

— J'ai ma petite idée, avoua-t-il.

— Alors, il est temps de cracher le morceau, vous ne croyez pas ?

Cette fois, Moses eut un sourire crispé :

— Il avait des dettes. Il voulait quitter le club de jeux, mais Banks exigeait qu'il rembourse tout.

— Juste comme vous...

— Oui, mais Bonham a tenté de flouer le Président. Et le Président ne supporte pas ce qui lui échappe. Car Bonham n'a pas accepté qu'on lui dicte sa conduite. Il n'a pas accepté la loi du casino...

— Qui consiste en quoi ?

Moses marqua un temps d'arrêt. Il s'assura par un mouvement circulaire de la tête qu'aucune oreille indésirable ne traînait.

— Le casino peut accorder un crédit à un joueur désargenté, pour l'inciter à se refaire. Mais c'est à un taux d'intérêt exorbitant...

— De combien ?

— 90 % par an.

— Autrement dit, sifflotai-je, la dette double mécaniquement en un peu plus d'un an !

— C'est ça. C'est de l'escroquerie pure et simple. Et c'est ce

que Bonham a refusé.

— Et que vous avez refusé aussi ?

— Oui.

— Mais Bonham jouait un rôle clé dans l'organigramme de la *Sewerage*, tout comme vous. Pourquoi s'est-il fait éliminer et pas vous ?

— Banks a aussi tenté de m'éliminer, rappela Moses. S'il ne l'a pas fait avant, c'est peut-être parce que moi, contrairement à Bonham, je ne lui ai rien dissimulé de mes intentions. Mais Bonham, lui, était coincé. Il a refusé le crédit que Banks lui présentait comme une main tendue. En tenant tête au Président, il s'est en quelque sorte exclu du club. Le casino a commencé par le mettre sous surveillance. Et puis l'accès aux tables de jeux lui a été définitivement interdit. Alors Bonham s'est mis à détourner des fonds pour son propre compte. Des fonds de la *Sewerage*.

— À partir de fausses factures ?

— Oui.

— Bonham était-il administrateur de la fondation, lui aussi ?

Moses me regarda d'un drôle d'air. Sa main se recroquevilla sur le bastingage.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Pour ne pas attirer l'attention des autres passagers qui déambulaient sur le pont – Maria et O'Malley conversaient entre eux sans pouvoir nous entendre –, je ne bronchai pas.

Je dis en serrant les dents :

— Une fois pour toutes, arrêtez de me prendre pour un imbécile. Je vous dis que j'ai appris des choses ces derniers temps.

— OK... Non, il ne jouait aucun rôle actif dans la fondation.

— Vous ne me mentez pas ?

— Non.

— Eh bien, c'est ça qui fait la différence entre lui et vous. Car vous, Bernie, vous avez bel et bien intégré le Conseil d'administration de la fondation. Vous ne le niez pas ?

— Non.

Je continuai :

— À la roulette, on a un croupier. Mais dans d'autres jeux d'argent¹¹, c'est un joueur qui « tient la banque ». — C'est ce que m'avait appris Joey White, et je lui en étais reconnaissant. — C'est lui qui gère la somme d'argent destinée à payer les gagnants.

— Je n'ai jamais eu ce privilège.

— C'est ce que je voulais vous entendre dire. Banks ne vous faisait pas confiance à ce point. Mais vous vous êtes rattrapé autrement. Enfin, façon de parler... Banks a repris d'une main ce qu'il vous a donné de l'autre.

Moses baissa les yeux sans rien dire. Je ne lui laissai pas remuer ses souvenirs :

— Vous ne répondez pas ? Alors c'est moi qui vais répondre à votre place. Car les choses sont finalement assez simples. Vous m'avez menti une fois de plus. Mais le plus grave, c'est que vous avez menti à Lana.

Les yeux de Moses s'humectèrent. Et ce n'était pas par la faute du vent. Je ne me laissai pas influencer par ça :

— Si Lana a confié à sa sœur le soin de se faire passer pour elle, c'est qu'elle ne voulait pas que je la voie enceinte. Elle ne voulait donc pas que je déduise quoi que ce soit de sa grossesse. — Ni que vous étiez le probable père ni *a fortiori* qu'elle s'était fait violer par Banks. — Si ensuite sa sœur m'a confié la mission de rendre le microfilm à Banks, c'est que Lana avait une bonne raison. Une raison bassement matérielle. Une raison qui a à voir avec la fondation. Car Banks vous a bombardé administrateur dans le seul but de dédommager Lana. Il vous a versé la somme convenue. Évidemment, il ne s'agissait pas de ses propres deniers mais de l'argent de la drogue que la fondation sert à blanchir... Lana ne s'est pas arrêtée à cela. Quand la somme a été jugée suffisante, elle a voulu restituer à Banks ce qui lui appartenait. Car Banks tenait coûte que coûte à récupérer le contenu du microfilm. Comme elle conservait l'enregistrement qui témoignait du viol qu'elle avait subi, cette concession lui était supportable. Donc Lana pensait que le Président et elle

11 C'est le cas notamment de variantes du baccara : le chemin de fer et le *punto banco*.

étaient quittes. Vrai ou faux ?

— Vrai, fit Moses en hoquetant.

— Mais elle ne savait pas que Banks avait repris d'une main ce qu'il avait donné de l'autre. Car il n'a pas cédé quand vous êtes allé le voir pour le faire chanter dans l'affaire Amanda. Il vous a fait croire que vous gagneriez. Mais il a laissé le hasard jouer. Et au *Cream of the Sea*, vous vous êtes fait plumer. Lana ignorait tout de votre liaison avec Amanda, des brimades que lui avait fait endurer Murray Clarke et aussi du fait que votre petite combine pour gagner de l'argent au casino s'était retournée contre vous. Vous, Bernie, vous estimiez ne pas en être quitte avec le Président. Banks a donné d'une main ce qu'il a repris de l'autre. Vous avez représenté un danger qu'il a su museler au départ. Et vous avez eu le tort de vous montrer trop gourmand par la suite...

— Je l'ai fait pour Amanda, rien que pour elle, grinça-t-il entre deux sanglots.

— Était-ce une raison suffisante pour qu'elle se fasse tuer ?

Je laissai la question en suspens, en m'éloignant du parapet sur lequel il continuait à déverser ses larmes, aussi salées que la mer.

L'immensité turquoise nous enveloppait de tous côtés et finirait bien par nous happer.

En attendant, Banks avait planifié une séance de *briefing* dans la salle de réunion du *Cream of the Sea*. Une fois de plus, il s'était décidé à faire son show, devant un parterre acquis à sa cause – à quelques exceptions près : Maria, O'Malley et moi. Et sans doute aussi James Knox, l'émissaire du gouvernement.

L'archéologue avait d'ailleurs insisté pour prendre la parole en premier, signifiant au Président qu'il n'était plus le seul à avoir la main. Son intervention avait été douce sur la forme mais rugueuse sur le fond. Une bonne surprise, qui avait fouetté la fibre militante de Maria et O'Malley. Car Knox faisait montre d'un caractère bien trempé. Une belle tête de bureaucrate borné, même s'il lui arrivait de l'aérer en effectuant ses fouilles sur le terrain.

— Quelqu'un que le Président n'a pas su mettre dans sa poche, nota la journaliste avec satisfaction.

Knox avait décrété calmement qu'il ne ferait preuve d'aucune indulgence quant au cahier des charges que l'État bahaméen avait imposé au potentiel inventeur de trésor. Aucun passe-droit ! Ni sur la préservation de la faune et de la flore et les aspects environnementaux, au cœur de la beauté et de l'attrait touristique des fonds marins. Ni sur les questions d'ordre juridique et notamment celle de la validité de la concession, clairement délimitée dans le temps et dans l'espace. Ni sur les suites financières, quand il s'agirait de négocier pour le compte de l'archipel le rachat de certains objets à forte valeur historique. En filigrane, on se rendait compte à quel point le discours liminaire de Banks avait dû le heurter.

— À moi, Mr Banks, il ne faudra pas me mentir ni me dissimuler quoi que ce soit. Je veillerai au bon respect des procédures et à ce que les intérêts de l'État bahaméen ne soient pas bafoués. J'espère que nous pourrons alors travailler en bonne intelligence.

Ce qui sous-entendait que ce n'avait pas été le cas jusqu'à présent.

Banks applaudit mollement en faisant un sourire de circonstance. Même si donner des gages aux autorités politiques faisait bien entendu partie de son plan, il avait hâte de passer à autre chose. Il convenait de se pencher sans plus attendre sur ce qui motivait sa présence ici, devant une poignée d'invités qu'il avait choisi d'associer à sa quête de grandeur. Il était sur le point de réussir. De voir ses efforts couronnés de succès et auréolés de gloire. Encore une dernière étape à franchir. Un simple aboutissement, qu'il fallait préparer dans les règles de l'art. De la même manière que les flibustiers jouissaient du plaisir de partir à l'abordage, en mitonnant entre initiés leurs chasses-parties.

— Merci, Mr Knox. Abordons maintenant les modalités techniques, si vous le voulez bien. Il nous reste une vingtaine de minutes avant d'arriver en vue de l'aire probable d'échouage. Et j'aimerais être immédiatement opérationnel pour cette première

journée de repérage. Une campagne de prospection coûte cher, vous ne l'ignorez pas. Et, comme l'a signalé Mr Knox, les jours que nous pourrions mettre à profit pour avancer sous les auspices du gouvernement sont comptés et donc d'autant plus précieux !

Banks rappela opportunément que la durée de la concession avait été fixée à trois mois. Une prolongation administrative du droit d'exploiter le site était cependant négociable si rien n'était découvert d'ici là.

— Mais le renouvellement de la concession n'est en rien acquis, remarqua le Président en regardant James Knox du coin de l'œil.

Profitant du moment de flottement, je décidai d'intervenir :

— Et si j'ai bonne mémoire, vous avez déclaré avoir repéré non pas une mais deux zones pouvant correspondre au récit de Roberts. Donc deux zones distinctes à passer au peigne fin.

— C'est tout à fait exact, Mr Pralin. Nous avons effectivement dû acheter deux concessions aux autorités bahaméennes.

— Or, vous n'avez qu'un seul navire.

— CQFD. Mais le coût d'une concession n'est rien en regard des coûts de prospection, matériels et humains, d'une telle aventure. Et il est encore plus négligeable quand on le rapporte aux bénéfices escomptés !

— Dans le meilleur des cas, ça fait une chance sur deux.

— J'ai de bonnes raisons de penser que notre premier lieu de prospection sera le bon.

— Sauf si le trésor a déjà été repêché.

L'objection n'entama pas le moral du Président. Il avait eu le loisir d'y réfléchir. C'était d'ailleurs une crainte qu'il avait lui-même formulée. Le risque existait bien que le trésor soit redevenu la propriété de la couronne d'Espagne peu après que le *Nuestra Señora del Ecuador* eut coulé à pic. Philippe V le Brave ne se serait pas privé de repérer l'épave s'il avait pu disposer d'informateurs fiables. Il aurait ensuite envoyé des plongeurs d'*Andros* récupérer le butin englouti. Car les souverains successifs n'avaient jamais rechigné à faire appel aux extraordinaires capacités d'exploration des îliens dans des

circonstances similaires. Mais les archives officielles que Banks avait patiemment compulsées ne contenaient aucune trace d'une telle hypothèse.

— Vous oubliez la masse métallique que nous avons repérée, reprit le chef de l'expédition.

— Une masse métallique, c'est du métal, pas forcément du métal précieux, tempéra l'archéologue. Et ce n'est pas parce que le magnétomètre signale quelque chose que vous trouverez à coup sûr quelque chose. Inutile de s'emballer pour le moment. On peut avoir affaire à une simple anomalie magnétique. Le mouvement des marées, les courants, la barrière de corail, la faille géologique, la fosse océanique, la teneur des sous-sols... Tout ça se combine et n'a pas fini de nous surprendre.

Banks posa un regard condescendant sur ce scientifique décidément pas à la page. Il se passa deux doigts dans sa fine chevelure neige, esquissa un sourire et céda finalement à une irrésistible envie de rire.

— Cher ami, vous êtes étonnant. Je comprends que vous ayez fait de l'archéologie une profession de foi. Laissez-moi vous dire que les techniques modernes permettent aisément de balayer le moindre doute à ce sujet. Si j'ai investi des millions dans ce projet avec mes partenaires, ce n'est pas pour être à la merci d'instruments défaillants !

— Les techniques modernes ne permettent pas d'investiguer dans les grands fonds, s'énerva Knox.

Banks le laissa ruminer quelques instants, avant de déclarer :

— Ça, c'est vrai. Mais qui vous parle des grands fonds ? La présence d'une masse métallique n'a pas été détectée dans les abysses mais à une profondeur d'une cinquantaine de mètres à peine...

Banks savoura son petit effet.

— Vous êtes certain de ce que vous avancez ?

— Absolument. C'est sur le récif médian, près de la côte.

— L'endroit grouille de plongeurs et autres explorateurs. S'il y avait de quelconques vestiges, on les aurait trouvés depuis longtemps ! grogna l'archéologue.

— Pas s'ils sont enfouis sous des mètres de sédiments. Ou si

le fond sur lequel ils reposent n'est pas plat. Vous n'ignorez pas que de nombreuses cavités modèlent le relief. La topographie des lieux est extraordinaire ! Il y a des niches, des fissures, des gorges ! Les formations rocheuses entremêlées au corail dessinent un véritable labyrinthe de passages étroits et de canyons. Nous aurons du travail... Nous aurons du travail parce qu'il s'agit d'un vrai gruyère !

Pendant ce temps, le *Cream of the Sea* continuait à voguer vers son objectif. La côte se découpait sur notre gauche – les hommes de mer disent « à bâbord ». Elle faisait comme un entrelacs d'estuaires, de portions de terre ferme, de bancs de sable, de chenaux, de hauts-fonds, de mangroves. Une dentelle gigantesque, baignée de lumière et qui canalisait les vagues chaudes du *Gulf Stream*.

Puis le navire s'engouffra dans le bras de mer qui séparait *South Andros* de *Mangrove Cay*. J'assistai ébloui au spectacle de la traversée. La végétation tropicale, les eaux boueuses, le ciel, les presqu'îles, les marécages, la plage, l'océan... C'était un patchwork de couleurs que le peintre le plus inspiré n'aurait jamais été en mesure d'imaginer.

Le tableau était féérique. Pour qu'il soit complet, il ne lui manquait plus qu'une ombre.

Cette ombre, je la voyais venir. Le *Cream of the Sea* avançait droit dessus.

Une ombre qui se nourrissait d'elle-même. Qui faisait une tache en plein cœur de l'océan translucide. Qui ouvrait sur un gouffre vertigineux en marge du récif. Qui était rien moins que le ticket d'entrée pour un autre univers.

— Stargate¹² ! annonça triomphalement Gordon Banks. Un coffre-fort naturel. Le plus grand du monde... C'est ici que nous jetons l'ancre !

12 Littéralement : la porte des étoiles.

CHAPITRE 33

LUSCA

—  targate ! s'emporta James Knox. Mais vous n'y pensez pas ! Il s'agit d'un site protégé !
— Banks s'emporta à son tour :
— Vous ne pouvez pas m'empêcher de descendre ! Stargate se situe en plein milieu de la concession que je vous ai achetée. Moi aussi j'entends faire respecter mes droits !

— Je... Je vais vérifier cela !

Le chargé de mission gouvernemental se rembrunit. Puis il tourna les talons en affirmant qu'il allait de ce pas en aviser ses supérieurs.

Un sourire élastique mettait en relief la victoire du Président.

Stargate... Un site protégé, s'était exclamé l'archéologue : il ne croyait pas si bien dire ! Oh oui, il s'agissait d'un site protégé et cela servait bien les intérêts du Président ! Car rares étaient ceux qui auraient osé sillonner les entrailles de l'océan sans espoir de retour. Rares étaient ceux qui auraient osé affronter la souveraine obscurité du tombant. Rares étaient ceux qui auraient osé se frotter aux aspérités de l'interminable caverne. Et quand bien même l'auraient-ils fait, qu'auraient-ils été capables de découvrir ? Dénués de moyens logistiques, sans outils de détection modernes, avec juste leurs mains pour creuser ?

Rien, se rassura mentalement le Président. Ils n'auraient rien trouvé. Même les natifs d'*Andros* – même les meilleurs plongeurs du monde – n'auraient rien trouvé.

Stargate... L'un des deux trous bleus susceptibles de correspondre à la description que Calithoven, devenu entre-

temps le capitaine Roberts, avait faite dans son journal de bord, il y avait de cela maintenant quelque 293 ans. Trois siècles... Trois siècles pendant lesquels le trésor avait été préservé de la concupiscence des flibustiers d'abord et des aventuriers de tout poil ensuite. Perdu au fond d'un trou bleu opaque. Protégé de toute tentative d'incursion par les nuages toxiques, le dédale de galeries, les forêts de stalactites. Épargné par la corrosion du fait de l'absence d'oxygène. À l'abri des concrétions qui avaient fini par l'enserrer et avaient empêché toute forme de pillage. Mis à distance aussi par les légendes toujours vivaces qui, depuis les temps les plus reculés, semaient l'effroi parmi les îliens en faisant du trou bleu l'ancre d'un animal mythique : une pieuvre géante. Trois siècles que ses recherches acharnées lui avaient permis d'apprivoiser, aussi sûrement qu'une analyse au carbone 14 autorise la datation d'un élément du patrimoine. Trois siècles dont l'Histoire lui avait fait cadeau, à lui, Gordon Banks. Grâce à tous ceux qu'il avait su mettre à son service, dont il avait exploité au mieux les capacités et qu'il avait été en mesure de coordonner pour en tirer le plus grand bénéfice. Grâce aussi à son opiniâtreté et à ses mérites personnels. Grâce enfin à la chance qui lui avait fait découvrir et interpréter le code. Alors, ce n'était pas un petit émissaire gouvernemental qui allait l'empêcher de parvenir à ses fins.

Le Président se tourna vers ceux qui étaient demeurés son auditoire captif et déclara sentencieusement :

— L'heure est venue, mes amis !

Je me rapprochai discrètement de Moses. Je lui fis signe de sortir sur le pont. Là au moins, je savais que personne ne pouvait nous entendre et qu'il n'y avait aucun micro.

Je l'agrippai nerveusement par la manche :

— Lana et vous, vous étiez au courant pour Stargate ?

Moses se mordit les lèvres :

— Oui, nous savions.

— Lana savait que le galion avait sombré au fond d'un trou bleu ?

— Oui, oui, reconnut Moses avec vigueur. Banks l'avait

mise dans la confiance.

— Il lui avait demandé de sonder les trous bleus de l’océan pour voir s’ils contenaient le trésor ?

— Oui, oui, il avait cette idée fixe et il disposait de la meilleure spécialiste dans ce domaine. Alors, il a fait d’une pierre deux coups.

— Je vois. Lana prospectait pour le compte de la *Sewerage* et aussi pour assouvir la cupidité propre du Président. Joli calcul ! Et vous étiez au courant depuis le début. – Ma main se resserra sur son poignet. – Pourquoi faut-il que je sois toujours le dernier à tout savoir, dans cette histoire ?

— Vous me faites mal !

— Et vous, vous me rendez malade ! Pourquoi faut-il toujours que je vous violente pour que vous me disiez la vérité ? C’est quoi, le prochain scoop ? Amanda Spike va ressusciter ?

— Vous n’êtes pas drôle, Mr Pralin.

Je lui rendis son poignet, après l’avoir étrillé comme il le méritait.

— Vous non plus.

Je prenais déjà mes distances, passablement écœuré, lorsque les petits pas rapides de l’homme d’affaires me retinrent.

— Quand nous serons en plongée, ne vous éloignez pas de moi, Mr Pralin. Il y a déjà un fil d’Ariane... et je sais précisément d’où il part et où il mène.

Le fil d’Ariane, Maria et O’Malley avaient eu l’occasion d’insister devant moi sur son rôle crucial. C’était le filin qui évitait aux plongeurs de se perdre dans le labyrinthe des galeries et salles qui parsemaient le fond du trou bleu. Il faisait partie du kit de survie des plongeurs au même titre que leurs bouteilles d’oxygène. Car sans cette précaution élémentaire qui consistait à ne pas faire confiance à ce qu’on voyait, l’exploration du trou bleu pouvait rapidement virer à la catastrophe.

— Vous avez déjà fait un repérage des lieux ? fis-je interloqué.

— Oui. Avec Lana. Au moment où elle travaillait encore pour la *Sewerage*.

Maria n'avait pas changé d'opinion quant à la dangerosité des trous bleus. Malgré la beauté inédite des grottes englouties, elle ne serait descendue pour rien au monde.

Cela ne m'avait pas empêché de me porter volontaire pour participer à l'exploration. Moses et O'Malley en seraient aussi. En face, il y avait Moorcroft et deux autres plongeurs recrutés parmi les sbires de Banks.

Chacun d'entre nous avait été doté d'un poignard, à fixer sur son mollet préféré pour l'avoir à portée de main. En théorie, il ne s'agissait pas d'une arme de défense mais d'un simple outil. On s'en servait pour cureter les amas rocheux ou creuser la vase afin de mettre en évidence des objets ayant une valeur archéologique. Le rêve des hommes d'équipage, c'était bien sûr de tomber sur des pièces d'or.

Je me disais que si du grabuge s'annonçait dans les profondeurs troubles de Stargate, au moins les forces en présence seraient à peu près équilibrées. *À peu près*, car je comptais Moses pour la moitié d'un allié seulement. Tout d'abord parce qu'il était une demi-portion et que ses aptitudes au combat étaient plus que limitées. Et ensuite parce que je ne lui faisais qu'à moitié confiance. À la réflexion, cela faisait même moins que la moitié d'un allié...

— Une minute ! s'exclama une voix aux inflexions fières et rugueuses. Moi aussi, je veux en être !

James Knox. Il venait d'arriver derrière nous. Un allié de plus !

Il se campa devant le Président, les poings sur les hanches et le regard acéré.

— Vous n'imaginiez pas vous débarrasser de moi si facilement ? Vous avez certes le droit de descendre... et croyez bien que je le déplore. Mais moi, j'ai le devoir de surveiller ce qui se trame au fond.

— À votre aise. Nous n'avons rien à cacher.

— Fort bien.

L'archéologue se recula et rentra dans le rang. On lui fournit un équipement à sa taille.

À quelques mètres, Stargate avait regardé la scène de son œil

de Cyclope insondable.

Eric O'Malley fit un pas hésitant en direction de Banks.

— Je laisse ma place à Mr Knox ! annonça-t-il. Il est certainement meilleur plongeur que moi.

En réalité, il ne tenait pas à ce que Maria reste seule avec des inconnus. Je reconnaissais bien là son esprit chevaleresque. Il avait pris la bonne décision. Il valait mieux que quelqu'un demeure à bord pour veiller sur elle. Mais de mon côté, cela faisait un allié de moins !

— Je vous comprends. Pour les plongeurs inexpérimentés, l'ivresse des profondeurs peut se manifester à partir d'une trentaine de mètres, nous mit en garde le Président.

Dans l'équipe, le seul à ne pas être aguerri, c'était moi. Je n'avais fait de la plongée que dans le cadre de vacances passées en Floride il y avait de cela une dizaine d'années. Et encore s'agissait-il de plongée en eau claire. Rien à voir avec mes compagnons qui étaient tous titulaires de licences de plongée professionnelles.

— Si vous êtes sujet à ce type de vertige, Mr Pralin, il vous faudra remonter. Vous n'aurez qu'à longer le fil d'Ariane que Brad, en sa qualité de chef de plongée, aura tendu derrière lui.

— J'espère bien que ça ne m'arrivera pas ! dis-je en croisant les doigts.

— Cela n'aurait rien d'infâmant. Si malgré tout c'était le cas, veillez à respecter les paliers de décompression.

Banks avait fait aménager un abri de décompression à cinq mètres de la surface, sas obligatoire pendant les dernières minutes de la plongée si on voulait s'éviter des maux de tête, des douleurs articulaires, des troubles neurologiques ou même des lésions organiques dues à des variations de pression trop brutales.

Il nous tint aussi le petit discours sur les nappes de gaz toxiques :

— Si vous sentez une odeur d'œufs pourris, il vous faudra redoubler de vigilance. C'est le signe annonciateur de la présence de sulfide d'hydrogène. Vos combinaisons vous permettront de traverser les nappes sans encombres. Mais mieux

vaut ne pas s'y attarder. Les émanations peuvent être agressives pour la peau en cas de contact prolongé. – Au bout d'un moment, Banks poursuivit : – Des empoisonnements du sang ont aussi été constatés dans les cas les plus graves. À haute dose, ils sont responsables de délires et peuvent être mortels. Et puis, il y a peut-être un risque supplémentaire en ce qui concerne Stargate...

Je me disais pour me rassurer que si j'avais la chance de croiser une nappe de gaz – Banks nous avait appris qu'elles se présentaient sous la forme d'un nuage de couleur jaune –, cela ferait une chouette photo. Du genre à encadrer dans ma chambre à coucher.

— Ce risque sur lequel j'attire votre attention, précisa le Président, est spécifique aux trous bleus marins. Contrairement aux trous bleus qui se situent à l'intérieur des terres, ils sont soumis aux caprices de l'océan. Du coup, Stargate connaît un phénomène de marée. Comme l'eau y stagne moins, il n'est pas impossible que le sulfide d'hydrogène y soit davantage dilué qu'ailleurs et donc que sa présence soit moins facilement repérable. Si vous ressentez un malaise pour cette raison, n'hésitez pas à remonter.

Le message d'avertissement ne s'adressait pas qu'à moi, cette fois-ci. Même les plongeurs chevronnés n'avaient jamais eu l'occasion d'évoluer dans un environnement aussi instable et potentiellement dangereux. James Knox lui-même avoua ne s'y être jamais risqué.

— Vérifiez vos équipements, recommanda le Président.

Nous prîmes les quelques minutes qu'il fallait. Masque. Palmes. Combinaison. Bouteille à air comprimé – il s'agissait de Nitrox, un composé d'oxygène et d'azote spécialement étudié pour prolonger le temps d'immersion. Respirer un air enrichi en oxygène présentait aussi un autre avantage : chacun d'entre nous pouvait être muni d'un recycleur. C'était un système qui, à l'aide d'un filtre chimique, permettait d'éliminer le dioxyde de carbone rejeté lors de chaque expiration mais de conserver l'oxygène. Le même air pouvait donc être respiré deux fois. Détendeur – il s'agissait de vérifier que l'arrivée d'air se fasse

correctement, au bon débit et à la bonne pression, et que la soupape d'expiration dirige les bulles du bon côté. Manomètre – l'instrument servait à estimer en temps réel la quantité d'air restant dans la bouteille. Ceinture de plombs – nous lester avait pour but de nous faire descendre plus rapidement. Lampe frontale. Gilet stabilisateur – il permettait d'ajuster sa flottabilité en fonction de la profondeur souhaitée, en vidant ou gonflant une poche d'air, ce qui évitait de faire des efforts démesurés et de consommer trop de Nitrox. Et enfin ordinateur de plongée – c'était un bracelet-montre doté d'un écran lumineux. Il ne faisait pas qu'indiquer le temps d'immersion mais dispensait une foule de renseignements précieux : température de l'eau, profondeur, calcul du temps de décompression en fonction de la quantité d'azote absorbée, boussole intégrée, pH et même degré de salinité.

— Désolé de ne pas être en mesure de vous fournir de carte sous-marine ! plaisanta Banks, une fois tout le matériel contrôlé.

— Ce sera mon boulot d'en établir une, une fois les lieux bien balisés ! rebondit Knox, visiblement pas fâché de contribuer ainsi à élargir le champ des connaissances en la matière.

Pour lui, le fond d'un trou bleu était un matériau de choix. Il y avait une profusion de découvertes à y faire et ce n'étaient certainement pas les vestiges du galion qui le motivaient le plus.

— Avec une croix pour indiquer l'emplacement du trésor ! plaisantai-je.

Mais l'archéologue répondit avec toute la sagesse conférée par ses nombreuses expéditions précédentes :

— Quand une épave est signalée, on n'est jamais sûr qu'elle soit la bonne... Et même si elle est clairement identifiée, un chantier de fouilles sous-marines modernes équivaut à des milliers d'heures sous l'eau. Nous ne sommes donc pas au bout de nos peines !

— Nous avons trois mois devant nous, rappela celui qui se voulait seul maître à bord.

Mais Knox n'était pas à bout d'arguments :

— Vous avez repéré une masse ferreuse à une assez faible

profondeur sur le tombant mais pas l'épave du galion lui-même. Elle a peut-être glissé dans les abysses ! Si c'est le cas, j'ai bien peur, Mr Banks, que vous ne soyez pas équipé en conséquence. Savez-vous que le professeur Ballard a retrouvé le Titanic à l'aide de robots motorisés qui sont descendus à plus de trois mille huit cents mètres de profondeur ? Et il n'a été confronté à aucun réseau de galeries susceptible de gêner ses manœuvres... – Knox se tourna vers moi : – Pas sûr que nous soyons capables de révéler la position du trésor avant longtemps !

— Vous croyez que nous avons plus de chances de débusquer Lusca ? contre-attaqua le Président.

— Dans ma carrière, je me suis souvent rendu compte que les mythes anciens avaient une part de vérité. Alors oui, l'existence d'une pieuvre géante me semble plus probable que votre trésor ! conclut l'archéologue avec un brin de mauvaise foi et de provocation.

— Mise à l'eau !

Le gros Moorcroft avait été le premier à plonger, muni du dérouleur qui reliait le fil d'Ariane à une balise nautique arrimée au bateau. Ses deux acolytes avaient suivi, chacun équipé d'un détecteur de métal. Puis l'archéologue s'était élancé à son tour, après avoir tracé sur sa poitrine un fugace signe de croix. Moses qui tenait à ce que je ne le quitte pas des yeux avait sauté en même temps que moi pour fermer la marche.

Le siphon était si large qu'il n'était pas impossible qu'un lourd vaisseau s'y soit fracassé à marée basse et que ses débris y aient été avalés. Un galion lent à la manœuvre et lesté de trop de richesses, forcé de se jeter sur une barrière infranchissable par un capitaine pirate et son escadre que la soif de l'or avait égarés. Un galion disloqué désormais prisonnier du corail ou des concrétions, à moins que la prolifération des vers marins l'ait dissous à jamais.

Je me remis en mémoire la description que Maria et O'Malley m'avaient faite des trous bleus. Trois couches... comme dans un *Tequila Sunrise*. Avec des propriétés, des densités et des compositions différentes. Sauf que cette

description correspondait aux trous bleus terrestres, ceux qui étaient des réservoirs potentiels d'eau douce. En haute mer, la lentille d'eau douce stagnante qui recouvrait la surface du trou bleu n'avait plus de raison d'être. La réaction chimique à l'œuvre entre eau douce et eau saumâtre n'existait plus. On n'avait plus que deux couches, avec de l'eau salée partout que les marées et courants remuaient en permanence.

La première couche, c'était une sorte de puits immense, où la lumière solaire pénétrait encore avec majesté. Les murs inégaux tombaient à pic dans un premier temps. L'érosion avait sculpté des rameaux de calcite, forgeant des avancées. Elle avait aussi attaqué les parcelles de roche tendre, ménageant des chambres qui retenaient l'ombre et fixaient à demeure des poissons. Nous nous tenions prudemment au fil d'Ariane, comme une cordée d'alpinistes qui escalade une paroi abrupte en rappel. Sauf que nous, nous descendions.

On ne faisait que deviner la deuxième couche : un tunnel qui plongeait dans l'obscurité et ouvrait sur des passages inviolés.

Percer les secrets du tortueux, sombre et profond Stargate était un défi auquel je ne souscrivais pas plus que James Knox. J'avais l'impression d'être aspiré par l'œsophage d'un monstre marin avant de me retrouver dans son estomac acide, pour finir digéré par des colonies de bactéries.

Mais pas de malaise pour l'instant. Les pouces levés indiquaient que tout était OK pour chacun. L'ordinateur de plongée marquait trente-cinq mètres. Je me félicitai d'avoir échappé jusque-là à l'ivresse des profondeurs. Mais ça ne m'empêchait pas d'être submergé par une autre forme d'ivresse : la sensation que j'étais en train de vivre des moments exceptionnels, dans un des lieux les plus grandioses mais aussi les plus préservés de la planète. Le seul problème, c'était qu'il n'était pas dénué de dangers.

Un énorme barracuda croisa devant nous puis détala aussi vite qu'il était venu.

J'avais pris quelques photos assez enchanteresses. Beaucoup de mérous et des bancs de poissons bariolés. Et bien sûr les pans des falaises immergées, que le soleil rendait presque

fluorescents. J'espérai avoir réussi mes photos et qu'elles resteraient synonymes de bon souvenir. Mais je n'avais encore rien vu. C'était la deuxième couche qui, d'un point de vue géologique, offrirait les paysages les plus merveilleux. Et, selon Maria, c'était là qu'on trouvait les organismes marins les plus extraordinaires, car ils s'étaient développés dans des conditions extrêmes, sans lumière ni oxygène : des crustacés et poissons dont l'habitat était si restreint qu'ils n'avaient pas encore été répertoriés par les scientifiques. Venus du fond des âges, ils étaient de véritables fossiles vivants.

J'avais hâte d'y être.

Et en même temps, je m'étonnais que Gordon Banks n'ait pas décidé de plonger avec nous. Lui, dont Lana Everett m'avait affirmé qu'il était toujours aux avant-postes, qu'il mettait un point d'honneur à superviser les opérations et qu'il se passionnait pour l'exploration des trous bleus. Alors pourquoi nous avoir fait faux bond alors que nous étions censés toucher au but ?

Jusqu'à la dernière minute, je m'étais dit qu'il céderait à la tentation et qu'il finirait par enfiler une combinaison pour nous suivre.

Et puis non. Il s'était contenté de nous souhaiter bonne chance en nous adressant un signe de la main.

Qu'avait-il de plus important à faire à bord du *Cream of the Sea* ?

Qu'avait-il de plus important à faire que de voir son rêve se concrétiser ?

Un banc de petits poissons à la queue jaune virevolta sous nos yeux. Des centaines d'individus qui nageaient en formation serrée et parvenaient à coordonner leurs mouvements à la perfection dans un ballet aussi élégant qu'efficace. Une photo de plus à mon actif, mais pas sûr que je les ai pris sous le meilleur angle.

Quarante-cinq mètres de profondeur. Vingt minutes de descente interrompue par des haltes aux paliers de décompression. Ma pellicule photo bien entamée. Et toujours aucun symptôme alarmant.

Peut-être bien James Knox avait-il raison sur toute la ligne. Peut-être bien le magnétomètre n'avait-il fait que signaler une anomalie magnétique : un courant tellurique ou une portion de croûte terrestre riche en minerais. Ou bien une masse ferreuse reposait-elle vraiment par le fond. Mais rien ne disait à coup sûr qu'il s'agissait d'un coffre garni de pièces d'or ou de bijoux. La réalité pouvait être plus prosaïque.

Des outils en fer. Des pistolets ou des mousquets. L'ancre qui avait servi à immobiliser l'imposante embarcation. Et si ça ne suffisait pas, un ou plusieurs canons. De quoi affoler les instruments de bord perfectionnés du *Cream of the Sea*. De quoi éveiller la cupidité de tous ceux qui avaient investi des fonds dans l'aventure. De quoi les faire fantasmer.

Mais peut-être le vrai naufrage serait celui que connaîtrait la campagne de prospection de Gordon Banks si elle ne parvenait pas à exhumers le trésor convoité.

Encore trois quarts d'heure avant d'être fixé.

La descente s'agrémentait maintenant de formations rocheuses plus imposantes et tarabiscotées. La paroi s'était évasée. Parfois, il fallait louvoyer entre les restes de stalactites gigantesques, qui s'étaient formées lorsque le fond de la caverne était à l'air libre, il y avait de cela plusieurs milliers d'années.

Cinquante-deux mètres.

Nous étions parvenus au bas de la paroi.

Le noir absolu, déchiré par les faisceaux de nos lampes frontales.

Deux grandes options s'offraient à nous – ou plutôt à Moorcroft, bombardé chef de plongée et que nous ne devions quitter sous aucun prétexte.

La première : nous éloigner de la paroi pour gagner le centre du trou bleu en balayant les fonds coralliens afin d'y déceler d'éventuelles traces de l'épave. Sachant que le galion ou la masse ferreuse recherchée avaient pu s'insinuer dans les nombreuses cavités qui parsemaient le sol et que seule révélait la lumière artificielle. Il était probable que certaines d'entre elles conduisent à des salles englouties via un labyrinthe de galeries.

La seconde : emprunter un des passages creusés par l'érosion

à la base de la paroi. C'était alors le grand saut vers l'inconnu, qui justifiait pleinement le recours au fil d'Ariane.

J'observais Moses. Lui savait quelle était la bonne direction à prendre. Où Lana et lui avaient-ils bien pu installer la balise qui marquait le point de départ de leur fil d'Ariane à eux ? Et comment Moses réagirait-il si Moorcroft et ses hommes la repéraient plus vite que prévu ? Tout compte fait, Moses n'aurait-il pas intérêt à camoufler cette balise pour faire perdre du temps au Président ? Pour lui faire perdre du temps en vue de le faire chanter ?

Pas impossible que ce soit ça la raison de sa présence à nos côtés. Le cerveau de Moses était au moins aussi tortueux et faisait au moins autant de circonvolutions que Stargate. Si j'avais vu juste, Moses tenterait à un moment ou à un autre de nous fausser compagnie...

Moorcroft opta pour une solution que je n'avais pas envisagée. C'était pourtant le choix le plus rationnel.

Il prit ses deux subordonnés à part. Puis il leur fit de grands gestes pour désigner la zone délimitée par la paroi circulaire. Message reçu. Les deux hommes resteraient dans l'œil du trou bleu où ils seraient chargés de ratisser le terrain accidenté avec leurs détecteurs de métal. Aucun risque pour eux qu'ils s'égarer, à condition de ne pas s'aventurer dans les quelques gouffres qui s'ouvraient sous eux.

Ils commencèrent leur fastidieuse besogne, après s'être partagés le secteur à inspecter.

Puis le chef de plongée nous ordonna d'un geste de continuer à le suivre. James Knox hésita, se demandant s'il devait demeurer avec les deux hommes afin de les surveiller. Il fallait tout faire pour éviter qu'ils ne dégradent ce biotope que son caractère totalement sauvage rendait exceptionnel. Mais la curiosité fut la plus forte. Au bout de quelques secondes, il rejoignit la cohorte formée par Moorcroft, Moses et moi.

Moorcroft s'engouffra dans la première crevasse qu'il aperçut. Elle donnait sur une galerie horizontale. Avant de prendre son sillage, Moses me fit « non » de la tête. Moorcroft n'avait manifestement pas choisi le bon chemin, ce qui n'avait

rien d'étonnant étant donné les dizaines de passages restants.

Bien que sinueuse, la galerie était assez large pour laisser passer trois plongeurs de front. Après quelques mètres, elle semblait suivre une direction plus précise. Je consultai l'icône « Boussole » de mon ordinateur. Elle indiquait le sud-est.

Banks avait bien insisté sur un point précis. Il n'était pas exclu que des débris de l'épave aient été emportés par les courants. Les trous bleus étaient parfois sujets à des tourbillons d'une violence inouïe, notamment quand la marée s'y invitait. Il nous avait aussi parlé d'un cargo englouti qui avait connu une expérience singulière, *Theo's Wreck*. Sabordé volontairement au début des années 1980 – l'armateur n'avait plus les moyens de l'entretenir –, le respectable navire était devenu un des sites de plongée les plus fréquentés des Caraïbes. Sa carcasse longue de soixante-dix mètres gisait depuis par trente-trois mètres de fond, au large de l'île de *Grande Bahama*. Elle aurait pu continuer à se désagréger lentement si l'ouragan Andrew n'en avait décidé autrement. Il l'avait soulevée comme un fêtu de paille et déplacée sur plusieurs mètres, causant de nombreux dégâts à la coque et à la proue. Certes, *Theo's Wreck* n'avait pas sombré au fond d'un trou bleu. Mais cette anecdote montrait bien de quoi était capable l'océan déchaîné¹³.

Nous nagions toujours à l'horizontale. La galerie était devenue plus étroite. Au-dessus de nos têtes, les stalactites effilées formaient comme une multitude d'épées de Damoclès. À nos pieds s'épalaient des tubercules et des champignons de calcite. Au milieu, les bulles d'air que nous relâchions venaient troubler l'étrange quiétude des lieux. Le panorama que nos lampes combinées parvenaient à éclairer était mirifique.

Quant aux sensations, elles étaient proprement jouissives. C'était comme d'être à l'intérieur d'une grotte en ayant le sentiment de voler.

Mais rien qui puisse ressembler de près ou de loin à un amas métallique.

Je me retournai pour prendre une photo vierge de présence

13 Authentique. Andrew a dévasté les Bahamas, la Floride et la Louisiane en août 1992.

humaine.

En renouant avec le fil d'Ariane, je sentis l'odeur du sulfide d'hydrogène. Le passage faisait comme un goulot d'étranglement. Mes compagnons plus avancés avaient déjà avisé le nuage orangé, en suspension dans l'eau calme. La nappe de gaz était retenue par la voûte. Il était impossible d'estimer son volume et sa densité.

Il semblait plus sage de rebrousser chemin. Car j'imaginai mal que des courants, même violents, aient été capables de déposer un coffre d'or par ici.

Mais ce n'était pas l'opinion du chef de plongée. Il voulait traverser l'obstacle formé par le voile jaune. D'un mouvement ample du bras, il nous enjoignit à pousser les investigations. Il tenait à faire du zèle pour plaire à son patron !

Sa silhouette disgracieuse s'enfonça dans la pénombre ouatée.

Et nous n'eûmes pas le temps de la suivre.

Au bout de quelques secondes, le fil d'Ariane donna du mou.

Moorcroft ressortit du rideau aqueux. Le dérouleur – alpha et oméga de la mission que lui avait confiée Gordon Banks et qu'il avait porté sans faiblir jusque-là – avait disparu de ses bras. Les limbes du nuage l'avaient aspiré et se répandaient maintenant en volutes fantomatiques et inquiétantes qui n'étaient pas sans rappeler les tentacules d'une énorme pieuvre. Autre changement notable : les membres de Moorcroft s'agitaient eux-mêmes avec l'énergie cahotante d'une mécanique dérégulée.

Le super héros n'était pas juste groggy. Il se mit les mains à la gorge, comme le font de façon réflexe tous ceux qui peinent à respirer. L'arrivée d'air ne se faisait plus et Moorcroft suffoquait. Il était en train de se noyer !

Moses qui était le plus près nagea à son secours. Il voulut lui porter assistance en permettant à Moorcroft de respirer sur sa bouteille. Il arrive que le joint torique claque, ce qui tarit la source d'air, ou que la soupape d'expiration, endommagée après un choc, ne soit plus étanche.

Je regardais la scène, impuissant. Mais dans cette situation d'urgence où un plongeur manque cruellement d'oxygène,

Moses savait quoi faire. Il prit une profonde inspiration, enleva de sa bouche l'embout de son détenteur et le présenta devant Moorcroft. Mais contre toute attente, celui-ci ne s'en saisit pas. Peut-être était-il déjà victime d'hallucinations, car il attrapa son poignard avec l'intention de s'en prendre à celui qui tentait de le secourir.

Moses s'en rendit compte à temps. Il repoussa Moorcroft et esquiva de justesse le coup de poignard.

Ce fut le dernier acte pendable du gros soudard dans sa vie terrestre.

Il lâcha l'arme avec laquelle il avait attaqué Moses sans raison. Dans sa chute, elle souleva un nuage de vase.

Très vite, les convulsions cessèrent. Le gilet stabilisateur de Moorcroft réussit l'exploit de maintenir sa dépouille entre deux eaux.

CHAPITRE 34

ENCORE UN DE REFROIDI



ne fois de plus, la mort avait frappé sans prévenir. L'émotion avait durement éprouvé mes deux compagnons. Leurs yeux dilatés laissaient transparaître l'effroi qui les avait saisis. Mais nous ne pouvions décemment pas laisser le cadavre dériver dans la caverne inondée en espérant que quelqu'un d'autre vienne le repêcher.

C'était une question d'humanité.

Revenir sur nos pas lestés du poids inerte n'avait pas été une partie de plaisir. Il nous fallait économiser nos forces et ne pas consommer trop d'oxygène. Nous avions été obligés de nous relayer pour porter ou tracter le cadavre, sans compter la nécessité de slalomer entre les stalactites. La traversée de la galerie à rebours nous avait paru bien longue.

De retour au fond du trou bleu, Moses et moi avions entouré Moorcroft de nos bras. Nous avions gonflé notre gilet et le sien – son matériel n'avait subi aucune avarie. Puis nous avons commencé notre ascension le long du fil d'Ariane.

Après avoir posé les yeux sur notre attelage, les deux hommes restés dans la cuvette remarquèrent immédiatement l'anomalie. Aucun filet de bulles ne s'échappait de la soupape d'expiration de Moorcroft...

Même pour leur cerveau primitif – un simple cerveau reptilien, l'équation était élémentaire : leur supérieur n'était plus de ce monde.

Mike et Pete – c'était comme ça qu'ils s'étaient présentés à nous sur le *Cream of the Sea* – se regardèrent. Ils abandonnèrent

leurs détecteurs de métal sur le sol calcaire et battirent des palmes dans notre direction.

Impossible de leur fausser compagnie. Notre petit groupe était ralenti par le poids mort de l'homme-bœuf.

Parvenus à notre hauteur, ils se regardèrent une nouvelle fois, dégainèrent leurs poignards, s'écartèrent l'un de l'autre et se mirent en position de combat.

Comme un banc de poissons sans défense, nous étions pris en tenaille par des prédateurs.

Mon premier réflexe aurait été de me mettre en garde pour répliquer en me servant du corps massif comme d'un bouclier. Cela aurait été jouable avec deux compagnons familiers du *close combat*. Mais pas flanqué d'un financier et d'un archéologue... Il valait mieux s'arrêter de remonter.

Mais pas sûr qu'obtempérer suffise. Le moment était venu de faire quelque chose d'intelligent si on voulait épargner notre combinaison respective et la viande qui la garnissait.

Par chance, James Knox avait les mains libres et il maîtrisait le langage des signes des plongeurs. Pourvu que les deux abrutis aient à un moment donné appris à communiquer de cette manière...

Knox entama quelques gestes dans tous les sens en mobilisant ses deux mains. Et ô miracle, au bout de quelques secondes, le plus grand de nos assaillants – Pete – lui répondit en utilisant le même code.

Le résultat de ces palabres aquatiques, c'est qu'ils remisèrent leurs poignards et nous escortèrent jusqu'au sas de décompression sans plus nous chercher querelle.

*
* *

De façon pour le moins facétieuse, celui que j'avais surnommé le Minotaure était mort dans un labyrinthe. Fallait-il pour autant incriminer le fil d'Ariane ?

Dans la mythologie grecque, Ariane avait aidé Thésée, dont elle était amoureuse, à sortir du labyrinthe. Elle lui avait procuré

une bobine de fil qu'il avait dévidée derrière lui pour retrouver son chemin. Après avoir recouvré sa liberté, Thésée avait tué le monstre assoiffé de sang qui l'avait retenu prisonnier. Un monstre à qui des jeunes filles vierges étaient régulièrement offertes en sacrifice.

Le Minotaure.

*
* *

Pour le coup, le Président ne rigolait plus du tout. Il sentait bien que quelque chose lui échappait. Et dans ses pupilles étrécies s'insinuait enfin le doute. C'était la première fois que je le voyais taraudé par le sentiment d'avoir été négligent.

Il avait eu le tort de sous-évaluer un paramètre. Et je croyais modestement savoir lequel, puisque c'était moi qui avais rebattu les cartes.

La disparition violente de son lieutenant dans des circonstances aussi étranges n'était pas prévue au programme. Et Banks avait suffisamment la tête sur les épaules pour ne se réfugier derrière aucune malédiction commode. La seule malédiction en laquelle il avait foi, c'était celle qu'il avait initiée lui-même ! Pour expliquer la façon dont le mauvais sort s'acharnait sur son entreprise, il n'invoquerait ni Lusca ni une quelconque cause surnaturelle ou diabolique.

Il prendrait acte des faits, dans leur brutale évidence. Et puis, si ses adversaires lui en laissaient l'occasion, il réagirait en conséquence.

Car si ce qui était arrivé à l'usine de production d'eau n'avait rien de fortuit, si Banks avait orchestré l'éviction d'O'Malley, Moses et moi parce qu'il nous trouvait gênants à des degrés divers, il devait en conclure que ce qui s'était passé dans le dédale du trou bleu n'était pas un accident non plus.

Un prêté pour un rendu.

Son fidèle Moorcroft s'était bel et bien fait éliminer.

J'allai récupérer mon Beretta. – Son premier propriétaire ne

serait plus jamais en état de m'en réclamer la restitution. — Je l'avais confié à Maria pour qu'elle se sente en sécurité. Mais comme elle était restée avec le dévoué agent de la DEA, l'arme avait fait double emploi.

La nouvelle tragique ne suscita aucun émoi. Maria et O'Malley ne se mentaient pas à eux-mêmes et parurent presque soulagés. Mais eux non plus ne comprenaient pas comment et pourquoi la plongée avait viré à l'aigre.

— Décès aussi fulgurant que dans le cas de Bonham, nota simplement l'agent fédéral. Et aussi inexplicable...

James Knox prit le parti d'avertir la police. Une enquête serait menée pour déterminer si la mort de Moorcroft pouvait avoir une origine criminelle. En attendant, la campagne de prospection était suspendue.

Banks se retira dans sa cabine, sans émettre la moindre protestation.

Le *Cream of the Sea* nous ramena à *Congo Town*. Moses insista pour que je ne le quitte pas d'une semelle le temps de la traversée. Que l'homme-bœuf se soit fait occire lui apparaissait maintenant avec évidence. Ça ne l'attristait pas mais ça le rendait nerveux au plus haut point.

Il me pria de remonter la coursive avec lui. Une fois sur le pont, il me lança d'une voix frêle :

— Je vais dire à Lana de ne surtout pas bouger.

Il s'éloigna de quelques pas pour lui téléphoner. Non, le trésor n'avait pas été découvert. Mais il s'en était fallu d'un cheveu. Les deux plongeurs restés au fond de la cuvette... Ils auraient fini par apercevoir la balise. Et après... Une chance que l'homme de main du Président ait eu la bonne idée de tirer sa révérence. Pile au bon moment pour faire diversion. Moses n'avait aucun état d'âme. Le sale type avait tenté de le poignarder au moment de rendre son dernier soupir. Il valait mieux que les choses se soient déroulées de cette manière. Sinon, ç'aurait été sa bonne étoile à lui qui se serait éteinte. Définitivement. Maintenant, cela n'avait plus d'importance. Il détenait la preuve qui lui avait fait défaut jusqu'alors. Une preuve irréfutable et qui mettait Banks à sa merci. Une preuve

qui lui permettrait de l'écraser quand il le souhaiterait. – Moses jubila comme un enfant. Lana au bout des ondes le ramena à la raison et il redevint aussitôt grave et tremblant. – Mais tout ça devenait de plus en plus dangereux. Qu'elle ne commette pas la moindre imprudence et garde la chambre jusqu'à son retour. Il la rejoignait au plus vite. Il accostait bientôt. Il ne fallait pas qu'elle s'inquiète. Il était armé. Il veillerait sur elle. Et quand elle devrait se déplacer, s'il n'était pas en mesure de la protéger, il ferait en sorte qu'elle soit sous bonne escorte.

Fin de communication sur des mots d'amour un peu forcés.

Il était assez probable que Moses comptait sur moi et peut-être aussi sur O'Malley pour exfiltrer Maria de l'hôtel où elle se terrait maintenant depuis plusieurs jours.

Il fallait en effet songer à la mettre à l'abri rapidement. Car elle était bien la seule à qui je n'aie rien à reprocher dans toute cette affaire.

Pendant que Moses m'accaparait et empêchait quiconque de communiquer avec moi en privé, j'avais reçu un drôle de SMS de la part d'O'Malley :

Hello, mon Vieux.

Vous prenez votre rôle de garde du corps trop à cœur. Impossible de vous approcher pour vous dire de vive voix ce que j'ai à vous dire et qui ne doit être ébruité sous aucun prétexte.

Les choses ont avancé du côté des enquêteurs de la DEA qui me servent de soutien logistique. Car figurez-vous que le gouvernement fédéral n'a pas pris le risque de m'envoyer seul sur le terrain. Nous sommes toute une équipe stationnée sur *Andros* – dans un lieu tenu secret et que je ne dévoilerais même pas à vous – et nous travaillons en étroite collaboration avec le ministère de l'Intérieur bahaméen. (Non, Craig, tous les politiques de l'archipel ne sont pas des crapules corrompues !)

La nouvelle que j'attendais depuis plusieurs jours me parvient à l'instant. Et, si elle s'avère exacte, elle marque la fin de ma mission ici. Alors voilà... Ça vous dirait d'aller à la chasse aux Chickcharneys avec moi ? Nous les avons repérés, ces oiseaux de malheur. Il ne reste plus qu'à les dénicher Et ils ne nous résisteront pas. Et cerise sur

le gâteau : je pense avoir élucidé la cause des morts violentes de Bonham et Moorcroft.

J'avais relu le message, qui était juste assez sibyllin pour que son interception par un tiers ne prêle pas à conséquence et juste assez évocateur pour me faire comprendre qu'O'Malley en était arrivé à peu près au même point que moi. Mais par le biais d'un chemin différent.

Je mis le SMS à la corbeille, sans rien en dire à Moses ni à personne.

À peine débarqués, Moses s'empessa de me dire au revoir. Il était impatient de rejoindre Lana, qu'il imaginait en train de se morfondre. Il avait repris du poil de la bête, même s'il n'aurait jamais osé sortir sans son arme.

Avant qu'il me quitte, je lui posai une question :

— Lana et vous, vous pensez pouvoir récupérer le trésor au nez et à la barbe du Président ? Autant profiter du fait que le *Cream of the Sea* soit mis en cale sèche...

C'était en effet ce qu'avait décidé James Knox pour éviter toute mauvaise tentation au Président. L'enquête policière nécessitait que le navire soit laissé en l'état pendant les quelques jours où il serait fouillé. Il fallait aussi prendre les dépositions de tous ceux qui avaient côtoyé Moorcroft, dont les hommes d'équipage et Banks lui-même.

Quelques jours pendant lesquels la campagne de prospection au cœur de Stargate serait interrompue.

Moses eut l'air de peser le pour et le contre. Mais il ne répondit rien.

Je le relançai sur un point qui ne prêtait pas à négociation avec Lana. S'il ignorait ma question une nouvelle fois, c'est qu'il y mettrait de la mauvaise volonté. Une mauvaise volonté suspecte.

— Vous êtes sûrs au moins d'avoir mis la main sur de l'or ?

Il se gratta le menton et avoua :

— Nous avons trouvé un coffre. Un coffre très lourd. Un coffre aux armes du roi d'Espagne et incrusté de pierreries. Avec un nombre incalculable de pattes de scellement et de

serrures de sécurité toutes rouillées. Qu'est-ce que ça peut être d'autre qu'un coffre plein d'or ?

— Vous ne l'avez pas ouvert ? m'étonnai-je.

— Nous ne sommes descendus qu'une fois et nous n'avions pas les outils pour l'ouvrir. Mais nous avons trouvé ça à proximité. — Il fouilla dans la poche intérieure de sa veste et en ressortit ce qui constituait pour lui un indice tangible. — Il y en avait plusieurs comme ça.

Je demeurai interdit quelques instants. Il y avait de quoi être soufflé par la coïncidence — s'il s'agissait bien d'une coïncidence.

Les deux Excellences ! La pièce jumelle de celle que j'avais trouvée sur le cadavre encore chaud de Bonham, que j'avais faite mienne et au sujet de laquelle le numismate averti qu'était Gordon Banks s'était fait une joie de me renseigner.

— Nous en avons ramassé quelques dizaines, me confia-t-il pour terminer. Déjà une vraie petite fortune. Mais rien en comparaison de ce qui reste à prélever.

Il s'engagea sur la passerelle.

Je le regardai s'éloigner, en lui adressant un signe de la main. Un sourire soulagé creusait les rides de son visage au moment où il disparut à l'arrière d'un autobus.

Ce fut la dernière fois que je le vis.

Je m'appliquai à chercher le pseudo Eric O'Malley. Moi aussi, j'avais quelque chose d'important à lui apprendre et il valait mieux ne pas traîner.

Une agitation anormale régnait à bord du *Cream of the Sea*.

Je croisai l'agent fédéral au milieu de la coursive. Il montait les marches en bois exotique les yeux rivés à ses chaussures. Je le stoppai dans son élan en calant ma main sur son épaule.

— Ah, c'est vous, Craig. J'allais justement à votre rencontre.

— Je suis de nouveau libre de mes mouvements, ricanai-je. — O'Malley fronça les sourcils en m'observant. Je laissai ma main sur son épaule, mais c'était pour donner plus de poids et de gravité à ce que je m'apprêtais à déclarer : — Moses a pris la tangente. Je suis prêt à parier qu'il a quelque chose sur la

conscience – quelque chose d’inavouable – et je crois bien qu’il va chercher à s’enfuir.

— De quoi s’agit-il ?

— Vous m’avez bien dit disposer de l’appui de la police bahaméenne ?

— Oui. L’opération en cours est officielle. – Il crut bon de se justifier : – Nous n’avons pas vocation à intervenir à l’étranger sans l’accord préalable des autorités locales. Et sans leur concours une fois nos forces engagées sur le terrain. Cela fait plusieurs mois que nous collaborons.

— Mais, quand vous avez exposé les données du problème à votre homologue bahaméen, vous vous en êtes tenu à la version officielle. Celle d’un partenariat en vue de lutter contre le trafic de drogue. En réalité, le cahier des charges que vos supérieurs vous ont assigné va bien plus loin...

Même si O’Malley ne me contredit pas, ce n’était pas le propos et je refermai immédiatement la parenthèse.

Je narrai à O’Malley la manière sordide dont Amanda Spike était passée de vie à trépas. Son assassin l’avait violée, torturée, étranglée et finalement dépecée comme une bête de boucherie à l’équarrissage. Sa fin atroce ne méritait pas de rester impunie.

O’Malley grimaça.

— Les profileurs ont une théorie là-dessus, continuai-je. Le fait de mutiler sa victime jusqu’à la rendre méconnaissable peut être interprété comme la volonté de la mettre à distance, de lui refuser tout caractère humain et finalement de nier la réalité de l’acte horrible qu’on vient de commettre. Les tueurs en question sont instables et irresponsables. Schizophrènes ou... bipolaires.

— Moses est dans ce cas ?

J’acquiesçai de la tête.

— Amanda était une prostituée. Moses était davantage qu’un client : il était son amant. Pour ne pas éveiller ses soupçons, je n’ai rien dit de sa part d’ombre à sa future épouse légitime. Mais je lui ai tendu un piège. Je lui ai fait croire que la police bahaméenne avait prélevé le sperme retrouvé dans le corps d’Amanda et qu’elle était décidée à comparer son ADN avec celui de ses proches ou des hommes repérés comme étant ses

clients. Évidemment, c'est faux. Mais je n'avais pas d'autre moyen de semer le trouble dans son esprit...

— Bien raisonné.

Venant d'un professionnel de l'influence, le compliment aurait eu de quoi me réjouir, si je n'avais continué à être hanté par la manière dont les supplices endurés par Amanda s'étaient enchaînés.

— Si jamais l'idée lui vient de vouloir franchir la frontière, nous ferons tout pour l'intercepter, me promet O'Malley d'une voix rance. Mais avant de lancer le signalement, moi aussi il faut que je vous fasse une confidence. Et tenez-vous bien, car il y a de quoi être sidéré. Moorcroft n'est pas le dernier à nous avoir quittés de façon abrupte, Craig. Gordon Banks vient juste d'être retrouvé mort dans sa cabine.

CHAPITRE 35

CHICKCHARNEYS



endant les quelques minutes où il s'était entretenu avec Lana par téléphone, Moses lui avait dit qu'il détenait une preuve irréfutable. Laquelle ne ferait pas seulement vaciller le Président. Elle précipiterait sa chute. Moses avait été explicite : il pourrait désormais, au moment où il le jugerait utile, « écraser » celui qui leur avait fait subir une si longue persécution, à sa future femme et à lui.

Mais il était clair que cette persécution ne cesserait pas comme par enchantement. Elle ne cesserait pas avec le clairon sonnant la défaite de Banks. Elle perdurerait largement au-delà. Banks avait, selon toute vraisemblance, donné ses gènes à l'enfant mâle que portait Lana. Moses serait-il prêt à occulter cet état de fait, comme voulait s'en persuader sa compagne ? Si l'enfant à naître avait les traits de son ennemi, pourrait-il le supporter ? Accepterait-il de l'aimer et d'en faire son propre fils ? Serait-il prêt à faire abstraction de l'absence de ses gènes à lui ?

J'ignorais si Moses avait le désir de se soumettre au destin familial que Lana avait tracé pour lui.

Mais j'avais deviné de quelle preuve il s'agissait. Et j'avais partagé l'opinion de Moses lorsqu'il s'en était ouvert à celle qui espérait son retour. C'était bien une preuve dont le Président n'aurait aucun moyen de se relever. Encore fallait-il qu'elle soit versée dans un dossier à charge après une action en justice en bonne et due forme.

Je savais Moses versatile et corruptible. Si lui-même se

faisait acheter par l'argent sale de la *Sewerage* ou s'il flanchait pour une raison ou pour une autre, si donc il ne menait pas à son terme cette procédure à l'encontre de Banks, je me promettais de le faire à sa place.

Eh bien, avec la révélation que venait de me faire O'Malley, cette promesse que je m'étais faite à moi-même ne tenait plus. Elle prenait le chemin des oubliettes aussi sûrement que s'était évanoui le rêve d'enfant du PDG de la *Sewerage*. Il était dit que jamais le trésor de Calithoven ne serait en sa possession.

Et désormais, plus personne ne pourrait se venger de Gordon Banks. Plus personne ne pourrait lui faire expier ses fautes. Plus personne ne pourrait lui réclamer le règlement de ses dettes. À part peut-être l'Être Suprême.

James Knox montait la garde devant la porte de la cabine, en attendant que des scellés soient posés pour en interdire l'accès. C'est lui qui avait pris le commandement du bâtiment. De façon informelle car l'annonce officielle de la disparition du Président n'avait pas encore eu lieu.

Quelques minutes plus tôt, c'était Knox lui-même qui s'était inquiété de ne pas voir le Président rejoindre le pont. Knox ne tenait pas à superviser les opérations d'accostage tout seul. Il était donc allé frapper à la cabine du capitaine, pensant devoir le réveiller ou le ramener à ses responsabilités. Un premier coup bref sur la porte. Les suivants de plus en plus forts et répétés. Impossible que Banks ait le sommeil aussi lourd...

Knox avait confié ses craintes à O'Malley. Celui-ci lui avait dit qui il était vraiment : un agent du gouvernement américain qui menait, avec l'accord des autorités bahaméennes, une enquête sur les agissements suspects des dirigeants de la *Sewerage*. Dans l'attente de l'arrivée de la police, le plus urgent était de sécuriser les lieux pour éviter toute déperdition d'indices.

Cette précaution s'était révélée inutile : il n'y avait aucun indice. Aucun indice visible, en tout cas.

Du coup, O'Malley m'avait fait une fleur. Il ne risquait pas grand-chose, car le crime n'avait pas eu lieu sur le sol américain.

Et ce n'était pas la police bahaméenne qui irait se plaindre que les procédures n'étaient pas respectées.

J'avais eu le droit de pénétrer sur la scène de crime. « Scène de crime », sans aucun doute. Car malgré l'absence d'indices, comment imaginer, au vu des nombreux cadavres accumulés, qu'il ne s'agisse pas d'un crime ? Banks avait trop de projets en cours – et pas des moindres –, il était trop bien structuré mentalement pour que la thèse du suicide paraisse réaliste. Et le fait qu'il ait pu être attaché à Moorcroft n'y changeait rien.

— Surtout, ne touchez à rien, recommanda O'Malley par acquit de conscience.

La victime gisait sur le flanc, au pied de la couchette dont les draps n'étaient pas froissés. L'agent secret – qui ne l'était plus tant que ça – franchit l'obstacle qu'elle formait et se pencha sur elle.

Je marchai dans ses pas et me penchai à mon tour.

Le corps ne portait aucune trace de blessure apparente. Le bas du visage était recouvert par la main gauche. La chevalière marquée des initiales du *Cream of the Sea* continuait à briller au doigt du Président. On aurait pu croire que Banks dormait. Un examen plus méticuleux révélait néanmoins les yeux exorbités, la langue pendue, la mâchoire déformée par un rictus. Les stigmates habituels de la souffrance, de la surprise, de l'ultime crispation...

Je me relevai et fis un mouvement circulaire pour observer les lieux. Il y avait une table de travail *design* où j'avisai le dossier bleu, deux chaises, un écran plat au mur, un placard en acajou où s'alignaient des vêtements comme à la parade. Rien à signaler non plus du côté de la salle d'eau et du cabinet de toilettes, hormis un certain faste qui témoignait du goût du maître des lieux pour le confort et le luxe. La cabine ne semblait pas avoir été fouillée.

— On dirait un de ces meurtres en chambre close. Comme dans les romans de ma jeunesse, remarqua O'Malley.

Je me demandai en moi-même comment Moses aurait pu mettre sa menace à exécution. Comment aurait-il eu la possibilité d'« écraser » le Président puisque je ne l'avais pas

quitté de l'œil pendant toute la traversée ? Il n'avait pas le don d'ubiquité. Autrement dit, je pouvais l'écarter de ma liste de suspects. À moins qu'il ait mis au point un procédé pour retarder le déclenchement du décès de Banks. Pas très plausible, en ce qui le concernait.

— Moi aussi, j'en ai lu quelques uns.

— Il a vraisemblablement été empoisonné, continua l'agent fédéral. Nous en saurons davantage après l'autopsie.

Je le contrai :

— La cause du décès sera la même que pour Moorcroft. Et je soupçonne que feu Bonham a subi le même sort et donc connu le même type de trépas. Le problème, c'est que...

— ... son autopsie à lui n'a rien permis de déceler. À l'exception des quelques médicaments qu'il avait pris pour calmer son stress, en prévision du discours de présentation qu'il devait faire. Je sais.

— Je ne crois pas que ces anxiolytiques, même combinés, soient responsables de la mort de Bonham. Et je suis prêt à parier qu'on ne retrouvera pas trace d'anxiolytiques ni dans le sang de Moorcroft ni dans celui de son patron.

O'Malley branla le chef, en proie à d'insondables réflexions.

— Admettons que vous ayez raison. Alors le moyen employé pour l'assassiner est pour le moins mystérieux.

L'agent de la DEA endossa son habit de détective. Cela ne le dissuada pas de lisser chaque côté de sa moustache blonde, en un geste expert auquel j'étais désormais habitué.

— La chambre était close, à ce que vous avez dit, letitillai-je.

— Eh oui ! La porte de la cabine était verrouillée de l'intérieur. Quand il s'est avéré que Banks ne répondait plus, Knox a été obligé de faire appel à une clé de secours. Chaque cabine en a une, pour des raisons évidentes de sécurité. En inspectant la cabine, on s'est bien rendu compte qu'elle possède un hublot. Mais il donne sur la mer et était resté fermé. Et de toute façon, il est trop exigü pour laisser passer un éventuel assassin...

— Je souhaite bien du plaisir à la police locale !

Chambre close, en effet. À une exception près. Un étroit

vasistas au-dessus de la porte laissait filtrer l'air. Mais, à moins de se dématérialiser, je ne voyais pas qui pouvait réussir l'exploit de se glisser au travers d'une ouverture d'à peine deux centimètres...

— Vous croyez, Craig, que relire John Dickson Carr nous aiderait ?

Nous avons refermé la cabine à clé après en être sortis.

L'archéologue était resté fidèle au poste. Les flics locaux devaient arriver d'une minute à l'autre.

Nous avons laissé James Knox seul. Il n'y avait aucune raison de ne pas avoir confiance en lui.

En descendant du *Cream of the Sea*, je savais que je n'y remonterais plus. La mort de Moorcroft avait mis la campagne de prospection entre parenthèses. Celle de Banks lui donnait le coup de grâce. Sans doute les donateurs et sponsors insisteraient-ils pour que, une fois la période de deuil passée, elle puisse reprendre. Ou qu'un autre projet du même type voie le jour. Un projet servant de paravent aux activités mafieuses. Ils trouveraient un artifice pour continuer à blanchir l'argent. Si ce n'était pas un trésor à découvrir, ce serait autre chose. Et j'imaginai que les gens aussi peu scrupuleux que Banks et désireux de faire la promotion de ce nouveau projet ne manqueraient pas. Un autre Président serait bientôt désigné, qui tâcherait de faire oublier l'ancien...

Retour sur la terre ferme de *South Andros*.

O'Malley était toujours à mes côtés. Je n'oubliai pas qu'il avait une annonce à me faire :

— Votre mission ici touche à sa fin, m'avez-vous laissé entendre...

— C'est vrai. Je vais bientôt regagner mon Iowa natal. Pour un repos bien mérité.

— La mort prématurée du Président ne change rien à vos plans ? Ou plutôt : à ceux des gens qui vous emploient ?

Il plissa ses lèvres minces :

— Non. Elle était plus ou moins prévue. Disons que ce qui lui est arrivé ne nous émeut pas. C'est un dégât collatéral...

— Je ne l'aimais pas beaucoup non plus. Mais il avait un côté touchant : sa passion pour les pirates. Même si le reste de sa personnalité était bien noir, il avait conservé sur ce point une âme d'enfant.

En disant cela, je m'étais souvenu de ses propos devant Beth Simpson. Le message qu'il avait voulu faire passer aux téléspectateurs, c'était que les pirates étaient toute leur vie durant restés des enfants. Et que, si on voulait percer leur mystère, il fallait s'ingénier à considérer l'existence comme un jeu. La transgression des règles du jeu était une règle elle-même. Une règle sacrée, qu'il convenait de ne pas transgresser, sous peine d'être banni de la communauté des flibustiers.

C'était pour cela que je comprenais que la mort de Moorcroft – et avant elle, celle de Murray Clarke – lui ait causé du chagrin.

Dans son for intérieur, Gordon Banks s'était pris lui aussi pour un pirate.

— C'est ça qui l'a perdu, murmura mon vis-à-vis.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est grâce à ça qu'on a réussi à le piéger.

— Il s'est pris au jeu ?

O'Malley me jaugea d'un œil intrigué :

— Vous êtes très perspicace, Craig.

— Dites m'en plus.

— Vous avez déjà deviné.

— Je veux vous l'entendre dire.

O'Malley héla un taxi. Je montai dans le véhicule avec lui. Nous allions au même endroit.

— Le seul point faible dans sa stratégie de défense était là. Le seul élément de son armure qu'il était possible de transpercer, c'était ça : sa part d'humanité. C'est le rêve d'enfant après lequel il courait qui l'a rendu fragile...

— Et donc, c'est ce rêve d'enfant qui a servi d'angle d'attaque à la DEA.

— Oui. C'est le coin qui a permis de fendre la pierre.

Belle répartie. De mon côté, je ruminai en pensée une remarque aussi définitive car ce sont elles qui, paradoxalement, font rebondir la conversation. Mais l'inspiration me fit défaut. Il

n'est pas toujours évident d'être spirituel, surtout quand votre interlocuteur détient des informations que vous ne faites que supposer et qu'il n'est pas forcément prêt à vous livrer. En laissant mes doigts divaguer au fond de ma poche, je trouvais mieux à lui opposer qu'une simple réplique. J'en ressortis ma main fermée. Je brandis mon poing sous les yeux d'O'Malley. Quand je l'ouvris, le doublon dont je ne m'étais jamais séparé apparut.

O'Malley écarquilla les yeux et me posa la même question que le Président quelque temps auparavant :

— Où avez-vous trouvé ça ?

Je mentis sans la moindre vergogne :

— C'est Moses qui me l'a donné. Comme vous le savez, sa compagne est hydrogéologue. Elle a été embauchée par la *Sewerage* avant de démissionner. Son travail consistait à repérer des trous bleus pour les cartographier. Officiellement, des trous bleus pouvant être exploités en tant que réservoirs d'eau. Officieusement, Banks a fait d'une pierre deux coups. Il lui a demandé de prospecter à l'intérieur de trous bleus marins – ceux susceptibles de contenir le trésor. Moses et Lana ont compris ce qui se tramait. Ils ont précédé Banks dans l'exploration de Stargate. Et ils ont trouvé *Les deux Excellences* et plusieurs dizaines de pièces du même type au fond de l'eau...

— Et alors ?

— Et alors le problème est de savoir qui a tapissé les fonds marins avec ces pièces.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que quelqu'un les y a mises ?

— Contrairement à Banks ou à Moses, la cupidité ne me fait pas devenir totalement déraisonnable. À côté des doublons, il y avait un coffre. Mais le coffre était resté fermé. J'en déduis qu'il n'y avait pas de lien direct entre le coffre et les pièces et donc qu'il s'agissait d'une simple mise en scène. Ou si vous préférez : un leurre.

O'Malley eut l'air admiratif :

— Vous êtes décidément redoutable, Craig.

Je rajoutai pour enfoncer le clou :

— Il fallait une grosse infrastructure pour descendre dans les profondeurs de Stargate et y cacher le lourd coffre au détour d'une galerie. Et procéder à ce type d'opération nécessitait aussi d'en obtenir l'autorisation par le gouvernement bahaméen. D'ailleurs, j'ai toutes les raisons de soupçonner que James Knox est de mèche avec vous.

L'agent fédéral déposa les armes :

— Vous avez raison : le trésor n'existe pas. Il n'a jamais existé.

Nous étions sur le point de quitter les faubourgs mal entretenus de *Congo Town* pour nous enfoncer dans la touffeur de la forêt tropicale. La route devenait plus cahoteuse. Les cris des animaux sauvages commençaient à nous parvenir et, au-dessus des cimes des grands arbres, un vol d'aigrettes dessinait une paire de ciseaux dans le ciel.

O'Malley consentit à me dévoiler ce que j'aurais deviné de toute manière :

— La DEA a tout monté de A jusqu'à Z. Nos agents ont produit des faux capables de confondre les meilleurs experts. Banks a mordu à l'hameçon assez vite. — Il dit avec une fierté non dissimulée : — Si vous le désiriez, nos gars pourraient vous fournir en moins de deux tous les documents prouvant que vous êtes le petit-fils de Charlie Chaplin !

Ce qu'il croyait être un bon mot ne me fit pas ciller. Je déclarai avec le plus grand sérieux :

— En clair, vous êtes en train de me dire que c'est la DEA qui a mis entre les mains de Banks le journal de Calithoven ainsi que le code qui a permis de l'interpréter...

— C'est ce que je suis en train de vous dire, confirma O'Malley.

Je continuai, tentant d'éradiquer les dernières zones d'ombre :

— Ce code, Banks est parvenu à le déchiffrer. — O'Malley opina de la tête. — Et il lui a fourni des indications tendant à établir que le *Nuestra Señora del Ecuador* avait été englouti par un trou bleu...

— Il fallait deux documents distincts pour pimenter le jeu de

piste que nous avions concocté pour Banks.

— Je vois. Il fallait lui donner l'illusion que Calithoven n'avait pas cédé ses secrets si facilement et qu'il les réservait à un public d'initiés.

— Cela faisait partie du jeu... Et Banks n'y a vu que du feu. Il a vraiment cru à cette histoire de trésor.

— Et Calithoven ? fis-je de façon désinvolte. Banks lui-même notait que la plupart des historiens ne le mentionnaient pas. Contrairement à Rackham, Ann Bonny, Mary Read et Roberts...

La réponse claqua comme un coup de fouet sur le dos d'un prisonnier attaché au mât de misaine d'un bateau pirate :

— Calithoven ? Il n'a jamais existé. C'est un personnage que nos services ont inventé de toutes pièces !

J'encaissai la nouvelle comme on encaisse un coup au foie. Et je mis quelques secondes à m'en remettre et à en mesurer toutes les conséquences. Mais j'essayai de n'en rien laisser paraître. Sauf que ça me restait en travers de la gorge. Qui était le vrai pirate finalement ? Banks ou les agents fédéraux qui avaient monté cette machination ?

Je changeai de sujet :

— Bon. Et les Chickcharneys ? Qu'est-ce qu'ils viennent faire là-dedans ?

O'Malley, que notre entretien avait détendu – à moins que ce soit la perspective de pouvoir bientôt rentrer chez lui –, se mit à rire :

— Oh ça, ce n'est rien. Un simple clin d'œil ! Ne vous attendez pas à les voir surgir au détour d'un sentier. Eux sont bel et bien fictifs, sans la moindre ambiguïté. Mais ce n'est pas le cas de ceux que nous pourchassons et qui ont tout intérêt à propager la rumeur de leur existence ! Et à les présenter comme des êtres cruels. Cela suffit à dissuader un bon nombre de curieux, à commencer par les natifs, de pousser trop avant leur exploration de la forêt tropicale... Dans mon esprit, les vrais nuisibles – les vrais Chickcharneys –, ce sont ces gens-là. Nous les débusquerons de leur tanière demain, Craig. Nous sommes suffisamment équipés pour que cela ne présente pas de danger

particulier. Alors... voulez-vous en être ?

Je dis sans grande conviction :

— Si ça peut m'aider à y voir clair...

— Dans ce cas, nous ne retournons pas à l'hôtel. Vous m'accompagnez à notre PC de campagne. Vous comprendrez alors précisément de quoi sont morts Bonham, Moorcroft et le Président lui-même.

CHAPITRE 36

QUAND LA VÉRITÉ SORT DU PUIT...

Disponible uniquement dans une des versions payantes.

CHAPITRE 37

ELLE ÉCLABOUSSE...

Disponible uniquement dans une des versions payantes.

CHAPITRE 38

MÊME LES PLUS PETITS

Disponible uniquement dans une des versions payantes.

ÉPILOGUE

Disponible uniquement dans une des versions payantes.

Table des matières

<u>PROLOGUE</u>	9
<u>Le microfilm</u>	17
<u>LE CINQUIÈME POINT</u>	19
<u>LES HOMMES DE MAIN</u>	29
<u>CIRCUIT FERMÉ</u>	41
<u>SOURIS TIRE-GOMME</u>	51
<u>PLAN DE DÉVELOPPEMENT</u>	59
<u>Les Bahamas comme si vous y étiez</u>	67
<u>UN FEU SUR LA PLAGE</u>	69
<u>LE DÉBUT DES ENNUIS</u>	78
<u>LES JEUX SONT FAITS</u>	85
<u>UN MICROFILM QUI EN DIT LONG</u>	98
<u>UNE SOIRÉE QUI A DU PUNCH</u>	109
<u>MOORCROFT</u>	123
<u>ANN ET MARY SONT SUR UN BATEAU</u>	136
<u>À MA SANTÉ</u>	145
<u>LA MAIN À COUPER</u>	153
<u>LES DEUX EXCELLENCES</u>	158
<u>EAU BOUEUSE</u>	164
<u>EAU GAZEUSE</u>	174
<u>L'AVANCÉE DE LA MANGROVE</u>	188

<u>Le trésor.....</u>	203
<u>AMANDA.....</u>	205
<u>DÉCORUM.....</u>	217
<u>UN PRÉCIEUX COLLABORATEUR.....</u>	227
<u>COMME DES ENFANTS.....</u>	236
<u>AFFAIRES COURANTES.....</u>	247
<u>RÉVÉLATIONS POSTHUMES DU CAPITAINE</u>	
<u>ROBERTS.....</u>	262
<u>CHASSE-PARTIE.....</u>	275
<u>OÙ JE M'APERÇOIS QU'ON M'A CAMBRIOLÉ.....</u>	285
<u>SON VRAI VISAGE.....</u>	291
<u>OSMOSE INVERSÉE.....</u>	302
<u>STRESS HYDRIQUE.....</u>	314
 <u>Au doigt et à l'œil.....</u>	 323
<u>DOS-À-DOS.....</u>	325
<u>UNE MASSE FERREUSE.....</u>	339
<u>LE PLUS GRAND COFFRE-FORT DU MONDE.....</u>	350
<u>LUSCA.....</u>	360
<u>ENCORE UN DE REFROIDI.....</u>	375
<u>CHICKCHARNEYS.....</u>	384
<u>QUAND LA VÉRITÉ SORT DU PUIT.....</u>	394
<u>ELLE ÉCLABOUSSE.....</u>	395
<u>MÊME LES PLUS PETITS.....</u>	396
<u>ÉPILOGUE.....</u>	397

Design de couverture : © Laure Isenmann. Retrouvez ses créations graphiques sur laureisenmann.com

Photo de couverture : © Fotosearch.

Ce livre vous a plu ? Il vous a déçu(e) ? Créez votre compte sur www.sloop-intermedia.com et n'hésitez pas à donner votre [avis](#) afin que d'autres fans de polar puissent en profiter ! C'est simple et gratuit !

Vous pourrez aussi commander en ligne les livres déjà parus dans notre collection ou télécharger les e-books correspondants.

À noter que chacun de nos polars est en téléchargement gratuit dans sa quasi-intégralité. Il ne vous manquera que le dénouement (le ou les derniers chapitres...). De quoi vous faire une bonne idée avant d'acheter ou d'offrir !

La clé de l'énigme en un clic !



Autres titres parus

Lee Esterboyd, *Psyché par terre*

Pascal Holtzer, *La vengeance du caméo*

Jean-Yves Mussino, *Le boucher*

David Muller, *La mort pour tout bagage*

Dépôt légal : Juin 2013
ISBN : 978-2-919706-15-0